

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





ENHANCED BY Google

20 M@GM@ 20
ISSN 1721-9809



QUESTIONS DE GENRE DANS LES COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES

Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)

M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

Cet article traite de la Modernité et du paradigme né à cette période, aussi de son influence dans la naissance de l'université moderne en A. Latine et l'Europe. De la figure du chercheur dans la Modernité et des changements qui se sont opérés dernièrement. Dans ce thème nous avons suivi un axe : la place de la femme dans le milieu universitaire (étudiant, corps enseignant, chercheurs) et dans le monde des publications scientifiques, toujours tenant en compte le nombre d'inégalités qui vient entourer la figure de la femme chercheure et de la femme productrice de connaissance.

Le discours médiatisé de Marguerite Hack participe pleinement d'une sociopoétique de l'imaginaire produisant du sens nouveau. Il nous approche du questionnement d'une rationalité ouverte et complexe redevable cependant de l'imaginaire mythique, sans pour autant le cerner entièrement dans son enchevêtrement, mais nous offre des clés de lecture pour saisir cette inversion mythique en acte dans la vision du progrès scientifique, où la rationalité scientifique n'est pas indépendante des valeurs personnelles et sociales concernant également la problématique du genre. La pratique scientifique, placée sous le signe de la liberté des chercheurs et de leur activité scientifique, ne constitue pas automatiquement un progrès au regard de l'humanité sans relier à cette question la dimension éthique de la société et de la science, récusant de confiner dans une logique partagée de réussite personnelle et sociale la compétitivité et la performance professionnelle poursuivies par les femmes et les hommes au sein d'une science post-académique. C'est pourquoi le discours de Marguerite Hack s'impose, aussi dans sa construction esthétique et poétique, comme un lieu du changement de la féminité et de la masculinité en relation aux choix communs que nous pouvons faire.

QUESTIONS DE GENRE

Le projet qui est présenté, est l'une des activités de recherche approuvée par le Centre de documentation, de mise à jour et d'expérimentation sur les enfants de la région de l'Ombrie, dont je fais partie. La recherche approuvée en 2015 a étudié la question des différences des genres dans les contextes éducatifs des services à la petite enfance et la promotion d'une culture qui met en valeur les différences entre les filles et les garçons afin de permettre une relation authentique et positive entre eux et de contribuer à la construction d'une identité souple et solide en même temps. L'objectif du contexte, est celui de comprendre, avec ceux qui travaillent dans les services (éducateurs / administrateurs) et ceux qui utilisent les services (enfants et parents), si les stéréotypes ou les préjugés de « genre »

persistent. La promotion et l'expérience de la rencontre avec l'autre, est devenue une occasion d'apprentissage pour se confronter mutuellement, par la participation à la recherche des éducateurs / éducatrices et des parents. De plus, on a cru que le produit de la recherche pourrait être un stimulus pour déclencher un processus de sensibilisation aux thèmes de l'éducation à l'affectivité, l'intégration et le partage des différentes façons d' « être et de faire » la famille.

Enjeux langagiers de genre dans les notices biographiques des auteures au sein de la revue scientifique francophone Synergies

Michele Bevilacqua - Sergio Piscopo

Nous pouvons considérer la langue comme un système qui reflète une vision du monde particulière à une communauté linguistique. La langue se définit comme un système de règles et de signes qui permettent de communiquer dans une société donnée ; en conséquence, il n'y a aucune difficulté de principe à concevoir que chaque langue soit le reflet de la pratique sociale des individus qui la parle. Dans cette perspective, notre travail porte sur l'analyse sociolinguistique des notices biographiques des auteures qui ont écrit, au fil des ans (à partir de 2003 jusqu'en 2017), dans la revue scientifique francophone « Synergies », publication du GERFLINT, le groupe d'études et de recherche sur le français langue internationale fondé en 1999. Les résultats attendus portent sur l'observation attentive de l'autodéfinition professionnelle des savantes par rapport aux titres universitaires, en étudiant le genre linguistique de ceux-ci, même d'un point de vue statistique, pour vérifier comment ces femmes ont choisi de se définir dans les communications scientifiques.

Étudier l'ennemi avec les care studies : l'identité de genre au secours d'une épistémologie relationnelle

Isabelle Klein

Dans cet article je souhaiterai poser les bases d'une approche de l'antiféminisme qui puisse prendre en compte d'une part et utiliser d'autre part l'identité sexuelle de genre qui est la mienne : celle d'une femme. Cette approche s'oppose à l'idée que la production de connaissances est détachée clairement des affects et de tout intérêt personnel. J'appellerai cette approche « conception traditionnelle de la science ». Mais elle se détache également d'une approche militante développée dans les années 70 qui aurait pour but de mettre au jour son intérêt dans la production de savoir en tant que chercheur. Pour l'étude de l'antiféminisme, il s'agit de déconstruire la rhétorique de l'antiféminisme afin de donner des outils aux féministes pour se défendre contre des discours fallacieux.

La negazione della differenza di genere come formazione discorsiva del dominio maschile nella comunicazione scientifica: comparazioni diacroniche, decostruzioni performative e percezione sociale del fenomeno

Valeria Salanitro

La questione del genere domina ogni ambito di ricerca/fenomeno socio-antropologico ed ogni epoca. Nel caso di specie, il presente studio, vuole investigare, decostruendo la natura fallace e retorica della negazione della differenza di genere tra maschile e femminile nella comunicazione scientifica, la natura discorsiva del sapere scientifico,inteso in senso foucaultiano di "disciplina" e vuole altresì rintracciare i processi di esclusione sociale di cui il paradigma dominante maschile della ricerca diviene produttore. Le donne di scienza hanno sempre dovuto lottare per divenire soggetto, ma, troppo spesso, divennero e divengono, oggetto della medesima. Siamo in presenza di una formazione discorsiva? La produzione scientifica, ancorata alla concezione deterministica del genere e non già costruita, veicola forme di esclusione sociale? La struttura sessuale e le categorie anacronistiche maschile/femminile, in termini di produzione scientifica, sono degli indicatori/dispositivi mediante i quali attuare istituzionalizzazioni di ruoli sociali nel mondo accademico? La censura legata al genere nel microcosmo della scienza diviene strumento di controllo sociale? Il seguente contributo vuole scardinare assunti tautologici e decostruire realtà altre e processi di assoggettamento del discorso e dell'Altro generalizzato, in questo caso donne, dalla/nella comunicazione scientifica e lo fa correlando teoria e prassi.

FEMMES ET SCIENCE

Femmes et sciences : histoire et critique d'un déterminisme et d'une exclusion scientifiques

Guillaume Sallah Thomas

Les études féministes menées à partir des années 1960 ont permis de développer les recherches en histoire des sciences de la nature autour des rapports entre les sexes, essentiellement en termes de domination. Ces études critiques des sciences posent la question de l'historicité des pratiques scientifiques et donc des concepts qu'elles produisent ainsi que de leur légitimité épistémologique. Le caractère historique place alors les savoirs scientifiques non plus comme résultant d'une activité menée par des acteurs neutres, lesquels auraient un point de vue nécessairement objectif et « universel », mais comme résultant d'une dynamique de pensée. Celle-ci situe les points de vue par rapport à un groupe social genré et dominant qui « s'autorise » naturellement à produire le savoir dans des formes et des canons donnés et acceptés par ses membres, le tout formant une communauté légitime. Celle-ci exclue « scientifiquement » les autres formes de savoir et surtout, les autres groupes producteurs de savoirs scientifiques. Les femmes on fait parti (et le font parfois encore) de ces groupes exclus, car elles seraient « scientifiquement » et « naturellement » identifiées comme inaptes aux sciences et même à tout effort intellectuel. J'essaierai de présenter à la fois les arguments de l'infériorisation des femmes, et également les réactions de celles-ci face à leur exclusion, à travers des productions scientifiques féminines.

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.com



La femme dans le milieu académique: étude de cas

Ala Eddine Bakhouch

L'objectif de cet article est de proposer des explications aux inégalités sexuées dans le monde académique. L'exemple des chercheuses en sciences de la vie sera mis en lumière. La biologie nous a semblé particulièrement intéressante à explorer. Cette discipline a en effet été investie de longue date par des femmes et certaines ont connu des succès éclatants. Dans toutes les disciplines, la part de femme s'étiole au fil de la hiérarchie des grades, des honneurs, des responsabilités et des rémunérations. Cet avantage des hommes s'est même renforcé au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) depuis 15 ans, en particulier en sciences de la vie. Dans cette contribution, il sera question tout d'abord 'examiner les interprétations sociologiques de la question de genre dans le milieu académique. L'étude mettra l'accent ensuite sur les facteurs explicatifs d'ordre professionnel. L'analyse s'attardera au final à la charge familiale comme facteur incitateur et/ou inhibiteur de la productivité scientifique de la femme.

Les femmes, sont-elles solubles dans le prix Nobel? : les institutions, les lauréates et les oubliées 1901-2016

Carolina Ferrer

En 2013, nous avons étudié la réception critique des œuvres des lauréats du prix Nobel de littérature de 1901 à 2012. Cette recherche nous a permis, d'une part, de «corroborer que par rapport aux publications sur l'œuvre d'un écrivain, les études littéraires se comportent très différemment des sciences. D'autre part, nous avons constaté que l'attribution du prix Nobel de littérature est clairement teintée d'un certain eurocentrisme, bien que dans les dernières années nous ayons pu observer une plus grande ouverture envers des écrivains d'autres horizons. Dans cet article, nous nous concentrerons sur le genre des écrivains primés.

Eugenia Sacerdote de Lustig: entre los problemas de género y el reconocimiento tardío

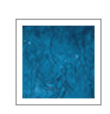
Rosario Sosa

La extensa y productiva vida académica y personal de la científica ítalo-argentina Eugenia Sacerdote de Lustig tuvo que enfrentar muchos obstáculos, no sólo por ser mujer y madre -además de judía y extranjera- a fin de poder continuar y desarrollar su actividad científica, sino por la situación política que se vivió en Argentina en la época de Perón. En este escrito nos proponemos recortar parte de la actividad de investigación de Sacerdote de Lustig, focalizando la atención en las publicaciones científicas y, desde allí, realizar vinculaciones con su historia de vida académica, política y social. Por último, si bien la vida de los científicos/as está supeditada a la publicación de los resultados del trabajo e investigaciones que llevan a cabo y que se cristalizan principalmente en revistas especializadas, nos interesa también referirnos al registro de los nombres y al espacio que se les da a las mujeres en las publicaciones de historia de la ciencia o en el de las instituciones en las que desarrollan su actividad.

Ipazia e le scintille astronomiche dell'anima

Andrée Bella

Ipazia è senz'altro una fondamentale figura storica e mitica nel rapporto tra donne e scienza, celebre e studiata da secoli: il suo nome è stato dato nel tempo ad asteroidi e centri di ricerca, la sua vicenda ha dato vita ad opere letterarie ed artistiche. Uccisa ad opera di una folla di fanatici cristiani, monaci-infermieri chiamati parabalani al servizio del vescovo di Alessandria Cirillo, la violenza tragica della sua morte ha contribuito a farne un'eroina che diversi partiti nel tempo hanno adattato alla difesa della loro causa; in particolare, nell'immaginario oggi maggiormente diffuso, Ipazia diviene icona del progresso scientifico contro l'oscurantismo religioso. A partire dallo studio delle fonti e dall'analisi comparata dei maggiori contributi accademici e divulgativi sulla filosofa di Alessandria, basandosi sulla lettura della filosofia antica come pratica di trasformazione di sé inaugurata da Pierre Hadot, e incrociando questa lettura con il bagaglio di analisi storico-critico-epistemologiche sulle costruzioni disciplinari di taglio foucaultiano, si vorrebbe con questo articolo tentare di dare conto della difficoltà e del silenzio caduto sulla particolare configurazione epistemica della diadochè neoplatonica femminile esercitata da Ipazia.


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

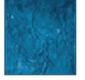
Directory of Open Access Journals »

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

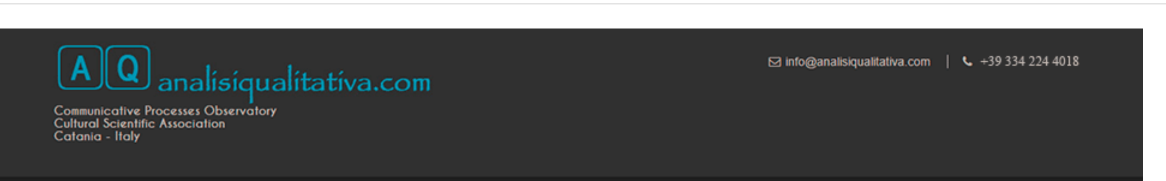
Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France

newsletter subscription

send e-mail to
newsletter@analisiqualitativa.com



www.analisiqualitativa.com







OS Templates



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

LA MODERNITÉ, L'UNIVERSITÉ ET LES CHERCHEURS : LA PLACE DES FEMMES (L'AMÉRIQUE LATINE ET L'EUROPE)

Mabel Franzone

mabel.franzone@gmail.com
Docteur en Lettres, Professeure Université Nationale de Salta- Argentine.



Dancing Figures, 2001-2002, bronze
Magdalena Abakanowicz (Falenty 1930 – Varsavia 2017)

Notre intention, au départ, était de comparer la place des femmes dans les publications scientifiques, prenant des exemples de l'Europe et de l'Amérique Latine. Mais nous n'avons pas trouvé des études générales sur la question du genre dans les communications scientifiques, ni concernant l'Europe ni concernant l'Amérique Latine, et cela malgré les recherches entamées. Il y a des études des cas ponctuels en Europe et si ces études existent en Amérique Latine, d'où nous écrivons ce papier, elles ne sont pas disponibles ou encore très difficiles à trouver, donc nous pensons qu'elles ne sont pas répertoriées. La spécificité du sujet a posé des limites, les mêmes que nous avons expérimentées tout au long de la préparation de ce numéro de la revue M@gm@. Mais nous pensons que l'arrivée des analyses sur ce thème ne saurait pas tarder, vu le développement atteint par les études sur la place des femmes dans la recherche et dans le monde académique depuis déjà dix ans.

En effet les études de genre avec ses approches interdisciplinaires ou transdisciplinaires sont encore jeunes et de pouvoir traiter si le système de publications scientifiques a-t-il un genre peut mettre encore du temps. Ces savoirs si bien sont reconnus comme donnant droit à des études thématiques, à des congrès ou à des numéros particuliers des revues ou d'autres publications

scientifiques, ils n'ont pas encore atteint un stade où l'on peut y trouver des recherches poussées sur le genre dans la communication scientifique comme contexte de production de données.

Nous avons choisi la figure du chercheur pour cet article parce que derrière toute communication scientifique il y a un chercheur, qui doit attester son appartenance à un laboratoire de recherche, ou suivre une certaine orientation d'études, ou encore de faire partie d'une école déterminée. Existe-t-il une exigence par rapport au genre ? Pas de façon explicite mais à juger par la quantité de femmes chercheuses de la planète, sans doute il y a quelque chose d'inégale, car elles représentent le 29%, un quart de la totalité de chercheurs [1]. L'inégalité existe aussi parmi les sciences car il y a tendance à respecter les mandats des sciences dures. Une discipline est considéré comme « scientifique » si elle respecte les règles imposées par dites sciences. A cause de ces règles longtemps les sciences sociales ont été bannies de la sphère des sciences et considérées comme des « savoirs », et ce, étant un débat né depuis longtemps qui n'est pas près de finir. D'autre part, les filières des sciences sociales sont les plus suivies par les femmes.

Qui dit « chercheur » dit « université » nous nous sommes donc aussi intéressés en le développement des sciences modernes et l'arrivée des femmes dans les établissements universitaires.

Le paradigme positiviste. Les promesses de la Modernité

Entre les XV et XVI siècles commence la construction d'un modèle de la raison à partir de la révolution scientifique du XVI siècle, modèle développé dans le domaine des sciences naturelles. Il naît aussi la perspective dans l'art, ce qui vient révolutionner le dessin ou la peinture, en leur donnant une dimension de profondeur. La distance entre le regard de l'observateur et le tableau, crée tout un monde lisible et organisé à la mesure du point de vue de cet observateur. La crédibilité de cet art « illusoire » est fondée sur la précision mathématique du point de vue de l'individu, de celui qui regarde. Or, cette découverte entraînera un coût assez élevé, celui du regard immobile. L'illusion est réelle à condition que le tableau soit observé depuis un point déjà déterminé et fixe, rigide.

Cette immobilité du regard déborde vers les sciences. Dans ce contexte naît la Modernité. Pour les Français la modernité commence en 1492, date de l'arrivée de Christoph Colomb en Amérique, la fameuse « découverte de l'Amérique ». Et cette Modernité n'est pas encore finie pour les uns ; pour d'autres nous sommes dans une période appelé « la Surmodernité » (Serge Latouche) et pour d'autres encore nous sommes à la Postmodernité (Michel Maffesoli). Pour la plupart de chercheurs Latino-américains la Postmodernité n'existe point et la Modernité s'étend dès les XVIII-XIX siècles à nos jours, ce qui devient compréhensible si nous tenons en compte que le modèle de la raison véhiculé par la révolution scientifique déjà nommée, c'est-à dire, celle produite par Copernic, Galilée ou Newton, née dans le XVI, s'étendra aux Sciences Sociales émergeantes seulement dans le XIX. Pour les Anglo-saxons, la Modernité commence en 1453 quand Byzance tombe sous l'égide de l'Empire Ottoman et elle sera finie en 1920, date des débuts de la révolution scientifique de la Mécanique Quantique lancée par l'Ecole de Copenhague.

Quoi qu'il en soit il y a eu un paradigme positiviste qui s'est installé et cela jusqu'aujourd'hui. Ce paradigme préconisait que toute science devait être empirique, quantitative, objective, rationnelle, vérifiable, analytique, déductive, établissant des lois générales, universelles. Conditions que les Sciences Sociales ne peuvent pas accomplir. Et pourtant nous vérifions que les grands scientifiques ayant établi et délimité le champ théorique que nous utilisons encore, ont vécu et travaillé entre le siècles XVIII et les premiers vingt années du XXème, dès Adam Smith et Lavoisier, passant par Darwin, Marx et Durkheim, Max Weber ou Pareto, Humboldt et Planck ou encore Poincaré et Einstein [2]. Nous sommes donc des enfants de la Science moderne et de l'épistémè de la Modernité.

Nous comprenons par épistémè la construction d'un réseau ou ensemble de dispositions de production d'une culture donnée et qui constitue un savoir qui est au delà de la science et de la philosophie, puisque il nous dit comment doivent être celles-ci. Etablir un épistémè signifie trouver les régularités discursives et les configurations souterraines qui délimitent ce que l'époque peut penser o ce qui ne peut pas penser, ce qui se voit et ce qu'on perçoit (Foucault).

En ce qui nous concerne nous allons nommer deux points de l'épistémè moderne, deux points bien exacerbés durant le XIX siècle. Tout d'abord nous avons l'instrumentalisation d'une pensée rationnelle, complètement séparée du sacrée, dirigée plutôt vers l'agnosticisme. L'accent est mis sur la raison mais cette raison est une faculté humaine, donc c'est l'homme qui est au centre de tout, il est celui qui raisonne, il observe, il tire des conclusions, il trie, il classe. Les objets d'étude se coupent et se recoupent, les disciplines se séparent, les champs d'étude se divisent. La science devient analytique, elle réduit les connexions entre ses branches, annule les réseaux de correspondances ou de ressemblances symboliques. Le monde concret est réduit à des catégories mentales abstraites supputant l'existence d'une opposition dualiste entre un sujet et un objet, qui n'ont point de relation directe entre eux. Au XIX l'Histoire sera rythmée par des chants de progrès, d'optimisme, toute perfection peut être atteinte et on peut conquérir n'importe quelle bonheur.

L'autre point qui nous intéresse relever est la primauté de la ligne du Père, ce Père qui est en dessus de tout, en haut de la pyramide et qui fait descendre son autorité vers le bas de la pyramide ; le mouvement se fait du haut en bas. Ce père s'installe dans le social, le politique et dans toute connaissance comme la cristallisation de ce qui se profilait déjà avec l'avènement des monothéismes et leur progrès pendant le XIX. La Ligne du Père, le Patriarcat, signifie la domination de l'homme sur la Nature, la domination de l'homme sur l'animal et la domination de l'homme sur la femme. Et tout va se concrétiser dans les pratiques sociales, les pratiques de travail et le corps juridique. August Comte (1798-1857) arrive avec sa Physique Sociale et son positivisme préconisant le savoir scientifique comme la seule source de toute connaissance et systématise le rationalisme pour tous les savoirs, même pour la religion. De cette sorte s'est

construit le paradigme de la Modernité et un masculin superlatif. Mais qu'en est de la nature féminine ?

Construction de la nature féminine

Depuis Aristote et jusqu'à la fin du XVIII siècle l'Occident fonctionnait avec deux sexes sociaux et un sexe biologique. Les travaux d'Evelyne Peyre [3] montrent que les représentations sociales modèlent notre anatomie. Ainsi, dit la chercheuse, en 1543 un seul squelette s'étudiait pour l'être humain. Il n'y aurait pas de changement durant les 200 ans suivants. Mais dans le XVIII siècle (1759) et pour la première fois, le corps humain est représenté par deux squelettes, celui de l'homme et celui de la femme. La notion de « nature féminine » s'impose et l'essence du sexe ne se borne pas à un seul organe mais s'étend à toutes les parties [4]. Deux planches de Thiroux d'Arconville, de 1759 [5] montrent les « différences » de nature entre l'homme et la femme : différence de taille, la femme a 20 cm de moins que l'homme ; de tête, plus grosse pour l'homme ; de regard : droit devant pour la femme et au-dessus de l'horizon pour l'homme ; les os sont très faibles pour les femmes avec un thorax étriqué et un thorax bombé pour l'homme. Paul Broca en 1861 dira que « la femme est en moyenne un peu moins intelligente que l'homme. Il est donc permis de supposer que la petitesse relative de son cerveau dépend à la fois de son infériorité physique et de son infériorité intellectuelle » [6]. Et de la sorte les différences se manifestent déjà dans les cerveaux, séparant le cerveau féminin du masculin comme si étaient deux natures différentes.

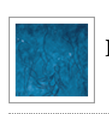
Au XVIII « le sexe » désignait les femmes, une manière péjorative (quasi aimable), de dire que *la Raison n'était pas vraiment leur fort*. Au XIX siècle le sexe fort sera opposé au sexe « faible », une manière scientifique de maintenir la domination des uns sur les unes [7]. Après sera le tour de l'usage du mot « genre » et comme bien le signalent Erika Flahaut et Emmanuel Jurand dans leur *paper* « Genre, rapports sociaux de sexe, sexualités : une introduction » [8], le terme genre est proche, voire très proche du concept de rapports sociaux du sexe. Ce dernier terme, conceptualisé par Danièle Kergoat prend appui sur une analyse marxiste des rapports sociaux déjà faite par Rose de Luxembourg, qui avait remarqué les inégalités du sexe liées aux inégalités produites par le système capitaliste. Ce thème a été analysé aussi par Simone Weil (inégalités des conditions de travail liées aux ouvriers en général) [9] et par Simone de Beauvoir (inégalités liées au travail et au sexe) [10]. La réflexion s'établit autour de la division sexuelle du travail, établissant un principe de séparation qui attribue aux hommes la sphère productive, en tant que les femmes se voient assigner la sphère reproductive, c'est-à-dire le travail domestique [11]. La hiérarchisation venue de la Ligne du Père, du Patriarcat, détermine que les travaux des hommes ont une valeur supérieure que la valeur des travaux des femmes [12]. Le rapport donc, entre hommes et femmes ne sont point des rapports interindividuels définis naturellement sinon sont des rapports construits historiquement. Et « ils ont pour enjeux la sexualité et le travail, à travers des mécanismes d'exploitation et des dispositifs de domination, de production et d'intériorisation des différences, de naturalisation, de normalisation. Ils se traduisent partout dans le monde, avec plus au moins d'intensité, en violence, inégalités de toutes sortes, subordination, exclusion partielle ou totale du politique » [13]. La domination masculine existe dans tout ordre d'activité professionnelle et cela a bien mérité la signature des Chartes pour l'égalité.

La création des nouvelles universités et la naissance de la recherche en A. Latine : la place des femmes dans la recherche

La Modernité avait fait ses promesses et en effet, la recherche est pratiquement née entre la fin du XIXème et les débuts du XXème, sous l'influence du positivisme. Ainsi s'est fait en Amérique Latine aussi où la plupart des universités ont été fondées à la période signalée. Ces universités sont venues remplacer les universités coloniales. Celles-ci étaient des institutions d'élite -liées étroitement à l'Eglise Catholique- dont le but principal était la préservation de la foi et non pas la connaissance scientifique. Pendant la première moitié du XXème, la recherche scientifique latino-américaine était menée par des petits groupes de scientifiques, dont la majorité étaient des étrangers, venus d'Europe [14]. Le développement scientifique dans toute la planète, et les promesses d'égalité promues par la Modernité ont fait possible l'expansion des matricules universitaires et la féminisation de ces matricules, d'autant que la diversification des disciplines et des spécialités sont venus stimuler -de forme graduelle- la création et la consolidation des communautés scientifiques dont leur production acquit une importance accrue à l'intérieur des institutions académiques. L'Etat reconnut la valeur des recherches scientifiques et des institutions spéciales chargées de la coordination de la science et la technologie furent crées. Nous devons remarquer qu'en Argentine le Conseil Nationale de la Recherche Scientifique et Technique (CONICET) a été crée en 1958, lorsque le CNRS de France avait 20 ans d'activité.

A partir des années '70 les universités latino-américaines passèrent d'être des institutions d'élite à des universités de masse. Le nombre de matricules en 1950 était de 266.692 étudiants et en 1985 était de 6.070.013. Jusqu'en1960 l'institution universitaire comptait dans leur corps de professeurs seulement des professionnels libéraux, des gens qui ayant leur propre activité enseignaient aussi quelques heures à l'université. Or, à partir des années '70 plus d'un demi million de professeurs est incorporé en Amérique Latine, dont en Argentine 65.000 et en Mexique 190.000. Donc, il y a eu ce qu'on appelle la « professionnalisation académique » ajoutée à l'arrivée des classes moyennes et baisses de la population aux universités latino-américaines (*mesocratización* du nom donné à ce processus en espagnol) [15].

La féminisation de la matricule est une conséquence d'abord du passage de l'université des élites à l'université des masses, mais aussi de la diversification des carrières universitaires, de la régionalisation de ces institutions et d'autres institutions d'éducation supérieure ; du nombre de plus en plus élevé des établissements crées en dehors des aires métropolitaines des grandes villes ; et aussi de la création des carrières liés aux sciences sociales, à l'éducation, au commerce et à l'administration. Malgré l'essor de l'éducation universitaire dans toute la population, en Amérique Latine il y a eu et il y a des *va et vient*, occasionnés par les instabilité politico-économique endémique. Cette instabilité est le facteur responsable du retard économique et du retard dans le domaine de la science en général.


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

Par rapport à la situation des femmes dans les universités latino-américaines, le rapport de l'UNESCO montre que l'Amérique Latine et les Caraïbes (nommé ALC) est une des rares régions du monde où la priorité sur l'égalité de genre a été atteinte, dans le milieu de la science et la technologie En effet le rapport de l'UNESCO de 2009 si bien dit que le pourcentage des chercheuses de la planète est du 29 %, ¼ de la totalité, l'Amérique Latine et le Caraïbe sont des régions placées largement en dessus de ces chiffres, puisque le 46% des chercheurs sont des femmes (UNESCO, UIS, 2009). On compte six pays ayant atteint la parité entre sexes dans le domaine de la recherche : Argentine, Cuba, Brésil, Paraguay, Uruguay et Venezuela. Ceci dit nous insistons à signaler que les résultats généraux cachent des profondes inégalités des régions. Surtout dans l'actualité où la fin des gouvernements progressistes de la région est bel et bien arrivée et où les budgets destinés à la recherche et à la science et technique sont recoupés. Les avances faites une dizaine d'années durant ont éclatées en mille morceaux avec le néo-libéralisme aujourd'hui en place. Une analyse détaillée de la situation des femmes montre que derrière les statistiques optimistes existe une réalité autre qui se cache et qu'on est loin d'arriver à l'égalité femmes-hommes, car on peut observer encore des grandes différences d'accès aux postes les plus hauts, les postes de prise des décisions et ceux bien placés dans l'hiérarchie des carrières scientifiques. Il n'existe point une reconnaissance égalitaire à l'heure d'obtenir des budgets de recherche, ce qui répercute grandement dans le manque d'autonomie et génère plus d'inégalité. Ceux-ci sont des aspects qui demandent la création des politiques spécifiques qui sont vraiment loin de s'établir dans la région [16].

Il y a des autres endroits où les inégalités sont encore plus marquées, ainsi en Asie les femmes représentent seulement le 18% du nombre total de chercheurs. Les disparités sont énormes : le 18% en Asie Méridional, 40% en Asie Sud-orientale et 50% dans les pays de l'Asie Centrale. En Europe la parité femmes-hommes est atteinte seulement en cinq pays : en Macédoine, L'Estonie, Lituanie, la République Moldove et la Serbie. Dans la Communauté d'Etats Indépendants la participation de la femme dans la recherche est d'un 43%. En Afrique est du 33%.

La femme dans les universités françaises

Des travaux faits en France (1970) montrent que la rénovation de l'enseignement supérieur durant l'arrivée des républicains au pouvoir en 1879, obéissait à la volonté politique où se sont rencontrés les aspirations des nouvelles élites à la formation, le projet politique des républicains et la volonté des universitaires d'affirmer leur autonomie professionnelle [17]. Mais l'attention est focalisée sur les grandes écoles et les institutions parisiennes, réputées par la concentration des élites universitaires, enseignante et étudiante. De la sorte sont délaissées les autres universités où se forment la plupart de gens. Si bien le regard est mutilé, ces travaux donnent à voir la façon dont se dresse les portraits des enseignants des facultés parisiennes et notamment le travail de Christophe Charles [18] sous la Troisième République mettant en lumière l'homogénéisation sociale des enseignants qui « a pour effet d'entraîner la diversification accrue des stratégies intellectuelles individuelles ». Dans le même temps il observe le processus de professionnalisation et la mise en place d'une division scientifique du travail au sein de chaque faculté, ainsi que l'existence sur le long terme des modes de fonctionnement spécifiques à chacune. A part de cette autonomie, se met en évidence une forte hiérarchisation entre les lieux, les institutions et les disciplines. L'articulation entre la pratique et la règle, en questions de professionnalisation académique, a pour effet une organisation qui privilégie les relations verticales entre les champs disciplinaires et qui n'est gérée que par l'université même. La réforme des républicains changeait beaucoup de normes mais surtout mettait en place l'autonomie universitaire sans conteste.

En France et en Amérique du Nord l'enseignement universitaire était aussi élitiste. C'est à la fin du XIXème siècle qu'apparaissent de manière sporadique les premières étudiantes universitaires [19]. Si la présence des femmes à l'université augmente « elles restent dans des positions subordonnées, celles d'apprenantes, dans une organisation structurelle dominé par les hommes » [20]. Marie Curie est la première professeure en titre en 1906 et le restera jusqu'en 1924. Les enseignantes à l'université ne sont pas titulaires, elles exercent des emplois subalternes et techniques (traductrices, lectrices, préparatrices, etc.) Entre 1924 et 1930 cinq femmes seront nommées en tant que professeures, de chimie, de grec, d'allemand, de lettres et une agrégée supérieur en médecine. Ceci s'explique « outre la disproportion du vivier masculin et l'effort plus ou moins conscient des pairs pour disqualifier les prétendantes, par la difficulté d'accéder à l'agrégation masculine, tremplin pour entrer dans l'enseignement supérieur, quand l'agrégation féminine cantonne les ambitieuses dans le secondaire » [21]. Ces deux agrégations préparaient aux mêmes matières (lettres, mathématiques, histoire) mais seules les masculines traitaient de grammaire et de philosophie. Par ailleurs les épreuves des candidates étaient un concours encyclopédique et polyvalent et les masculines exigeaient une plus grande spécialisation. Les femmes devaient être d'abord pédagogues que des lettrées [22]. Le travail académique des femmes connaît une ouverture en 1924, puisqu'on les autorisait à se présenter aux agrégations masculines, mais ce travail sera encore touché pendant la guerre et sous le régime de Vichy parce que la loi d'octobre de 1940 interdit d'embaucher les femmes mariées dans les services de l'Etat et des collectivités locales [23]. La présence des femmes s'accentue après la seconde guerre mondiale mais elles restent peu nombreuses parmi les enseignants-chercheurs.

La Constitution de 1946 interdit la distinction entre les sexes et garantit à la femme dans tous les domaines, des droits égaux à ceux de l'homme. Et si le Conseil d'Etat énonce que les femmes ont désormais en règle générale vocation à tous les emplois publics dans les mêmes conditions que les hommes, dans le domaine de la connaissance la mixité totale des concours d'agrégation du secondaire avec épreuves communes et classement unique, ne sera établie qu'en 1976.

Actuellement, en 2011, les femmes sont majoritaires parmi les étudiants inscrits à l'université (57, 6%) leur nombre diminue en doctorat (48%), au stade de la maîtrise de conférences (42,4%), de l'habilitation à diriger des recherches (31,7%) pour n'être plus que 22,5% parmi les professeurs [24]. En 2015 leur part avait progressé, pour maîtresse de conférences (43,7%) et professeurs (24,9%). Mais dans les deux extrêmes des systèmes d'enseignement il y a quatre femmes pour un homme comme professeurs d'école et il y a quatre hommes pour une femme comme professeurs d'université. Dans les disciplines scientifiques les femmes sont le 33,1% dans les corps de maitre de conférences et 16, 8% dans les professeurs ; dans les disciplines littéraires, elles sont le 56,6%

chez les maitres de conférences et 37% chez les professeurs. L'université française est soumise donc à la ségrégation horizontale (distribution genrée des disciplines) et à la ségrégation verticale (distribution genrée des postes prestigieux et subordonnés), s'y heurtant au plafond de verre, c'est-à-dire à un ensemble d'obstacles invisibles que les séparent des plus hautes responsabilités et de l'hiérarchie organisationnelle et professionnelle [25].

Devenir chercheur

Dans le domaine de la recherche scientifique existent des réflexions déjà anciennes sur le monde scientifique. Nous pensons notamment à Pierre Bourdieu qui en 1976 s'interrogeait sur le « champ scientifique » et en 1984 à la production de *l'homo academicus.* Mais bien avant Max Weber parlait du sens de la science pour celui qui en veut faire sa profession (1917). En 1942, Robert-King Merton réfléchissait à la question de l'ethos scientifique. Bruno Latour et Steve Woolgar en 1979, questionnaient la construction de la science dans le quotidien d'un laboratoire. Si bien la Sociologie des Sciences est devenue « ample et bouillonnante » (Gingras, 2013), la Sociologie des scientifiques et des carrières scientifiques reste un domaine peu développé (Perpic *et al*. 2004) [26].

Bernard Fusulier signale que faire carrière comme chercheur à l'université ou dans un laboratoire, suppose, hier comme aujourd'hui un engagement temporel important et un réel engagement subjectif. C'est « s'engager dans la compétition pour obtenir un poste stable puis participer au champ scientifique en vue d'accéder progressivement aux positions valorisées au sein de ce champ » [27]. Cependant ce champ devient un enjeu d'un jeu de pouvoir entre les intervenants. La socialisation professionnelle des chercheurs conduit à l'apprentissage, à l'acceptation et à la reproduction d'un *ethos* proche à d'autres métiers hautement qualifiés [28]. Cet *ethos* exige la démonstration d'une grande vocation et un entier investissement dans la carrière de chercheur.

L'évaluation scientifique traditionnellement se mesurait à la disponibilité du chercheur pour pouvoir se faire une place durable et reconnue dans un champ très concurrentiel et convoité, devant montrer une grande capacité à obtenir des fonds- indispensables pour la recherche- et devant tout aussi démontrer la capacité à développer une recherche de pointe selon une certaine éthique du travail et en plus de l'excellence scientifique, concept à charge qualitative et qui devait opérer selon les termes fixés par l'épistémè de la Modernité.

Or, le même auteur relève qu'une note du Conseil Rectoral de l'Université de Louvain de 2012, indiquait que du professeur totalement investi dans son travail et profitant pleinement de sa liberté académique, on est passé au professeur toujours entièrement investi, mais beaucoup moins libre académiquement, vu l'accroissement de la charge administrative et les nombreuses réformes qui se sont succédée » [29]. Nous constatons que cela est arrivé en Europe, mais aussi en Amérique Latine et ainsi les professeurs des universités argentines voient leur travail précarisé. En effet, l'enseignant qui accède à un poste régulier est obligé de passer un concours -pour ce même poste- tous les cinq ans. Il existe des cas, et pas des moindres, où des enseignants ayant eu un poste comme professeur titulaire l'aient perdu lors du concours obligatoire et ce après 10 ou 20 de carrière. Ces conditions s'amplifient par rapport aux femmes-enseignantes chercheuses- qui à cette contrainte subie voient s'ajouter des discriminations autres comme la couleur de la peau, l'âge ou encore la condition sociale (classe sociale d'appartenance, si on est de la capitale ou de la province, si on est mariée ou célibataire, le nom de famille qu'on porte, etc.). En Amérique Latine ces discriminations sont monnaie courante et ce malgré les conclusions générales des rapports sur le sujet, conclusions qui cachent des disparités à niveaux régionaux, tel nous les avons signalé plus haut.

La recherche et l'inégalité femmes-hommes

Ces inégalités de genre sont inscrites dans le fonctionnement des universités et des sociétés. L'expression « plafond de fer » (*glass cieling*) ou « plafond de verre » définit bien de quoi on parle. Lorsque on est confronté à ces discriminations dans le monde universitaire on sait bien que ce ne sont pas des choses dites de manière directe ou explicites, sinon plutôt des formes d'agir propres à un *old boy's club*, suivant l'expression de Bernard Fusulier [30], correspondant à des structures installées et invisibles qui dominent et dont leur répétition est la règle à laquelle il faut bien s'attendre lors d'un entretien de recrutement ou d'un concours. Le premier facteur de la discrimination des femmes correspond donc au poids du modèle masculin sur la conception dominante de la carrière universitaire.

Le modèle de chercheur est celui qui donne toute priorité au travail sur la vie privée, faisant apparaître l'homme de science comme un héros, (Benschop, Brouns, 2003) entièrement consacré à son travail et l'on suppose libéré des contraintes domestiques. Or, les labeurs domestiques et l'éducation des enfants il faut bien qu'elles soient sous la responsabilité de quelqu'un. Et bien, ce quelqu'un n'est pas toujours –ou presque toujours- une femme ? L'articulation entre le privé et le professionnel est une cause supplémentaire de « l'évaporation » des femmes au fur et à mesure du parcours professionnel dans le monde de la recherche. En effet, des rapports des universités et de l'UNESCO expliquent avec des chiffres à l'appui, la disparition des femmes dans un certain niveau dans le monde académique, dans le monde de la recherche et par conséquence dans le monde des publications scientifiques. Si bien les hommes voient aussi leur vie professionnelle limitée par la vie familiale ils n'ont pas de crainte ou de culpabilité d'imposer à la vie familiale une contrainte professionnelle. La culpabilité du « temps volé » à la famille constitue une spécificité nettement féminine (Jarty, 2009) [31], produite par l'assignation sexuée de la prise en charge de la vie domestique [32].

Les responsables des grandes institutions scientifiques connaissent bien cet aspect des choses et la Charte européenne des chercheurs dit bien que « les employeurs et les bailleurs de fonds devraient viser à fournir des conditions de travail qui permettent aux chercheurs tant féminins que masculins de combiner la famille et le travail, les enfants et la carrière » [33]. Un exemple autre est la Charte pour l'équilibre des temps de vie, signée en 2015 par l'Ecole des Hautes Etudes des Sciences Sociales de Paris. Ou encore l'inscription dans les axes stratégiques de 2020 de l'Université de Louvain, d'une politique du personnel qui veille « à favoriser l'équilibre et la

conciliation entre vie privée et vie professionnelle » [34]. Voilà des mesures pour obtenir un équilibre et combattre des inégalités entre hommes et femmes dans la carrière scientifique. Cette quête d'égalité était déjà un des principes fondateurs de l'Union européenne et à ce titre toutes les politiques mises en œuvre par la Commission Européenne se doivent d'intégrer et de promouvoir ce principe. Dans le contexte spécifique du soutien à la recherche scientifique, la CE poursuit donc, un double but : favoriser l'accès des femmes aux métiers de la recherche pour ne pas se priver d'un important vivier de talents et aussi promouvoir l'intégration de la dimension du genre comme une contribution essentielle à l'excellence [35].

Un facteur autre de l'inégalité femmes-hommes est la répartition sexuée des filières. Une étude suisse montre que ce qui se produit en Europe en général, arrive aussi en Suisse, les femmes sont très nettement plus nombreuses dans certains domaines scientifiques que dans d'autres : les femmes professeures en sciences humaines et sociales constituent 28% de l'ensemble des professeurs alors que leur proportion tombe à 9,5% dans les sciences dures en techniques [36]. Et cette tendance se poursuit en ce qui concerne les corps enseignants dans les hautes écoles universitaires. Selon cet étude le taux de femmes professeures devrait atteindre le 24% en 2020 : « la grande disparité constatée actuellement devant demeurer avec des proportions de 73% en 2020 dans le domaine de la santé (72% en 2010) et de 11%-12% en Technique et sciences dures. Cette ségrégation horizontale tient à une socialisation différenciée des filles et des garçons et peut être passible d'une analyse en termes d'auto-exclusion des femmes dans les domaines les plus prestigieux. Les auteures de ce papier vont soutenir que les critères choisis par les universités pour attester de l'excellence académique sont des critères sexués et inspirés par les traditions des sciences exactes et techniques vers lesquelles les femmes, pour des raisons qui tiennent à la socialisation différentielle et à la sexuation des disciplines (Vouillot, 2007 [37]) se dirigent toujours peu [38].

L'évaluation dans la Science et le monde des publications scientifiques

Si bien des ponts ont été tendus entre la critique de la régulation de la science et des projets pour résoudre les inégalités femmes-hommes, il reste à voir que le système d'évaluation scientifique s'est doté de nouveaux outils qui relèvent de ce que Bernard Fusulier appelle « un régime comptable-productiviste-court-termiste [39] ».

Il faut beaucoup produire dans un court laps de temps et produire des travaux scientifiquement bons ce que revient à dire produire plus, quantitativement, tout en gardant l'excellence ; cette excellence, cette norme d'excellence assimile le *bon* et le *plus* comme des nouveaux critères d'efficacité. Le mode de régulation scientifique exige –pour être considéré comme un bon chercheur- plus de publications, plus de projets, plus de crédits, plus de mobilité dans une période temporel plus courte. Donc, la tension famille-travail ne fait qu'augmenter compromettant, peut-être la recherche fondamentale et les tentatives d'équilibrer les inégalités hommes-femmes dans le domaine scientifique.

En relation aux publications en général, nous pouvons voir une concurrence forte et constante où chaque chercheur agit visant l'épaisseur de son CV, ce qui génère une course individuelle à la publication plutôt que de suivre un intérêt primordial. D'ailleurs nous nous demandons si les dites publications sont vraiment lues et si elles sont de manière certaine une contribution au monde scientifique –académique. Comme bien le dit Bernard Fusulier « la mise en équivalence via une logique « métrique » stimule des stratégies de maximisation de signaux comptabilisables, ce qui peut transformer le rapport à la publication [40] ». Et en effet la production excessive dans un temps court peut aller en détriment de la profondeur d'analyse et d'une réelle quête de la connaissance. Dans ces conditions est-ce qu'il y a un véritable débat scientifique ? Les chercheurs essayent toujours de publier leurs travaux pour donner une réponse aux questions de la vie, ou aux problèmes surgissant du fonctionnement des sociétés ou de la Nature ? Ou est-ce qu'ils sont occupés à remplir un CV ? En outre comment accéder à la recherche fondamentale sans avoir le temps nécessaire, étant donné qu'ils doivent produire (beaucoup de fois on reste sur la reproduction, sur le recyclage des anciennes contributions) et innover rapidement en fonction d'une maximisation du facteur impact. Il existe donc, un abîme entre l'idéal de la recherche fondamentale comme activité créatrice et le régime comptable-productiviste-court-termiste.

Les publications scientifiques au féminin

Il s'agit d'une approche étant donnée le manque d'ouvrages ou des productions axées sur le sujet. D'ailleurs, comme il a été déjà signalé notre intention au départ était de comparer des donnés sur l'Amérique Latine et l'Europe, mais nous constatons qu'on doit rester sur des cas particuliers européens et encore sur des questions.

Il y a plusieurs lignes d'analyse à suivre si l'on veut travailler sur les questions de genre dans les publications scientifiques. Nous voulons ici mentionner deux : celle des sources cités dans les publications et à cet effet nous avons trouvé des propos d'Armelle Le Bras- Chopard, en ce qui tient à la transmission de savoirs : La philosophe nous dit que les ouvrages des femmes sont peu mentionnés et les théories des penseurs masculins sont elles abordées, abstraction faite de leur perspective androcentré. Cette perspective demande une recherche beaucoup plus approfondie pour pouvoir arriver à des conclusions valables.

D'un autre côté nous avons une autre approche, celui d'Etienne Anheim en « Genre, publication scientifique et travail éditorial. L'exemple de la revue *Annales. Histoire, Sciences sociales* » [41], visant un mélange d'histoires de vie et d' histoires de recherche où il est fait mention d'un article de Natalie Zemon Davis publié dans *History Workshop* « Woomen and the world of the *Annales* ». L'auteure s'interrogeait sur la place des femmes au sein des *Annales* durant la première décennie de son existence et sur leur participation au travail intellectuel au sein de la revue. Son point de départ était le destin de l'historienne autrichienne Lucie Varga qui avait publié trois articles dans les *Annales d'histoire, économique et sociale*, en 1936-1937. Elle avait eu une liaison avec Lucien Febvre, avant de s'éloigner de la revue à la suite de leur rupture. Elle dut se cacher pendant la Seconde Guerre mondiale du fait de ses origines juives et mourut de maladie à

36 ans à Toulouse, en 1941. La reconstitution des principales trajectoires féminines évoluant autour de la revue conduisait l'historienne américaine à un portrait collectif en creux, celui d'une fraternité masculine qui ne laissait guère d'autre place aux femmes que celle d'épouse et d'assistante scientifique de l'ombre [42]. Or, Etienne Anheim dessine la tendance générale des *Annales d'histoire sociale* et ainsi il y a une progression de la question des publication féminines entre 1930-32 époque où il n'y a pas d'article signé par une femme et 2012-2015 où on trouve 60% d'hommes et 40% des femmes. Entre 2007 et 2011 [43] il y avait un tiers de femmes pour deux tiers d'hommes, la tendance est le rééquilibrage, mais l'auteur dit qu'il faut rester prudent sur ce dernier état du rapport de genre, « étant donné le faible recul dont on dispose sur les données récentes, qui ne permettent pas de se prononcer sur la linéarité de l'évolution, sur son irréversibilité, ni même sur une éventuelle stabilisation » [44]. Cette étude conclut affirmant que le résultat final dans la publication est moins déséquilibré du point de vue du genre, même s'il reste inégal et qu'il se cumule avec d'autres aspects touchant les trajectoires féminines identifiées déjà par des sociologues dans le monde universitaire, comme l'impact des grossesses ou le partage inégal des tâches domestiques.

Un autre point est relevé par Etienne Anheim dans son *paper*, il nous dit que ce rééquilibrage correspond à l'étude des rapports extérieurs au comité, sur les articles avant discussion dans le cadre du comité, rapports qui ignorent le genre de l'auteur ou de l'auteure et qui viennent témoigner d'une « même tendance à une évaluation plus favorable, toutes choses égales par ailleurs, des textes écrits par des femmes » [45]. Sans doute on a tout à gagner avec la mise en place de l'anomysation, dans la lutte conte les discriminations, mêmes inconscientes, produites par les institutions ou les comités de lecture des revues, ou les entretiens d'embauche, ou encore les concours [46].

Donc, voici deux versants à développer dans ce type de recherche, au niveau des sources citées et au niveau des travaux des femmes scientifiques publiés dans des revues. Ce dernier imposerait l'analyse des travaux publiés, mais aussi des travaux soumis aux comités de rédaction. Mais ceci dit, nous signalons le besoin de travailler ces inégalités femmes-hommes en convergence avec d'autres types de discrimination subies dans le monde de la recherche (l'intersectionnalité).

Conclusions

La Modernité donc, n'a pas tenu ses promesses d'égalité tout comme n'ont pas été accomplies les expectatives créées de nous donner un monde en progrès constant sous l'aide de la recherche scientifique et de la raison, contribuant à l'idéal d'une race humaine de plus en plus heureuse. Mais tout n'est pas négatif et pensons que le statut des femmes est en train de changer étant donné le niveau d'éducation atteint et la lutte mené pour la parité, la mixité et l'égalité. Cette égalité cherché n'est pas seulement femme-homme et la tendance mondiale nous dit que aujourd'hui (rapport UNESCO 2017) non seulement il y a de l'inégalité femmes-hommes sinon que cette inégalité existe en relation à l'établissement d'un équilibre international. Il y a environ 7,8 millions de chercheurs dans le monde dont la UE est à la tête avec le 22% du nombre total de chercheurs. L'UE (22%), la Chine (28%), la Russie, le Japon et les Etats Unis, les cinq grands, représentent le 72% de tous les chercheurs de la planète [47].

Un travail sur l'Université Libre de Bruxelles (ULB) indique une forte hausse du niveau d'éducation des femmes et le signale comme l'un des évènements les plus remarquables observés au cours « des trente dernières années dans tous les pays européens » [48]. Les jeunes femmes sont à présent majoritaires parmi les étudiants et les diplômés de l'enseignement supérieur, leur pourcentage dépasse 50% dans tous les pays de l'Union Européenne, à l'exception de Chypre. Dans certains pays, la proportion d'étudiantes dépasse le 60%, c'est le cas de la Suède, la Slovaquie, l'Estonie, et en Lettonie. En Belgique le pourcentage est du 50% (Eurostat 2009). « L'entrée massive des filles dans l'enseignement supérieur a constituée une véritable lame de fond : non seulement elles sont plus nombreuses que les garçons mais elles affichent des taux de réussite plus élevés [49] ». La conséquence logique est que les femmes sont plus éduquées que les hommes. Ainsi en Belgique, en 2010, 50% de femmes âgées de 30 à 34 ans ont un diplôme d'enseignement supérieur alors que pour les hommes ce pourcentage n'est que du 39% (Eurostat, 2010) [50]. Les auteures de cet article affirment que « la croissance spectaculaire de l'activité féminine, qui remonte aux débuts des années '60, n'a pas débouché sur une régression véritable des disparités entre emplois féminins et masculins. Tout se passe comme si on avait pensé que les écarts de genre allaient se diluer dans la Modernité [51] », mais il n'en est rien ; rien de ce qu'on attendait ne s'est produit. La mutation sociale ayant eu lieu s'est faite sur un fond d'inégalités aussi coriaces, aussi rebelles (Maruani 2003) [52]. Au début de cet article nous avons analysé le paradigme moderne et avons parlé du débordement de la perspective de l'art vers les sciences et avons dit que cette perspective immobilisait le regard et en l'occurrence le regard du chercheur. Peut-être c'est l'immobilité en question ajouté à l'emprise du Patriarcat ce qui fait si difficile le changement si voulu en relation aux inégalités. Et nous devons tenir en compte que le système capitaliste est fondé sur ce Patriarcat.

Mais cette époque que nous vivons a reconnu la disparité femme-homme comme un vrai problème, méritant l'institutionnalisation des études de genre, ce qui est un indicateur de l'importance accordée aux inégalités dans la recherche, l'enseignement et la production intellectuelle. La création de départements et des programmes d'enseignements dédiés au genre est déjà une reconnaissance de la problématique et témoigne de la volonté de corriger ces inégalités.

Il existe nombre de chercheurs qui traitent du genre dans des différentes disciplines mais les initiatives sont souvent individuelles et la diffusion des résultats est limitée aux cercles des spécialistes, pourtant serait convenant la création de Instituts qui regroupent au sein des universités les équipes travaillant sur le genre et les encourager à mener des recherches pluridisciplinaires, car ce sujet traverse la vie entière, donc, traverse aussi la science et ses productions.

Notes

[1] Rapport de l'UNESCO (2009).
[2] Boaventura de Sousa Santos (2009). *Una epistemología del Sur : La reinvención del conocimiento y la emancipación social*. México, Siglo XXI, Clacso Ediciones. pp. 17-18.
[3] Chercheuse au CNRS à l'unité « Eco-anthropologie et ethnobiologie » (CNRS/MNHN). Spécialisée dans l'analyse des ossements humains, ses études portent tout particulièrement sur les populations anciennes de France et d'Amérique.
[4] Roussel, Système Physique et Moral de la femme, 1775.
[5] Cité par Evelyne Pere et Joëlle Wiels in « Le sexe biologique et sa relation au sexe social ». Les Temps Modernes, 1997. P. 10.
[6] Cité en *Ibidem*.
[7] *Ibidem*.
[8] ESO Travaux et Documents. *Espaces et Sociétés*. UMR 6590 CNRS. pp. 63-68.
[9] « Expérience de la Vie et de l'usine » (article de 1942).
[10] *Le deuxième sexe* (1949).
[11] Erika Flahault et Emmanuel Jaurand. *Op. Cit*. p. 66.
[12] Kergoat, 1984. Cité in *Ibidem*.
[13] Bidet- Mordrel, 2010, p. 6. Cité in *Ibidem.*
[14] Armando Alcantara. « Políticas educativas en Latinoamérica ». SciELO (México) : redsocial2040.wikispaces.com.
[15] Joaquín Brunner, cité in *Ibidem*.
[16] www.unesco.org.
[17] George Weisz *The Emergence of modern universities en France : 1863-1914* (1983) cité par Emanuelle Picard « L'histoire de l'enseignement supérieur français. Pour une approche globale » in *Histoire de l'Education. N° 122*. 2009. Journal.opennedition.org/histoire-éducation/1938.
[18] Christophe Charles. *La République des universitaires*. 1994. Cité par Emanuelle Picard in *Ibidem*.
[19] Sophie Grosbon « Propos introductif : de la non-mixité à la parité à l'Université. » in *La Revue des Droits de l'Homme*. N° 12 du 2017.
[20] Caroline Barrera. « Les universités toulousaines (1912-1968). Cité par Sophie Grosbon in *Ibidem*.
[21] Juliette Rennes cité par Sophie Grosbon in *Ibidem*.
[22] Loukia Efthymiou. « Le genre des concours » cité in *Ibidem*.
[23] Sophie Grosbon. *Ibidem*.
[24] Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche. *L'Egalité entre les femmes et les hommes Chiffres clés de la parité dans l'enseignement supérieur et la recherche ».* cache.edia.enseignementsup-recherche.guv.fr, 2013, p.3.
[25] Association nationale d'études féministes. *Le genre dans l'enseignement supérieur et la recherche.* La Dispute, 2014. p. 140. Cité par Sophie Grosbon. *Op. Cit.*
[26] Tous cités par Bernard Fusulier. « Faire une carrière scientifique aujourd'hui. Quelques clés de lecture et critiques ». *Séminaire Ilya Prigogine « Penser la Science ».* L'Evaluation de la recherche en question. p.1
[27] *Ibidem*. p. 2
[28] Bourdieu cité in *Ibidem.*
[29] Fusulier. *Op. Cit.*
[30] *Ibidem.*
[31] Cité par Bernard Fuselier in *Ibidem.*
[32] *Ibidem*.
[33] ec.europea.eu. Cité par Fuselier. *Ibidem.*
[34] *Ibidem.*
[35] *La question du genre dans la rédaction des propositions*. Chercheurs européens n° 6- Mars 2013.
[36] Farinaz Fassa et Sabine Kradolfer. « Le professorat universitaire : une sélection masquée par des critères d'excellence ? « . Lives Working Papers 2012/2013. Fonds Natinal Suisse de la Recherche scientifique (FNSNF). dx.doi.or.
[37] Cité in *Ibidem.*
[38] *Ibidem.*
[39] Bernard Fusulier. *Op. Cit*. p. 7.
[40] *Ibidem.*
[41] Tracés. Revue de Sciences humaines. ENS Editions (Université de Lyon). 32/2017. pp. 193-212.
[42] *Ibidem.*
[43] En 2000 commence une nouvelle étape pour les Annales qui correspond à l'arrivée d'un nouveau directeur de la rédaction et au début d'un changement de génération au sein du comité de rédaction. *Ibidem.*
[44] *Ibidem.*
[45] *Ibidem. p. 5*
[461] Etienne Anheim remarque une autre revue ayant mis en ligne des données comparables pour la période 2014-2016, la revue anglaise *Past and Present.* Dans le cadre d'une réflexion sur biais du genre, que ce phénomène ne semble pas limité aux *Annales* car on retrouve de même une soumission moindre des femmes et un taux d'acceptation plus élevé. *Ibidem*.
[47] unescodoc.unesco.org.
[48] Danièle Meulders, Síle O'Dorchai et Natalie Simeu. *Alma Mater, Homo Sapiens II*. « Les inégalités entre femmes et hommes dans les universités francophones de Belgique ». GENIUF. Dep. d'Économie Appliquée de l'Université Libre de Bruxelles. p.1. Introduction.
[49] *Ibidem.*
[50] *Ibidem.*
[51] *Ibidem.*
[52] Cité in *Ibidem*.

M@GM@ ISSN 1721-9809

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





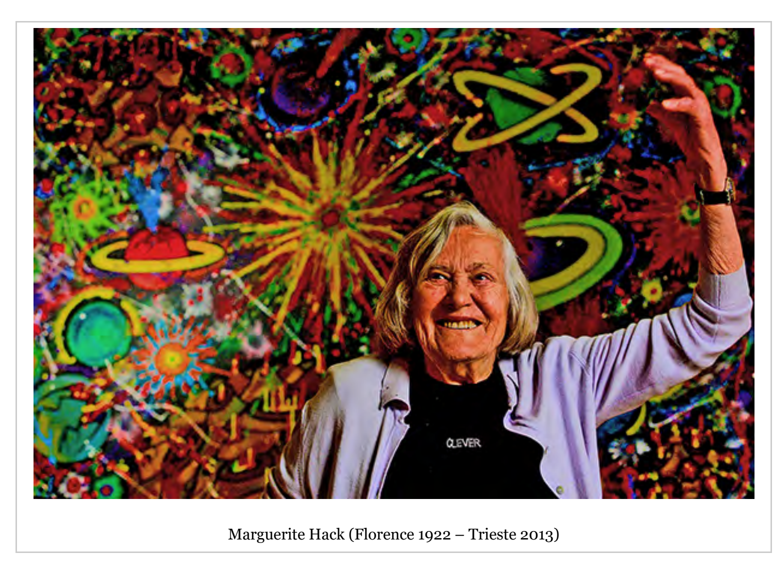
Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

SOCIOPOÉTIQUE D'UNE HISTOIRE DE VIE : L'ÉCRITURE DE SOI D'UNE FEMME DE SCIENCE

Orazio Maria Valastro

valastro@analisiqualitativa.com

Sociologue et chercheur indépendant né à Catane en 1962, affilié à la Société internationale de mythanalyse, fondateur et directeur scientifique de M@gm@ - Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales, docteur en Sociologie - Université Paul Valéry Montpellier III, maîtrise en Sociologie à la Sorbonne - Université Paris Descartes. Président de l'Organisation de volontariat Les Étoiles dans la poche il a conçu Thrinakìa - prix international d'écritures autobiographiques, biographiques et poétiques, dédiées à la Sicile. Depuis 2005 dirige les Ateliers de l'imaginaire autobiographique et préside l'Archive de la mémoire et de l'imaginaire sicilien. Ses études et ses expériences de vie l'ont conduit à se spécialiser dans l'écriture autobiographique et ils l'ont préparé à accompagner l'autre pour expérimenter l'écriture de soi, conjuguant une pédagogie de la mémoire et de l'imaginaire avec une éthique d'écoute sensible de soi et de l'autre.



Marguerite Hack (Florence 1922 – Trieste 2013)

« L'Italie que je voudrais ? C'est un pays sentimentalement plus mûr et tolérant, mais surtout responsable et respectueux de la liberté des autres. » (Margherita Hack, 2013 : 119)

De l'écriture autobiographique et scientifique entre sociopoétique et mythanalyse

Le choix d'écrire une contribution pour ce numéro monographique de la revue consacré aux questions de genre dans les communications scientifiques, numéro pensé et conçu avec Mabel Franzone, en me penchant sur l'histoire de vie de Marguerite Hack [1], astrophysicienne italienne

disparue en 2013, m'a amené à considérer un aspect particulièrement pertinent et problématique pour notre thématique de départ. C'est la vision d'un monde égalitaire ou de la différence à dégager des sentiers autres, des sentiers à explorer à l'intérieur d'un monde en pleine mutation ? C'est la marque de l'égalité et de la différence à reconnaitre et explorer, les traces symboliques inscrites dans les représentations sociales et dans l'expérience vécue des femmes et des hommes, pour suivre dans le temps le processus d'égalité entre femmes et hommes et la construction sociale de l'identité féminine et masculine dans l'expérience personnelle et professionnelle. À cet égard, l'histoire de l'astronome américaine Vera Cooper Rubin (Bouquet, Monnier, 2003) est très significative, à savoir : les obstacles et les difficultés rencontrées pour présenter et signer ses travaux démontrant que l'essentiel de la matière dans l'Univers reste invisible. Elle est devenue, néanmoins l'interdiction aux femmes, la première femme autorisée à travailler à l'Observatoire Palomar en Californie en 1965, onze ans après son doctorat. L'accès aux femmes était jusque-là interdit en raison de l'absence d'une salle de bain pour ces dernières, condition commune et collective sur l'ensemble de l'expérience des femmes dans les milieux de travail.

Le dispositif spatial des ressources incarnant l'hétéro normativité et le patriarcat concerné par les mécanismes de naturalisation des inégalités entre femmes et hommes (Blidon, 2018), manifestation des conditions déjouant la parité dans leur vie professionnelle et personnelle, il nous révèle aussi, pourtant, l'existence de différences (Löwy, 2001) dans le rapport des femmes avec la science et leur place dans la science. Le corpus [2] d'extraits de textes autobiographiques ci-joint présenté sur l'expérience de la pratique scientifique de Marguerite Hack, va nous permettre de problématiser la vocation des femmes de science (Franzone, 2017) soumise à l'éthique du travail et à l'excellence scientifique, pour comprendre comment elle s'établit au sein de l'épistémè de la modernité, tout en poursuivant une lecture sociopoétique et mythanalytique de ce corpus.

La lecture du corpus exploré et sélectionné est placée tout d'abord sous le double lien emblématique entre Henrietta Swan Leavitt, astronome américaine, et Marguerite Hack, ayant étudiés les étoiles céphéides, modifiant perpétuellement leur luminosité sur une très courte période de temps, dans leur respective carrière scientifique. La dissuasion et l'entravement des collègues hommes (Vauclair, Lévine, 2013) devant la découverte de Henrietta Swan Leavitt au début du vingtième siècle, ses observations étayant le recours aux variations de luminosité en tant qu'indicateurs de distance dans l'Univers, et les efforts de Marguerite Hack, entrée à plein titre parmi les femmes de science du vingt et unième siècle, avec ses recherches en astrophysique et la gestion de projets collectifs au niveau international et la divulgation scientifique, vont étaler la question d'une survivance et transformation des stratégies de dévalorisation et disqualification sociale vis-à-vis des femmes de science, ancrée sur un processus de compétition scientifique dont le rôle est considérable. Une lecture du corpus des textes examinés est placée ensuite sous le double signe de l'égalité et de la différence, énoncé par la physicienne américaine Evelyn Fox Keller. Une image frappante de la modernité, la filiation d'outils conçu par les hommes et utilisés par des femmes (Collet, 2006), support de reproduction d'une résistance dans le changement des relations sociales entre les sexes, est finalement sujet de contradictions et luttes sociales, animant la mise en place d'outils de résistance, outils de l'égalité femmes-hommes (Collet, 2016) soutenant une indispensable culture de l'égalité. Cette tendance à rechercher et affirmer l'égalité ne peut faire cependant l'économie de la diversité culturelle entre les concepts de féminité et masculinité (Keller, 2003), la vision de la science n'est pas dans cette acception soumise à l'adéquation culturelle entre scientifique et masculin (Keller, 1987), ce qui revient à s'interroger sur les normes admises par les scientifiques en tant que normes de socialisation déclinées au masculin, ou bien, sur comment les individus se conforment ou s'éloignent d'elles dans le cadre culturel de notre époque.

L'histoire de vie de Marguerite Hack, à saisir par son discours autobiographique associé au discours de divulgation scientifique, présentée comme une étude de cas, elle peut éclaircir ces quelques points tout à fait essentiels, tout en confrontant ces deux registres du discours sur l'axe d'une double lecture. Une lecture sociopoétique (Montandon, 2000) portant sur l'inscription des représentations et de l'imaginaire de la femme de science et de sa pratique scientifique dans le corpus considéré : raconter sa vie personnelle et professionnelle en tant que création et production textuelle, construction et articulation discursive, à analyser par l'usage social et médiatique dont il fait l'objet pour saisir ainsi le contexte social et culturel actuel contribuant à réécrire, à répondre par écrit aux questions que nous venons de nous poser, à renouer et transformer la manière de penser, sentir et envisager les questions de genre dans la communication scientifique. Et une lecture mythanalytique (Fischer, 2007) portant sur les imaginaires de la société et les mythes constituant la trame du monde que nous habitons : le mythe contemporain de la femme de science et du discours scientifique que nous allons ainsi considérer, s'organise apparemment en fonction d'une conversion de la présence de la femme de science dans la communication de la science à son public de lecteurs et à la communauté qui se reconnaît dans son discours. Le lien émotionnel d'affinité ou répulsion (Fischer, 2008-2009) engendré par le discours autobiographique et le discours de divulgation scientifique, il nous permet en définitive d'appréhender de manière mythanalytique la place de la science dans les relations entre femmes et hommes avec le monde, pour saisir comment la science est évoquée, représentée et imaginée, pour redonner une forme à l'humanité.

Hybridation médiatique : comment la condition de femme de science peut-elle garantir la sincérité et la vérité d'un discours

L'hybridation entre discours autobiographique et discours scientifique (Pelillo, 2013), la communication médiatique repose ici sur le croisement du discours narratif et du discours savant, représente une femme de science passionnée et critique du rapport entre la science et la société de son époque. Marguerite Hack a souligné plusieurs fois, au cours des entretiens réalisés pour constituer des ouvrages sur son histoire de vie, que la narration de souvenirs autour de son expérience personnelle est davantage une réflexion sur son expérience vécue de la science (Texte 1), et sur les idées et les convictions (Texte 2) élaborées au cours des années, en même temps qu'une expérience vécue d'un esprit et d'une vigilance sur le sort de l'humanité. Entre le discours autobiographique et le discours scientifique s'établit en conséquence un rapport dialectique plutôt qu'une véritable mise en opposition. Le premier discours renforce son pouvoir d'évocation nous rapprochant du parcours biographique, personnel et professionnel, politique et culturel de Marguerite Hack, interpellé et sollicité pour mieux cerner les affinités communes entre différents parcours de vie (Texte 3), le sien et celui de ses lecteurs. Le deuxième discours semble minimiser la narration d'événements privés visant à reconstruire exclusivement les étapes d'une vie jugées sans intérêt en soi, tout en l'exaltants pour accompagner le récit de l'expérience faite au sein des Observatoires astronomiques, évoluant en parallèle avec les progrès théoriques et techniques de la manière de faire la science. Nous allons saisir deux effets pas entièrement appréhendés dans

l'analyse du processus d'hybridation médiatique. Les deux discours, autobiographique et scientifique, s'alimentant l'un et l'autre, vont contribuer à générer une communication porteuse d'un message de responsabilité sociale, de recherche de sens et d'espoir, aspirant à partager une vérité (Texte 4). Le discours autobiographique pour communiquer la science produit ainsi un deuxième effet : un effet de subjectivation. Subjectiver par l'histoire de vie le récit des expériences d'une femme de science, accompagne le lecteur à la rencontre d'une vie, celle de Marguerite Hack, pour la présenter et représenter, pour raconter sa vie dans un esprit de vérité, partageant la promesse d'offrir une vérité aux autres (Lejeune, 2005) et soutenir un souci de sincérité dans l'émergence d'un discours hybride qui devient valeur de vérité.

Corpus de textes sur l'histoire de vie de Marguerite Hack

Texte 1

« Celle-ci n'est pas une autobiographie, mais la collection de souvenirs sollicités par cet entretien [...]. Cinquante ans de vie vécus dans les observatoires astronomiques, où j'ai été témoin et j'ai participé à un profond changement dans la façon de travailler, grâce aux progrès théoriques et techniques. [...] L'astrophysique et les autres sciences physiques et biologiques n'étant plus désormais uniquement spécialistes et sectorielles interagiront de plus en plus, permettant des découvertes qui vont changer l'humanité destinée à une aventure cosmique allant au-delà de notre petit berceau terrestre. » (Hack, 1995 : 7)

Texte 2

« Dans ce livre, je parle de mes idées. Je pense qu'il est approprié vous raconter un peu de moi. Les idées ont souvent leur propre autonomie, même par rapport à ceux qui en parlent. Mais savoir qui en parle aide souvent à les comprendre. On a beaucoup écrit sur ma vie, alors je risque de me répéter. Mais il me semblait juste de résumer ma vie ici, afin de comprendre d'où viennent mes convictions. » (Hack, Panciera, 2013 : 129)

Texte 3

« C'est pourquoi j'ai décidé de me mettre à table et d'écrire, chers lecteurs, ces pages de souvenirs et de réflexions. Qui sait qu'un jour très loin elles seront découvertes par quelqu'un. Peut-être sera-t-il un être humain beaucoup plus évolué que moi, peut-être un voyageur venu d'un coin encore inexploré de l'espace, ou un singe qui inaugurera les premiers pas d'une humanité nouvelle. Cela n'a pas d'importance. S'il vient d'une civilisation à l'aube, ces mots pourraient l'aider à ne pas faire nos propres erreurs ; si à sa place il y avait un être avancé, il prendra ces pages comme un petit témoignage de ce que nous avons été. Mais maintenant, ce qui compte, c'est de penser à vous, lecteurs du présent, ayant ce livre entre vos mains et désireux de lire quelque chose de plus substantiel. Je m'adresse à vous sur un ton un peu confidentiel, car même si je ne vous connais pas, je sais que nous avons beaucoup de choses en commun. [...] Je ne pense pas qu'en vous racontant ma vie, étape par étape, cela va vous permettre de me connaitre davantage ; pour moi, ce serait un travail pénible et un ennui sans fin pour vous. » (Hack, Taddia, 2013 : 12-14)

Texte 4

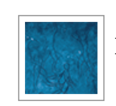
« Je n'ai apporté que ma petite pierre, ma contribution à la mosaïque de la science. En cherchant la vérité. En disant la vérité. » (Hack, Taddia, 2013 : 121)

Expérience scientifique et parcours biographique : **médiatisation de l'éthos d'une femme de science**

Discours autobiographique et scientifique ainsi hybridés sont travaillés par une écriture visant à singulariser et différencier une femme de science porteuse de valeurs de vérités attractives ou répulsives, pour restituer la dimension essentielle de l'activité scientifique et dégager une éthique des valeurs et des finalités de la science, tributaire du statut du discours élaboré par la communication médiatique. Le discours autobiographique avance et établit des éléments repères de l'expérience de vie en les situant dans la réalité des valeurs vécues, agissant en tant que marque des inégalités humaines, des valeurs profondément contradictoires, voire inconciliables, engageant la polyvalence de l'éthos d'une femme de science articulant instances subjectives et vérités objectives. Le dispositif médiatique produit ainsi un effet de réception visant à solliciter la co-construction d'un éthos par la génération manifeste ou évoquée d'un référentiel de valeurs à partager : les valeurs antifascistes (Texte 5) et les sentiments éthiques au fondement d'une vision non totalitaire de la société, et un esprit de compétition (Texte 6) n'étant pas en antithèse avec un esprit de coopération paritaire (Texte 9) entre femmes et hommes. Marguerite Hack, naît au début de la dictature fasciste, découvre dans les lois raciales proclamées à cette époque le fondement d'une aversion profonde pour toutes inégalités et injustices sociales. Cette narration d'une vie se fait ainsi pierre angulaire de l'intérêt pour son histoire de vie, sollicité en fonction d'une reconnaissance des inégalités incorporées dans l'espace social vécu et parcouru. Une sorte d'auto-socioanalyse (Bourdieu, 2004) ; soit des ressources culturelles représentées par le faible capital culturel institutionnalisé de ses parents (Texte 7), requérant la nécessité d'un investissement familial et personnel dans une scolarisation mobilisant une longue reconnaissance universitaire et professionnelle ; soit de la difficile et lente construction du sentiment de confiance dans ses capacités, en tant que femme (Texte 8) au sein d'un champ professionnel aussi exigeant quant à l'investissement (Fusulier, Del Rio Carral, 2012) dans la carrière scientifique et son articulation avec les autres dimensions de la vie personnelle. Dans cette représentation de la femme de science, le mythe du scientifique est renouvelé par la figure de Marguerite Hack, une savante professionnelle n'étant pas au-dessus des autres, malgré elle vit dans un espace privilégié pour faire de la science un lieu d'élaboration de savoirs et production de connaissances, mais par la médiatisation d'un éthos ne soutenant pas une suprématie de l'homme sur la femme, elle s'adresse et relie en même temps un espace profane et savant à une éthique de la réciprocité.

Corpus de textes sur l'histoire de vie de Marguerite Hack

Texte 5


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

« Je suis née en 1922, la même année de la marche sur Rome et du début de la dictature fasciste. Bien que mes parents étaient antifascistes, je voulais, comme mes copains, participer aux activités de gymnastique, marcher en uniforme, en bref, jouer aux soldats. La propagande nationaliste nous encourageait à acclamer la patrie, comme le football en Italie. Liberté et démocratie étaient pour nous tous des mots vides n'ayant pas connu autre chose. » (Hack, 1995 : 9) *« Si je suis devenue antifasciste à seize ans, je le dois à mes camarades juifs, à mes professeurs juifs et en particulier à mon professeur de sciences. Elle s'appelait Enrica Calabrese, elle était mince et très introvertie. Elle prenait ses leçons au sérieux, mais n'arrivait pas à dialoguer avec ses étudiants. À un moment donné, au milieu de l'année, elle a disparu et a été remplacée par une autre enseignante, gaie et grassouillette. »* (Hack, Cerrato, 2006 : 32)

Texte 6

« J'ai vécu une vie très chanceuse, à la fois grâce à mes parents, qui m'ont toujours fait confiance, m'apprenant l'amour pour la liberté et la justice et le respect de tout être vivant, et à mon copain, m'ayant toujours encouragé et aidé dans mon travail, toujours à mes côtés malgré toutes les difficultés. D'ailleurs, j'ai toujours eu une bonne santé, ce qui m'a permis d'être fort et optimiste et faire face à la vie et à la carrière scientifique un peu comme dans le sport, avec un esprit de compétition. » (Hack, 1998 : 7)

Texte 7

« Même si mes parents vivaient dans des conditions économiques assez précaires, ils rêvaient pour moi un avenir universitaire et cette maîtrise qu'ils n'avaient pas pu obtenir, bien que ma mère ait une culture humaniste remarquable et une connaissance presque parfaite de l'anglais et du français, écrits et parlés, et mon père avait lu beaucoup de livres de science, de physique et d'astronomie [...] et beaucoup en médecine naturelle et philosophie indienne et théosophie. Dans la maison nous avions quatre vitrines pleines de livres, chacune avec sept ou huit étagères et des portes vitrées sur lesquelles ma mère avait peint des pousses de fleurs à l'huile. » (Hack, 2011 : 25)

Texte 8

« Beaucoup de jeunes et surtout de jeunes filles s'imaginent qu'à cette époque, pour eux si lointaine, les étudiants des facultés scientifiques étaient une petite minorité. En fait, en physique, dans mon cours, nous étions cinq et cinq, l'égalité parfaite, tandis qu'en mathématiques, en mathématiques et en physique, il y avait plus de filles. Mais en ingénierie il n'y en avait pas une ; une situation qui change, quoique toujours trop lentement. [...] Pourtant, je n'avais pas trop de confiance en mes capacités, beaucoup de mes camarades de classe, enfants de diplômés, professeurs, ingénieurs, semblaient être très experts dans les mécanismes universitaires. [...] Au cours de cette année, la confiance en mes capacités a augmenté lorsque j'ai réalisé que je pouvais plus facilement résoudre les nombreux exercices d'analyse que l'assistant nous donnait [...]. » (Hack, 2011 : 49-54)

Texte 9

« Mes parents étaient très en avance sur leur temps. Ils m'ont donné une éducation basée sur la persuasion et non sur l'imposition, sur la confiance et non sur le commandement. Même pour les normes d'aujourd'hui, on pourrait la définir une éducation progressiste. Comparée aux autres filles, j'étais libre et j'ai fait des choses qui me paraissent normales aujourd'hui, mais qui ne l'étaient pas du tout. J'allais sortir toute seule le soir, même si je préférais rester à la maison. Quelle fatigue ! La relation entre ma mère et mon père a toujours été paritaire ; aussi à cause de cela, je n'ai jamais ressenti la timidité ou la peur que certaines filles ont apprenant hâtivement de leurs parents à se sentir différentes des hommes. En famille, je n'ai pas connu la disparité entre homme et femme. À la maison, par exemple, mon père cuisinait et s'occupait de la maison, d'autant plus qu'il avait perdu son emploi et que c'était ma mère qui gagnait pour nous tous. [...] J'ai dit qu'en famille j'ai vécu la relation entre l'homme et la femme de façon complètement paritaire. La première fois que j'allais me confronter avec les différences, qui existaient et que je ne comprenais pas parce que je ne pouvais pas les reconnaître, c'était pendant l'un des étés passés à jouer dans les jardins publics [...]. Je n'avais pas plus que dix ans. Là, certaines familles allaient créer une séparation entre les garçons et les filles, en disant ; " Non, non, ne le fais pas, ce sont des jeux pour les garçons ". En vérité, jusqu'à ce moment, je n'ai jamais pensé qu'il pouvait y avoir des jeux pour les garçons et des jeux pour les filles. » (Hack, Panciera, 2013 : 129-131)

Devenir une femme de science : prégnance des stéréotypes et refonte de schèmes collectifs figés

Quel est le devenir d'une femme de science au sein d'une société où la science a été perçue pendant longtemps comme une entreprise masculine ? Ce caractère masculin de la science (Löwy, 2001) a-t-il conditionné et façonné l'expérience personnelle et professionnelle de Marguerite Hack ? Des questions légitimes concernant les enjeux liés au devenir d'une femme en tant que femme de science. Il y a eu des transformations importantes, la science ce n'est plus pour autant un métier exclusivement masculin (Texte 10), il n'y a pas, en effet, de véritables expériences négatives liées au statut de femme dans l'histoire de vie de Marguerite Hack. Par contre, c'est à partir des mécanismes cachés de la discrimination à l'encontre des femmes (Keller, 2000), la discrimination indirecte fondée sur le sexe néanmoins le renforcement de l'égalité de genre, que l'expérience des femmes s'affirmant dans toutes les professions et en particulier dans le domaine des sciences, permet de contraster les préjugés et les stéréotypes sur les femmes toujours à éradiquer (Texte 11). La communauté scientifique n'est plus un club exclusif pour hommes, mais la place des femmes dans la société civile est soumise à une lutte permanente et changeante entre les sexes qui rend instable et vulnérable la présence des femmes et leurs rôles. L'expérience des femmes dans la résistance en Italie (Texte 12), sollicitant une vigilance à l'encontre de toute mise au silence des femmes par une historiographie masculine et leur exclusion dans la définition de droits politiques en particulier (Levisse-Touzé, 2003), renvoie à une actualité contemporaine de la

lutte contre la domination masculine (Texte 13). La construction de nouvelles significations culturelles et pratiques partagées à partir de l'expérience vécues des rôles sociaux des femmes et des hommes, le parcours d'affranchissement de la domination masculine, remet ainsi en discussion les stéréotypes institués constituant des schèmes collectifs figés, orientant notre regard sur le devenir de la femme de science dans la carrière scientifique (Texte 14) redessinant la signification et la portée de sa présence.

Corpus de textes sur l'histoire de vie de Marguerite Hack

Texte 10

« Souvent ils me demandent si être une femme a déjoué ma carrière. Je dirais non, de toute façon je ne pouvais pas obtenir ma chaire avant, puisque j'étais trop jeune pour le concours précédent, ainsi j'ai obtenu la première chaire disponible. Mais je tiens à souligner, j'avais trois fois plus de publications que mes collègues et de nombreux prix internationaux. Il aurait été ainsi très difficile ne pas me faire gagner. Et après tout, malgré les injustices fatales, certains événements scandaleux auxquels nous assistons aujourd'hui n'avaient pas lieu. Les vieux barons universitaires étaient probablement plus consciencieux, ou moins éhontés, que certains barons contemporains. » (Hack, 1995 : 22)

Texte 11

« L'une des batailles sociales dont je me soucie le plus c'est la tutelle des droits des femmes et la conquête de l'égalité avec les hommes. Heureusement, cela ne vient pas d'une expérience personnelle négative. En fait, grâce, en grande partie, à un caractère combatif et à l'éducation que j'ai reçue en famille, ma carrière scientifique n'a pas été entravée ou rendue plus difficile en étant une femme, comme cela est arrivé et cela se passe toujours ainsi partout. [...] Bien qu'aujourd'hui les contributions des femmes à la science soient enfin reconnues, demeure le fait que pour émerger les scientifiques doivent généralement travailler plus que leurs collègues et surmonter aussi de nombreux préjugés, beaucoup plus dans les pays anglo-saxons que dans les pays latins contrairement à ce qu'on croit. [...] Malgré les grands progrès réalisés vers l'égalité de genres, existent encore des disparités considérables entre les hommes et les femmes dans le monde du travail, dans la politique et dans la recherche. [...] Le fait qu'existent de nombreuses femmes s'étant affirmées dans la culture, dans la science, dans la politique et dans le sport, c'est un excellent antidote contre le pouvoir excessif des soubrettes sur les jeunes générations. » (Hack, 2004 : 204-209)

Texte 12

« La guerre venait de s'achever, les femmes s'étaient distinguées pour leur courage en tant que partisanes et avaient occupé des rôles importants, remplaçant les maris, les pères et les frères en guerre. [...] Je vous ai dit qu'après la guerre, la situation sociale avait changé. Avec le retour au pouvoir des hommes, malgré l'émancipation accomplie devenant des partisanes au sein de la résistance, dirigeant des entreprises et prenant partie active dans la gestion de la société civile, les femmes ont été par la suite opprimées par leurs compagnons. [...] Pensez maintenant à ce que cela a dû être de retourner dans les rangs, de voir les hommes triomphants réticents à les faire défiler dans les processions pour fêter la libération, davantage engagés à réduire leur rôle qu'à reconnaître leurs actions. Encore une fois exclues de la société. Cela doit servir d'avertissement pour les femmes d'aujourd'hui et pour les hommes intelligents. N'arrêtez jamais de vous battre. » (Hack, Panciera, 2013 : 60-62)

Texte 13

« Mais à chaque nouveau progrès, un nouvel obstacle apparaît sur le chemin de la libération de la femme et de la domination exercée par l'homme. » (Hack, Panciera, 2013 : 71)

Texte 14

« Le problème ce n'était pas tant que j'étais une femme ; grâce à mon éducation et à ma famille, je me suis toujours senti à l'aise en travaillant parmi les hommes. Et Dieu merci, car pour moi, c'était pratiquement la règle. Le problème était que je travaillais sérieusement. » (Hack, Panciera, 2013 : 138)

Revisitation du paradigme rationaliste : un témoignage laïque de foi et d'espérance par la communication de la science

Dans l'image de la femme de science confrontée avec des remarquables renouvellements de la science post-académique (Ziman, 2000), nous allons reconnaitre la représentation d'un éthos professionnel en mesure de façonner et transformer la communication de la connaissance entre chercheurs et utilisateurs, savants et profanes. Les scientifiques n'étant plus de personnes isolées, la connaissance étant produite par des chercheurs travaillant en réseau, des groupes d'équipes collaborant étroitement en activités complexes et financées par des structures publiques et privées (Texte 15), ainsi ces groupes ont des responsabilités épistémiques et éthiques vis-à-vis de leurs recherches et ceci nous permet d'envisager la science moderne inscrite dans la réalité technologique et économique, sociale et politique de notre époque. Cet éthos professionnel reconnait l'importance de l'éthique et de la liberté des chercheurs en tant que références fondamentales et nécessaires de l'activité scientifique (Texte 16) pour avancer dans la rationalité scientifique [3], n'éclissant pas les questions morales sur les conséquences de la recherche. Une rationalité scientifique pensée en tant que raisonnement pratique généré au sein d'un contexte social et une communauté de chercheurs, se reconnaît dans l'image du scientifique-détective (Texte 17) pratiquant une recherche conçue comme un mystère à résoudre tout en conjuguant la validité scientifique à sa responsabilité éthique. Ce qui implique aussi l'importance contemporaine d'une dimension et d'une qualité éthique de la communication scientifique, soumise à la rationalité scientifique. Une communication scientifique qui repose pour l'essentiel sur deux aspects indispensables : communiquer la science par la mise en forme des publications scientifiques, relevant de plus en plus d'un travail scientifique et collectif des chercheurs (Texte 18) ; et la communication de la science pensée dans l'effort d'élargir le public en dehors des chercheurs

partageant un paradigme par le biais d'un support réservé à cette communauté, sollicitant davantage la capacité de raconter la science et transmettre la passion pour la recherche (Texte 19).

Corpus de textes sur l'histoire de vie de Marguerite Hack

Texte 15

« L'astronome, dans l'imaginaire commun, est représenté souvent comme un chercheur un peu bizarre voyageant en solitude, dans son observatoire, entre les étoiles, les galaxies et les constellations, grâce au télescope. En réalité, quiconque connaît l'activité quotidienne d'un astronome sait que cette vision est aujourd'hui complètement dépassée et trompeuse, bien qu'elle ne soit pas sans fondement : en fait, elle se réfère au modèle de chercheur scientifique en vogue jusqu'à la Seconde Guerre mondiale pratiquement dans presque toutes les disciplines. Au dix-neuvième siècle, celui du scientifique n'était même pas considéré comme une véritable profession, c'était une sorte de passe-temps pour les intellectuels aisés n'ayant pas la nécessité de gagner leur vie. Le travail du scientifique tel que nous le connaissons actuellement est né à la fin du XIXe siècle avec l'institutionnalisation de la recherche dans les universités modernes : depuis ces groupes d'amateurs travaillant au sein de laboratoires à domicile, nous sommes ainsi passés à une recherche plus complexe et systématique financée par des structures publiques ou privées, requérant l'implication de nombreuses personnes. [...] L'une des raisons pour lesquelles il est aujourd'hui impossible de penser à un scientifique isolé est sans aucun doute l'accroissement de la complexité des différentes disciplines. Les chercheurs ne sont plus des intellectuels universels comme ceux du XVIIe siècle, mais ils sont de vrais spécialistes. La connaissance des théories, des pratiques et des outils est très spécifique et évolue si rapidement qu'un seul scientifique a rarement toutes les compétences nécessaires pour la recherche. En astrophysique, la nécessité d'un travail d'équipe s'est imposée avec la naissance des grands observatoires internationaux et surtout de la recherche spatiale. » (Hack, 2004 : 133)

Texte 16

« Faire confiance à la rationalité scientifique pour interpréter la réalité ne signifie pas penser que la science est une entreprise exemplaire, à l'abri de fautes ou responsabilités. Tous les scientifiques ont très bien compris cela après le lancement des deux bombes nucléaires sur le Japon. [...] Cet épisode a créé une nouvelle conscience parmi les scientifiques sur les dangers de leur profession. À partir de ce moment la science dans sa totalité elle ne pouvait désormais éviter d'affronter la question morale sur les conséquences de la recherche, surtout dans les domaines disciplinaires où les atteintes potentielles à l'humanité sont élevées. [...] Il est nécessaire de comprendre quelles sont les pistes importantes de recherche et d'arrêter celles qui sont aberrantes. L'éthique, en effet, étant une référence fondamentale et nécessaire de l'activité scientifique, il ne faut pas courir le risque de la mettre en avant de la recherche elle-même, car cela signifierait miner la liberté de la science et des individus. Récemment nous avons assisté à des tentatives de chevauchement entre la morale catholique et laïque au sein de questions importantes [...]. Je ne crois pas que la pensée religieuse ait le droit de limiter la recherche scientifique, car cela nuirait à tous les individus qui ne se reconnaissent pas dans une confession donnée. [...] Je ne crois pas, je suis absolument athée. Cela paraît un peu étrange, mais dans mon choix je ne suis pas rationnelle du tout. En fait, l'athéisme à sa manière est aussi une sorte d'acte de foi, puisqu'il n'y a aucune preuve scientifique pour établir que Dieu existe ou n'existe pas. À défaut d'être strictement rationnel, il faudrait être agnostique, c'est-à-dire ne pas prendre position sur ce point en l'absence d'éléments concluants. [...] Aujourd'hui, être religieux ou athée n'est pas pertinent dans la profession d'astronome, de physicien, ou plus généralement de scientifique, étant donné que les méthodologies d'analyse utilisées sont absolument les mêmes. » (Hack, 2004 : 181-182)

Texte 17 - rationalité du roman policier et de l'actualité scientifique

« Mon expérience m'a appris à faire face à ces circonstances de manière rationnelle, comme s'il fallait arriver à résoudre un mystère. Comme dans le plus classique des romans policiers, nous avons tous les éléments : une énigme, des indices et un détective. Faire science c'est presque aller à la chasse du meurtrier, avec le scientifique dans la peau de l'enquêteur. Et ce ne sont pas des enquêtes très simples [...]. Personnages fantastiques reliés par le désir d'utiliser des mécanismes logiques avec intelligence et rationalité, à partir de pistes souvent confuses. Faire de la recherche c'est juste cela en fait : comprendre ce qu'il y a dessous et ensuite le dire aux autres. [...] Dans le travail du détective ainsi que dans celui du scientifique l'une des caractéristiques fondamentales et sans doute la patience. [...] En tout roman policier digne de ce nom la solution du cas découle d'un coup de génie du détective, capable avec son intuition de rassembler les morceaux désordonnés d'un puzzle. [...] Mais la figure du savant éclairé par des idées brillantes, pendant qu'il pense dans son laboratoire, fait partie de l'imagination de cette profession et bien que ces épisodes soient manifestement fictifs, parfois le chemin de la découverte scientifique ça peut vraiment être aussi aléatoire. [...] Le travail du scientifique, en réalité, est fait surtout par une pratique quotidienne de compréhension des problèmes et de leur actualité scientifique. [...] Le hasard peut nous mettre en mesure de résoudre les puzzles les plus complexes. Mais il est clair que cela ne peut suffire : une découverte scientifique est toujours la combinaison de nombreux éléments, ainsi que la compétence, la patience, le génie et, finalement, aussi la chance. » (Hack, 2004 : 109)

Texte 18

« Une fois les astronomes étaient particulièrement indépendants. Quand j'ai commencé, les articles étaient presque toujours signés par une ou deux personnes. Actuellement, il est beaucoup plus fréquent qu'il y en ait cinq ou six, mais nous ne sommes pas encore arrivés aux centaines de noms qui caractérisent les articles des physiciens des particules. » (Hack, Vozza, 2005 : 62)

Texte 19

« J'ai toujours considéré la communication de la science comme fondamentale et même aujourd'hui, malgré quelques difficultés, j'essaie de ne jamais refuser une invitation à parler en public. Je crois que c'est seulement en ayant des outils d'interprétation et des connaissances scientifiques adéquates qu'il est possible de participer activement à la vie démocratique d'un pays, sans que d'autres imposent leur point de vue sur des questions qui ont donc des répercussions sur notre vie quotidienne. [...] Je me rends compte qu'il y a souvent aussi des raisons caractérielles à pousser un scientifique à se consacrer uniquement à ses recherches et à ne pas en discuter avec qui que ce soit, sauf avec ses collègues scientifiques. Ce n'est pas seulement une question de temps, mais aussi de timidité. Cependant, parfois, le niveau d'ignorance scientifique, de superstition et de crédulité est tel qu'un scientifique devrait en tout cas intervenir, ne serait-ce que pour expliquer en quoi consistent la méthode scientifique et la différence de statut entre la science et la non-science. [...] Nous ne pouvons pas accepter que toutes les positions soient équivalentes et qu'elles finissent par devenir toutes des opinions valables, celles en faveur et celles qui s'y opposent. Il est nécessaire être clair et affirmer vigoureusement que certaines affirmations sont possibles, plus ou moins probables, selon les connaissances scientifiques actuelles, alors que d'autres sont tout simplement fausses. C'est seulement ainsi que nous sommes vraiment libre de prendre nos propres décisions consciemment. Enfin, je crois qu'il est en quelque sorte un devoir d'utiliser sa notoriété avec générosité, j'ai toujours été impliquée dans les causes dans lesquelles je crois, du soutien à la recherche jusqu'à la défense des animaux, pour n'en nommer que quelques-unes. C'est comme donner la bonne vitesse initiale à une planète pour qu'elle garde son orbite. Dans mes nombreuses rencontres avec des jeunes et des adultes, j'ai toujours essayé de transmettre la passion de la science, pour cette grande aventure humaine qui n'a certainement cessé de nous étonner, il y a beaucoup de questions auxquelles elle cherche toujours une réponse. » (Hack, Panciera, 2013 : 143-145)

Vulgarisation ou divulgation scientifique ? : un savoir humanisé pour communiquer une science qui sauve

L'envergure de la vulgarisation scientifique, paradigme à revoir dans son acception de mise en relation de la science avec un public, postule que d'autres modèles de rapports entre science et public (Bensaude-Vincent, 2010) sont pensables et possibles. Ce qui implique aussi un nouveau rapport de la science avec la société en relation à la question du genre. Il s'agit en effet d'une conversion de la vulgarisation en divulgation scientifique, en fonction du genre féminin. Les femmes ne sont plus tout simplement un public à atteindre par leur présence quantitative significative, dans la finalité d'une émancipation du public féminin par l'instruction scientifique. Les femmes, la femme de science, deviennent acteurs de la communication scientifique en tant que chercheuses vouées au plaisir et à la liberté de la recherche (Texte 20), faisant l'expérience collective de la précarité intellectuelle, tout en poursuivant le chemin de la recherche équivalant un chemin d'indépendance et de prise de risques (Texte 21) sur le plan des résultats et des aboutissements de l'activité scientifique. Ainsi la science est en train de changer, en tant que profession et institution, et invoque une vision claire, soit pour partager un savoir spécifique, soit pour le transformer et le communiquer de manière compréhensible. La femme de science chercheuse et vulgarisatrice (Texte 22) symbolise l'introduction d'un code transformatif et d'acteurs de la transformation de la vulgarisation scientifique, postulant un modèle de divulgation scientifique décelé par l'exigence de fonder les objectifs de la science sur les attentes de la communauté scientifique et de la société. Le monde de la science et de la société, sont ainsi de moins en moins des mondes séparés. Le discours médiatisé de Marguerite Hack inscrit en conséquence la communication de la science comme un savoir humanisé (Texte 23), une ligne séparatrice visible entre une science qui sauve et une science autre, pour fonder la confiance dans une science capable de construire une relation éthique avec une société réconciliée avec les droits humains.

Corpus de textes sur l'histoire de vie de Marguerite Hack

Texte 20

« Il doit être constant, ne pas se décourager face aux difficultés et il doit alors avoir le plaisir de la recherche, de la liberté de recherche, sans trop se soucier du gain, car le chercheur ne s'enrichit pas. Aujourd'hui, si ça continue comme ça, il va devenir très pauvre. » (Hack, Vozza, 2005 : 82)

Texte 21

« La science a le devoir d'accepter le doute et de l'analyser pour, selon les cas, fortifier ses convictions ou chercher d'autres solutions. [...] Fais ce qui est possible parce que le chemin de la recherche coïncide avec un chemin d'indépendance. La plupart du temps un jeune homme arrive dans un laboratoire plein d'intentions révolutionnaires, puis rejoint une équipe, fait un travail répétitif et abandonne ainsi la recherche, il se réduit à être la roue d'un engin. Au lieu de cela, la vraie recherche exige qu'une marge de risque soit prise en charge, elle nous met à l'épreuve, exige des solutions alternatives et trouve des réponses dans des endroits souvent inattendus. » (Hack, Taddia, 2013 : 80-81)

Texte 22

« Je ne peux pas dire avec précision quand c'est arrivé, mais dans un certain sens, depuis quelques années, Marguerite, qui a toujours vécu pacifiquement aux côtés de la chercheuse Marguerite, s'est progressivement imposée éclipsant quelque peu sa colocataire plus sérieuse. Pour être honnête, je trouve cette distinction des rôles même artificielle, parce que la divulgation a toujours été mon idée fixe, depuis toujours. En fait, j'ai toujours été convaincue, même lorsque j'étais engagée pleinement de mon activité académique, qu'une personne de science doit pouvoir illustrer un problème complexe de la manière la plus simple possible. Ce n'est pas un talent inné, mais une capacité qui doit être soutenue par un exercice constant. Et pas seulement pour rendre les lois de la physique accessibles à un public de profanes curieux. C'est d'abord un devoir envers nous-mêmes, un entraînement mental obligeant le scientifique à se confronter avec sa capacité de compréhension et qui lui

permet d'analyser un phénomène d'un point de vue potentiellement original. [...] Sans oublier que divulguer a une profonde signification démocratique, parce que tout d'abord signifie partager. » (Hack, Taddia, 2013 : 99-101)

Texte 23

« Quant à nous, ne croyant pas à la nécessité d'une autorité surnaturelle, d'un puissant créateur de l'univers et d'un observateur invisible de notre comportement, pour fonder nos principes moraux, nous devons nous assurer de mondialiser ce que l'humanité a crée de mieux jusqu'à présent ; droits de l'homme, l'État de droit et la connaissance scientifique et technologique. Étant donné que, en tant que scientifique et laïque, je le dis clairement : seule la science nous sauvera. » (Hack, Panciera, 2013 : 152)

Construction identitaire féminine : de quel modèle de femme de science la société veut-elle être fondatrice ?

La figure de Marguerite Hack, femme de science en mesure de s'adresser à tous et à toutes, est un modèle de féminité et une présence significative pour les jeunes générations (Texte 24), une référence pour les jeunes sur leur chemin vers la spiritualité, en quête de réponses à des questions de sens, pour donner un sens à leur vie (Texte 25). Son engagement laïque dans la vie professionnelle et publique, est amplifié par son discours afin de le faire valoir comme enseignement pour les jeunes générations à ne pas baisser la garde sur la question des droits humains et sur la nécessité de raisonner en toute liberté de conscience (Texte 26). Marguerite Hack, avec son astrophysique laïque, elle nous permet d'élever les yeux au ciel pour retrouver dans la chaleur du soleil une espérance pour l'humanité, faire preuve de la chaleur humaine (Texte 27) pour découvrir ces valeurs attractives transcendantes, son amour immense pour la vie (Texte 28) et la société idéale (Texte 29) nous apprenant à regarder le monde en tant qu'êtres responsables et respectueux de la liberté des autres.

Corpus de textes sur l'histoire de vie de Marguerite Hack

Texte 24

« La chaîne du vélo est une métaphore qui sert avant tout de courroie de transmission pour mettre en route les souvenirs d'une femme spéciale. [...] Je peux dire que Marguerite elle pourrait représenter pour toi un modèle. Un modèle dans le sens d'un exemple, à historiciser, relativiser et comprendre, pour ensuite faire ce que tu voudras de ta vie. Marguerite pourrait être tout à fait ta grand-mère, elle a vécu dans un contexte très différent du tiens, mais dans ce livre elle offre l'expérience de sa vie sans aucune rhétorique, sans aucune réticence. Je vais te faire un exemple : toi - en tant qu'adolescente - tu recherches ton modèle de féminité, car tu ne vas pas suivre des stéréotypes imposés ; Marguerite nous raconte ici ses jeux de chiots humanoïdes, ni mâles ni femelles. » (Hack, 2011 : 5-6)

Texte 25

« Au fait : toi Zoe tu es en train de chercher ton chemin vers la spiritualité, ainsi que des réponses à tes questions de sens ? Marguerite, fille d'une catholique et d'un protestant en crise avec leurs religions respectives, raconte de son père qui s'occupait de théosophie et lisait des livres sur la philosophie indienne et la médecine naturaliste. Et elle nous dévoile son point de vue sur la science et la nature, l'ayant amenée à devenir une championne de la laïcité, dans une Italie où l'Église a trop d'influence. [...] Zoé, lis ce livre. Cela peut être très utile, te reliant à l'humanité qui t'as précédé. D'ailleurs, c'est aussi un acte dû à Marguerite si tu vas le lire et tu vas faire aussi plaisir à ceux qui sont âgés, car tu va donner un sens à leur vie. » (Hack, 2011 : 7-9)

Texte 26

« Son engagement civique, ses batailles pour la laïcité et la démocratie, contre l'obscurantisme de retour dans notre pays, celles pour la défense de la recherche scientifique et des animaux, pour une loi sur la fin de vie et notamment la reconnaissance des unions de fait et les droits des homosexuels l'ont rendu populaire, aimée et très suivie. Elle était invariablement assiégée à la fin de ses conférences pour une salutation, une poignée de main, un échange de blagues, un autographe qu'elle donnait toujours avec le sourire. Les journalistes qui, comme moi, ont eu la chance de modérer ses soirées, connaissent l'affection et l'attention du public pour cette femme, peu importe si elle parlait d'étoiles, d'animaux, d'elle ou de politique. [...] Ce livre, que nous avions terminé quelques semaines avant son hospitalisation à Cattinara et qui attendait d'être imprimé, est un message adressé aux jeunes. Un appel à la laïcité, mais pas seulement. Marguerite elle voulait que ce soit un encouragement pour les filles et les garçons de notre pays à ne pas baisser la garde et à se battre pour l'acquisition de droits qui ne sont jamais donnés en cadeau et que ce soit une erreur de considérer acquis une fois pour toutes. Avant tout, elle y voit un instrument pour comprendre, à travers l'histoire récente de notre jeune démocratie et son expérience personnelle, les raisons de la nécessité de raisonner en toute liberté et conscience. Le livre peut être considéré comme une summa de ses convictions et respecte pleinement son style franc qui était le trait distinctif de son oralité. Nous voulons ainsi la saluer, avec la promesse que nous l'aiderons à diffuser l'héritage de sa pensée. » (Hack, Panciera, 2013 : 7-9)

Texte 27

« Dans certains moments difficiles de ma vie, un de ses mots m'a permis de retrouver la détermination de détourner les yeux de l'asphalte et d'essayer de les élever vers le ciel, espérant trouver un rayon de soleil qui pourrait me rappeler la chaleur d'une étreinte humaine. » (Lacalamita, Damilano, 2013 : 7)

Texte 28

« Voici publié ton dernier livre, le plus souffert et peut-être le plus aimé. La dernière page tu me l'as dicté en hôpital, deux jours avant de mourir. [...] C'était ta foi, celle d'un grand amour pour la vie. Merci mon amie pour tout le bien que tu m'as donné. » (Hack, 2013 : 121)

Texte 29

« L'Italie que je voudrais ? C'est un pays sentimentalement plus mûr et tolérant, mais surtout responsable et respectueux de la liberté des autres. » (Hack, 2013 : 119)

Conclusions : réécritures mythanalytiques de la féminité et de la masculinité

L'hybridation du discours autobiographique et scientifique dans la médiatisation de l'expérience personnelle et professionnelle d'une femme de science, l'inscription dans la construction discursive de l'imaginaire et des représentations sociales engagées par le statut social de Marguerite Hack, devient l'objet d'une réflexion mythanalytique et poétique au sens de création d'une narration autour des valeurs sociales attractives ou répulsives étayées par la sincérité et les valeurs de vérité médiatisées porteuses d'un éthos d'espérance ou de crainte pour le futur de l'humanité. C'est ce processus de réécriture discursive et esthétique qui est à l'oeuvre à repérer une inversion mythique, à la fois sur les valeurs du progrès et de la science et sur la signification des valeurs de féminité et masculinité.

En reprenant et paraphrasant la réflexion mythanalytique d'Hervé Fischer sur le progrès [4], créé et racontée métamorphosant la laïcisation de l'idée du bien, attribut théologique de Dieu qui réside dans l'origine de la création divine, la configuration du progrès se situe de manière antinomique dans un processus à venir, un futur symétrique de l'origine s'inscrivant dans l'histoire. Nous retrouvons cette inversion mythique dans la vision du progrès raconté par les émotions d'une femme de science (Hack, 2004), un progrès corrélé et dépendant de la recherche scientifique, un discours détenteur d'un savoir raisonné, d'un logos, d'une rationalité scientifique en tant que valeur fondante du progrès.

La figure de Marguerite Hack est rapprochée de manière significative, par sa préfaction au roman historique d'Hypatie (Colavito, Petta, 2013), à une autre femme de science qui représente des valeurs attractives similaires : l'amour pour la vérité, la raison et la science. Une figure féminine porteuse aussi de valeurs répulsives : le fondamentalisme religieux, l'opposition à la raison, le mépris pour la science. Le discours médiatisé de Marguerite Hack est ainsi proche de cette pratique de la libre parole, de la sincérité et de la vérité, que les sources contemporaines littéraires (Dzielska, 2010) attribuent à Hypatie, représentée comme un modèle de sincérité, de courage éthique et d'abnégation civique. Ce rapprochement avec la figure d'Hypatie ne fait que reprendre le symbole de l'anéantissement de la femme savante, incarnant le combat de la science libérée de tout fondamentalisme religieux, pour actualiser la réception problématique des savoirs par la reconnaissance de la participation et contribution des femmes de science (Harich-Schwarzbauer, 2012) dans la construction moderne de la représentation sociale de la relation complexe entre science et féminité.

Le discours médiatique se fait ainsi porteur de certaines valeurs symbolisées par le progrès scientifique, dans la confiance et la nécessité d'une globalisation des réalisations porteuses d'espérance accomplies par l'humanité (Hack, Panciera, 2013) : droits humains, État de droit, connaissance scientifique et technologique. Marguerite Hack s'érige ainsi en modèle laïque de la modernité et par cette représentation d'une liberté de la recherche nécessaire au progrès et qui procède de la liberté de pensée, elle est source d'inspiration pour les jeunes générations en tant que femme et scientifique. Un modèle de vérité personnelle et professionnelle parmi les figures des diseurs de vérité (Paveau, 2014) pratiquant la libre parole, marqué par la dimension éthique de l'articulation de son discours au contexte social et culturel de notre époque. Ainsi les valeurs de vérité dont il est dépositaire son discours, la science et la rationalité scientifique dans lesquelles il faut avoir confiance, ne pourvoient pas pour autant un progrès éthique pour l'humanité.

L'inversion mythique du progrès est en conséquence redoublée par une éthique de la responsabilité des choix opérés et à prendre dans le domaine de la relation entre science et société (Hack, 2012 : Hack, Santerelli 2012), vis-à-vis de notre humanité et de son avenir, et une poétique capables d'accueillir une parole ouverte sur l'autre (Hack, 2013) : la tolérance de l'autre, la responsabilité de l'autre, le respect pour la liberté de l'autre. La femme de science, ainsi que la figure d'Hypatie, font l'objet d'une réinterprétation perpétuelle, d'une sémantisation renouvelée (Jaccottet, 2010), participant au récit des voix signifiantes liées à la condition féminine (Iriarte, 1999), à la pratique de vie et l'exercice de transformation de soi en quête d'un connaissance (Bella, 2017), caractérisant leur rôle éclaireur sur les droits sociaux, civils et politiques. Marguerite Hack, soutenant des valeurs porteuses d'espérance et contestant les valeurs portant atteinte à notre humanité, valeurs poursuivies avec son engagement pour les droits humains (Hack, Panciera, 2013), les droits des femmes et des couples homosexuelles, les droits sexuels et reproductifs, la reconnaissance des unions de fait, devient une figure mythique au même niveau qu'une Cassandre (Wolf, 1994) porteuse d'un discours de relecture d'un progrès scientifique consubstantiel à la condition humaine et à la complexité des rapports entre femmes et hommes. Cassandre, figure féminine édifiante, avec sa fonction oraculaire par le don divin de la prédiction et sa fonction de témoin oculaire, elle prend sur elle la mémoire et la parole des femmes et des hommes, elle est la représentante de ceux qui n'ont pas le droit ou n'ont pas de légitimation à la parole (Léonard-Roques, Mesnard, 2015). La parole de Marguerite Hack n'est pas le discours d'une science aliénée et désengagées, rationalité et progrès scientifique sont alimentés par une vision laïque de la société fondée sur une reconnaissance de la dignité et de la liberté de l'être humain. La femme de science, comme une Cassandre moderne qui explique et prévient en communiant la science, fort de ces droits éclairés, les droits et les libertés fondamentaux de la personne et, subséquemment, le droit d'autodétermination de la personne humaine (Hack, 2014), parle au nom des femmes pour leur l'autodétermination et le libre choix résiliant toute victimisation ou stigmatisation, en passant aussi par des problématiques très controversées au sein de la société : de l'avortement au testament biologique, de l'euthanasie à la liberté de recherche sur les cellules souches embryonnaires.

Comment cette inversion mythique participe ainsi de la reproduction renouvelée de la parité professionnelle par la coprésence de femmes et hommes et la manière de concevoir la féminité et la masculinité et d'envisager les relations entre femmes et hommes ? Cette inversion s'inscrit dans la même lignée d'analyse de l'inversion de la pluralité des mythes de la féminité (De Beauvoir, 2014) produits par les hommes, pour témoigner de l'indépendance de la femme en tant qu'être humain, dédoublée par l'inversion de la fatalité du corps et du genre : ce sont ainsi les corps au

travail et le travail des corps à subvertir les rapports sociaux de sexe (Guichard-Claudic, Kergoat, 2007). Le corps n'est plus une fatalité pour la femme, le rôle de la femme n'étant plus complémentaire à celui de l'homme en fonction des nécessitées du fonctionnement social de la famille traditionnelle et de la place des femmes dans une société patriarcale fondée sur la domination masculine : le progrès scientifique nous a situés dans un espace social caractérisé par le troisième âge de la condition féminine (Sullerot, 1965). Une femme de science comme Marguerite Hack se pense comme un être humain, la femme de science ne se pense pas en tant que figure complémentaire, son éthique de la réciprocité dans les relations humaines entre femmes et hommes renverse le mythe résistant de la complémentarité, pour se penser dans la possibilité d'exercer son libre arbitre, dans la responsabilité envers sa propre vie et dans l'accès aux savoirs sans restrictions, pour participer à l'élaboration et la diffusion de connaissances scientifiques et collectives.

Le discours médiatisé de Marguerite Hack participe pleinement d'une sociopoétique de l'imaginaire produisant du sens nouveau. Il nous approche du questionnement d'une rationalité ouverte et complexe redevable cependant de l'imaginaire mythique (Wunenburger, 2002), sans pour autant le cerner entièrement dans son enchevêtrement, mais nous offre des clés de lecture pour saisir cette inversion mythique en acte dans la vision du progrès scientifique, où la rationalité scientifique n'est pas indépendante des valeurs personnelles et sociales concernant également la problématique du genre (Kerr, Faulkner, 2003). La pratique scientifique, placée sous le signe de la liberté des chercheurs et de leur activité scientifique, ne constitue pas automatiquement un progrès au regard de l'humanité sans relier à cette question la dimension éthique de la société et de la science, récusant de confiner dans une logique partagée de réussite personnelle et sociale la compétitivité et la performance professionnelle poursuivies par les femmes et les hommes au sein d'une science post-académique. C'est pourquoi le discours de Marguerite Hack s'impose, aussi dans sa construction esthétique et poétique, comme un lieu du changement de la féminité et de la masculinité en relation aux choix communs que nous pouvons faire.

En dernière analyse, échappant à une féminisation dans le cadre d'un processus de virilisation professionnelle des femmes sous contrainte d'impératifs de sexuation (Pruvost, 2007), le sens nouveau du discours de Marguerite Hack demeure dans le choix entre l'amour du pouvoir ou le pouvoir de l'amour (Servan-Schreiber, 1994), entre la logique de la puissance et de l'autorité, et le discours de la réciprocité et de l'écoute. Inverser la domination masculine (Bourdieu, 1998), ce pouvoir réservé aux hommes en tant qu'acteurs de la subordination des femmes, ce n'est pas une affaire réservé aux hommes mais nous engage toutes et tous dans notre vie privée et de couple, ainsi que dans l'avancement capital de la recherche féministe (Dagenais, Devreux, 1998), pour vivre différemment les rapports entre les sexes dans le monde scientifique et dans le quotidien.

Dans mon travail de terrain en tant que chercheur indépendant sur l'imaginaire dans l'écriture de soi [5], je retrouve cet enjeux commun aux femmes et aux hommes : solliciter la capacité de se mettre en état d'écoute sensible de soi et de l'autre, pour choisir en toute sincérité et liberté le pouvoir de l'amour dans l'espérance d'embrasser de nouveau la vie avec amour. Ce désir collectif de se mettre en quête de narrations pour retrouver l'amour envers le monde et la vie (Valastro, 2018), transitant du sentiment tragique de la condition humaine à une nouvelle présence à soi-même et au monde pour demeurer dans la joie de vivre, témoigne à plusieurs niveaux d'une errance a-dogmatique contemporaine en mesure de défendre l'exigence vitale d'amour qui nous lie aux autres et sollicite la rencontre avec l'autre, pour réécrire et repenser poétiquement la féminité et la masculinité.

Notes

[1] « Marguerite Hack, première femme à diriger un Observatoire astronomique en Italie, elle a contribué au développement de l'astronomie et de l'astrophysique en Italie, par le biais de ses études sur la classification spectrale des étoiles et par son engagement pour l'ouverture des observatoires et des centres de recherche du pays à la confrontation avec la science internationale. Ayant obtenu sa maîtrise à Florence en 1945, elle a travaillée dans les observatoires d'Arcetri et de Merate, et pendant différentes périodes à l'étranger, en Europe et aux États-Unis. De 1964 à 1997, elle a été professeur d'astronomie à l'Université de Trieste et, à partir de 1998, professeur émérite. À Trieste, elle a également dirigé l'Observatoire astronomique de 1964 à 1987. Margherita Hack, depuis longtemps membre de l'Agence spatiale européenne, elle est membre de l'*Accademia dei Lincei*, de l'Union internationale des astronomes et de la Royal Astronomical Society. Elle a publiée de nombreux articles dans des revues internationales, ainsi que de nombreux livres de divulgation et didactiques. » (Margherita Hack, Lisa Vozza, *Idee per diventare astrofisico : osservare le stelle per spiegare l'Universo*, Bologna, Zanichelli Editore, 2005, p.5.)
[2] Un corpus de textes sélectionnés et traduits en langue française depuis l'italien, constitué par des extraits de publications sur la vie et l'activité scientifique de Marguerite Hack citées en bibliographie, pour un total de vingt-neuf textes présentés en annexe aux différentes sections de cette contribution.
[3] La vision laïque de Marguerite Hack ne repose pas dans un acte de foi dans le néant, comme on lui a notamment reproché. Son adhésion à la rationalité scientifique est cependant placée sous le signe de l'espérance vigilante de l'éthique, reliant progrès scientifique et progrès humain. Le scientifique catholique Antonino Zichichi, lors de la rencontre avec Marguerite Hack auprès de l'Archevêché de Siena, il intervenait en disant *« ceux qui choisissent l'athéisme font un acte de Foi dans le néant »*, et Marguerite Hack lui répondait *« moi, Marguerite Hack, je préfère l'acte de foi dans le Néant à l'acte de raison me conduisant à croire en Dieu »* (Il Giornale, le 30-06-2013).
[4] Hervé Fischer, « Mythanalyse du progrès », *Éthiques et mythes de la création*, Séminaire de recherche international présenté par Sylvie Dallet, Institut Charles Cros, Paris, 6 février 2015.
[5]L'organisation de volontariat *Les étoiles dans la poche*, à été crée en 2005 à Catane en Sicile, et depuis cette année, animant un projet dénommée *Ateliers de l'imaginaire autobiographique*, j'accompagne des groupes de personnes à faire l'expérience de la narration et de l'écriture de soi, avec le soutient de volontaires et la collaboration d'institutions publiques et éducatives, proposant un dispositif autobiographique en mesure de conjuguer un pédagogie de l'imaginaire avec une écoute sensible de soi et de l'autre. Plusieurs ateliers expérientiels sont proposés chaque année (*Laboratoire citoyen d'écritures autobiographiques*, *L'imaginaire dans l'écriture de soi*, *Chercheurs de mémoires*), réalisant aussi des rencontres de lecture des textes réalisés (*Nautilus, rencontre d'écoute et lecture de soi et de l'autre*). Le prix *Thrinakìa* (concours international d'écritures autobiographiques, biographiques et poétiques dédiées à la Sicile) et l'*Archive de la mémoire et de l'imaginaire sicilien*, réalisés ces dernières années, sont aussi partie intégrante du projet des *Ateliers de l'imaginaire autobiographique*.

Bibliographie

Corpus de textes de l'histoire de vie de Marguerite Hack

Margherita Hack, *Pan di stelle : il mondo come io lo vedo*, Milano, Sperling & Kupfer, 2014.
Margherita Hack, Federico Taddia, *Nove vite come i gatti*, Milano, Biblioteca Universale Rizzoli, 2013.
Cinzia Lacalamita, Igor Damilano, *Margherita Hack. La stella infinita : l'ultima intervista*, Reggio Emilia, Imprimatur Editore, 2013.
Margherita Hack, Nicla Panciera, *In piena libertà e consapevolezza : vivere e morire da laici*, Milano, Baldini & Castoldi, 2013.
Margherita Hack, *Italia si, Italia no*, Roma, Edizioni dell'Altana, 2013.
Margherita Hack, Marco Santarelli, *Sotto una cupola stellata : dialogo con Marco Santarelli su scienza ed etica*, Einaudi, 2012.
Margherita Hack, *La stella più lontana : riflessioni sulla vita, etica e scienza*, Massa, Transeuropa Edizioni, 2012.
Margherita Hack, *La mia vita in bicicletta*, Portogruaro (VE), Ediciclo, 2011.
Margherita Hack, *Il mio infinito : Dio, la vita e l'universo nelle riflessioni di una scienziata atea*, Milano, Dalai Editore, 2011.
Margherita Hack, Simona Cerrato, *L'universo di Margherita : storia e storie di Margherita Hack*, Trieste, Editoriale Scienza, 2006.
Margherita Hack, Lisa Vozza, *Idee per diventare astrofisico : osservare le stelle per spiegare l'universo*, Bologna, Zanichelli Editore, 2005.
Margherita Hack, *Qualcosa di inaspettato : i miei affetti, i miei valori, le mie passioni*, Roma-Bari, Gius. Laterza & Figli, 2004.
Margherita Hack, *L'amica delle stelle : storia di una vita*, Milano, Biblioteca Universale Rizzoli, 1998.
Margherita Hack, *Una vita tra le stelle*, Milano, Di Renzo Editore, 1995.

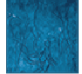
Références bibliographiques

Andrée Bella, « Ipazia e le scintille astronomiche dell'anima », in Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de), *Questions de genre dans les communications scientifiques*, M@GM@ Revue internationale en sciences humaines et sociales, vol.15, n.3, 2017.
Bernadette Bensaude-Vincent, « Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique », *Questions de communication*, 17, 2010, pp.19-32.
Marianne Blidon, « Tracer des frontières pour garanti l'ordre sexuel du monde », in Michelle Auzanneau et Luca Greco (sous la direction de), *Dessiner les frontières*, Lyon, ENS Éditions, 2018.
Alain Bouquet, Emmanuel Monnier, *Matière sombre et énergie noire : mystères de l'Univers*, Paris, Dunod, 2003.
Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raison d'Agir, 2004.
Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Éditions Le Seuil, 1998.
Antonio Colavito, Adriano Petta, *Ipazia : vita e sogni di una scienziata del IV secolo d.c.*, Roma, La Lepre Edizioni, 2013.
Isabelle Collet, *L'école apprend-elle l'égalité des sexes ? Pour combattre les inégalités à l'école*, Paris, Éditions Belin, 2016.
Isabelle Collet, *L'informatique a-t-elle un sexe ? Hackers, mythes et réalités*, Paris, Éditions L'Hannattan, 2006.
Huguette Dagenais et Anne-Marie Devreux, « Les hommes, les rapports sociaux de sexe et le féminisme : des avancées sous le signe de l'ambiguïté », *Recherches féministes*, vol.11, n,2, 1998, pp.1-22.
Simone De Beauvoir, *Le deuxième sexe (Tome I) - Les faits et les mythes*, Paris, Éditions Gallimard, 2014.
Simone De Beauvoir, *Le deuxième sexe (Tome II) - L'expérience vécue*, Paris, Éditions Gallimard, 2014.
Anne-Marie Devreux, « Sociologie contemporaine et re-naturalisation du féminin », in Delphine Gardey et Ilana Löwy (sous la direction de), *L'invention du naturel : les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2000, pp. 125-135.
Maria Dzielska, *Hypatie d'Alexandrie*, Paris, Éditions des Femmes, 2010.
Hervé Fischer, « Mythanalyse des liens », *Inter*, n.101, 2008-2009, pp.21-22.
Hervé Fischer, *La société sur le divan : éléments de mythanalyse*, Montréal (Québec), VLB Éditeur, 2007.
Mabel Franzone, « La modernité, l'université et les chercheurs : la place des femmes (l'Amérique Latine et l'Europe) », in Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de), *Questions de genre dans les communications scientifiques*, M@GM@ Revue internationale en sciences humaines et sociales, vol.15, n.3, 2017.
Bernard Fusulier, Maria Del Rio Carral, *Chercheur-e-s sous haute tension ! : vitalité, compétitivité, précarité et (in)compatibilité travail/famille*, Bruxelles, Presses Universitaires de Luvain, 2012.
Yvonne Guichard-Claudic et Danièle Kergoat, *Inversion du genre : corps au travail et travail des corps*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2007.
Henriette Harich-Schwarzbauer, « Hypatie d'Alexandrie », Écrire au quotidien, *Clio*, n.35, Paris, Presses Universitaires du Mirail, 2012, pp.201-214.
Evelyn Fox Keller, « Le/la scientifique : sexe et genre dans la pratique scientifique », *Les cahiers du CEDREF*, n.11, 2003, pp.75-87.
Evelyn Fox Keller, « Histoire d'une trajectoire de recherche : de la problématique " genre et sciences " au thème " langage et science " », in Delphine Gardey et Ilana Löwy (sous la direction de), *L'invention du naturel : les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Éditions des Archives Contemporaines, 2000, pp.45-57.
Evelyn Fox Keller, *Sul genere e la scienza*, Milano, Garzanti, 1987.
Ana Iriarte, « Le chant interdit de la clairvoyance », in Marie Goudot (sous la direction de), *Cassandre*, Paris, »ditions Autrement, 1999, pp.42-64.
Anne-Françoise Jaccottet, « Hypatie d'Alexandrie entre réalité historique et récupérations idéologiques : réflexions sur la place de l'Antiquité dans l'imaginaire moderne », *Études de lettres*, n.1-2, 2010.
Elisabeth Kerr et Wendy Faulkner, « De la vision des Brockenspectres : sexe et genre dans la science du XXème siècle », *Les cahiers du CEDREF*, n.11, 2003, pp.89-114.
Philippe Lejeune, *Signes de vie : le pacte autobiographique 2*, Paris, Éditions du Seuil, 2005.
Véronique Léonard-Roques et Philippe Mesnard (sous la direction de), *Cassandre, figure du témoignage et de la transmission mémorielle*, Paris, Éditions Kimé, 2015.
Christine Levisse-Touzé, *Les femmes dans la résistance en France*, Tallandier Éditions, 2003.

Ilana Löwy, « La science ne doit plus se décliner au masculin : entretien avec Evelyn Fox Keller », *Mouvements*, n.17, 2001/4, pp. 117-124.
Alain Montandon, *Sociopoétique de la promenade*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000.
Marie-Anne Paveau, « Les diseurs de vérité ou de l'éthique énonciative », *Pratiques*, n.163-164, 2014.
Giulia Pelillo, « Il racconto mediatizzato del vita di Margherita Hack tra biografia e autobiografia », in Beatrice Barbalato, L'ethos, mémoire autobiographique e l'homme de science, *Mnemosyne o la costruzione del senso*, n.6, Bruxelles, Presses Universitaires de Luvain, 2013, pp. 187-200.
Geneviève Pruvost, *Profession : policier. Sexe : féminin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Ministère de la Culture, 2007.
Perla Servan-Schreiber, *La féminité : de la liberté au bonheur*, Paris, Éditions Stock, 1994.
Évelyne Sullerot, *Demain les femmes : inventaire de l'avenir*, Paris, Laffont-Gonthier, 1965.
Orazio Maria Valastro, « L'errance poétique dans l'écriture autobiographique contemporaine », *Le voyage*, Les cahiers européens de l'imaginaire, n.9, Paris, CNRS Éditions, 2018, pp.158-165.
Sylvie Vauclair, Claude-Samuel Lévine, *La nouvelle musique des sphères*, Paris, Odile Jacob, 2013.
Hélène Vial et Anne De Cremoux (sous la direction de), *Figures tragiques du savoir : les dangers de la connaissance dans les tragédies grecques et leur postérité*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2015.
Christa Wolf, *Cassandre : les prémisses et le récit*, Paris, Éditions Stock, 1994.
Jean-Jacques Wunenburger, « Imaginaire et rationalité, une tension créatrice ? », in Adreas Dettwiler et Clairette Karakash (sous la direction de), *Mythe & Science*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2002.
John Ziman, *La vera scienza : natura e modelli operativi della prassi scientifica*, Bari, Edizioni Dedalo, 2000.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France











Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

20 M@GM@ ISSN 1721-9809 20



Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

LA CONSTRUCTION DU GENRE DANS LA PETITE ENFANCE: LE POINT DE VUE DES SERVICES ET DES FAMILLES

Silvia Fornari

silvia.fornari@unipg.it
Professeur de sociologie au « Département des sciences humaines, sociales, et de l'éducation » de l'Université de Pérouse, où elle enseigne sociologie. Elle a été pendant plus de dix ans juge honoraire au Tribunal pour mineur de Pérouse. Ses recherches portent sur l'étude des auteurs classiques de la sociologie (Simmel, Sombart, Goffman) et sur les relations sociales, en particulier: la famille, les jeunes et les différences de genre.



Alice Neel (1900 - 1984): Mother and Child (Nancy and Olivia), 1967
Collection of Diane and David Goldsmith

1. Le contexte

Le projet qui est présenté, est l'une des activités de recherche approuvée par le *Centre de documentation, de mise à jour et d'expérimentation sur les enfants de la région de l'Ombrie* [1], dont je fais partie. La recherche approuvée en 2015 a étudié la question des différences des genresdans les contextes éducatifs des services à la petite enfance et la promotion d'une culture qui met en valeur les différences entre les filles et les garçons afin de permettre une relation authentique et positive entre eux et de contribuer à la construction d'une identité souple et solide en même temps. L'objectif du contexte, est celui de comprendre, avec ceux qui travaillent dans les services (éducateurs / administrateurs) et ceux qui utilisent les services (enfants et parents), si les stéréotypes ou les préjugés de « genre » persistent. La promotion et l'expérience de la rencontre avec l'autre, est devenue une occasion d'apprentissage pour se confronter mutuellement, par la participation à la recherche des éducateurs / éducatrices et des parents. De plus, on a cru que le produit de la recherche pourrait être un stimulus pour déclencher un processus de sensibilisation aux thèmes de l'éducation à l'affectivité, l'intégration et le partage des différentes façons d' « être et de faire » la famille (Fornari 2009).

N'oublions pas la façon dont la persistance des préjugés, difficiles à surmonter, dans l'attribution des rôles masculins et féminins à un âge précoce, représente le début des disparités entre les genres (Ruspini 2006). Leur dépassement peut favoriser le développement d'une pensée individuelle harmonieuse, capable de s'opposer à l'abus culturel des conditionnements de pouvoir, comme les formes de violence, l'homophobie et / ou l'intimidation. On sait maintenant qu'au cœur de la croissance des garçons et des filles se stabilisent des formes relationnelles liées aux modèles sociaux connus telles, qu'ils développent, dès les premiers mois de vie, une très forte identification sexuelle. Il s'agit d'un processus qui implique touts les facteurs de la vie des petits garçons et des petites filles : les parents, les familles, les coordinateurs, les éducateurs; à ce propos, l'analyse de la recherche a approfondi les points de vue des services et de leurs familles afin d'évaluer leur degré d'influence sur le processus de croissance psychologique et physique dans le groupe d'âge 0-3 ans (Fornari 2015). L'hypothèse de la recherche était de déterminer s'il existait encore la présence d'attitudes ou de comportements stéréotypés vers les différences entre les sexes et si leur reproduction était intentionnelle ou non en l'absence de réflexion professionnelle adéquate – de la part des opérateurs des services - dans les relations quotidiennes entre les garçons et les filles. Dans cet esprit, la recherche a été proposée puis partagée et acceptée par le Centre de documentation, qui, assez récemment, avait déjà traité une expérimentation sur le thème qui sera décrit par la suite (Cipollone 1999 e 2001).

2. La recherche

La première phase de la recherche a été de type cognitif afin de mieux comprendre le niveau de conscience et l'intérêt aussi bien des opérateurs (coordinateurs et éducateurs), que des parents par rapport à cette question. Pour l'enquête exploratoire deux questionnaires semi-structurés ont été rédigé: le premier, à remplir en ligne par le personnel des services éducatifs (138 compilés sur environ 500 éducateurs / coordinateurs); le second, un questionnaire papier pour les parents. Ce dernier a été mis en place pour obtenir des informations sur la situation socio-démographique des parents, comprendre leur niveau de conscience du « genre » et pour recueillir leur soutien pour la deuxième étape de la recherche. Les questionnaires ont été distribués aux établissements par les éducateurs, sans présélection de l'échantillon, pour que les parents puissent décider de remplir ou non le questionnaire [2].

La deuxième phase de la recherche portait sur la construction de séminaires d'approfondissement et de groupes de discussion pour les parents, à mettre en œuvre avec la collaboration des coordinateurs / éducateurs, ce qui permettait également la réalisation de moments de rencontre entre ceux qui utilisent les services et ceux qui les coordonnent. L'utilisation de groupes de discussion a permis de saisir les interprétations et les représentations des principaux acteurs de la socialisation, soit en ce qui concerne les significations générales attribuées au genre, soit par rapport à l'observation des processus de communication où les garçons et les filles ont participé. La technique permettait l'identification du potentiel des groupes de travail, afin d'intégrer des composants, en fournissant une occasion de discussion et de débat entre les participants sur les sujets d'intérêt de la recherche. Par l'adhésion des parents à la deuxième phase de la recherche on pouvait étudier les questions liées au *« partage des soins et des responsabilités entre les parents et l'image des enfants par rapport au genre »* [3]. Un aspect clé pour approfondir cette contradiction apparue dans l'enquête précédente menée en Ombrie il y a vingt ans (Cipollone, 1991), où la majorité des parents ont exprimé l'idée que les petits hommes et les petites femmes sont égaux et qu'il ne devrait y avoir aucune distinction dans l'éducation. Il s'agit d'une pensée qui a besoin d'une importante réflexion pour voir si cette idée est toujours présente et comment elle va s'insérer chez les jeunes parents qui se trouvent dans un contexte social apparemment plus « émancipé».

En conclusion, la recherche actuelle voulait montrer comment la construction et la production de significations sociales, est au cœur de la socialisation et de l'éducation des garçons et des filles et combien la force de l'influence des adultes se retrouve dans la construction sociale du genre et de ses impacts sur le plus délicat groupe d'âge (0-3 ans). Il est maintenant reconnu que la capacité des adultes à construire et déconstruire le genre dans l'interaction entre garçons/ filles est également influencée par les aspects socioculturels, tandis que les enfants si petits se caractérisent principalement par une capacité d'ouverture majeure à des formes d'hybridation et par moins de polarisation d'identité. Connaître les formes de socialisation mises en œuvre par les différents acteurs impliqués dans le processus était nécessaire pour dépasser ou améliorer les constructions de modèles traditionnels et permettre des significations explicites aux attentes typiques des processus de différenciation des genres. On ne peut plus nier la pertinence d'une enquête similaire pour surmonter les diverses formes de violence fondées sur le genre et l'idée stéréotypée de l'homme autoritaire, impulsif ou agressif. De toutes parts il est recommandé d'accorder une attention particulière à la relation et à l'éducation entre les garçons et les filles à un âge précoce pour inciter la construction d'une identité équilibrée, complémentaire à la réalisation de l'égalité et le respect mutuel puisque *« nous sommes tous et toutes égales dans la différence, dans la différence entre les genres, dans la différence que chacun représente dans son être dans le monde, en tant qu'individu unique et sans égal [...] discuter, comprendre et accepter les différences entre les genres est donc une grande ouverture qui enseigne comment comprendre, accepter et*

apprécier toutes les autres différences » (Mapelli 2013, p. 10). L'éducation de genre est donc un regard, pas un projet spécifique : cela signifie regarder différemment la dynamique qui se déroulent dans un environnement d'apprentissage, cela signifie utiliser un langage approprié, s'opposer aux stéréotypes et aux clichés. Ces vieux thèmes doivent maintenant trouver une nouvelle solution pour que tous ceux qui travaillent dans cette réalité puissent être formés pour mieux connaître ce regard.

Cet essai va réfléchir sur les raisons de l'échec de la réalisation du projet de recherche.

3. Une recherche inconclue

Nombreuses sont les raisons et les problématiques rencontrées dans la mise en œuvre de la recherche, et en fait elles ont empêché la conclusion de la recherche.

Le premier élément est la définition de l'échantillon de la recherche (services et parents). Cette remarque est nécessaire car si la recherche n'a pas pu être terminée c'est en partie à cause d'un climat de conflit et de préjugé sur le thème de la recherche. Cela s'est manifesté non seulement de la part de l'opinion publique à l'extérieur ou par les parents, mais il a aussi été perçu de la part de ceux qui travaillent dans ces services. Il faut aussi souligner que le projet de recherche a été présenté au groupe de l'étude du Centre de documentation, qui comprend tous les coordinateurs des services à la petite enfance dans la région, publics et privés, et les représentants de l'Université de Pérouse, qui l'ont approuvé au cours des trois ans de la planification du projet. Tous les projets approuvés n'avaient pas reçu les ressources économiques en l'absence du financement annuel régional. Cela n'a pas empêché le début de la recherche, car il a été décidé d'utiliser le fonds personnel pour la recherche fondamentale soit environ 2.000,00 euros. Il est à noter qu'en général, les fonds disponibles pour faire des recherches se réduisent souvent à quelques milliers d'euros. L'objectif principal du projet était de toute façon d'explorer la réalité des services de la petite enfance par rapport au thème excluant la possibilité d'être en mesure de faire une recherche capable de sonder un grand échantillon.

La première phase de la recherche a commencé apparemment sans encombre en soumettant le questionnaire en ligne aux opérateurs. La lecture des données a démontré au contraire les premières incohérences. En effet, sur un total d'environ 500 distributions seul le 35% des éducateurs a en réalité procédé à remplir le questionnaire. Certains des éducateurs ont dit avoir eu des problèmes dans le système informatique, d'autres de ne pas pu utiliser l'ordinateur sur place. Cela a immédiatement fait émerger un engagement incomplet au projet. Les justifications, sans démontrer un boycott du projet, ont du moins souligné un manque d'intérêt pour le sujet. En ce qui concerne l'élaboration du questionnaire papier, adressé aux parents comme mentionné ci-dessus, on ne peut pas compter sur des chiffres précis, même si on peut le rapporter au nombre d'enfants qui fréquentent les structures. Il s'agit d'une réalité très diversifiée, soit par le nombre des utilisateurs soit par rapport à la différence des activités. Au moment de la recherche étaient inscrits 11.874 (6.153 garçons et 5.721filles), répartis selon l'âge:

Les enfants de 0 à 11 mois	Les enfants de 12 à 23 mois	Les enfants de 24 à 35 mois	Les enfants de 36 et plus	**Total**
1.216	*4.471*	*5.733*	*454*	***11.874***

Source: Fornari 2015, p. 444.

Par rapport au nombre total d'enfants participants aux services en Ombrie, le nombre de questionnaires papier remplis par les parents étaient seulement 582. Certainement aussi dû au fait que nous n'avons pas suivi directement la distribution des questionnaires. Parmi les parents, toutefois, plus de la moitié étaient favorables à participer à la deuxième phase de l'étude et n'ont donc pas manifesté de difficultés à poursuivre la mise en œuvre des groupes de discussion. Certains parents avaient émis des réserves en remplissant le questionnaire ajoutant quelques notes critiques sur le but de la recherche et par rapport à la façon dont le thème était traité. Cela n'a concerné qu'un petit nombre, environ une dizaine du total des questionnaires remplis. Le 53% de réponses positives permettait d'espérer de pouvoir commencer à développer la deuxième phase de la recherche.

Il faut préciser que l'échec du travail d'information préliminaire des éducateurs et des parents, et surtout le manque de supervision dans la distribution et la compilation des questionnaires en ligne et ceux en version papier par les coordinateurs des différents secteurs sociaux, a retardé la récolte des questionnaires. Cela a sensiblement réduit la possibilité de rassembler plus de participants. On ne saurait sous-estimer le fait de ne pas avoir pu faire de réunions d'information avec les parents pour expliquer le but de la recherche, et ainsi de ne pas avoir été en mesure d'établir avec eux une relation de confiance par rapport à la délicatesse du sujet. En outre, laisser la tâche de présenter la recherche aux coordinateurs, qui avaient accepté de participer à la recherche, a été, il faut aujourd'hui le reconnaître une décision négative. A ce propos, on peut conclure que les parents qui ont décidé de remplir le questionnaire sont sûrement parmi ceux qui ont eu l'occasion d'être informés sur le but de l'initiative et sur l'importance de leurs réponses. On sait désormais que dans les études sur les méthodes et les techniques de recherche quantitative (Corbetta 2003), réalisées grâce à l'utilisation du questionnaire, le pourcentage de réponses positives - comme il est d'ailleurs évident – se réduit (pp. 179-189), surtout si la soumission de l'outil d'enquête n'est pas suivie et accompagnée. En ce sens, la lettre accompagnant le questionnaire ne pouvait pas remplacer la présentation des chercheurs, mais elle pouvait aider le choix de répondre ou non au questionnaire en connaissance de cause. Plus tard, il a été découvert que dans de nombreux cas, la lettre n'a pas été jointe au questionnaire et que les coordinateurs et les éducateurs qui n'étaient pas invités à le soumettre, n'ont pas pris la peine de le distribuer dans les temps et les moyens indiqués, ce qui aurait dû favoriser un plus grand retour de questionnaires en termes statistiques.

Bien que l'on ait pas reçu un grand nombre de réponses, nous avons toujours considéré la possibilité de lancer la deuxième phase de la recherche, en se fondant sur les 53% des parents qui avaient accepté d'être contacté pour l'analyse thématique suivante. Arrivés à cette étape, un grand nombre de coordinateurs ont décidé de ne pas participer à la recherche, en citant plusieurs raisons, y compris la participation à d'autres projets ou à l'engagement dans d'autres activités de formation. Seuls les coordinateurs des villes de Castiglione del Lago, Gubbio et Perugia ont





M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

confirmé leur adhésion à la conduite de la deuxième phase de la recherche. Ce sont là trois importantes communes, même s'ils représentent seulement la province de Perugia. En Avril 2016 on a ainsi procédé à la programmation d'une série de séminaires préliminaires pour informer et sensibiliser le personnel de service, les parents, mais aussi les citoyens. Il s'agissait de séminaires ouverts, visant à la présentation de la deuxième phase de la recherche, afin d'acquérir les adhésions à la phase d'approfondissement grâce à l'utilisation de groupes de discussion, surmontant ainsi aussi le manque d'information de la première phase.

Le premier séminaire prévu à Castiglione del Lago est né sur la base d'une réunion tenue en décembre 2015 et qui avait suscité de l'intérêt mais aussi une certaine critique sur le thème «familles». Préoccupations qui se sont également manifestées quelques jours avant le séminaire. Nous avons donc été informé du manque de participation de la part des parents et des services locaux et que le conseiller municipal impliqué ne serait arrivé que tard dans la soirée. Ce climat contraire à l'initiative était le résultat d'une série d'événements qui avaient conduit, en outre, le curé du village à alerter les parents sur le thème général du « gender » et aux effets négatifs que cela pourrait avoir sur leurs enfants. Le climat de mauvaise orientation était évident et l'on savait déjà qu'au séminaire il n'y aurait eu que quelques participants. En effet il y eu un nombre limité d'éducateurs et encore moins de parents. Parmi les parents, étaient aussi présents les soi-disant « sentinelles » c'est-à-dire des gens qui assistent en silence aux débats considérés comme « problématiques » et sur lesquels il serait nécessaire de « contrôler » pour le bien de la communauté. Ces personnes n'aiment pas établir un débat, ils écoutent simplement et prennent des notes qu'ils divulgueront aux personnes qui n'étaient pas là. A cause de l'absence des éducateurs et des parents, le débat s'est réduit et il devenait évident que toute sorte d'approfondissement progressif était impossible.

Le deuxième séminaire, prévu au début du mois de juin à Gubbio, a lui aussi été effectué. Cette fois-ci il y eu une large participation des éducateurs, des parents et des représentants de l'administration municipale, qui de différentes manières ont stimulé le débat, impliqués dans le sujet et témoignant que la mairie était favorable à l'élargissement du débat sur les questions de différences entre les genres. Les dirigeants de la communauté étaient sensibles à cet argument à la lumière d'autres problématiques liées implicitement comme les actes d'intimidation chez les adolescents et ou l'augmentation de la violence de genre. En Ombrie on compte un nombre très élevés de cas de féminicides et de violence en famille. Cela nous a permis de présenter la recherche, discuter des différences entre les sexes en répondant également aux questions des parents qui avaient besoin d'éclaircissements, en particulier en ce qui concerne les stéréotypes et les déclarations rétrogrades, ou des vrais et propres mensonges sur la question du « genre ».

Le troisième séminaire devait avoir lieu près d'une des crèches de la ville de Pérouse. L'administration de la ville a commencé à demander à la directrice des services àla petite enfance de la municipalité un compte-rendu pour chaque activité de formation et d'attendre de l'approbation de la part du conseil municipal. Nous avons envoyé une demande écrite aux autorités, rendant compte des objectifs de la recherche et du travail accompli jusqu'ici, ainsi que des autres étapes, avec des détails sur les modalités et le calendrier des séminaires qu'il faudrait organiser dans leurs structures municipales. Nous attendons toujours une réponse écrite de l'administration municipale. De toute évidence, l'absence d'écho à la demande représente une « réponse »; une « absence de réponse » induite par le thème de recherche « la construction du genre dans la petite enfance ». Il faut souligner que l'objet de la discorde a été l'utilisation du terme « genre » de plus lié à la première enfance. En Ombrie, mais surtout dans la commune de Pérouse, au cours des deux dernières années, se répand un climat provocateur et diffamatoire vers toute initiative qui concerne l'utilisation du terme « genre » ou « gender ». Certaines de ces activités sont aussi promues par un conseiller de la ville de Pérouse, qui fait également partie du Conseil régional de l'Ombrie et qui est aussi un collègue de l'Université ; il rend compte sur son site Web de ses initiatives politiques et de ses batailles contre l'idée de la famille plurielle tout ce qui ne rentre pas dans le canon de la famille traditionnelle et « naturelle ». Le contraste entre les deux parties - le pour et le contre du « genre » - a créé une fracture très évidente surtout en rapport aux domaines de l'éducation, de l'école et de la famille.

Dans ce climat, la recherche ne pouvait pas apaiser les esprits. Il faut se rappeler que la ville de Pérouse est apparue sur des gros titres des quotidiens nationaux avec un épisode encore plus dramatique: en Mars 2016 dans une école primaire trois parents se sont opposés à l'initiative qui proposait une sortie des enfants pour assister à la projection du célèbre dessin animé « Kung Fu Panda 3 », où le personnage principal, un enfant adopté, rencontre son père biologique, en découvrant d'avoir deux papas. Pour cette raison, les parents, qui se sont opposés à l'initiative, ont estimé que le film était « pro-gender », parce qu'il y avait une référence aux couples de même sexe avec des enfants et, dans ce cas, l'absence d'une mère. Cela rappelait plusieurs et différents thèmes: l'homosexualité (et les unions homosexuelles), la famille et les différences de genre [4].

Nous avons assisté à une véritable attaque frontale de la part du monde culturel et institutionnel catholique, surtout de celui des franges plus extrémistes. Les promoteurs de la campagne « pro-gender » ont été présentés comme les exécutants de formes de contrôle et d'endoctrinement des enfants, en défense des modèles familiaux et de l'identité de la « famille naturelle » ou des « différences naturelles entre les hommes et les femmes ». Il a même été soutenu que les défenseurs de la théorie du genre auraient encouragé, dans les services de la petite enfance, les pratiques masturbatoires; une pensée qui se heurte à la réalité des faits et qui confond les plans de l'analyse, en créant encore une confusion entre les termes: le genre, le sexe et l'orientation sexuelle. Dans ce contexte, certains mouvements culturels ont commencé à protester contre toutes les formes de discrimination, sexuelle, raciale, etc., pour la croissance de la population et de la culture. Il est de leur (et de notre) conviction que par la logique d'*égalité des chances* on peut construire une société cohérente et respectueuse des autres, plus par l'introjection d'un imaginaire individuel et collectif que par le droit. En ce sens, l'éducation et l'école sont les lieux dédiés à ce processus.

Il est donc clair désormais que les conditions n'étaient pas réunies pour continuer la recherche et en tirer des conclusions puissequ'on ne possédait que les données d'exploration de la première phase et qu'ainsi l'étude ne pouvait être portée à terme.

4. Faire recherche dans les services éducatifs

Faire des recherches sur les enfants de 0 à 6 ans, mais surtout sur ceux de 0 à 3 ans, n'a jamais rencontré dans notre pays un grand intérêt (voir. Chigi 2009) [5]. La réflexion sur la petite enfance en général a toujours été très fragmentée, elle a du mal à se dèpartir de l'idéologie du genre qui la nourrit. En termes éducatifs, l'objectif est celui de mettre les enfants et les filles, à partir de l'entrée dans les services de la petite enfance, dans l'état et l'occasion d'explorer, d'expérimenter et de développer de la manière la plus autonome les intérêts, les goûts, les compétences, comme l'écrit Loredana Lipperini (2007), *« en défendant les filles diligentes des hommes chahuteurs, dans les premiers jeux et en crèches, tous les deux seraient condamnés »* (p. 13). L'apprentissage du genre devrait être considéré de plus en plus comme la construction de projets où l'existence de chacun trouve des frontières et des sentiers aussi bien dans les structures heuristiques de la culture dans laquelle nous sommes immergés que dans la liberté du propre penser-sentir-agir et dans une danse continue qui permet de revoir et de relire les contraintes et les possibilités. La tâche des professionnels de l'éducation est donc - comme le souligne Moira Sannipoli - d'une part d'approfondir les études et les recherches sur le genre avec un travail progressif sur soi-même et sur ces références personnelles implicites et explicites qui définissent les territoires d'expérimentation des enfants et, d'autre part, d'offrir la possibilité de pistes d'existence qui respectent la diversité et les différences, en reconnaissant un sens avant d'en attribuer des significations (2015). Fregona et Quaranti (2011) mettent en évidence la façon dont *« l'identité de genre (être homme, être femme) se structure toujours dans une relation »* et *« le difficile équilibre qu'il faut réaliser est celui de tenir ensemble les similitudes et les différences, car aucune de deux séparément n'est suffisante»* (p. 22). A travers le partage et la discussion des expériences, la construction des connaissances sur ces questions commence par l'observation et l'écoute en classe. Il est évident que le rôle des médiateurs, des éducateurs et / ou des enseignants est très important dès qu'ils lisent un livre ou racontent une histoire, quand ils choisissent une gamme vocale, un langage, des gestes en commentant ou non des comportements, s'ils dévalorisent ou bien exaltent des caractères ou encore leur façon d'ordonner un travail. Il est donc nécessaire de savoir déchiffrer les modèles qui, consciemment ou non, nous transmettons, pour être en mesure de les mesurer d'une façon consciente et raisonnée.

La recherche présentée donne sa contribution sur le sujet, indiquant que l'Ombrie est une région de petite taille où les différents domaines sociaux se rapportent de façon non homogènes, mais qu'il s'agit d'une région qui a toujours eu un fort accent sur les réseaux sociaux, notamment pour les services à la petite enfance. Dans cette région il y eu plusieurs manifestations et discussions sur le sujet et c'est aussi pour cela que cette recherche voulait approfondir un discours déjà commencé.

On a rappelé la contribution de Laura Cipollone (2012), qui, dans les années 1990, a placé au centre de ses études le thème de la différence entre les genres dans les crèches de l'Ombrie, et il faut aussi rappeler son engagement envers les services pour les enfants. Ses recherches ont donc été très importantes en Ombrie et personne n'est jamais intervenu pour critiquer ou s'opposer à ses intérêts d'étude et de recherche (Cipollone 1991-1999-2001). Dans ce contexte, la question de la différence entre les genres est importante car elle implique la construction de l'identité des garçons/filles, ce qui permet une pédagogie de la différence. Un travail possible - comme vont préciser dans leur contribution Floriana Falcinelli et Paola Falteri - consiste dans la formation des enseignants et des éducateurs (2005), quand ils reçoivent les outils nécessaires pour développer une réflexion sur l'être femme, par rapport à l'enfance (la leur et celle des enfants qui leur sont confiés), aux familles, aux collègues. La nécessité d'une formation pour tous ceux qui travaillent dans les services aux jeunes enfants, est non seulement déterminée par l'acquisition d'une formation utile pour l'accomplissement de leur fonction professionnelle, mais aussi dans la logique d'une formation liée à la recherche pour être en mesure de développer une plus grande conscience à la fois dans la phase de planification que dans la routine des services (Falteri, Arches 2011, pp. 9-21).

La recherche-formation devient le lieu où discuter, réfléchir et construire ensemble (chercheurs et utilisateurs) une réflexion, ce qui en soi est croissance, dépassement de la logique d'urgence et du quotidien. Développer un *habitus*, une façon d'être en mesure de renégocier ses propre limites relationnelles et identitaires (Bourdieu 1998). Il est encore plus nécessaire de changer sa perspective face à la différence sexuelle et au genre, dans un domaine tel que celui des services pour les jeunes enfants où les lieux de vie, mais aussi les jeux et les jouets avec lesquels ils expriment leur façon d'être garçons ou filles n'est jamais neutre. Au contraire les *« modèles implicites qui naturalisent sont nombreux, ou mieux, omniprésents. S'habituer à les décoder, à commencer par soi-même et sa propre histoire personnelle, c'est la première étape pour pouvoir les déconstruire et les changer »* (Falteri 2000).

Aujourd'hui, le contexte des éducateurs et des parents a certainement changé pour plusieurs raisons qui ne peuvent être analysées ici, mais qui n'ont rien à voir avec l'idée du genre. Il faut mieux réfléchir sur la nécessité d'apprendre et de savoir quoi faire face aux différences de « genre », et comment elles affectent les processus socio-éducatifs dans les services à la petite enfance, dans une réalité italienne misogyne et traditionaliste, qui avec une grande difficulté repense à la construction d'une société fondée sur le respect de la différence, de *chaque* différence. Rappelons que spécifiquement « genre » signifie:

« Le processus de construction sociale des caractéristiques biologiques (sexe) [...] le genre (socialement défini) est un résultat de la culture humaine (comme le language, la religion, etc.), donc il change dans le temps et l'espace. Le processus de construction sociale du genre voit la mutuelle participation des agences de socialisation, privées et publiques: famille, système scolaire, groupe de pairs, moyens de communication, marché du travail, associations, monde religieux et politique. Autrement dit, le processus de différentiation par le genre est soutenu et légitimé par l'ensemble des valeurs propres à chaque société » (Decataldo, Ruspini 2014, pp. 13-14).

Dans cette perspective, les stéréotypes de genre qui concernent l'orientation et la sphère de l'identité sexuelle amènent à percevoir les homosexuels, les lesbiennes ou les transsexuels comme des personnes différentes, très loin des normes et donc de ce fait inadaptées à une série de droits comme celui d'avoir une famille. Les stéréotypes impliquent donc une réflexion sur la façon dont ils produisent discrimination et inégalités, mais aussi sur le rôle de l'éducation pour les

surmonter et les formations possibles pour les éducateurs en ce sens [6]. Il s'agit d'un travail qui ne peut pas être trop longtemps reporté, compte tenu de la nécessité pour notre pays de voir croître des positions plus sensibles à toutes les questions des différences et des inégalités. Après seulement, le processus d'intégration et de partage des différentes façons de « faire » la famille sera possible, sans idéologies ou *aut aut*, mais dans l'idée de « *et et* »; ce sont différentes réalités qui peuvent coexister, sans poursuivre une logique unique pour la construction d'un modèle dans lequel « tous et toutes » doivent se référer tacitement.

En conclusion, même s'il n'a pas été possible de rejoindre l'objectif prévu de la recherche, il reste notre engagement à reprendre le chemin là où il a été interrompu, en améliorant les problèmes méthodologiques et en espérant de ne pas rencontrer d'autres obstacles idéologiques.

Bibliographie

Bourdieu P. (1998) *La domination masculine*, Paris: Seuil, trad. it., *Il dominio maschile*, Milano: Feltrinelli, 1998.
Cipollone L. (2012) *Educare alla differenza. La ricerca e la passione di una vita (scritti 1980-2001)*, édité par di C. Carnieri, Perugia: Morlacchi.
Cipollone L. (2001) Madri e padri, lavoro di cura e rapporto con figlie e figli, in Cura dell'infanzia e uso dei servizi nelle famiglie con bambini da 0 a 3 anni. Una ricerca a Città di Castello e Gubbio, *Quaderni del Centro per l'Infanzia e l'Età Evolutiva* – Regione dell'Umbria. Assessorato alle Politiche Sociali, Perugia: 103-113.
Cipollone L. (édité par) (1999) *Strumenti e indicatori per valutare il nido. Un percorso di analisi della qualità di un servizio educativo in Umbria*,Bergamo: Junior.
Cipollone L. (1991) *Bambine e donne in educazione*, Milano: FrancoAngeli.
Corbetta P. (2003), *La ricerca sociale: metodologia e tecniche. Vol. II Le tecniche quantitative*, Bologna: il Mulino.
Decataldo A., Ruspini E. (2014) *La ricerca di genere*, Roma: Carocci.
Eurydice (2009) *Differenze di genere nei risultati educativi: Studio sulle misure adottate e sulla situazione attuale in Europa*, texte sur le site: www.eacea.ec.europa.eu, consulté sur 14.10.2016.
Falcinelli F., Falteri P. (édité par) (2005) *Le educatrici dei servizi della prima infanzia per la prima infanzia. Contributi di ricerca e riflessione su una professionalità in mutamento*, Bergamo: Junior.
Falteri P. (2001) L'immagine dell'autonomia di bambini e bambine sotto i tre anni e il sistema di attese dei loro genitori,in Cura dell'infanzia e uso dei servizi nelle famiglie con bambini da 0 a 3 anni. Una ricerca a Città di Castello e Gubbio, *Quaderni del Centro per l'Infanzia e l'Età Evolutiva* - Regione dell'Umbria, Assessorato alle Politiche Sociali, Perugia: 23-40.
Falteri P. (2000) Formazione, ricerca, spazi di incontro con le madri, *Bambini e Bambine in Umbria*, supplemento a *Bambini*, XVII, 6.
Falteri P., Archetti M. (2001) Il percorso formativo e la metodologia della ricerca, in Cura dell'infanzia e uso dei servizi nelle famiglie con bambini da 0 a 3 anni. Una ricerca a Città di Castello e Gubbio, *Quaderni del Centro per l'Infanzia e l'Età Evolutiva* - Regione dell'Umbria, Assessorato alle Politiche Sociali, Perugia.
Fornari S. (édité par) (2009) *Essere o fare famiglia. La famiglia come istituzione sociale plurale*, Torino: Utet.
Fornari S. (2015) Bimbi e bimbe nei nidi: giochi, relazioni, diversità, madri, padri,in AUR, *L'Umbria contemporanea: una lettura di genere*, Perugia: AURapporti, 431-452.
Fornari S. (édité par) (2017) *Genere e modelli educativi. Voci dal mondo dell'educazione e dei servizi*, Pisa: Pacini.
Fregona R., Quaranti C. (2011) *Maschi contro femmine? Giochi ed attività per educare bambini e bambine oltre gli stereotipi*, Trento: Erickson.
Fustini T. (2007) Educazione partecipata e corresponsabilità educativa tra famiglia e nido d'infanzia: il volto nuovo dei servizi educative, *Rivista Italiana di Educazione Familia*re, 2: 58-65.
Ghigi R. (2009) Le bambine ancora da una parte? Prospettive e ricerche contemporanee sul genere e l'infanzia, *Infanzia*, 5: 325-330.
Gianini Belotti E. (1973) *Dalla parte delle bambine. L'influenza dei condizionamenti sociali nella formazione del ruolo femminile nei primi anni di vita*, Milano: Feltrinelli.
Leonelli S. (2009) Sulla necessità di continuare a indagare il genere nelle scuole e nei servizi educativi, *Infanzia*, 5: 346-350.
Lipperini L. (2007) *Ancora dalla parte delle bambine*,Milano: Feltrinelli.
Malavasi L. (2010) Fare educazione al maschile, *Bambini*, 3: 11-14.
Mapelli B. (2013) Introduzione. Per una pedagogia delle differenze di genere, in R. Torti *Mamma, perché Dio è Maschio. Educazione e differenza di genere,* Cantalupa (TO): Effatà Editrice: 7-13.
Piccone Stella S., Saraceno C. (a cura di) (1996) *Genere. La costruzione sociale del femminile e del maschile*, Bologna: il Mulino.
Risman J. R. (2012) Gender as a Social Structure: Crossing Disciplinary Boundaries to Advance Science and Equality, *AG About Gender*, 1, 2: 1-29.
Rossi E. (2009) La socializzazione e l'educazione di genere nella prima infanzia: prospettive teoriche ed esempi di ricerca, *Infanzia*, 5: 337-341.
Ruspini E. (édité par) (2006) *Donne e uomini che cambiano. Relazioni di genere, identità sessuali e mutamento sociale*, Milano: Guerini.
Sannipoli M. (2015) *Diversità e differenze nella prospettica coevolutiva*, Milano: Franco Angeli.
Sapegno M.S. (2014) Scuola ed educazione al genere, in Id. (édité par) *La differenza insegna. La didattica delle discipline in una prospettiva di genere*, Roma: Carocci.

Notes

[1] *Le Centre de documentation, de mise à jour et d'expérimentation sur les enfants de la région de l'Ombrie* a établi un accord-cadre avec le Département des sciences humaines, sociales et de l'éducation, Université de Pérouse, où je travaille.

[2] Par rapport à l'univers des parents qui utilisent les services en Ombrie il n'y a pas de valeurs certaines, car il n'y a pas un contrôle de la population sur les caractéristiques de l'utilisateur par tous les différents services. En outre, il faut noter que, au moment de la distribution du questionnaire aux parents, il n'y avait pas de contrôle sur le nombre de copies faites ni sur celles relâchées aux parents, donc nous ne pouvons compter que sur le nombre de questionnaires retournés. Il s'agit de 582 questionnaires remplis par l'un des parents, même si elles sont séparées

ou divorcées, dont - 475 sont des mères et 107 pères; sur la demande d'adhésion à la deuxième partie de la recherche, plus de la moitié de l'échantillon (313 adhésions - 53,8%) a donné son consensus.

[3] La question est abordée dans les items de base (« La famille », pp. 127-128) et sur le soin de la mère / du père (items 8-11, 12-17) dans l'outil de relever des donnés utilisées par Falteri P., M. Arches (2001), « Il percorso formativo e la metodologia della ricerca », in « Cura dell'infanzia e uso dei servizi nelle famiglie con bambini da 0 a 3 anni. Una ricerca a Città di Castello e Gubbio », in *Quaderni del Centro per l'Infanzia e l'Età Evolutiva* - Regione dell'Umbria. Assessorato alle Politiche Sociali, Perugia: 9-21.

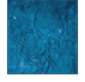
[4]Ces jours ci, la région de l'Ombrie a adopté une loi pour protéger les gais, lesbiennes, bisexuels et transgenres sur leur lieu de travail, dans l'accès aux services, et promeut la création d'un observatoire sur la discrimination fondée sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre.

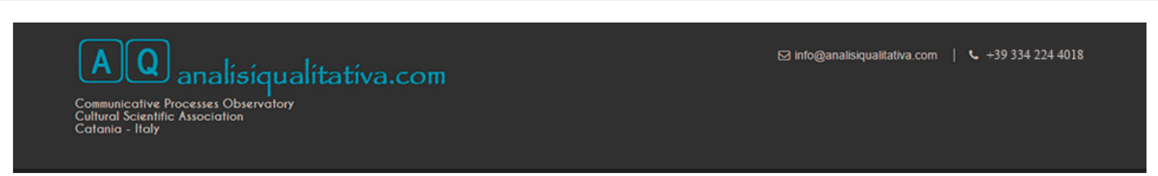
[5] Aujourd'hui encore, la recherche que nous pouvons citer ne sont que deux, effectuées à une distance de quarante ans d'intervalle. La première, la plus connue, de l'éducatrice montessorienne, Elena Giannini Belotti au début des années 70 du XXe siècle; voir., E. Giannini Belotti (1973) *Dalla parte delle bambine. L'influenza dei condizionamenti sociali nella formazione del ruolo femminile nei primi anni di vita*, Milano: Feltrinelli; la deuxième, a été menée en 2012, par la région Émilie-Romagne en collaboration avec le ministère de l'Éducation de l'Université de Bologne et elle est intitulée: *Stereotipi di genere. Relazioni educative e infanzia*, Bologna, Juin 2012. Dans cette recherche ont été étudiées les relations entre les genres représentatifs du monde de l'éducation 0-6, dans les services pour les jeunes enfants et entre les enseignants de la maternelle. Ont été impliqués dans la recherche les pères, les mères, les grands-mères, les grands-pères et les éducateurs. Rapport disponible sur: parita.regione.emilia-romagna.it, consulté sur 21.12.2016.

[6] À cet égard, il convient de noter que, en mai 2015, j'ai été promotrice, ensemble au médiateur pour les enfants et les adolescents dans la région Ombrie - Maria Pia Serlupini - et quelques collègues du Département d'un séminaire « Le concept des modèles de genre et de l'éducation » (voir., Fornari 2017). Le séminaire est né de la nécessité d'ouvrir un débat au sein de notre département, où l'écart entre les genres est évident, compte tenu de la composition de la population étudiante presque totalement féminine. On sait, en effet, comme dans le système éducatif italien sont présentes des fortes influences liées au genre, et comment ceux-ci affectent non seulement sur le rendement scolaire, avec un déséquilibre en faveur des filles, mais surtout en ce qui concerne le choix des cours scolaires, professionnels et de premier cycle, avec une nette prévalence de la portée humaniste, dans l'éducation, les services sociaux et de santé pour les filles et tout le champ scientifique mathématique (ingénierie, les mathématiques et l'artisanat, etc.) pour les hommes (*Différences entre les sexes*, 2009 Eurydice - dans les résultats éducation: étude sur les mesures actuelles prises et la situation en Europe, la recherche disponible sur le site www.eacea.ec.europa.eu, consulté sur 14/12/2016). Il est clair qu'il y a une ségrégation horizontale: quand les filles et les garçons effectuent leurs choix scolaires et professionnels, ils vont confirmer la séparation des rôles traditionnels (Sapegno 2014). Si en général ce comportement est également présent dans d'autres pays européens, ils existent différents modèles de réglementation, qui correspondent à différents degrés d'acceptation du thème et à une différente législation sur l'éducation. Dans ce contexte, le modèle italien est celui plus déficitaire, comme on peut le lire dans la recherche sur l'écart entre les genre (ec.europa.eu, recherche consultée sur 20.11.2016).

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France











Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

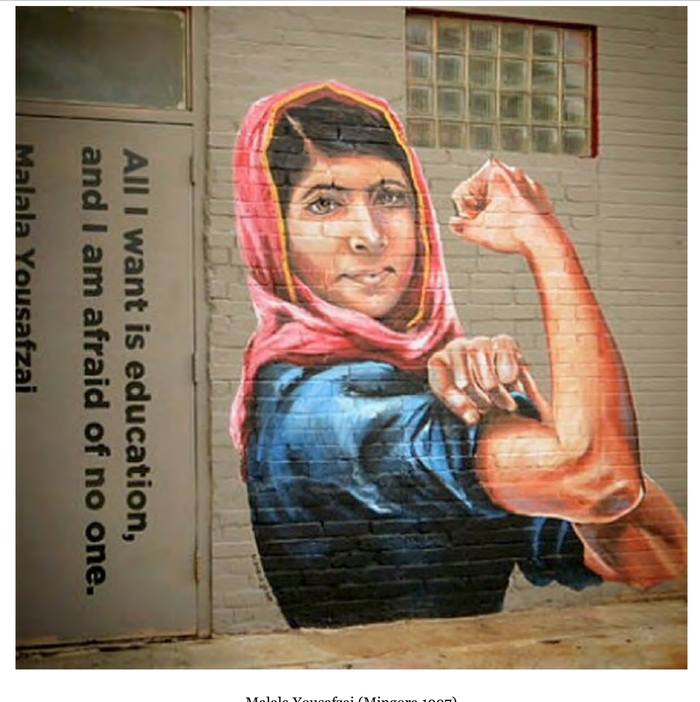
ENJEUX LANGAGIERS DE GENRE DANS LES NOTICES BIOGRAPHIQUES DES AUTEURES AU SEIN DE LA REVUE SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE « SYNERGIES »

Michele Bevilacqua

michele.bevilacqua@uniparthenope.it
Doctorant en Euro-langages et Terminologies Spécialisées à l'Université de Naples « Parthenope » et à l'Université d'Artois (France), avec spécialisation en linguistique française, membre de la S.I.DE.F. (Società Italiana dei Francesisti).

Sergio Piscopo

sergio.piscopo@uniparthenope.it
Doctorant en cotutelle internationale de thèse en Euro-langages et Terminologies Spécialisées à l'Université de Naples « Parthenope » et en Sciences du langage à l'Université Paris 13, membre de l'A.N.I.L.S. (Associazione Nazionale Insegnanti Lingue Straniere), de l'A.S.L. (Association des Sciences du Langage), de la S.I.DE.F. (Società Italiana dei Francesisti).



Malala Yousafzai (Mingora 1997)
Photo: Bruno Sanchez-Andrade Nuño - 2014

1. Le rapport entre langage et culture : la langue comme reflet et outil du sexisme

Les êtres humains ont accès à la réalité qui les entoure à travers leurs perceptions, qu'ils traduisent, notamment, par le langage. Nous pouvons considérer, par conséquent, la langue comme un système qui reflète une vision du monde particulière à une communauté linguistique [1]. La langue se définit comme un système de règles et de signes qui permettent de communiquer dans une société donnée [2] ; en conséquence, il n'y a aucune difficulté de principe à concevoir que chaque langue soit le reflet de la pratique sociale des individus qui la parlent. Elle existe à la fois en dehors de ceux qui l'utilisent et à travers leurs actes de parole. Bien que la grammaire soit quand même indifférente à l'idéologie, l'usage subit l'influence des mentalités et des représentations sociales [3]. Si une société assigne à l'homme et à la femme des rôles et des statuts différents et hiérarchisés, et si elle accorde davantage de dignité ou de prestige à l'un des deux sexes par les biais de discriminations sexistes, nous retrouvons forcément la trace de ces discriminations dans la langue sous la forme de dissymétries syntaxiques et sémantiques [4].

Autrement dit, la langue n'est pas seulement une grammaire et un lexique ; elle est également le reflet d'une culture. Or, la notion de culture doit aussi être précisée : sa définition la plus courante la présente comme un héritage traditionnel de valeurs, de normes, de symboles et de rituels particuliers, transmis surtout par le processus de socialisation [5].

Il est tout à fait évident qu'une langue reflète la culture au sein de laquelle elle est parlée. Le langage est porteur de la culture dont il est investi des valeurs sociales de ses locuteurs ; en outre, il exerce sur eux une contrainte à la conformité et leur sert de puissant moyen d'identification et de protection contre les autres [6]. Comme la sociologue italienne Graziella Priulla l'indique, les langues sont des lieux de la codification des rôles sexuels dans les différentes cultures et sociétés ; en outre, elle continue de décrire ces rôles comme des vécus produits par la nature et, par conséquent, considérés comme immuables, car ceux-ci sont appris dès l'enfance. Il s'agit de caractéristiques, de dispositions, d'attitudes, de comportements, d'attentes et de sentiments pertinents aux images du féminin et du masculin dont les hommes et les femmes réels devraient se conformer. Ceux-ci sont, par conséquent, véhiculés par les mots [7].

Il faut que la femme soit visible dans la représentation linguistique de l'humanité au fil de ces textes, à parité ; dire la femme à parité avec l'homme dans la langue, ainsi que dans la culture et la société, c'est affirmer explicitement l'égalité des deux sexes [8].

Lorsqu'on parle de genre, on parle du sexe social, construit socialement par la socialisation, et qui induit certains comportements ou certaines attitudes ; il fait référence à une construction politique et sociale de la différence des sexes et il opère dans toutes les sphères de la société. Le genre, en effet, renvoie à la classification sociale et culturelle entre masculin et féminin [9].

Le concept indique que le rapport entre femmes et hommes est construit par l'ensemble du processus de socialisation. Pour reprendre l'écrivaine française Simone de Beauvoir, *« on ne naît pas femme : on le devient »* [10], et donc on le devient par l'ensemble du processus de socialisation familiale, scolaire et professionnelle [11].

Les relations sociales entre les hommes et les femmes sont apprises et varient considérablement d'une société, d'une culture et d'une époque à l'autre. Le sexe renvoie à la distinction biologique entre mâles et femelles, tandis que le « genre » renvoie à la distinction culturelle entre les rôles sociaux, les attributs psychologiques et les identités des hommes et des femmes. Le genre se réfère aux rôles et aux responsabilités des femmes et des hommes que construit la société au sein d'une culture ou dans un espace donné [12].

2. Aspects linguistiques de genre

D'un point de vue linguistique, le genre est un système de classification des noms, et il se manifeste sur le plan syntaxique par le biais de phénomènes d'accord. Les langues indo-européennes sont fondées sur l'opposition de traits tels qu'animé/inanimé, humain/non-humain, mâle/femelle, auxquels les langues à classes ajoutent d'autres caractéristiques telles que grand/petit, plat/en relief, liquide/solide, rond comme un anneau/rond comme une balle, étalé/aggloméré, etc. Parmi d'autres, les langues romanes ont seulement deux genres, à savoir le féminin et le masculin ; à l'exception des substantifs qui représentent des êtres humains ou des animaux domestiques, la répartition entre féminin et masculin est purement grammaticale et arbitraire [13].

Il n'existe pas de règles systématiques autres que celles de l'usage, qui permettent de prédire *a priori* le genre d'un nom. Cependant, la notion du genre est clairement perçue, puisque l'article et l'adjectif s'accordent (par exemple, « une belle poésie » - « un beau travail ») ; en effet, les langues romanes ont hérité du latin l'obligation de l'accord de l'adjectif, du participe et donc des temps composés. Mais pourquoi faire des distinctions de genre ? Dans une vision fonctionnaliste de la langue, il est évident que cela ne sert à rien : plusieurs langues, comme l'anglais, ne possèdent aucun système de classification de genre ; par exemple, un étranger qui fait des fautes de genre peut se faire, quand même, comprendre sans difficulté. Mais, tout comme les autres catégories grammaticales, le genre est perçu et vécu par les locuteurs comme renvoyant à l'ordre « naturel » des choses [14].

Dans la langue française standard, celle parlée au sein des institutions françaises, il y a plusieurs modalités de féminisation de la langue :

1. Le déterminant : dans tous les cas, on emploie le déterminant féminin

2. Noms se terminant au masculin par une voyelle

2.a. Noms se terminant par –e ► féminin = masculin (« architecte », « astronaute », « cadre », « capitaine »…)
Remarque : certains noms féminisés antérieurement (« maître » ► « maîtresse », « hôte » ► « hôtesse ») peuvent suivre cette règle (« une maître de conférences ») mais on garde les emplois consacrés du type « maitresse d'école »
2.b. Noms se terminant par –é et –i ► on ajoute un –e (« attachée », « députée », « apprentie »)
2.c. Noms se terminant par –a, -o, -u ► rare, on garde la forme épicène 62 (« boutefeu », « tuba »)

3. Noms se terminant au masculin par une consonne

3.1. Finale autre que –eur ► adjonction du –e (« adjointe », « consule », « écrivaine », « lieutenante », « substitute »)
3.2. Finale en –eur

3.2.a. Féminin en –euse quand il existe un rapport sémantique direct avec le radical (« annonceuse », « chercheuse », « camionneuse », « footballeuse »)
3.2.b. Au choix : forme épicène sans marque (« une professeur ») ou adjonction du –*e* quand il n'existe pas de verbe en rapport direct (« une professeure »)
Remarque : « prieure » et « supérieure » correspondent à des comparatifs latins
3.3. Noms se terminant par –teur
3.3.a. –trice
- quand il n'existe pas de verbe correspondant au nom (« agricultrice », « aviatrice », « institutrice », « rectrice »)
- quand il existe un verbe sans –t dans la terminaison (« calculatrice », « conductrice », « formatrice »)
- quand il existe un nom en –tion, -ture, -torat (« éditrice », « lectrice », « tutrice »
Remarque : « autrice », « doctrice » plus acceptées donc « auteure », « docteure »
33.b. –teuse quand il existe un verbe avec –t dans la terminaison (« acheteuse », « ajusteuse », « batteuse »)



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

4. Abréviations et sigles

Épicènes (« une extra », « une OS », « une PDG »)

5. Mots empruntés

Féminin identique au masculin (« une imprésario », « une clown », « une judoka », « une gourou »)
• On accepte par exemple « une pizzaïola », « une torera » quand le locuteur francophone connait le féminin dans la langue étrangère

6. Cas particuliers

« confrère » / « consœur » - « garçon d'étage » / « fille d'étage » - « homme-grenouille » / « femme-grenouille »

7. Accord dans les mots composés

Règle identique, les noms sont féminisés (« ajusteuse-outilleuse », « haute fonctionnaire », « première ministre », « trésorière-payeuse ») [15]

La grammaire française, comme celle des autres langues romanes, est notamment sexiste, puisque les règles grammaticales prévoient que quand entre deux noms l'un est masculin et l'autre féminin, les adjectifs et les pronoms doivent être au masculin pluriel, d'où cet argument fréquemment énoncé du masculin servant de neutre en français. Toutefois, il faut remarquer qu'il n'y a que deux et seulement deux genres en langue française, à savoir le féminin et le masculin. Le neutre n'existe pas [16].

Par rapport à la comparaison des différents procès de féminisation de la langue dans les différents pays de l'espace francophone occidental, nous pouvons souligner que le suffixe -eureest plus utilisée dans le français canadien (ex : révis**eur** / révis**eure**), du fait de l'impopularité du suffixe –euse, rejeté parce qu'il est senti stylistiquement comme péjoratif, alors que la variante en –euseou en –triceest plus utilisée dans les différentes variétés de la langue française en Europe (français belge, français de l'Hexagone, français luxembourgeois et français suisse) : par exemple, sculpt**euse** / sculp**trice**. Lorsqu'il y a un choix entre une variante acceptée et une forme qui contient le mot « femme », la variante avec « femme »est plus fréquemment utilisée en Europe qu'au Canada (ex : femme caporal) [17].

Nous pouvons constater, quand même, une absence de coordination linguistique en matière de féminisation de la langue française au sein des pays francophones du nord. En effet, *« en comparant les décisions politiques en matières de féminisation, on est étonné de constater que chacun des pays francophones a choisi des solutions propres pour son espace, sans concertation formelle avec les autres régions francophones. Cela s'explique de différentes façons. D'une part, les décisions ont été prises à des moments différents et par des instances politiques indépendantes, parfois au gré des nécessités politiques propres à chacun pays. D'autre part, les propositions de chaque région ont intégré les particularités régionales […]. On peut néanmoins se demander pourquoi il n'y a pas une collaboration plus poussée à travers la francophonie, comme elle a été recherchée ailleurs, par exemple dans la réforme de l'orthographe »* [18].

3. Bref aperçu des politiques de féminisations de la langue française dans l'espace francophone européen et nord-américain

Dans la plupart des pays francophones occidentaux, des guides de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre ont été conçus afin de favoriser la visibilité de femmes dans le monde du travail et d'encourager l'accès de celles-ci à ce type de fonctions.

Au Canada, le Québec prend très rapidement une position de pointe et, dès 1979, la Gazette officielle publie en ce sens des recommandations aux administrations. Les dénominations au féminin sont aujourd'hui très largement implantées dans les habitudes linguistiques des canadien.ne.s francophones [19].

En Suisse, le Canton de Genève adopte en 1988 une loi imposant aux administrations de féminiser les titres de professions et d'éliminer le sexisme de leurs textes. Si l'État fédéral suisse n'a pas légiféré en la matière, il a, dans ses pratiques linguistiques, reconnu très tôt l'importance des dénominations au féminin, ainsi qu'en témoignent divers documents qui, dès 1972, listent des fonctions systématiquement au masculin et au féminin [20].

En France, en 1986, Laurent Fabius, Premier Ministre, fait paraître au Journal officiel une circulaire recommandant aux administrations de désigner les femmes, dans l'exercice de leur profession, au moyen de termes féminins. Le gouvernement Fabius cède alors la place à un gouvernement présidé par Jacques Chirac, qui ne donnera aucune suite à la circulaire de son prédécesseur. Le gouvernement Jospin et en particulier les femmes qui y occupent des postes ministériels relancent l'offensive, et leur position se traduit notamment dans la publication, à l'intention des ministres et secrétaires d'État, d'une nouvelle circulaire au Journal officiel du 6 mars 1998. En 1999, un guide d'aide à la féminisation des noms de métiers, titres, grades et fonctions, préfacé par Lionel Jospin et intitulé « Femme, j'écris ton nom... », était publié par l'Institut national de la langue française et le Centre national de la recherche scientifique [21].

En Belgique, finalement, le Conseil de la Fédération Wallonie-Bruxelles a adopté le 21 juin 1993 un décret aux termes duquel les administrations de la communauté francophone et les institutions qu'elle subventionne doivent utiliser, dans leurs écrits, des termes féminins pour désigner les femmes considérées dans l'exercice de leur profession ou de leur fonction. Le décret ne se prononce pas sur les formes à adopter, il prévoit que les règles à suivre seront fixées par le Conseil supérieur (belge) de la langue française et feront l'objet d'un arrêté d'application. Le Conseil supérieur de la langue française remet son avis le 5 juillet 1993: les règles grammaticales dont il préconise l'emploi seront publiées dans un arrêté d'application le 13 décembre 1993. Une commission du Conseil élabore une nomenclature de quelque 1500 termes de professions et fonctions alternativement pour les deux genres. Ce répertoire, intitulé « Mettre au féminin », est publié par le Service de la langue française du Ministère de la Communauté française et par le Conseil supérieur de la langue française. Il est présenté à la presse le 2 février 1994, en même temps que l'ensemble de la réforme [22].

4. Analyse des notices biographiques de certaines chercheures de la revue scientifique « Synergies »

Quant au corpus en question, comme mentionné plus haut, toutes les notices biographiques collectées ont été tirées de la revue scientifique « Synergies », appartenant au groupe GERFLINT (Groupe d'études et de recherches pour le français langue internationale), qui concerne les recherches en sciences du langage. Le corpus se compose de 19 éditions allant de 2003 à 2017 disponibles en ligne en numéro complet ; elles se rapportent à l'Italie et aux régions francophones, à savoir France, Monde Arabe, Europe, Afrique des Grands Lacs, Monde Méditerranéen et Tunisie.

D'un point de vue statistique, le nombre total des savantes est 111, dont 11 entre elles se répètent dans les différentes publications examinées. La plupart des chercheures n'utilisent pourtant pas la féminisation de leur titre universitaire. En vue de mieux analyser ces variations et de mieux prêter attention aux changements morphologiques concernés, la liste de ces titres universitaires au masculin, rangée en ordre alphabétique et présente dans notre corpus, est mentionnée ci-dessous :

- administrateur régional
- ancien directeur
- ancien professeur
- attaché de coopération éducation
- auteur
- candidat au doctorat
- chargé de cours
- chef de département
- chercheur
- chercheur associé
- chercheur principal
- collaborateur scientifique
- conseilleur pédagogique
- coordinateur
- corédacteur
- didacticien
- diplômé
- docteur
- doctorant
- enseignant titulaire
- enseignant
- enseignant-chercheur
- fondateur
- formateur
- *lecturer*
- licencié
- licencié agrégé
- maître assistant classe A
- maître de conférences
- médiateur culturel
- président
- professeur adjoint
- professeur agrégé
- professeur associé
- professeur des écoles
- professeur expérimenté
- professeur honoraire
- professeur titulaire
- professeur,
- qualifié
- rédacteur en chef adjoint
- traducteur
- vice-président associé.

En ce qui concerne la féminisation des titres, la dérivation par suffixation est la forme la plus répandue par rapport à la formation du genre linguistique [23].

De l'analyse, il est évident que pas tous les titres mentionnés dans la liste précédente sont utilisés à la forme féminine. En particulier, il faut tout d'abord remarquer l'absence totale de l'utilisation de la forme « maîtresse de conférences » cédant la place à la forme plus préférable et répandue de « maître de conférences » [24], puisque « en France, malgré l'opposition de l'Académie Française, qui affirme que le genre masculin fait office de « neutre » en français, on doit utiliser, depuis 1997, le titres et les noms de professions au féminin dans les textes de l'Administration » [25]. Toutefois, ces règles strictes ne sont pas respectées par les autres pays francophones ; par exemple, en Belgique et en Suisse les textes de l'Administration peuvent être rédigés d'après la féminisation des noms et des titres de professions. En outre, le Québec a développé au cours des années, notamment dès 1979, une rigoureuse tendance à la féminisation linguistique et au respect du genre dans la langue française.

4.1 Perspectives sur les données

Au-delà des formations grammaticales pertinentes au contexte de genre se rapportant à l'ajout de la marque du féminin (ex. chargée, attachée), la tendance générale concernant la féminisation des titres universitaires privilégie le modèle québécois, quant à la dérivation par suffixation faisant référence aux suffixes –eure au lieu de la variété européenne –euse (ex. chercheure ou professeure) **;** mais il y a pourtant le suffixe employé plus fréquemment par le français de l'Hexagone, c'est-à-dire **-**trice, par rapport à des noms de profession typiques tels qu'aut**rice**,

direc**trice** ou coordina**trice**. Quant à ce dernier aspect, ce suffixe-ci est largement utilisé dans notre corpus, surtout dans les formes suivantes :

- Administratrice régionale
- Ancienne directrice
- Collaboratrice scientifique
- Coordinatrice
- Directrice-adjointe
- Fondatrice
- Inspectrice générale
- Médiatrice culturelle
- Rédactrice en chef adjointe
- Traductrice.

Dans les éditions « Synergies des Grands Lacs » de 2013 et 2014, nous avons constaté, entre autres, la présence d'un même titre connu sous deux différentes formes de genre. Dans l'édition 2013, la scientifique concernée se définit premièrement comme « enseignante-chercheure » ; cependant, dans l'édition 2014, son titre devient masculin (enseignant-chercheur) avec l'ajout du titre de « docteur ».

En référence au titre de « docteur », nous pouvons souligner que les variantes « docteure », « doctrice » et « doctoresse » oscillent d'un point de vue lexicographique durant les siècles, tout en préférant de nos jours la première forme épicène, c'est-à-dire « docteur », dans le monde académique francophone [26]. Les significations varient néanmoins au cours des siècles ; par exemple, le terme « doctrice »désignait une femme érudite pendant le XVIIème siècle [27], alors que la forme « doctoresse » est pourtant très peu répandue dans les variétés du français des pays occidentaux, sauf qu'en Suisse, où celle-ci est cependant l'une des variantes utilisées dans le langage courant [28].

Contrairement à l'usage répandu et privilégié parmi les autres scientifiques, il y a des chercheures qui, dans la notice biographique elle-même, se définissent sous titres divers alternant avec le genre masculin et le genre féminin ; par exemple, dans le numéro 10 de « Synergies Europe 2015 », une savante indique respectivement les titres suivants : docteur (m.) – ancien professeur (m.) – fondatrice (f.) – ancienne directrice (f.) – chercheur (m.) – rédactrice en chef (f.). Nous pouvons considérer, en l'occurrence, que ce choix a été dicté soit par la volonté de la scientifique soit par les normes rédactionnelles de la revue. Toutefois, il s'agit d'une déduction donnée par ces alternances orthographiques issues des variations des suffixes et des marques du féminin.

Pour conclure, un autre cas exemplaire à remarquer concerne l'édition « Synergies Europe 2011 », où il y a une scientifique jouant un double rôle dans deux établissements et deux pays différents. La particularité la plus intéressante se rapporte au double titre joué : au Canada, elle se définit comme « professeure adjointe » à la québécoise, alors qu'elle se définit comme « maître de conférences »en France, en évitant la féminisation de son titre à cause des raisons sociolinguistiques expliquées précédemment.

5. Conclusion

Notre étude est axée sur l'analyse linguistique des titres universitaires présents dans les notices biographiques relatives à la revue scientifique francophone « Synergies ». Tout en suivant l'ordre d'idées relevant de l'étude attentive mise en œuvre *a priori* dans la présente contribution, les résultats attendus portent sur la manifestation la plus authentique concernant les enjeux langagiers de genre. Grâce à un corpus se composant de 19 éditions appartenant à ladite revue, allant de l'année 2003 jusqu'à 2017, nous avons pris en compte le genre utilisé par les savantes en indiquant leur titre universitaire dans la biographie personnelle de l'édition publiée tour à tour.

De l'analyse du corpus (voir l'annexe ci-jointe), il est clair que pas toutes les chercheures se sont définies de la même manière étant donné que beaucoup d'entre elles ont préféré préserver la forme masculine au détriment de leur sexe. Par rapport à celles qui ont choisi de féminiser leur titre, nous pouvons constater que la variante au féminin la plus utilisée est la forme canadienne, notamment du Québec, jouant un rôle de pionnier dans l'espace francophone dans la mise en œuvre de politiques linguistiques vouées au respect du genre dans la langue française.

En définitive, nous pouvons voir qu'il n'y a pas, même aujourd'hui, la présence d'une coordination linguistique en matière de féminisation du langage scientifique, voire de celui courant. Dans cette perspective, des normes et / ou des standards langagiers sont nécessaires pour que la politique linguistique de respect du genre puisse être plus stable et égale dans tous les domaines, dans toutes les disciplines et dans tout langage.

Bibliographie

Alexandre DUCHÊNE, Claudine MOÏSE (sous la direction de), *Langage, genre et sexualité*, Laval, Éditions Nota Bene, 2011, p.77.
Anne DISTER, La *féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre en Belgique francophone. État des lieux dans un corpus de presse*. In : G. PURNELLE, C. FAIRON, A. DISTER (dir.), *Cahiers du Cental. Le poids des mots. Actes des 7 journées internationales d'analyse statistique des données textuelles*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, pp. 313-324, 2004.
Edwige KHAZNADAR, *Le sexisme ordinaire du langage. Qu'est l'homme en général ?*, Paris, L'Harmattan, 2015.
Elinor OCHS, *Linguaggio e cultura. Lo sviluppo delle competenze comunicative*, Roma, Carocci, 2006.
Graziella PRIULLA, *C'è differenza. Identità di genere e linguaggi: storie, corpi, immagini e parole*, Milano, FrancoAngeli, 2013.
Guy DEUTSCHER, *La lingua colora il mondo. Come le parole deformano la realtà,* Torino, Bollati Boringhieri, 2013.
Irène THÉRY, *La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l'égalité,* Paris, Odile Jacob, 2007.
Louise-L. LARIVIÈRE, *La féminisation linguistique au Canada et au Québec de 1961 à 2001: affirmation d'une identité francophone et continentale nord-américaine*, « Terminology Standardization & Information Technology », supplément, pp. 89-102, 2004.
Luca GRECO, *Les recherches linguistiques sur le genre : un état de l'art*, Langage et société, 2014/2 n°148, p. 11-29.
Marie-Anne- PAVEAU, *La féminisation des noms de métiers : résistances sociales et solutions linguistiques,* « Le français aujourd'hui » 2002/1 (n°136), p. 121 – 128, p. 127.
Marie-Ève ARBOUR et al., *Féminisation linguistique : étude comparative de l'implantation de variantes féminines marquées au Canada et en Europe*, « Langage et société », 2014/2 n°148, p.

31-51.
Marina YAGUELLO, *Les mots et les femmes*, Paris, Payot & Rivages, 2002.
Marina YAGUELLO, *Les mots ont un sexe*, Paris, Points, 2014.
Paolo Emilio BALBONI, *Parole comuni, culture diverse. Guida alla comunicazione interculturale*, Venezia, Marsilio Editore, 1999.
Pierre LÉON, Parth BHATT, *Structure du français moderne,* Paris, Colin, 2009.
Simone DE BEAUVOIR, *Le deuxième sexe,* Paris, Gallimard, 1950.
Sophie BAILLY, *Les hommes, les femmes et la communication. Mais que vient faire le sexe dans la langue ?,* Paris, L'Harmattan, 2008.
Sylvie OCTOBRE, *Du féminin et du masculin. Genre et trajectoires culturelles,* « Réseaux », n°168-169, 2011.
Thierry BLÖSS, *La Dialectique des rapports hommes-femmes,* Paris, PUF, 2001.
Vincenzo MATERA, *Antropologia culturale e linguistica. Lo studio del linguaggio nel contesto antropologico,* Unicopli, 2005.
Wayne BREKHUS, *Une sociologie de l'indivisibilité : réorienter notre regard,* « Réseaux », 2005, n°129-130.

Annexe

Corpus des scientifiques classées en fonction de l'année de la revue concernée

2003

SYNERGIES – FRANCE 2003
- Marie-Christine Vandoorne (attachée de coopération)
- Chantal Forestal (Maître de conférence)
- Nicole Koulayan (Maître de conférence)

SYNERGIES – ITALIE 2003
- Véronique Deschamps (Attachée de coopération – directrice-adjointe)
- Marie-Christine Vandoorne (Attachée de coopération)
- Alessandra Bino (Enseignante)
- Rosa Calò (inspectrice générale)
- Edvige Costanzo (enseignante)
- Ana Maria Crimi (enseignante)
- Silvana Ferreri (professeur)
- Gisella Langé (inspectrice générale)
- Cristina Lavinio (professeur)
- Giuseppina Lo Duca (professeur associé)
- Mariagrazia Margarito (professeur)
- Michela Mengoli (professeur)
- Nadia Minerva (professeur)

SYNERGIES – MONDE ARABE 2003
- Nicole Koulayan (maître de conférences)
- Chantal Forestal (maître de conférences)

2010

SYNERGIES – EUROPE 2010 n°5
- Maria Helena Arujo e Sà (professeur)
- Filomena Capucho (professeur – docteur)
- Encarnacion Carrasco Perea (docteur – maitre de conférence)
- Maddalena De Carlo (enseignant-chercheur)
- Maria Teresa Garcia Castanyer (enseignante titulaire)
- Marie Christine Jamet (professeur agrégé)
- Martine Le Besnerais (professeur)
- Silvana Marchiaro (professeur)
- Silvia Melo-Pfeifer (chercheur – coordinatrice)
- Ana Cecilia Pérez (professeur)
- Yasmin Pishva (doctorante)
- Christina Reissner (docteur)
- Eulàlia Vilaginés (professeur)

2011

SYNERGIES – EUROPE 2011 n°6
- Jana Beresova (maitre de conférence)
- Anna Butasova (maitre de conférence – auteur – coordinatrice)
- Samira ElAtia (professeure adjointe – chercheure)
- Farahnaz Faez (professeure adjointe)
- Ivana Franic (maitre de conférence)
- Antoinette Gagné (professeure)
- Aline Germain-Rutherford (professeure titulaire et vice-présidente associée)
- Andromaqi Haloçi (Maitre de conférence – didacticienne)
- Dhurata Hoxha (professeur)
- Kherra Nawel (enseignante – maitre assistante classe A – doctorante)
- Françoise Le Lièvre (maitre de conférence)
- Suzanne Majhanovich (professeure émérite – chercheure associée – chercheure principale)
- Sara Mison (assistante de recherche)
- Patricia Monjo (professeure agrégée)
- Enrica Piccardo (professeure ajointe au Canada – maitre de conférence en France)
- Isabelle Puozzo Capron (docteur – chargée d'enseignement)
- Haydée Silvia (professeure-chercheure)
- Shelley Taylor (professeure agrégée)
- Reed Thomas (candidate au doctorant – professeure expérimentée et formatrice)

2012

SYNERGIES – EUROPE 2012 n°7
- Laura Ambrosio (professeur)
- Idsk Bangma (chercheur)
- Mélanie Buser (licenciée – enseignante – collaboratrice scientifique – doctorante)
- Marie-Claude Dansereau (professeur)
- Christine Le Pape Racine (auteur – présidente)
- Irina Lutz (collaboratrice scientifique)
- Gabrielle Meier (lecturer – corédactrice)

- Christiane Pěček (professeur des écoles)
- Holli Schauber (chargée d'eseignement)
- Birgit Schumacher (enseignante – coordinatrice)
- Françoise Sule (professeur)
- Alysse Weinberg (professeur agrégé)

2013

SYNERGIES – AFRIQUE DES GRANDS LACS 2013
- Béatrice Yanzigiye (professeur)
- Julia Ndibnu-Messina Ethé (enseignante-chercheure

SYNERGIES – EUROPE 2013 n°8
- Françoise Schenk (professeur honoraire – docteur)

SYNERGIES – ITALIE 2013 n°9
- Maria Margherita Mattioda (enseignant-chercheur – rédactrice en chef adjointe)
- Cécile Désoutter (enseignant-chercheur)
- Geneviève Tréguer-Felten (chercheur associé)
- Chantal Dompmartin-Normand (maître de conférences)
- Nathalie Thamin (maître de conférences)
- Elisabeth Reiser-Bello Zago (chargée de cours)
- Chiara Buchetti (chargée de recherche)
- Luana Cosenza (chargée de recherche – traductrice – médiatrice culturelle)

2014

SYNERGIES – AFRIQUE DES GRANDS LACS 2014 n°3
- Concilie Bigirimana (chef de département – docteur)
- Julia Ndibnu-Messina Ethé (docteur – enseignant-chercheur)

SYNERGIES – EUROPE 2014 n°9
- Reine Berthelet (chargée de cours)
- Lamprini Kakava (professeur – doctorante)
- Gabrielle Le Tallec-Lloret (Professeur)

SYNERGIES – ITALIE 2014 n°10
- Marie-Berthe Vittoz (rédactrice en chef)
- Maria Margherita Mattioda (rédactrice en chef adjointe)
- Rachele Raus (rédactrice en chef adjointe)

SYNERGIES – MONDE MÉDITERRANÉEN 2014 n°4
- Nelly Carpentier (rédactrice en chef adjointe)
- Sophie Aubin (docteur)
- Chantal Forestal (qualifiée – didacticienne)
- Madeleine Rolle-Boumlic (docteur)

2015

SYNERGIES – AFRIQUE DES GRANDS LACS 2015 n°4
- Milburga Atcero (enseignant-chercheur)
UGANDA
-Béatrice Yanzigiye (enseignant-chercheur – docteur)
- Adeline Simo-Soup (chargée de cours)

SYNERGIES – EUROPE 2015 n°10
- Sophie Aubin (ancienne enseignante – docteur – professeur – rédactrice en chef)
- Marie Berchoud (professeur)
- Clara Ferrão Tavares (docteur – ancien professeur – fondatrice – ancienne directrice – chercheur – rédactrice en chef)
- Laurence Vignes (maître de conférences)

SYNERGIES – ITALIE 2015 n°11
- Marie-Berthe Vittoz (rédactrice en chef)
- Maria Margherita Mattioda (rédactrice en chef adjointe)
- Rachele Raus (rédactrice en chef adjointe)

SYNERGIES – MONDE MÉDITERRANÉEN 2015 n°5
- Nelly Carpentier (rédactrice en chef adjointe)
- Chantal Forestal (qualifiée – didacticienne)

SYNERGIES TUNISIE 2015 n°4
- Inès Sfar (rédactrice en chef adjointe)

2016

SYNERGIES – AFRIQUE DES GRANDS LACS 2016 n°5
- Milburga Atcero (enseignant-chercheur)
- Mathilde Laurens (attachée de coopération éducative)

SYNERGIES – FRANCE 2016 n°10
- Sophie Aubin (Docteur)
- Margaret Siebens (diplômée)
- Evelyne Randé (Conseillère pédagogique)

SYNERGIES – ITALIE 2016 n°12
- Marie-Berthe Vittoz (rédactrice en chef)
- Maria Margherita Mattioda (rédactrice en chef adjointe)
- Rachele Raus (rédactrice en chef adjointe)

SYNERGIES – MONDE ARABE 2016 n°9
- Menga Zaghouani (docteur)

2017

SYNERGIES – AFRIQUE DES GRANDS LACS 2017 n°6
- Julia Ndibnu-Messina Ethé (Maitre de conférence)
- Katrien Snoeck (licenciée agrégée)
- Béatrice Yanzigiye (professeur)

- Johanna Gardrel (administratrice régionale)

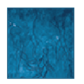
Notes

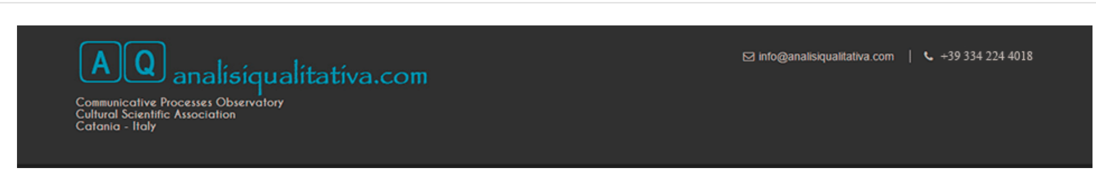
[1] Cf. E. OCHS, *Linguaggio e cultura. Lo sviluppo delle competenze comunicative*, Roma, Carocci, 2006.
[2] Cf. P. LÉON, P. BHATT, *Structure du français moderne,* Paris, Colin, 2009.
[3] Cf. M. YAGUELLO, *Les mots ont un sexe*, Paris, Points, 2014.
[4] Cf. S. OCTOBRE, *Du féminin et du masculin. Genre et trajectoires culturelles,* « Réseaux », n°168-169, 2011.
[5] Cf. P. E. BALBONI, *Parole comuni, culture diverse. Guida alla comunicazione interculturale*, Venezia, Marsilio Editore, 1999.
[6] Cf. G. DEUTSCHER, *La lingua colora il mondo. Come le parole deformano la realtà,* Torino, Bollati Boringhieri, 2013.
[7] Cf. G. PRIULLA, *C'è differenza. Identità di genere e linguaggi: storie, corpi, immagini e parole*, Milano, FrancoAngeli, 2013.
[8] Cf. V. MATERA, *Antropologia culturale e linguistica. Lo studio del linguaggio nel contesto antropologico,* Unicopli, 2005.
[9] Cf. T. BLÖSS, *La Dialectique des rapports hommes-femmes,* Paris, PUF, 2001.
[10] S. DE BEAUVOIR, *Le deuxième sexe,* Paris, Gallimard, 1950.
[11] Cf. W. BREKHUS, *Une sociologie de l'indivisibilité : réorienter notre regard,* « Réseaux », 2005, n°129-130.
[12] Cf. I. THÉRY, *La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l'égalité,* Paris, Odile Jacob, 2007.
[13] Cf. M. YAGUELLO, *Les mots et les femmes*, Paris, Payot & Rivages, 2002.
[14] Cf. S. BAILLY, *Les hommes, les femmes et la communication. Mais que vient faire le sexe dans la langue ?,* Paris, L'Harmattan, 2008.
[15] Cf. M.-A.- PAVEAU, *La féminisation des noms de métiers : résistances sociales et solutions linguistiques,* « Le français aujourd'hui » 2002/1 (n°136), p. 121 – 128, p. 127.
[16] Cf. E. KHAZNADAR, *Le sexisme ordinaire du langage. Qu'est l'homme en général ?*, Paris, L'Harmattan, 2015.
[17] Cf. L. GRECO, *Les recherches linguistiques sur le genre : un état de l'art*, Langage et société, 2014/2 n°148, p. 11-29.
[18] Cf. A. DUCHÊNE, C. MOÏSE (sous la direction de), *Langage, genre et sexualité*, Laval, Éditions Nota Bene, 2011, p.77.
[19] Cf. L.-L. LARIVIÈRE, *La féminisation linguistique au Canada et au Québec de 1961 à 2001: affirmation d'une identité francophone et continentale nord-américaine*, « Terminology Standardization & Information Technology », supplément, pp. 89-102, 2004.
[20] Cf. M.-È. ARBOUR et al., *Féminisation linguistique : étude comparative de l'implantation de variantes féminines marquées au Canada et en Europe*, « Langage et société », 2014/2 n°148, p. 31-51.
[21] Cf. L. GRECO, *op. cit.*, p. 5.
[22] Cf. A. DISTER, La *féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre en Belgique francophone. État des lieux dans un corpus de presse*. In : G.PURNELLE, C. FAIRON, A. DISTER (dir.), *Cahiers du Cental. Le poids des mots. Actes des 7 journées internationales d'analyse statistique des données textuelles*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, pp. 313-324, 2004.
[23] Cf. ARBOUR, M.È., DE NAYVES, H., « Formation sur la rédaction épicène », *Office Québécois de la Langue Française*, 2014. URL : www.oqlf.gouv.qc.ca (ressource en ligne consultée le 10/05/2017).
[24] À cet égard, l'Académie Française précise ce qui suit : « Il convient tout d'abord de rappeler que les seuls féminins français en *-eure* (*prieure, supérieure...*) sont ceux qui proviennent de comparatifs latins en *-or.* Aussi faut-il éviter absolument des néologismes tels que *professeure, ingénieure, auteure, docteure, proviseure, procureure, rapporteure, réviseure,* etc. Certaines formes, parfois rencontrées, sont d'autant plus absurdes que les féminins réguliers correspondants sont parfaitement attestés. Ainsi *chercheure* à la place de *chercheuse, instituteure* à la place d'*institutrice.* On se gardera de même d'user de néologismes comme *agente, cheffe, maîtresse de conférences, écrivaine, autrice...* L'oreille autant que l'intelligence grammaticale devraient prévenir contre de telles aberrations lexicales. » (Cf. URL : http://academie-francaise.fr/actualites/feminisation-des-noms-de-metiers-fonctions-grades-et-titres, ressource en ligne consultée le 10/05/2017).
[25] *Ibidem*, p.9.
[26] Cf. URL www.larousse.fr, ressource en ligne consultée le 10/05/2017.
[27] L'attestation est présente dans la BHVF, à savoir la *Base historique du vocabulaire* français, sous la direction de Bernard Quemada, à l'adresse suivante : www.cnrtl.fr (consulté le 12/05/2017).
[28] L'attestation est présente dans la BDLP-SUISSE, à savoir la *Base de données lexicographiques panfrancophones* à l'adresse suivante www.bdlp.org (consulté le 12/05/2017).

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie

Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France









Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

ÉTUDIER L'ENNEMI AVEC LES CARE STUDIES : L'IDENTITÉ DE GENRE AU SECOURS D'UNE ÉPISTÉMOLOGIE RELATIONNELLE

Isabelle Klein

isabelle.kl26@gmail.com
Doctorante en études de genre au centre d'études féminines de l'université Paris 8. Elle réalise une thèse sur l'expérimentation critique des frontières du féminisme dans le cadre d'entretiens avec des hommes issus de groupes d'hommes semi-thérapeutiques.



Vincentella Périni / Danielle Casanova (Ajaccio 1909 - Auschwitz 1943)

« C. Lachal voit dans la notion d' " ennemi " quatre indications phénoménologiques immédiates : extériorité, hostilité, proximité et ambivalence (1997) » [1].

C'est ces deux derniers points de bascule qui attirent particulièrement mon attention. La forme d'ennemi qui m'intéresse est spécifique, c'est celle de l'antiféminisme, l'ennemi donc, du féminisme. J'ai réalisé un travail d'entretien tout particulièrement avec des hommes issus de ce que le collectif Stop Masculinisme appelle « le masculinisme de gauche », à savoir les groupes d'hommes thérapeutiques. Ces groupes étant construits sur l'idée qu'il existerait une « crise de la masculinité » que les hommes devraient traverser dans la modernité, liée notamment au bouleversement qu'aurait provoqué le féminisme. Dans ce cadre, mon identité de genre « femme » m'a semblé assez vite fondamentale, une identité que j'ai progressivement nommée « point de vue », « positionnement » ou encore « expérience » pour des raisons que j'expliquerai plus en avant. En effet celle-ci influait sur ma perception de ces hommes, sur laquelle je projetais et projette encore tout mon vécu des relations hommes/femmes. Une fois accepté cet état de fait, j'ai très vite été amenée à m'interroger sur la nécessité de mobiliser des caractéristiques considérées comme féminines : l'empathie et l'introspection (qui pourrait s'assimiler à une

empathie envers soi), encore largement considérées comme anti-scientifiques. Tout cela m'a conduite à considérer les limites des démarches tant scientifiques que militantes pour penser l'ambivalence des relations à des objets de recherche problématiques. Il s'agit au fond de répondre à cette question : *« comment l'empathie et l'introspection, caractéristiques dites féminines, peuvent rendre plus précis les savoir recueillis et produits sur des populations problématiques ? »*

Le « masculinisme de gauche » s'est incarné dans mes entretiens dans deux groupes spécifiques : le Man Kind Project (MKP) ou « Nouveaux guerriers » qui organise des « stages d'initiation à la masculinité sacrée » ainsi que des groupes de soutien, et le Réseau homme qui encadre des groupes de parole autogérés. Ces deux groupes possèdent des différences mais c'est avant tout sur leurs points communs que je veux me pencher. L'ambivalence que je ressentais à leur propos était forte, et notamment de mon point de vue de « femme ». En effet, il s'agit du seul endroit que je connais où les hommes travaillent à réveiller leur sensibilité, leur vulnérabilité et leur empathie. Pour autant, j'avais également de nombreuses réserves. N'est-il pas vrai par exemple, comme le dit le groupe Stop Masculinisme, qu'*« en se focalisant sur l'amélioration du bien-être des hommes à travers le dépassement de leurs souffrances personnelles, ces hommes s'empêchent de voir les souffrances des femmes et de reconnaître leurs propres responsabilités dans le maintien des inégalités hommes/femmes »* [2]. N'est-il pas très problématique qu'au MKP, si les « nouveaux guerriers » disent respecter « le féminin » et les femmes, *« ils n'ont de cesse de se plaindre du pouvoir qu'elles détiendraient depuis toujours »* [3]. D'une manière générale, ces hommes font tous état d'un « manque de père», matérialisé par l'ouvrage de référence de ces groupes *Père manquant, fils manqué* [4], qui ressemble bien fort à une nostalgie du patriarcat. Pour documenter ces groupes, j'ai réalisé une quinzaine de cycles de trois entretiens avec une quinzaine d'hommes. Je tenais en effet, à ce qu'il soit possible de reprendre et de repréciser ce que eux ou moi avions dit, et d'installer une relation qui permet d'aller plus en profondeur dans des zones conflictuelles.

En axant mon propos sur l'ambivalence de ce type de groupe, et en faisant une place à l'empathie, je me risque à ce que l'ennemi se dissipe sous mes yeux comme si j'enlevais à un oignon toutes ses peaux pour ne plus rien trouver au centre. De la même manière, en utilisant mon « identité de genre » pour appuyer ma recherche, je fais face à des risques d'essentialisation de ma position. Pour affronter cet équilibre instable, il m'est nécessaire d'affirmer que mon identité de « femme » n'a de sens qu'en rapport avec mon identité de « féministe ». Pour le dire autrement mon identité « de genre » n'a de sens que si elle tend à agrandir ma puissance d'agir en tant que femme. Dans les deux cas, il s'agit d'accueillir l'ambivalence, en restant solidement arrimée à ses intérêts et désirs, sinon quoi celle-ci aurait bien plus de chances de nous dévorer.

Mon objet et ma méthodologie s'articulent autour de la même notion, celle de critique. Critique émise et reçue de-et-sur les groupes d'hommes, de-et-sur les démarches de connaissances qu'elles soient féministes ou militantes. La critique est vue ici comme révélateur de crise, reste à savoir laquelle ou lesquelles : crise du féminisme ? Crise économico-libérale ? Crise psychique ? Ou encore cette si controversée crise de la masculinité ? Reste donc à faire le diagnostic de cette crise et cela à partir d'une identité critique (et crisique), celle d'une femme féministe ; identité critique que je compte développer dans cet article. Je tiens à noter avant toute chose que j'envisage la critique comme un acte d'amitié, d'affinité. Je l'envisage comme Donna Harraway c'est-à-dire comme une possibilité d « intensifier » la relation et les parties en présence [5]. Cet idéal peut semble menacé par le fait que je m'attaque à un potentiel ennemi, que je ne renonce ni à nommer comme tel, ni à envisager comme relation possible et souhaitable. Pourtant, c'est sur ces fondements mouvants que je compte tenter de troquer la binarité ami/ennemi par le processus continuel de la critique, c'est-à-dire de la redéfinition permanente des frontières. Un idéal donc, qui reste impalpable, mais sur lequel je compte pour me guider.

Je montrerai d'abord dans cet article les apports et les limites des approches scientifiques neutres et militantes pour traiter cet objet, notamment en termes de réflexivité. Puis j'expliquerai en quoi les épistémologies du point de vue et les *care studies* me permettent de préciser mon approche. Enfin, je m'attarderai sur les ambivalences du *care* entre hommes pour à l'aide de ces outils. Pour appuyer ma démarche, j'utiliserai largement le « je », comme une tentative d'introduire l'introspection et la relation interpersonnelle comme possibilité d'analyse. Je m'inscris en cela dans la tradition d'une certaine recherche féministe. Je n'ai pas encore retranscrit les entretiens de manière précise, je ne fais donc pas figurer d'extraits d'entretiens ici. Pour autant tout ce que je dis dans cet article s'appuie sur des notes prises après tous les entretiens et des textes que j'ai produits indiquant les récurrences rencontrées pendant ces entretiens.

1. Apports et limites des approches du savoir « neutre » et « militante »

1.1 La neutralité ou « le point de vue nulle part »

Ma démarche s'écarte très explicitement d'une démarche scientifique désintéressée et neutre, et donc de ce point de vue «de nulle part » que définit Sandra Harding. J'adhère à l'idée que le savoir dit « universel » de la science, surtout si la science est humaine, n'est souvent en réalité que le point de vue des dominants, et notamment celui des hommes. Contre lui, affirmer ce que serait un « point de vue de femme » me semble donc fondamental. Pour autant, je ne compte pas affirmer ce point de vue « en contre » mais bien « en rapport ». En effet, il m'a été particulièrement utile de revenir à ce que Jacqueline Feldman appelle *« une entreprise de construction rigoureuse de la connaissance »* [6]. Cet effort d'arrachement aux affects, aux préjugés, ce « consensus » entre scientifiques [7], fondé sur l'expérience et les raisonnements logiques, fut-il issu d'une classe dominante, me semble particulièrement précieux. Il est un rempart puissant au relativisme et la réflexion épistémologique que la démarche scientifique a suscitée ne saurait exister sans cet effort de désintéressement qu'a cherché à produire la science.

Pour autant, mes études en *cultural studies* et études de genre m'ont vite initiée à la façon dont le savoir peut être lié au pouvoir. Les critiques de la science opérées par les féministes et autres mouvements contestataires ont toujours laissé éveillée en moi l'idée qu'aucune production de savoir n'est désintéressée (même si encore une fois l'effort pour la produire est louable). Ici, l'enjeu est bien de produire du savoir intéressant pour une femme-féministe, et plus précisément une femme-féministe qui cherche à entrer en relation avec ce qui lui apparait comme problématique. Loin de moi l'idée donc de me situer « au dessus de la mêlée » [8] puisque ce qui m'intéresse, ce sont les nœuds, ceux dans lesquels moi, sujet de la recherche, et eux-objets de ma recherche nous sommes empêtrés. M'en tirer artificiellement ne me semble pas être la solution. Il

s'agit davantage de trouver une manière de décrire ces nœuds et les efforts pour les démêler. Un effort pour dire la crise, à partir de la crise et non en dehors. Je tiens pourtant à préserver une chose de la démarche scientifique neutre : un effort accru pour ne pas me laisser guider par des affects non interrogés. Il ne s'agit pas non plus d'évacuer l'affect. Ne pas être affectée par la connaissance serait le signe de privilèges, ceux qui atténuent l'enjeu de valoriser telle ou telle connaissance. Ne pas être affectée ne serait pas être davantage objective mais davantage protégée.

1.2 Le point de vue militant ou le point de vue du bien

Pour traiter ce qui apparaît comme l'ennemi, les études sur les masculinismes pourraient me convenir davantage. Ce sont des recherches clairement engagées, aux objectifs stratégiques clairs. Mais précisément, cela ne correspond pas au positionnement que je revendique, à savoir un positionnement en crise. Je me situe ainsi dans la lignée de Judith Butler qui insiste sur l'identité (et précisément celle de femme) comme « source d'angoisse » et « terrain de dispute »[9]. Ainsi, un point de vue est par nature en crise, la fixité apparente de certains points de vue est lié à la préservation, ou à l'acquisition d'une position de pouvoir, rejouant ainsi comme l'évoque Judith Butler « la suppression de l'autre » [10]. Penser à partir d'une identité en crise veut dire penser à partir d'une position où les délimitations du bien ou du mal ne sont pas définies a priori mais dans l'expérience. Cela veut dire également qu'elle est vulnérable aux bouleversements émotionnels. Selon moi, il y a dans le positionnement militant une volonté de prendre le pouvoir, notamment en figeant certaines idées, par exemple en évacuant tout ce qui peut ressembler, même de loin, à de l'essentialisme ou à une défense des droits des hommes.

Si je critique cette approche, j'affirme également en avoir besoin car il est une forme de sécurité à laquelle je peux revenir quand le terrain est trop douloureux ou source de confusion trop grande. J'ai besoin de personnes qui ont des idées claires sur les limites entre féminisme et antiféminisme même si je n'y souscris pas. Il s'agit, tout comme la démarche scientifique neutre, de repères qui m'évitent de me perdre et qui doivent constituer une forme de structure. Ce genre d'approche militante me permet de reconsolider ma grille d'analyse quand elle a été trop altérée, même si je peux de nouveau la modifier par la suite. Certains éléments de cette grille ne m'ont pas quittée et j'y ferai d'ailleurs référence tout au long de cet article. Je m'appuie notamment sur deux idées. La première est celle selon laquelle la fameuse « crise de la masculinité » et ce genre de groupes d'hommes thérapeutiques tournent autour d'un enjeu de réappropriation de pouvoir. Ainsi *« leurs actions (celles des groupes d'hommes en question) conduisent toujours (je remettrais peut être ici en question l'adverbe) à relativiser voire à nier la domination masculine* [11] *et marquent une « crainte des hommes de voir disparaître leurs espaces privilégiés de pouvoir* [12] *»*.

La seconde idée concerne la démarche de ces groupes d'hommes comme dépolitisation des rapports hommes/femme. Elle agit ainsi non *« comme dénigrement direct des femmes, mais comme esquive de ce que supporte le féminisme, à savoir la dimension politique qui habite les rapports de sexe même si elle ne les épuise pas »* [13]. Ainsi, la dimension psychologique est souvent privilégiée par rapport à la dimension politique. Ainsi, *« la bonne volonté des couples, et particulièrement celle des couples parents, est dès lors envisagée comme condition suffisante pour contrer l'inégalité entre les sexes »* [14].

Je suis consciente également que si je suis à même de développer un point de vue nuancé sur la question c'est qu'en quelque sorte je me sens protégée par ces discours et peut me placer en « bonne féministe » face à certains hommes ayant peur des « féministes agressives ». Je ne fais donc de la position de « bonne féministe » que m'ont parfois renvoyée les hommes que j'ai vus en entretien, une preuve de vertu ou une vérité. C'est bien une position qui a été rendue possible par l'existence du type de pensée « militant ».

Mon travail a consisté à prendre comme un point de départ ces lectures de l'ennemi et de les mettre à l'épreuve d'une identité en crise. Une identité en crise qui du fait de cette crise éprouve le besoin de se positionner précisément pour progresser dans sa recherche. Cela a pour but de produire un contrepied à ce que j'identifie comme une forme de reproduction du « virilisme scientifique » que j'évoquais précédemment. J'essaie ainsi de me démarquer non seulement d'un universel en général qui serait celui de la science, mais aussi d'un militantisme abstrait, qui serait par essence du « bon côté » de la barrière morale.

Ce bon côté est caractérisé par une émotion : l'indignation (ou la colère). En cela, la démarche de connaissance type militante s'écarte on ne peut plus explicitement de la démarche scientifique neutre qui se revendique détachée de l'affect. Dans *Un monde sans pitié*, Patricia Paperman parle de l'indignation comme d'une émotion courante dans la lutte contre les injustices. Dans ce mode dit-elle *« l'indignation résorbe la difficulté en identifiant un responsable – persécuteur – sur lequel porte l'accusation. Ce sont les causes du malheur et non plus les malheureux qui occupent l'attention. Ainsi, ce n'est plus autour de la particularité de la souffrance que s'organise l'expression de la réaction, mais autour des causes sociales qui produisent ce malheur»*. Ainsi, la *« crise de la masculinité qu'affirment traverser les hommes des groupes d'hommes est perçue, sous le prisme de l'indignation, uniquement sous son aspect stratégique ; c'est-à-dire sous sa volonté de se réapproprier un pouvoir masculin, paraissant plus friable depuis la montée du féminisme »*.

En ce qui me concerne, j'ai mis beaucoup de temps à ressentir une réelle indignation, et suis plus prompte à ressentir de la compassion, y compris pour les auteurs de violence. Sur ce point, je remercie Francis Dupuis Deri, peu ou prou le chef de file de la pensée militante sur l'antiféminisme, de me rappeler que *« puisque les femmes sont socialisées et encouragées à prendre soin physiquement et psychologiquement des autres, y compris des hommes, elles risquent d'être très sensibles devant des hommes qui se lamentent de souffrir à cause du féminisme »*. Pour autant, il me semble qu'il y a un risque à se concentrer sur l'aspect victimaire de ce comportement et non pas sur les possibilités de connaissance que peut apporter l'empathie, et notamment la capacité à appréhender et comprendre d'autres points de vue, non seulement dans leurs affects mais également dans leur logique. Il y a le risque que soit ici à l'œuvre une forme de dévalorisation des caractéristiques féminines, y compris et surtout lorsque cette tendance à l'empathie est notée chez les femmes « parce qu'elles sont des femmes ». Une façon de revaloriser cette attitude serait de donner à l'empathie une puissance auto-critique. En d'autres termes, l'empathie permettrait de réviser ses connaissances, de les mettre à l'épreuve, ce qui est une forme de connaissance. Il ne s'agit pas de dire qu'il faut privilégier la compassion empathique à l'indignation. Il s'agit de dire qu'il faut laisser une place à cette dernière émotion, non seulement en termes de qualité humaine mais bien de démarche de connaissance. Il s'agit également de faire particulièrement attention lorsqu'on décrédibilise le discours d'une femme

parce qu'il ferait preuve de « sentimentalisme » et interroger en soi ses tendances misogynes, et cela y compris si on est une femme.

Cela étant dit, plusieurs problèmes se posent. En premier lieu, une des plus lourdes accusations que les féministes s'adressent entre elles aujourd'hui pour se discréditer est l'accusation d' « essentialisme », ou pour le dire autrement l'accusation de réifier la nature des -ou pire de la-femme(s). Ré-introduire les identités de genre dans la recherche est donc hautement problématique car cela risque de réveiller ce type d'accusation. En second lieu, se rendre disponible à la critique lorsqu'on est soit même en état de faiblesse ou d'infériorité structurelle, par exemple en étant une femme, n'améliore pas nécessairement la connaissance. En dernier lieu, je souscris à l'idée que *« les discours de crise de la masculinité agissent comme une stratégie rhétorique pour discréditer des femmes qui s'émancipent, ou cherchent à s'émanciper, et qui sont désignées comme la cause de la crise »* [15]. Si j'entends percevoir la crise de la masculinité autrement que comme un pur discours stratégique, je ne souhaite pas pour autant évacuer cette dimension, qui me semble effectivement à l'œuvre. Il y a donc un enjeu à faire coexister ces grilles de lecture.

Je montrerai par la suite comment les épistémologies du point de vue ainsi que les *cares studies* me permettent de penser à la fois l'exploitation de mon identité de genre et ces problèmes qui se posent.

Avant cela, je vais me contenter de souligner ce qu'il y a de problématique à considérer comme des stratégies a priori conscientes, les discours de la crise de la masculinité. Parler de stratégie pour moi c'est envisager les individus dominants comme capables de calculs conscients maximisant en permanence leurs intérêts. Il me semble que c'est une vision fausse de la domination. Il me suffit pour ma part de songer à toutes les dominations que je peux exercer dans ma vie en tant que blanche, plutôt à l'abri du besoin, valide. Je ne passe pas mon temps à asseoir ma domination consciemment et à la maximiser. Pour autant, je constate chez moi parfois une inconscience ou un manque d'empathie vis à a vis de la souffrance de personnes discriminées pour leur origine, classe, handicap. Des souffrances a priori plus légères et qui n'ont pas de rapport avec une oppression subie peuvent prendre une place considérable. Je m'appuie ici notamment sur Donna Harraway qui insiste sur l'idée que « l'innocence a fait suffisamment de dégâts ». Il est donc dans un premier temps pour moi important de souligner que si la « crise de la masculinité » sert à justifier dans bien des cas une forme de retour à la nature et à appuyer les supposés dégâts du féminisme, cela n'invalide pas la souffrance dont parlent ces hommes.

Selon moi, il est nécessaire de prendre en compte la nature de cette émotion sans l'évacuer comme un simple artifice rhétorique recouvrant le vide froid de la domination. Par ailleurs, considérer comme réelle l'émotion des hommes interrogés permet d'aborder la notion de la crise de la masculinité sous un autre biais. Et si cette crise incluait d'autres éléments de crise que celle de la masculinité ? On peut citer par exemple, celle du travail et notamment de la perte de sens qui lui est corrélée ou plus généralement une fragilité psychique et/ou existencielle ? Cette hypothèse n'est pas issue de pures spéculations mais bien des entretiens que j'ai menés et qui parfois faisaient peu état de leur difficulté avec la masculinité et davantage de leurs difficultés au travail, ou plus généralement à exister ainsi que des parcours thérapeutiques très divers qui leur ont permis d'affronter ces difficultés. Prendre en compte la réalité des émotions de ces hommes me permet donc d'introduire une lecture intersectionnelle qui invite *« à penser la pluralité des formes de domination (en particulier sexe, race et classe) et la complexité de leurs articulations »* [16]. On peut ainsi prendre en compte dans l'analyse de cette crise non seulement le système patriarcal mais également capitaliste et validiste (qui valorise les personnes en parfaite santé physique et psychique).

Par ailleurs, si effectivement *« les hommes blancs bourgeois prétendent régulièrement être en crise dans l'histoire »* [17], n'est ce pas une bonne occasion d'étudier les mécanismes et notamment émotionnels, des dominants ? Comme le dit Edgar Morin tout système (le patriarcat y compris, donc) doit affronter la crise. La considérer comme telle c'est se donner la possibilité d'en observer les rouages, et également les façons dont elle peut à la fois être « source de progrès (…) ou de régression ». En effet, toujours selon Edgar Morin, un système a plusieurs options pour affronter les antagonismes : soit en les intégrant, soit en renouvelant son énergie et son organisation, ou soit en s'auto défendant.

Je ne sais pas si je fais partie des « féministes optimistes » dont parle Francis Dupuis Deri qui espèrent que « que cette crise poussera les hommes à réinventer une masculinité plus ouverte à l'expression de leur « sensibilité » [18]. Ce qui m'apparait c'est la nécessité de me mettre en relation avec ce qui existe, à savoir des hommes (et des femmes) perpétuellement en lutte avec les idéaux et les pratiques du féminisme ; perpétuellement « en crise » avec les idéaux qu'ils défendent ou contre lesquels ils se battent. Je vais introduire par la suite comment les épistémologies du point de vue et les *care studies* me permettent de produire ce genre de relation.

2. Les « voix différentes » des épistémologies du point de vue et des care studies

2.1 Point de vue situé et partialité volontaire

Une notion va me permettre d'introduire les caractéristiques dites « féminines » du rapport au savoir sans pour autant céder à la soumission volontaire. Il s'agit de la notion d' « expérience » et notamment d' « expérience de femme ». Cette notion peut aisément d'ailleurs remplacer celle d'identité, qui peut sembler vague et trop figée. Mais c'est aussi un concept scientifique, qui indique les conditions dans lesquelles on va observer une réalité. Or, c'est bien cela qui m'intéresse dans la notion d'expérience : quels contours le vécu d'une femme donne t'il à la production de savoir ?

Il m'importe dans tous les cas de ne pas faire de cette notion d'expérience quelque chose qu'on ne peut pas interroger, remettre en cause. Aux « Nouveaux guerriers », l'expérience semble valoir lieu de discours et il est courant de dire qu' elle est irracontable. Ce qui justifie le secret dans lequel est mené l'initiation. Au contraire je me rallie à Joan Scott qui insiste sur le fait que *« l'expérience ne peut être considérée comme un matériau brut sur lequel les chercheur-e-s pourraient travailler directement : les expériences sont toujours médiatisées et font donc l'objet d'interprétations. L'expérience et le savoir ne sont pas des choses équivalentes : Scott définit le savoir comme une construction qui s'efforce d'expliquer et de comprendre l'expérience »* [19].

Partir des épistémologies du point de vue, c'est donc donner toute sa place à ce que pourrait être une « expérience de femme », sans considérer comme évident ce que sont une expérience, et une femme. Au contraire, il s'agit de prendre ces concepts comme essentiellement problématiques. La revendication féministe initiale l'est déjà. En effet, comme le dit Joan Scott, il s'agit de revendiquer une égalité de traitement sur la base d'une identité spécifique que l'on est obligé « d'affirmer et de refuser à la fois » [20].

Parler de vie de femme ne fait pas non plus *« référence à un statut biologique ou à l'exaltation d'une quelconque identité féminine »* mais à *« un ensemble relationnel imprégné de rapports de pouvoir »* [21]. Il s'agit donc d'une approche *« matérialiste dans un sens marxiste, clairement du côté de l'exploration des conditions historiques et sociales qui concourent à la création des subjectivités et qui marquent leur rapport au monde »* [22].

Il ne s'agit pas « de retour à un fondement », rejetant toute nostalgie pour des situations idéales. Il ne s'agit pas de revenir à ce que serait la « vraie » féminité, mais bien de conscientiser ce qu'implique en termes de construction de points de vue le fait d'être née femme dans un système patriarcal. Cela suppose *« qu'une véritable objectivité en science implique que les positionnements politiques des scientifiques doivent être conscients et explicites quant à leur caractère historiquement et socialement situés »* [231]. En d'autres termes, il s'agit d'objectiver le sujet connaissant. Cette précision est essentielle car, de la même manière qu'il y a une forme de sacralisation de l'expérience chez les groupes d'hommes, il y a aussi souvent une nostalgie d'une complémentarité des sexes bien ordonnée. Il m'importe de me détacher de cette position, sans pour autant céder à l'universalisme.

Christine Delphy fait de l' « expérience des femmes » un privilège épistémique. Puisque les femmes ont moins intérêt à légitimer le système, elles produiraient une connaissance plus objective car détachée de l'impératif de produire une connaissance favorisant ce système. Pour ma part, l'expérience de femme ne doit pas servir de protection morale. Il ne s'agit pas de se ressourcer *« sur le privilège de l'accès à la plus grande oppression dans la hiérarchie des souffrances, ni dans une position latente de supériorité morale, ni sur des subjectivités incarnées dont la seule identité politique serait celle d'être dans une position de victime normalisée en innocence »* [24].

Se demander quoi faire de son expérience de femme lorsqu'on étudie un sujet polémique tel que les masculinistes me semble particulièrement important pour faire ressortir les contradictions et les ambiguïtés de ce type de groupe et de mon positionnement. Je peux exister dans cette recherche avec les ambivalences de mon rapport aux hommes. Je peux faire tenir ensemble deux formes de compassion : celle induite par les rapports de pouvoir et qui m'empêchent de voir mon propre intérêt ; celle qui me rend sensible à des informations hors de ma portée si j'étais restée hermétique aux souffrances de ces hommes. De plus si j'accepte que cette dite « expérience de femme » est en crise et que cette crise s'insère dans un réseau de rapports de pouvoir (notamment le patriarcat), je peux me mettre plus facilement en rapport avec l'identité en crise d'hommes, eux même insérés dans des rapports de pouvoir. En d'autres termes, penser avec la nature mouvante de l'expérience permet de penser la crise non pas comme une alternative à la pensée du pouvoir, mais bien comme la possibilité d'en décortiquer les symptômes. Selon Maria Puig de la Bellasca, *« parler de l'identité même que l'on critique se traduit par une ambivalence et une tension qui est (…) une des sources majeures de la pensée féministe »*.

2.2 Care studies, re-penser l'empathie ?

Il est une approche que je voudrais développer ici et qui tente d'intégrer les caractéristiques dites féminines comme l'empathie, et plus généralement la capacité à être affectée, dans la recherche. Ce courant de pensée fait pour autant très attention à ne pas essentialiser la « nature des femmes », même si des accusations d'essentialisme lui ont été faites. Il s'agit des *care studies*. Ces dernières s'attellent à revaloriser « les sentiments et les engagements émotionnels, souvent identifiés comme traits marquants de l'éthique du *care* ». Ainsi nous sommes conviés à *« apprécier le déplacement opéré dès lors qu'on cesse de les présupposer irrationnels, aveugles, ou trop particuliers »* [25].

L'approche philosophique du *care* n'a pas pour but de faire rentrer les femmes dans le rang des tâches de soin auxquelles elles seraient naturellement dédiées, mais plutôt de valoriser un type d'analyse qui reste largement discrédité par la plupart des approches légitimes. *« Gilligan a clairement montré la flexibilité de son approche : elle fait de la justice et du* care *deux tonalités ou voix, peut-être rivales, mais présentes en chacun. La voix du* care *étant moins rapidement étouffée chez les filles que chez les garçons »* [26]. C'est ce type d'analyse qui *« met en évidence la manière dont opèrent les préjugés à l'égard des points de vue de femmes : en décourageant leur expression, en méconnaissant les ressources morales issues de leurs expériences sociales, en interprétant le souci des autres comme une recherche d'approbation ou une forme de servilité »* [27]. Par ce genre d'analyse systématique, toute capacité à être affectée est une preuve de faiblesse. Toute capacité d'introspection est du nombrilisme. Comme le dit Patricia Paperman dans *Care et sentiments* : *« disqualifiés comme privés, irrationnels, les émotions et les sentiments sont couramment rejetés du domaine de la sociologie normale (au sens où Kuhn parle de « science normale ») parce qu'ils manifestent un sens subjectif, entendre par là mineur, du monde social, ni tout à fait en phase avec le monde du sens commun, ni tout à fait compréhensible comme expressions d'une évaluation ou d'un jugement moral »* [28].

Les émotions apparaissent comme un stade inférieur de la morale. Or, comme Gilligan l'affirme : *« les critères qui disent ce qui est bien, mal, valorisable, méprisable se présentent comme universels mais sont de fait ceux d'une société patriarcale : des critères masculins, au sens de valeurs issues de la domination masculine et destinés à la confirmer »* [29].

Ce qui m'intéresse ici et plus généralement dans mon travail c'est utiliser les approches du *care* non pas pour étudier les activités de *care* mais bien pour tirer parti du renouvellement épistémique auquel il nous convie. Ce renouvellement c'est celui de la revalorisation de l'émotion comme information et non comme brouillage, y compris lorsqu'il s'agit d'une émotion suscitée par un ennemi potentiel.

Carol Gilligan entend faire entendre avec cette approche « Une voix différente » [30]. Il y a pour moi là un savoir qui n'est plus seulement basé sur la « connaissance » qui implique une démarche de savoir mécanique où les processus humains sont gommés. Il s'agit d'une démarche de *reconnaissance* où l'acte de savoir est un acte relationnel qui implique l'interrogation de ses affects et de ceux des autres.

Il n'est évidemment pas toujours possible de produire une relation un tant soit peu équilibrée avec ce qu'on considère comme l'ennemi. C'est pourquoi l'approche que je nomme militante reste fondamentalement utile pour affronter ces cas là. Pour autant, je voudrais donner une chance aux relations qui peuvent se créer avec des supposés antagonismes, et de considérer les ambivalences de ceux-ci comme des possibilités voire comme des promesses de relation. Cette démarche peut permettre d'aborder des groupes clairement problématiques, mais également ce qui est problématique dans des groupes ou des personnes a priori « de son côté », que l'on aurait tendance à appeler « nos amis ». De fait, je n'étudie pas ici une population de tortionnaires comme c'est le cas dans l'article « Soigner l'ennemi ». Dans ce travail, je suis en relation avec une population d'hommes avec qui j'entretiens un rapport ambivalent, qui ressemble très fort aux relations que je vis dans mon quotidien.

La proposition que je souhaite faire est donc d'encadrer des relations « à risque » (mais toute relation n'est-elle pas risquée ?) dans lesquelles la perspective relationnelle et la démarche de connaissance se nourrissent l'une l'autre. Dans ce cadre, l'acceptation de l'émotion est l'acceptation de la mobilité et de la partialité de son point de vue. Le problème dans la distinction relativisme/universalisme est que l'on associe généralement la partialité des points de vue à une équivalence entre tous. Ce n'est pas du tout le cas si on veut bien prendre la peine d'analyser la singularité de chacun des points de vue, et les conditions matérielles qui les déterminent. Accepter ses émotions comme une possibilité de savoir, c'est aussi accepter que ce savoir soit limité, non pas par un pouvoir dont on pourrait se débarrasser (patriarcat, capitalisme ou autre) mais par notre condition d'être humain mortel et incapable de prendre « la place de dieu », c'est-à-dire d'avoir accès à tous les points de vue en proportions égales.

Il s'agit de prendre le pari qu'il est possible « de prendre en compte la position de l'autre » [31] y compris s'il s'agit d'un autre potentiellement dominant, agressif ou violent. Il s'agit de chercher à considérer ce qui apparaît comme un antagonisme pur comme « conscience oppositionnelle » qui peut pousser par excellence « à se redéfinir » comme l'évoque Maria Puig De la Bellasca [32]. Les groupes d'hommes thérapeutiques que j'étudie sont à mon sens un bon point de départ pour ce type d'analyse car ouverts à la relation, et porteurs d'ambivalences plus ou moins marquées vis-à-vis du féminisme. Là où je pourrais incarner cette « féministe optimiste » que décrit Francis Dupuis Deri, ce n'est pas tant dans la croyance que ces hommes pourraient travailler à détruire le patriarcat de l'intérieur (pari bien audacieux s'il en est) mais plutôt dans celle d'un espace de dialogue fructueux entre eux et les féministes.

En d'autres termes, ma démarche est de m'interroger sur la façon dont les épistémologies du *care* peuvent documenter-et permettre une situation d'interpellation mutuelle potentiellement utile. J'espère ainsi me donner accès à plus de complexité sans pour autant perdre consciences des rapports de pouvoir inégalitaires entre hommes et femmes et les moyens d'agir sur eux. Ce qui est certain, c'est que ce qui est ressorti de ces entretiens est une image plus claire de mes convictions et de leurs zones de trouble et d'incertitude. Les conditions de mes entretiens cherchent autant que possible à permettre cette recherche d'information dans la relation. En effet, je favorise des cycles d'entretiens et non des entretiens isolés, et je ne fais pas que recueillir des informations sur ces groupes, je tâche d'y réagir avec le plus de conscience et de parcimonie possible. Cela me permet de recueillir, en plus des discours impersonnels qu'ils me donnent, le fruit d'une situation d'interpellation réciproque.

Ce qui me pose particulièrement question est la façon de revendiquer, pour ces hommes, une forme de droit à prendre soin (*care*) d'eux même entre eux. Pour le collectif Stop Masculinisme, *« choisir les avantages du masculin et du féminin et délaisser leurs mauvais côtés respectifs pourrait apporter un grand confort »* [33]. Comment lire ce besoin de prendre soin de soin de soi avec les éthiques du *care,* c'est-à-dire dans une démarche qui entend lire l'acte de soin comme une « voix différente » inséré dans des rapports de pouvoir ?

3. Prendre soin de soin en tant qu'homme, quelles ambivalences ?

3.1 La nécessité de prendre soin de ma position de chercheuse

Pour analyser la façon qu'ont ces hommes de prendre soin d'eux, il m'est apparu qu'il fallait d'abord me protéger, donc prendre soin de moi. Ici, cette action de *care* ne sert pas seulement à préserver ma sante psychique mais également ma capacité à recevoir les informations que l'on me donnait et à les analyser au mieux.

Pour cela, j'ai été amenée à m'intéresser aux techniques de développement personnel des groupes que j'ai étudiés. J'ai également pris soin de mes limites émotionnelles en ne laissant pas les hommes interrogés prendre le contrôle de l'analyse de ma vulnérabilité. La question est d'importance puisque je leur faisais effectivement part d'un certain nombre d'éléments de ma vie personnelle.

Selon moi, un regard inspiré du *care* qui s'intéresse à la dynamique de l'ennemi ne peut faire l'économie de la gestion émotionnelle. Ainsi, produire une analyse qui comme Joan Tronto le définit « comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend -nos corps-, -nous même-etnotre environnement (c'est moi qui souligne) ».

Ainsi, si je ne veux pas reproduire les modèles féminin (de soin excessif à l'autre) et masculin (d'action plutôt que de soin), les épistémologies du *care* m'ont invitée à prendre soin de ma capacité à recevoir et comprendre posément les informations. Cet accent porté sur la prise en compte de mes limites émotionnelles me permet d'aborder les groupes d'hommes dans un cadre éthique qui n'est pas « idéalisé » [34] mais qui « s'accorde aux particularités du contexte et des individus qu'elle affecte » [35]. De part cette dynamique, je pouvais partager avec mes interlocuteurs un souci commun du développement personnel, tout en gardant ma grille féministe et en la confrontant à leurs pratiques et discours.

Il s'agit bien dans ce contexte de voir quelles informations je peux atteindre dans une relation vécue avec mon objet de recherche. Les termes de cette relation sont à inventer, ils ne doivent pas selon moi, ni reproduire un rapport viril à l'objet, ni un rapport de sacrifice ou de soin. J'entends promouvoir une approche ambivalente nourrie de ces deux identités, de leur malléabilité et possibilités d'évolution. Dans ce cadre, j'ai notamment pu développer ma capacité à exprimer ce qui me semblait nécessaire, sans me sentir coupable de blesser les hommes interrogés, et sans

recevoir de feedback négatif. J'ai donc pu explorer plusieurs dimensions de ce que peut constituer une « expérience de femme ».

Il m'est apparu, qu'il y avait quelque chose en plus de la dimension sociale et plus particulièrement de la nécessité de « garder la face » [36], ce phénomène que décrit Irving Goffman pour analyser les interactions sociales. Il y avait un enjeu de reconnaissance pour eux, comme pour moi. Or, Joan Tronto indique que la prise en compte (qui peut être un équivalent de « reconnaissance ») de la souffrance d'autrui est la première étape de l'action de *care* [37]. Cette dimension de la reconnaissance n'est pas sans ambivalence. Judith Butler évoque très bien la situation où l'on demande de la reconnaissance dans l'ouvrage *Le récit de soi* [38]. Cette reconnaissance est demandée *a priori* dans les cadres de la personne à qui l'on demande. En l'occurrence, demander la reconnaissance c'est autant être vu qu'être invisibilisé, car pris dans les cadres de l'autre. J'ai donc également progressivement fait le deuil de reconnaître entièrement la souffrance de ces hommes et que la mienne soit entièrement reconnue. Il y a donc dans ce cadre relationnel une forme de crise de la reconnaissance.

3.2 Contextualiser le care entre hommes dans les rapports de pouvoir

Dans le contexte du patriarcat, les difficultés émotionnelles des femmes continuent d'être considérées comme du sentimentalisme, de la psychologisation à outrance, tandis que certains sentiments des hommes sont légitimés. Colère, souffrance, violence restent des prétextes voire des arguments qui paraissent tout à fait sensés pour justifier les comportements de violence, d'autoritarisme ou de viol. Cela étant, les progrès du féminisme ont aussi commencé à sanctionner ces comportements et la légitimation qui permet leur existence. Dans ces groupes, il m'apparaît que sont travaillés la colère, la violence et la souffrance de manière à être mieux adaptés à une société plus féministe, ce qui ne veut pas dire sortie du patriarcat. En effet, comme le Collectif anti-masculinisme le dit : Que quelques hommes se mettent en effet à exprimer émotions, souffrances et empathie n'a pas comme conséquence la fin de la domination masculine [39].

Ainsi, si la plupart des hommes affirment aimer entendre « les femmes parler d'elles », ils peuvent avoir plus de mal à entendre les souffrances spécifiquement féminines. Cette donnée semble, cela dit, atténuée lorsque les hommes en viennent à participer à des groupes mixtes. De manière générale, l'enjeu de ne se retrouver qu'entres hommes n'est que peu problématisé en termes de rapports aux femmes et encore moins de rapports de pouvoir. Il y a une forme d'évidence aux bienfaits de ce type de réunion qui s'appuie sur l'idée plus que discutable que les hommes vivent dans un univers trop féminisé, un univers initialement dominé par… leur mère. Dans ce cadre, il n'est donc pas étonnant que j'ai pu ressentir une condescendance propre au paternalisme pour les souffrances que je pouvais ressentir « en tant que femme ». J'ai également beaucoup entendu décrire la « colère » des féministes comme une faiblesse psychique des femmes concernées. Ce regard sur les femmes s'intègre à une perception des relations hommes/femme proche des philosophies orientales opposant le yin (féminin) au yang (masculin), tout en affirmant, dans une certaine mesure comment l'un est contenu dans l'autre. Dans ce contexte, il y a une forme de douceur en tant qu'absence d'agressivité qui reste associé aux femmes. J'ai entendu notamment une porte-parole du groupe Woman Within (équivalent féminin du MKP) dire dans une cérémonie de retour d'hommes [40], qu'elle avait trouvé « une puissance de femmes sans agressivité ». Prendre soin de soi, pour un homme dans ce contexte, s'assimile à prendre soin d'une certaine idée de la masculinité comme tolérant l'agressivité et la refusant à d'autres. Cette donnée est d'autant plus importante qu'est évoquée, particulièrement chez les nouveaux guerriers, une masculinité et une féminité « sacrée ».

Une deuxième dimension ambivalente du soin de soi peut être évoquée. C'est l'idée que le soin de soi est une alternative à la position de victime. Ce qui est problématique là dedans, c'est de faire comme si le statut de victime n'était jamais utile et ne dévoilait jamais précisément des situations de pouvoir inégalitaires, comme c'est le cas entre les hommes et les femmes. Pour autant, se responsabiliser de ses émotions en tant que femme n'est pas contraire à l'épanouissement. En effet, cela peut donner une forme de puissance d'agir, une « response ability » comme le découpage du mot en anglais l'exprime beaucoup mieux. Prendre ses responsabilités vis-à-vis de ses émotions ne serait ce pas précisément une manière d'inclure les connaissances issues de ses émotions sans se laisser déborder par elles ? De la même manière, se responsabiliser de ses émotions en tant qu'hommes, c'est être capable d'assumer les émotions que l'on produit chez l'autre sans s'en dédouaner. Il est nécessaire d'articuler cette notion de victime, de responsabilité avec celle de justice, articulation que je ne pourrais pas développer ici.

Les problèmes liés à la non-problématisation des rapports de pouvoir et à la non-victimisation joue selon moi, tant avec les normes patriarcales qu'avec les normes du développement personnel ; normes qui ne sont sans doute pas étrangères l'une à l'autre. Dans les deux cas peut apparaître cette maxime qui voudrait que « quand on veut, on peut ». Aucun handicap structurel ne saurait décourager un individu de vivre pleinement sa vie et il ne peut attribuer ses échecs qu'à lui-même et à sa façon de voir et d'agir dans la vie. Ainsi, ce qui pose problème, ce n'est pas tant le soin que sa dépolitisation. Mon positionnement de femme-féministe m'a permis ici de rester à la fois dans une attention bienveillante aux actes de *care*, dans une perception du réel incluant les différences structurelles entre hommes et femmes et dans une dynamique d'agrandissement de ma puissance d'agir qui ne soit pas normée par mon sexe ou mon genre. Ici la féminité dont il est question n'est absolument pas « sacrée » mais distordue, expérimentée, travaillée par les rapports de pouvoir et la résistance à ces derniers ainsi que par les autres éléments de définition identitaire et d'oppression.

Conclusion

Finalement, n'y a-t-il pas quelque raison à se réjouir que les dominants souffrent de leur état de dominant, et notamment de la mauvaise qualité de relation que cela occasionne ? Est-ce que la nature de cette « crise » n'est pas inédite sur ce point ? Certes, non cela n'invalide pas le patriarcat, bien loin de là. Pour autant, les possibilités (et les volontés) de dialogue qui lui sont liées ne sont-elles pas exploitables ? Est-ce que considérer ces possibilités, c'est nécessairement être prise dans un optimisme naïf? Selon moi, il s'agit de prendre en compte la dimension non-idéale des rapports que les femmes entretiennent avec les hommes, et notamment les situations d'interdépendance imprégnées de rapports de pouvoir. Il s'agit de bien considérer les rapports hommes/femmes plongés dans les rapports de pouvoir et non pas dans un dehors qui n'est atteint que dans de rares endroits, voire pas du tout. Ainsi, sous cet angle, *« une société bonne ne pourra être définie simplement comme une société libérée des rapports de domination ou comme une société d'individus autonomes »* [41]. Dans ce cadre, perpétuellement violent pour tous à des

échelles diverses, le *care* et le *caring* ne sont pas des questions de femmes ; ce sont des préoccupations humaines.

Ainsi, il s'agit ni de retourner sa veste en faveur des masculinistes, ou d'en garder l'impeccable mise féministe mais d'observer les endroits où elle ne sera jamais parfaitement ajustée sans pour autant avoir la nécessité de la changer. L'expérience de femme, plus que l'identité de genre me permet de saisir ces ambivalences de la manière dont elles s'imposent directement à moi, émotionnellement et matériellement. Il s'agit de ne pas dévaloriser cette « expérience » pour la faire entrer d'autorité dans une grille qui soit neutre ou strictement militante. Il ne s'agit pas non plus de la glorifier ou d'en faire un modèle de pureté débarrassée de l'envie, et de la pratique du pouvoir. Il s'agit de faire de l'espace à celle-ci afin de produire une connaissance dans la relation, incluant la part d'affect, de vulnérabilité que toute relation suppose. Ce que je propose est d'utiliser comme garde-fous la rigueur de la démarche scientifique neutre et l'engagement fort des approches militantes. Cela permet de ne pas perdre de vue ses désirs, ses intérêts tout en ne cessant jamais d'interroger ce qui les relie à l'acte de savoir. Les épistémologies du point de vue et les *care studies* me permettent, ces gardes fous posés et critiqués, de documenter l'ambivalence, et notamment celle d'une femme, féministe à l'identité critique en relation avec des hommes se déclarant en crise.

Bibliographie

Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, Éditions la Découverte, « Collection Poche », 1999, pp. 62, 80.
Judith Butler, *Le récit de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, « Collection Pratiques théoriques », 2007, p.37.
Alan F. Chalmers, *Qu'est ce que la science*, éditions La découverte, « Collection livre de poche collection essai », 1972, pp. 73-90.
Collectif Stop Masculinisme, *Contre le masculinisme, guide d'autodéfense intellectuelle*, Paris, éditions Bambule, 2013, pp. 34-35-138-140.
Guy Corneau, *Père manquant, fils manqué*, Paris, éditions L'homme, 2004.
Francine Descarries, Dupuis Deri Francis, « Le discours antiféministe masculiniste, s'incliner ou riposter ? » iref.uqam.ca.
Francine Descarries, « L'antiféminisme ordinaire », revue Recherches féministes, vol. 18, n. 2, 2005, pp.137-151.
Dupuis-Déri, Francis. « Le discours de la crise de la masculinité comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe », *Cahiers du Genre*, vol. 52, n. 1, 2012, pp. 119-143.
Jacqueline Feldman, « Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XL-124 | 2002.
Marie Garrau, *Care et attention*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection care studies, 2014, pp. 40, 22
Carol Gilligan, *Une voix différente*, Paris, éditions Flammarion, « Collection Champs », 2008.
Donna Harraway, Des singes, des cyborgs et des femmes, la réinvention de la nature, Paris, éditions Actes Sud, « Collection Rayon Philo », 2009, p. 312.
Sandra Laugier, « L'éthique du care en trois subversions », *Multitudes*, vol. 42, n. 3, 2010, pp. 112-125.
Lisa Ouss-Ryngaert, « Soigner l'ennemi *», L'Autre*, vol. volume 3, n. 1, 2002, pp. 79-92.
Patricia Paperman, *Care et sentiments*, Paris, Presses Universitaires de France, « Collection Care studies », 2013.
María Puig de la Bellacasa, Sarah Bracke, Clair Isabelle, *Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines*, *Cahiers du Genre*, 1/2013 (n. 54), p. 45-66.
Maria Puig De la Bellasca, *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Harraway*, Paris, éditions L'harmattan, « Collection Ouverture philosophique », 2014, pp. 14-25-45-50-138.
Joan Scott, *La citoyenne paradoxale, Les féministes françaises et les droits de l'homme*, Paris, éditions Albin Michel, « Collection Albin Michel Histoire », 1998, p. 20.
Joan Tronto, « La société du *care* », *Le risque ou le care ?,* sous la direction de Tronto Joan, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, pp. 29-37.

Notes

[1] Ouss-Ryngaert, Lisa. « Soigner l'ennemi », *L'Autre*, vol. 3, n. 1, 2002, pp. 79-92.

[2] Collectif Stop Masculinisme, *Contre le masculinisme, guide d'autodéfense intellectuelle*, éditions Bambule, 2013, p. 34.

[3] *Ibidem*, p. 35.

[4] Corneau Guy, « Père manquant, fils manqué », éditions L'homme, 2004.

[5] « La critique ne signifie pas d'office rupture mais plutôt une relation intensifiée avec celles et ceux avec qui on s'est risqués à diverger ». Puig de la Bellasca Maria, *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Harraway*, éditions L'harmattan, 2014, p. 14.

[6] Propos recueillis lors d'un entretien en avril 2017.

[7] « Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XL-124 | 2002, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 29 avril 2017. URL : http://ress.revues.org/577 ; DOI : 10.4000/ress.577.

[8] Puig de la Bellasca Maria, *Les savoirs situés de Sandra Harding, et Donna Harraway*, éditions L'Harmattan, 2014, p. 50.

[9] Judith Butler, *Trouble dans le genre*, éditions la Découverte, 1999, p.62.

[10] *Ivi*, p.80.

[11] *Contre le masculinisme, guide d'autodéfense intellectuelle*.

[12] Descarries Francine, Dupuis Deri Francis, *Le discours antiféministe masculiniste, s'incliner ou riposter ?* iref.uqam.ca.

[13] Descarries Francine, *L'antiféminisme ordinaire*, revue « Recherches féministes », vol. 18, n. 2, 2005, pp.137-151.

[14] *Ibidem*.

[15] Dupuis-Déri, Francis. « Le discours de la « crise de la masculinité » comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe », *Cahiers du Genre*, vol. 52, n. 1, 2012, pp. 119-143.

[16] Eric Fassin, présentation du numéro de la revue Raisons politiques, n°58, éditions Presses de la science Po., 2015.

[17] Francis Dupuis Deri, Francine Descarie, *Le discours masculin antiféministe, s'incliner ou risposter*.

[18] Dupuis-Déri, Francis. « Le discours de la « crise de la masculinité » comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe », *Cahiers du Genre*, vol. 52, no. 1, 2012, pp. 119-143.

[19] *Ibidem*.

[20] Scott Joan, *La citoyenne paradoxale, Les féministes françaises et les droits de l'homme*, éditions Albin Michel, 1998 p. 20.

[21] Puig de la Bellasca, *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Harraway*, p. 25.

[22] *Ibidem*.

[23] Starting fom marginalized Lives, A conversation with Sanda Harding, Elizabeth Hirsh, Gary A. Olson and Sandra Harding, vol. 15, n. 2, 1995, pp.193-225.

[24] Puig de la Bellasca Maria, *Les savoirs situés de Donna Harding et Donna Harraway*, éditions L'Harmattan, 2014, p. 138.

[25] Paperman Patricia, *Care et sentiments*, Paris, Presses Universitaires de France, « Collection Care studies », 2013.

[26] Laugier, Sandra. « L'éthique du care en trois subversions », *Multitudes*, vol. 42, n. 3, 2010, pp. 112-125.

[27] Paperman Patricia, *Care et sentiments*, Paris, Presses Universitaires de France, « Collection Care studies », 2013.

[28] *Ibidem*.

[29] *Ibidem*.

[30] « Une voix différente » est le livre de Carol Gilligan qui a fait connaître l'approche des care studie, publié aux éditions « Champs », 2008.

[31] Puig de la Bellasca, *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Harraway*, éditions l'Harmattan, 2014, p. 45.

[32] *Ibidem*, p. 136.

[33] Collectif Stop Masculinisme, *Contre le masculinisme, guide d'autodéfense intellectuelle*, éditions Bambule, 2013, p. 138.

[34] Garrau Marie, *Care et attention*, Paris, Presses Universitaires de France, « Collection Care studies », 2014, p. 22.

[35] *Ibidem*.

[36] *Ibidem*.

[37] « Les processus du *care* sont complexes ; ils demandent de se soucier de (*caring about*), de prendre en charge (*caring for*), de donner des soins (*care giving*) et de recevoir des soins (*care receiving*) ».

[38] « Si j'essaie de rendre compte de moi, si j'essaie de faire en sorte d'être reconnu et compris, je pourrais alors commencer à raconter ma vie, mais cette narration serait désorientée par ce qui ne devrais alors me rendre dans une certaine mesure interchangeable afin de pouvoir être reconnu. » p. 37, Judith Butler, *Le récit de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.

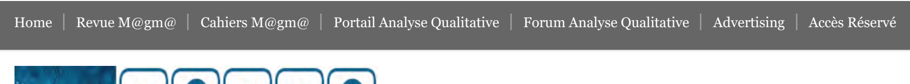
[39] Collectif Stop Masculinisme, *Contre le masculinisme, guide d'autodéfense intellectuelle*, éditions Bambulle, 2013, p. 140.

[40] Une cérémonie de retour MKP est un moment où les hommes récemment « initiés » viennent partager leur expérience.

[41] Garrau Marie, *Care et attention*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, p. 40.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales







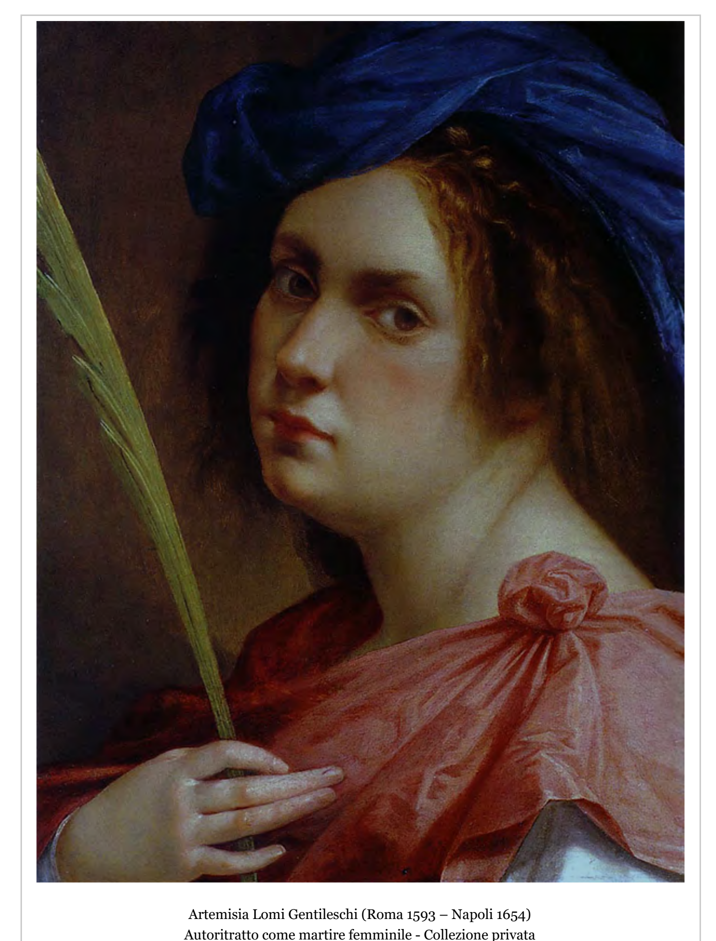


Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

LA NEGAZIONE DELLA DIFFERENZA DI GENERE COME FORMAZIONE DISCORSIVA DEL DOMINIO MASCHILE NELLA COMUNICAZIONE SCIENTIFICA: COMPARAZIONI DIACRONICHE, DECOSTRUZIONI PERFORMATIVE E PERCEZIONE SOCIALE DEL FENOMENO

Valeria Salanitro

valeria.salanitro@libero.it
Sociologa, giornalista e ricercatrice, laureata in Scienze della comunicazione pubblica d'impresa e pubblicità, Università degli Studi di Palermo.



Artemisia Lomi Gentileschi (Roma 1593 – Napoli 1654)
Autoritratto come martire femminile - Collezione privata

1. Introduzione

Le dicotomie prodotte da un eterno dualismo ontologico e figlie altresì di un determinismo biologico riduzionista e al contempo evoluzionista, hanno da sempre dominato l'immaginario Occidentale/Universale e categorizzato aprioristicamente la realtà concepita in senso ipostatico e referenziale. La distinzione biologica, ad esempio, tra maschile e femminile, dicotomia alla quale corrisponde, tra l'altro, quell'identità monadica data dalla corrispondenza biunivoca tra sesso e genere è sempre stata portatrice di "naturalizzazioni" altre e istituzionalizzazioni "archeologiche/genealogiche". L'uso retorico della differenziazione di genere, in termini oppositivi, e al contempo, come vedremo, la negazione della medesima, connota ogni atto discorsivo e pratica sociale, incrementando di fatto asimmetrie e *gap* di genere all'interno dei più disparati universi e, nel caso di specie, della comunicazione/ricerca scientifica e del mondo accademico in generale.

Il processo di esclusione delle donne e il *Gender gap,* presenti in ogni fatto/microcosmo sociale, connotano, infatti, oggi più che mai, la cosiddetta società post-moderna. Il fenomeno, però, era già presente nel IV secolo d. C. Le donne, infatti, all'interno della comunità scientifica, hanno sempre dovuto lottare per essere riconosciute. Le donne di scienza sono sempre state oggetto e, anche se meritevoli in passato, raramente soggetto di scienza, poiché gran parte di esse rinunciavano alla carriera scientifica. Il mondo della ricerca, oggi, così come nel passato, dunque, non è esente dal *Glass ceiling* (soffitto di vetro). Molteplici le barriere che determinano eterne politiche di esclusione delle donne dalle più disparate attività, ivi comprese, la pratica della ricerca e della produzione scientifica. Ieri come oggi, insomma.

La prima scienziata della storia, vittima di ostracismo, fu Ipazia di Alessandria (370-415 d. C.), Astronoma e Filosofa. Figlia del matematico e filosofo Teone, fu perseguitata dalla Chiesa fino alla morte, in nome della sua passione per la scienza, la libertà e la ricerca di verità. Contraria al modello Geocentrico di stampo Tolemaico e a favore del modello Eliocentrico, fu accusata di empietà e stregoneria. Per questo, in seguito, uccisa dai monaci. Ma sono molteplici le figure di donne del passato sconosciute al grande pubblico e i cui contributi scientifici, pur essendo fondamentali, sono nascosti tra le piaghe di una storia sempre più androcentrica. Da Grace Murray Hopper (matematica e informatica sviluppatrice del linguaggio di programmazione Cobal), a Elizabeth Lee Hazen e Rachel Fuller Brown (le chimiche che identificarono l'antibiotico nistatina), passando per Maria Telkes (biofisica ungherese, pioniera nell'uso dei pannelli solari) e Stephanie Kwolek (chimica statunitense inventrice del Kevlar). Anche la Sicilia ebbe una figura scientifica femminile eminente, Pia Nalli, matematica palermitana nata nel 1886 e scomparsa nel settembre del '64, prima donna a ottenere una cattedra universitaria di ruolo, ma che subì isolazione e discriminazione. Nonostante la valente produzione scientifica, non ricevette mai alcun riconoscimento e le difficoltà di essere donna in un ambiente fondamentalmente maschile, la segnarono profondamente. Oggi, molte donne hanno raggiunto traguardi importanti ed hanno altresì conquistato un posto all'interno del mondo della ricerca, ma le rilevazioni statistiche affermano che il *gap* tra uomini e donne è sempre più marcato. Secondo, *She figures 2015* [1], rapporto redatto dalla commissione europea con scadenza triennale, concernente i dati relativi alle università italiane, siamo in presenza di una segregazione orizzontale, poiché vi è una netta sottorappresentanza delle donne nel settore scientifico tecnologico (49,5% area scienze umanistiche – 26% ingegneria e tecnologia). Si aggiunge una segregazione verticale, le donne, infatti, restano ai piani bassi della gerarchia accademica bloccate da una barriera invisibile (*glass ceiling*). Tale fenomeno, viene denominato, *leaky pipeline*, letteralmente "tubo che perde". Secondo il rapporto *Opinion Way,* indagine internazionale sul tema, il 97% dei premi Nobel scientifici sono stati assegnati ai soli uomini e solo l'11% degli incarichi accademici è occupato da scienziate in occidente. Ciò, dicono gli analisti, è determinato dal pregiudizio di genere che, in Italia, è ben superiore alla media europea con il 70% del campione [2]. A cosa è imputabile tale asimmetria? Esistono delle strategie di controllo sociale che si attivano anche nella comunicazione scientifica? Siamo in presenza di una formazione discorsiva? Potere e sapere, si intrecciano nel campo comunicativo della ricerca creando politiche di esclusione sociale e sottendono altresì la natura maschile del *Discorso* accademico?

2. Oggetto d'indagine

Il presente contributo si prefigge l'obiettivo di investigare e problematizzare la questione del genere nell'ambito della comunicazione scientifica, ponendosi come oggetto di analisi la decostruzione/ricostruzione del "testo discorsivo/sapere" all'interno del quale si colloca il *gap* tra maschile e femminile, ponendo l'accento sui processi di oggettivizzazione delle medesime etichette nell'ambito della ricerca, soffermandosi sull'uso politico e retoricamente indifferente, di queste, che viene puntualmente impiegato dal mondo della scienza. L'obiettivo del seguente lavoro è, infatti, enucleare la natura socialmente costruita del genere e rilevare empiricamente il senso latente di simili costruzioni, soffermandosi sulla natura plurale del discorso accademico e sulle politiche di esclusione attivate dal discorso scientifico. L'indagine vuole rispondere a una serie di postulati. Dopo una breve rassegna concernente l'analisi della questione di genere nell'ambito della comunicazione scientifica, con particolare riferimento ai molteplici casi studio di *gender gap* presenti nella storia e dopo una comparazione metastorica/diacronica tra la condizione della donna nell'ambito della ricerca scientifica, in termini di produzione, nel passato rispetto alla odierna società, il presente contributo risponde, infatti, ai seguenti quesiti: la natura socialmente costruita del genere viene apparentemente naturalizzata e si ricorre nel discorso scientifico, dunque, all'uso mitico delle categorie maschile e femminile, per celare l'ennesimo dominio maschile, nonché estrinsecazione del potere del sapere all'interno della comunità scientifica? La negazione della differenza di genere, concepita come *escamotage/dispositivo* mediante il quale ottemperare ai ruoli socialmente istituiti, cela l'istituzionalizzazione di politiche di esclusione sociale?

L'indagine si inserisce all'interno di una macrocornice decostruzionista e afferisce ai saperi socio-antropologici del genere, nonché all'analisi del discorso, così come elaborata dal filosofo Michel Foucault, a tenore del quale: «La disciplina è principio di controllo della produzione del discorso. Essa fissa dei limiti col gioco di un'identità che ha la forma di permanente riattualizzazione delle regole» [3]. Riconoscendo la natura socialmente costruita del genere, così come definita da Simone de Beauvoir, in *Le deuxiéme sexe* [4] (1949) e rivelata, ponendo l'accento sui processi di influenza sociale nella costruzione del maschile e del femminile e sulla natura altresì costruita della differenza tra le due etichette, il seguente lavoro vuole riconoscere i taciti processi di controllo del discorso e dunque dell'altro, aderendo all'idea proposta da Pierre Bourdieu nel saggio etnografico *Il Dominio Maschile* (1999). Effettuando un'etnografia tra i berberi di Cabilia in Algeria, il sociologo francese, si interroga sull'ordine simbolico su cui si fonda la cultura Cabila. Egli scopre, che questa e non solo, è organizzata intorno alle opposizioni Maschile e Femminile e che attraverso le medesime si categorizza il mondo. Dietro a tali schemi, secondo Bourdieu, naturalizzati come differenze di natura, vi è il rapporto sociale di dominio che si è affermato storicamente e si mantiene costantemente. Le due categorie di genere sono, infatti, presunte strutture oggettive della realtà. La differenziazione di genere è, secondo l'autore, una costruzione sociale arbitraria perseguita attraverso la riproduzione di schemi di pensiero che oppongono maschile e femminile [5]. Bourdieu indaga sui processi di sottomissione delle donne e il presente studio, vuole rivelare le modalità procedurali dei processi di esclusione delle medesime dalla comunicazione scientifica, come effetto della violenza simbolica individuata dal sociologo e intesa, come forma di controllo e sottomissione, che si esercita in modo invisibile "essenzialmente attraverso le vie puramente simboliche della comunicazione e della conoscenza" [6].

M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002
Directory of Open Access Journals »

Per concludere la disamina con un risvolto empirico a conferma/ disconferma degli assunti individuati inizialmente e cioè: la negazione della differenza di genere nella comunicazione scientifica intesa come formazione discorsiva mediante la quale attuare politiche di controllo e di esclusione delle donne dal *Discorso* scientifico, l'indagine vuole dimostrare attraverso tecniche di rilevazione quali-quantitative (analisi della produzione scientifica/questionari - interviste semi-strutturate- analisi del contenuto), concernenti il tema di cui sopra, e rivolte a un campione stratificato di ricercatori scientifici, se vi è convergenza di pensiero, azione e percezione del fenomeno così inteso. Per intenderci, la differenza di genere è celata, ma sottende delle pratiche di esclusione realmente? Se sì, come? Quali sono gli effetti sociali di simili pratiche? Che dati emergono dalla comparazione effettuata tra l'analisi della produzione e percezione del *gap* di genere nella comunicazione scientifica? Possiamo asserire che il paradigma scientifico abbia un dominio maschile? Il seguente contributo si conclude attraverso la presentazione dei dati raccolti.

3. Dicotomiche differenze e corrispondenze biunivoche: maschile / femminile, genere/sesso

Il reiterato processo di socializzazione biologica e biologizzazione del sociale, parafrasando Pierre Bourdieu, ha origini evoluzionistiche. I prodotti derivati dal paradigma meccanicistico della scienza e dal determinismo culturale e biologico, di stampo meramente etnocentrico, hanno determinato l'istituzionalizzazione delle categorie linguistiche, ma altresì ontologiche, di maschile e femminile e, conseguentemente, l'attivazione di pratiche esclusiviste o retoricamente inclusiviste delle donne, nella vita in generale, ma, nel caso di specie, nella comunità scientifica.

Ai medesimi costrutti ideologici legati alla dialettica del sapere/potere, corrispondono, infatti, i molteplici processi di categorizzazione cognitiva e concreta, della realtà fattuale, rappresentata mediante le medesime categorie aprioristiche. La dialettica oppositiva, che decretava l'esistenza del soggetto in quanto *res cogitans* e che sanciva, altresì, non solo processi di oggettivazione del soggetto, ma dava ampio margine alle differenziazioni sessuali tra gli individui, subordinata alla corrispondenza biunivoca che vi era tra identità sessuale e identità di genere, nonché a una concezione monadica dell'identità, intesa ora come unità, come *idem* piuttosto che *ipsem*; era il prolungamento di un certo strutturalismo e formalismo linguistico, ma ancor prima scientifico.

Le etichette, alle quali si attribuiva funzione meramente referenziale e denotativa, di maschile e femminile, non solo contribuivano a determinare spazi sociali e ordini simbolici, ma naturalizzavano, di fatto, processi di costruzione identitari messi in atto, nel corso dei secoli e a partire dalla nascita della scienza moderna, di processi di oggettivazione culturale del soggetto e di pratiche reificanti la monadicità identitaria del medesimo.

La separazione tra natura/cultura, astratto/concreto/, deviante/normativo, ha attivato, a partire dalla rivoluzione scientifica, un graduale processo di "generizzazione della scienza" e della realtà circostante. Processi di riconfigurazione identitari producevano essenzializzazioni dell'Altro generalizzato, in tutte le società.

Donne e uomini, e il loro corrispettivo processo di identificazione del sé, passavano dalle trame narrative degli ordini scientifici e dottrinali che ne determinavano le sorti sociali, mediche e politiche. Alle pratiche discorsive all'interno delle quali collocare il corpo biologico corrispondeva, altresì, il medesimo processo attributivo simmetrico e biunivoco tra sesso e genere. Determinato dai tratti somatici e biologici il primo e subordinato ai medesimi il secondo, la cultura scientifica occidentale "era" dominata da questo ordine costituito. Il processo di costruzione performativa della realtà identitaria nella pratica scientifica, direttamente proporzionale all'ideologia di genere che, per una pluralità di precondizioni stereotipiche e pratiche di controllo sociale istituite dal dominio maschile occidentale, ma non solo, ebbe origine, però, in età platonica e baconiana.

Il rapporto simmetrico tra identità sessuale/genere e sapere, conoscenza scientifica, dunque, l'idea che vi fosse un rapporto proporzionale tra le metafore corporee e sessuali e la scienza, intese qui come prodotti di un modello dominante maschile, affonda le radici nel *Simposio* Platonico e, come noto, nella trattazione aristotelica più misogina che esista.

Come osserva Evelyn Fox Keller in *Sul genere e la scienza. É possibile liberare la scienza dal dilemma maschile e femminile?* (Garzanti, 1987) fu Platone [7], nella sua epistemologia del sesso e della conoscenza, a rintracciare la dialogicità che lega l'eros omosessuale alla conoscenza, dunque al paradigma scientifico. La formazione discorsiva prendeva origine in quel tempo, quando Bacone, rifiutando la concezione astratta ed erotica della conoscenza, attribuisce un potere alla scienza maschia. La dialettica del rapporto tra natura, concepita come femminile e l'uomo, rappresentante la mente scientifica, istituisce il maschio virile, utile e generativo. Anche per Bacone, infatti, la scienza deriva da una metafora sessuale, e nello specifico, da un rapporto eterosessuale non omoerotico, come in Platone. La natura diventa femmina, perché addomesticata dall'uomo e solo allora, quando la mente umana si asserva a Dio, diviene scienza maschile.

L'indagine sociologica e scientifica condotta da Fox Keller, ci permette di decostruire queste categorie dominanti del paradigma scientifico. Secondo la scienziata infatti, ancora oggi, assistiamo alla sempre più marcata polarizzazione del femminile vs maschile, della generizzazione sistemica della scienza a causa di un sistema di credenze che viene reiteratamente supportato, disciplinato, naturalizzato da una innumerevole presenza di pratiche ed espressioni stereotipiche e pregiudizievoli legate al mondo maschile e femminile, deterministicamente intesi, frutto di processi mnestici e socialmente costruiti e interiorizzati, di associazioni e dissociazioni che la mente umana compie continuamente e che attribuisce, grazie al paradigma scientifico, un ruolo subordinato alla donna, poiché notoriamente associata alla debolezza, alla soggettività, all'intuito e alla natura e, per contro, al maschile, l'obiettività, il raziocinio, e l'intelletto.

Secondo la scienziata, infatti, gli stereotipi che dominano l'ideologia di genere nella scienza sono due: il primo legato alla coincidenza tra mascolinità e oggettività (scientifica) contro la femminilità associata alla soggettività; e il secondo, invece, è quello che individua nella scienza un'attività umana radicalmente anaffettiva priva di connotazioni emotive e personali, e perciò "oggettive", in contrapposizione alle attività creative e artistiche nelle quali è, invece, comunemente ammesso che il soggetto "esprima se stesso" [8]. Il punto focale su cui verte l'indagine empirica della Fox Keller è che il processo di costruzione della polarizzazione delle categorie maschile e femminile fosse, di fatto, nato con la rivoluzione scientifica moderna. Le donne, infatti, divennero succubi del modello culturale occidentale, con l'avvento del paradigma della razionalità che determinò l'esclusione progressiva delle medesime dal mondo accademico. I modelli meccanicistici della rivoluzione capitalistica, afferma Keller, contribuirono a istituzionalizzare le polarità M e F e diedero vita all'ideologia del genere. Occorre definire, ribadisce la scienziata, che vive in prima persona il disagio esclusivo delle pratiche accademiche, scienza, come: «Il nome che diamo a un insieme di pratiche e a un corpo di conoscenze delineate da una comunità e non semplicemente definiti da un'esigenza di coerenza logica e di verifica sperimentale. Allo stesso modo, "maschile" e "femminile" sono categorie definite dalla cultura e non dalla necessità biologica. La donna, l'uomo e la scienza, sono creati, assieme, da un complesso dinamico di forze cognitive ed emozionali e sociali» [9]. Le dinamiche relative ai processi di facimento e disfacimento del genere hanno, pertanto, contribuito a incrementare la linea di demarcazione tra le identità di genere e la scienza.

4. Anacronistiche negazioni della differenza di genere nella comunità scientifica

Le politiche di costruzioni identitarie e il paradigma dominante della cultura scientifica occidentale hanno da sempre attuato pratiche di esclusione, nei confronti delle donne, e non già e solamente, all'interno della comunità scientifica, ma altresì, attraverso un più ampio dispositivo di controllo sociale attuato dal potere clericale e prima ancora dal monachesimo, a partire dal IV secolo, periodo in cui la liminarità delle donne all'interno delle istituzioni ecclesiastiche si ripercuote altresì sull'esclusione delle medesime dalle istituzioni accademiche e scientifiche.

Come osserva lo storico David Doble, il processo di esclusione delle donne dal mondo della scienza, avviene a causa della cultura clericale e del mito dell'ascetismo androgino dei monaci che, proprio a partire dal IV secolo e in seguito della restaurazione scientifica e clericale avvenuta tra il settecento e l'ottocento, estendono i precetti legati al celibato e alla demonizzazione delle donne, tipici del mondo ecclesiastico, alla cultura scientifica dominante.

Se è vero che Ipazia di Alessandria, fu il caso emblematico di persecuzione femminile ed esclusione delle donne dal mondo scientifico, secondo Doble, la ricostruzione dell'assoggettamento delle donne attuata dalle istituzioni ecclesiastiche prima e in seguito scientifiche, segue il medesimo ordine cronologico, poiché i modelli, checché se ne dica, si influenzarono vicendevolmente, al punto che gli uomini di scienza della Royal Society divennero dei perfetti celibatari durante la rivoluzione scientifica. Le pratiche di negazione della differenza di genere, che come vedremo connotano, ancora oggi, la percezione sociale del ruolo delle donne nella comunità scientifica, seguivano perfettamente gli stessi ideali e il medesimo ordine, apparentemente neutrale, degli attuali paradigmi scientifici.

A partire dal primo millennio dell'era cristiana, scrive Doble, non vi erano processi esclusivi ed etichettamenti delle donne, anzi, la pratica del celibato non esisteva e i sacerdoti erano pastori sposati. Poteri legati al mondo delle sacre scritture erano concessi alle donne, molte furono le badesse dell'epoca. Successivamente, con l'ampliamento del potere ecclesiastico e con l'influenza delle autorità sacre durante l'Impero Romano d'Oriente, gli imperatori, invece, Tertulliano in primis, equiparavano le donne al male di vivere, se non alle proiezioni terrestri del diavolo in persona. Il processo di emancipazione femminile, se così si può dire, legato al mondo della chiesa e ai consequenziali processi di assoggettamento, li ritroviamo sempre grazie ai movimenti settari anti-ecclesiastici. In contrapposizione all'ordine gesuita di molti ordini religiosi, nascevano ordini di monaci agostiniani, concepiti come eretici, perché professavano l'ascetismo celibatario. I monaci, credevano nell'uguaglianza di genere, donne e uomini erano, indistintamente, e spiritualmente, figli di Dio. Nacquero così, i primi monasteri misti, in tutta Europa. A partire dal IV secolo, però, assistiamo alla "militarizzazione" del monachesimo prima, e all'esclusione progressiva delle donne dal mondo ecclesiastico e scientifico. Non solo le donne erano bandite da ogni ruolo sociale, se non la stereotipata e normalizzatrice identità vestalica alla quale era deputata, in vista del processo di angelizzazione virginea, operata dalla chiesa, ma era sempre esclusa dalle pratiche educative e dal mondo accademico in generale. A partire da quella data, infatti, i retorici processi di negazione della differenza che prevedevano l'inclusione della donna, erano solo, l'ennesimo dispositivo mediante il quale escludere le donne dal mondo in generale. Chiesa e scienza, infatti, vanno di pari passo. Le donne, finirono per vivere in "un mondo senza donne", parafrasando l'autore. L'esclusione sociale delle medesime, avvenne, successivamente, durante il periodo della Riforma Protestante. La controriforma ecclesiastica finì per negare ancora una volta il ruolo delle donne, che dal Medioevo in poi, furono concepite all'interno di quel paradigma misogino aristotelico che dominava le scienze.

Durante il Seicento, le donne furono concepite alla stregua delle streghe. Con la nascita dell'alchimia e della magia popolare, furono etichettate e perseguitate come streghe, dalla chiesa, ma anche dalla scienza. Furono, ancora una volta, movimenti non legati alle istituzioni ecclesiastiche e scientifiche a reintrodurle nel mondo sociale. Alchimisti, anabattisti, gensenisti, lollardi e settaristi anticlericali e antimonastici guidati da un risveglio religioso di tipo radicale, diedero pari dignità a uomini e donne. Si istituirono le prime donne profetesse, a loro era concessa la possibilità di professare le Sacre Scritture. Nel periodo compreso tra la Riforma e la Guerra Civile in Inghilterra, furono incluse nell'allora nascente riforma educativa e nel mondo para-accademico della filosofia naturale, ma furono sempre escluse, di fatto, da eventi e pubblicazioni accademiche. Solo nell'ottocento, riuscirono ad avere accesso all'istruzione superiore, ma anche qui, nasceva un modello scientifico dominato dalla cultura maschile. Anche quando le donne erano inserite nella comunità scientifica, venivano usate per legittimare le pratiche di controllo e assoggettamento messe in atto dalla chiesa e dalla scienza. Fu così, infatti, che con la nascita della comunità scientifica nell'ottocento, sebbene negli Stati Uniti vi fosse in atto la rivoluzione scientifica, anche i membri maschili della comunità, nonostante avessero prima preso le distanze dalla chiesa, in un secondo momento aderiscono al loro credo e finiscono per escludere le donne, riproponendo un modello misogino nella scienza moderna. Se gli ecclesiasti furono contro i filosofi ermetici e gli alchimisti, non si collocarono contro il modello meccanicistico delle scienze esatte e della matematica. Nacque in un simile contesto, il mondo senza donne.

Fenomeno anacronistico e metalessico, dunque, a partire dal 1400, anno in cui Christine de Pisan, figlia di un medico umanista, narra del suo isolazionismo subito in ambito accademico. Lei, esclusa da ogni forma di istruzione ufficiale, rimpiangeva di non essere stata uomo. Doveva imparare precetti impartiti da uomini e non poteva frequentare l'università in quanto donna. Così scriveva in quel tempo: «siccome ero nata femmina, non potei ereditare ciò che gli altri attingono alla fonte preziosa (del sapere) in forza più dell'usanza che del diritto». Analogamente, nel 1834, in Inghilterra, Mary Somerville, insegnante di matematica e scienza naturale, pubblicava il suo libro, *On the connection of the Phsycal Science*. Fu nella recensione del medesimo testo che, per la prima volta, comparve il nome "scienziato" (attribuito a una donna). Le sorti di Mary evocano, però, nonostante l'apparente inclusione della medesima nel mondo scientifico, l'ennesima formazione discorsiva in atto che, al di là di ogni ragionevole dubbio, esclude, ancora una volta, la donna dalla scienza ufficiale, sia in termini spaziali, che sociali e accademici. Fu, infatti, autodidatta, vedova e inserita in quel momento storico in cui il paradigma scientifico fu caratterizzato da un graduale processo di professionalizzazione/industrializzazione del sapere; dal quale le donne erano, ovviamente, escluse. Condusse incarichi scientifici, divenne membro della Royal Astronomical Society, ma alla stregua dell'italiana Pia Nalli, subì pratiche di oggettivazione scientifiche. Il suo libro, testo obbligatorio all'università, in cui lei non poteva insegnare. Nella Hall della Royal Society, comunità scientifica sostanzialmente maschile, era stato collocato un suo ritratto, ma lei non poteva accedervi. In buona sostanza, nonostante furono in seguito ammesse le donne all'università, quello di Mary Somerville, fu un mondo scientifico senza riconoscimento e inclusione per le donne. La negazione della differenza di genere era l'ennesimo escamotage per attuare controllo sociale e marginalizzazione del "sesso debole", così come era inteso dalla scienza, prolungamento dell'ideologia clericale [10].

5. Per una performatività del genere

L'uso politico e naturalizzato del genere, così come comunemente inteso dal mondo scientifico ed ecclesiastico e, quindi, la negazione "ufficiale" ma non "ufficiosa" del genere, ci permettono di scorgere la natura fallace di simili argomentazioni e gli esempi prima citati, accreditano ulteriormente l'idea che oggi, come in passato, le donne siano oggetti della medesima formazione

discorsiva che, di fatto, sulla base di una simmetrica corrispondenza tra sesso e genere, ne determina l'esclusione normativa, nonché la consequenziale normalizzazione della negazione della differenza di genere come *escamotage* linguistico e narrativo, tipico dei discorsi e delle produzioni scientifiche che decretano l'ordine retoricamente sociale delle cose, celato da strategie narrative, tipiche del discorso, parafrasando Foucault, e mettere in scena rappresentazioni del sé. Ma il genere, dunque, inteso in tal senso, sia come veicolo di identità biologica e finanche come costruzione sociale e culturale, produce il medesimo effetto esclusivista? Cioè, la negazione della differenza di genere proposta dalla scienza e dai paradigmi accademici crede quindi, che si possa parlare di uguaglianze non biologicamente determinate o usa simili concetti per portare avanti l'ideologia di genere?

L'idea che il genere sia una costruzione sociale e che non vi fosse una corrispondenza diretta tra sesso e genere sono alcuni degli assunti della *Teoria Gender*, proposta nell'ambito dei *Queer Studies* e *Gender Studies*, intorno alla fine degli anni ottanta e all'inizio degli anni novanta, collocati nell'era post-strutturalista e decostruzionista. L'epoca post-femminista, decretava la fallacia del genere. In realtà, ciò avvenne, trent'anni prima, quando, il concetto fu introdotto negli anni sessanta dai medici statunitensi R. Stoller e J. Money del Johns Hopkins Hospital di Baltimora per distinguere l'orientamento psicosessuale (gender) di una persona, dal suo sesso anatomico (sex). Chiamati a determinare chirurgicamente il sesso di neonati o di adulti anatomicamente ermafroditi, essi tendevano a farlo in conformità delle aspettative dei genitori oppure ai ruoli sociali che erano abituati a svolgere. Ad ogni modo, in termini indipendenti dal dato biologico [11].

Questi dati affermano che parlare di mancata differenza di genere da parte delle teorie filosofico/politiche e socio- antropologico contemporaneo, non significa avallare l'uso retorico e apodittico che in realtà viene fatto, oggi, come ieri, dal mondo scientifico.

In effetti, lo preannunciava già nel 1949 Simone de Beauvoir nel suo *Le deuxième sexe* (Gallimard ed. [12]). Famoso il monito a tenore del quale: "Donna non si nasce, ma si diventa". Nella sua lunga trattazione, Simone de Beauvoir, decostruiva i processi di assoggettamento attuati dal mondo scientifico nei confronti della donna e, proprio nella prima sezione del testo, svela il mito biologico della donna, raccontando i molteplici atti di oggettivazione culturale di cui fosse vittima il "secondo sesso". La definizione culturale di genere proposta dalla "madre" del femminismo francese, fu seguita da una definizione di donna al femminile che in realtà, secondo gli studi più recenti sul tema, disegnavano la donna come subordinata all'Altro. De Beauvoir, definiva la donna come un soggetto creato dal maschile. Lei era, perché non era uomo, bensì Altro dall'uomo. Il gioco degli specchi relativo al processo di identificazione del genere, finì per sollevare delle critiche nel confronto del suo pensiero, che veniva adesso mostrato come affetto anch'esso da eterne dicotomie oppositive di matrice cartesiana, attribuibile alle moderne teorie femministe.

Ad ogni modo, De Beauvoir, ebbe il merito di decostruire per la prima volta la logica maschile dominante dell'epoca. Infatti, diceva: «Anche la rappresentazione del mondo come il mondo stesso è opera degli uomini, i quali lo descrivono dal proprio punto di vista, confondendolo dal proprio punto di vista» [13].

Dieci anni prima, un'altra donna di scienza, Margaret Mead, pubblica le sue ricerche etnografiche, in un clima caratterizzato dal determinismo/funzionalismo scientifico, dedicate alla decostruzione del genere. In *sesso e temperamento* (Sex and Temperament, 1930) [14], l'antropologa ripropone i dati raccolti sul campo durante la ricerca condotta presso tre gruppi di popolazioni "primitive" della Nuova Guinea. Mead rivela sin da subito i quesiti che la condussero ad analizzare le corrispondenze tra sesso e comportamento sociale. Si chiedeva: come venissero considerate le differenze di genere e i ruoli sessuali nelle comunità degli Arapesh, Mundumugor e presso i Ciambuli. Ebbene, l'antropologa dimostra che, presso le comunità oggetto delle indagini, ma anche nella nostra società come vedremo, le differenze dei ruoli sessuali sono un fatto prettamente culturale. Nelle popolazioni da lei studiate, infatti, non esistono differenziazioni di genere, ma nello specifico, gli attributi caratteriali legati a stereotipi di genere, vengono decostruiti con grande abilità. Gli uomini e le donne, scrive l'antropologa, specialmente presso gli Arapesh, si comportano nello stesso modo, sono pacifici, gentili, remissivi e materni.

Al contrario, presso i Mundumugor, le caratteristiche tipiche maschili, come l'aggressività, l'audacia, vengono attribuite anche alle donne. Di fatto, asserisce la scienziata, le donne miti, docili e pacifiche, vengono qui definite come devianti. Al contrario, presso i Cimabuli, uomini e donne, presentano differenze di genere invertite, le donne governano e spetta loro l'iniziativa sessuale, gli uomini hanno un ruolo passivo. Anche nel 1949, l'antropologa decostruisce la dicotomia maschio e femmina. In *Maschio e Femmina*, infatti, la ricercatrice, studiando 7 popolazioni dei mari del Sud e comparandole con la società americana scopre che le differenze di genere legate al sesso rispondono a criteri di utilità politica e ne svela la natura culturale: «si potrebbe senz'altro ammettere che un maschio balinese non ha quasi peli sul petto. In tal senso, se paragonati agli europei sarebbero "effeminati" e le donne balinesi hanno fianchi stretti e seni piccoli, quindi, avrebbero un aspetto poco femminile. Dobbiamo, forse concludere, che gli uomini sono meno maschili e le donne meno femminili? In realtà i tratti somatici non compromettono affatto la mascolinità/femminilità [15]». Sebbene anche le ricerche etnografiche condotte nel 1998 da Pierre Bourdieu presso i Cabili di Algeria, attestassero la natura socialmente costruita del genere, riconoscendo il processo di interiorizzazione del ruolo sociale incorporato dalle donne della comunità cabila e per nulla legato a dati meramente biologici, come osserva il sociologo, infatti, ispirandosi alle prime idee femministe dell'epoca, non solo si costruiscono identità di genere in funzione del dominio maschile che governa l'intera società, naturalizzando attraverso strutture strutturanti la realtà oggettiva, ponendola come naturale, ma si costruisce l'intero ordine simbolico attraverso un'accettazione o riconoscimento del ruolo subordinato della donna, la quale, all'interno di un'economia simbolica, subisce questa violenza divenendo oggetto e riconoscendo supinamente tale dominio. Bourdieu ricorda che: «La divisione tra sessi (M e F) sembra rientrare nell'ordine delle cose […] La forza dell'ordine maschile si misura sul fatto di non giustificarsi: la visione androcentrica si impone in quanto neutra e non ha bisogno di enunciarsi […] La forza della socioidea maschile legittima un rapporto di dominio iscrivendolo in una natura biologica che altro non è per parte sua una costruzione sociale naturalizzata» [16].

La definizione di incorporazione del genere in quanto *habitus* culturale sarà ripresa, per certi aspetti, dalla filosofa Judith Butler. Lodevole il contribuito di Butler in merito alla Teoria della performatività del genere, e sulle molteplici pratiche di decostruzione performativa messe in atto dalla studiosa nelle molteplici opere, *Gender Trouble*, soprattutto. La novità introdotta dalla filosofa foucoltiana ed anti-femminista verte proprio sulla definizione di sesso ripresa da Faucault e dalla decostruzione del termine genere. Criticando gli assunti del femminismo moderno, accusato dalla medesima per affermare negando le medesime pratiche di esclusione criticate dalle teorie moderne del femminismo, oltre che i processi di identificazione culturale costruiti dalla psicanalisi freudiana e lacaniana. Butler ricorda che sesso e genere sono inseriti all'interno di un regime di potere/sapere che costruisce all'interno di pratiche discorsive processi di costruzioni identitaria legati alla visione fallocentrica, androgina della cultura dominante e soprattutto al discorso deterministico dell'obbligatorietà eterosessuale. La normativizzazione del genere, passa, secondo la filosofa, da questi regimi di controllo che devono necessariamente controllare prima, e medicalizzare dopo quelle che in realtà sono le parodie sessuali "devianti". Con Bourdieu, Butler, condivide l'idea che le istituzioni oltre ai discorsi, determinino le politiche di costruzioni identitarie degli individui e i molteplici processi di assoggettamento della donna. Rintracciando

nella psicoanalisi, nel femminismo e nei modelli discorsivi scientifici, la genealogia del potere/sapere, relativa alla costruzione normativa del genere, Butler, riconosce il carattere dinamico e performativo del genere, che non p dato biologicamente, ma è tale perché si assiste a una istituzionalizzazione biologia del corpo. Rifiuta, infatti, l'innatismo di genere e ricorda che questo performativo perché: «è fabbricato attraverso una serie costante di atti, postulati attraverso la stilizzazione di genere nel corpo [17]».

Obiettivo di Butler è infatti, denaturalizzare il genere che è, infine, performativo o formazione discorsiva perché: «l'atto del discorso è un atto di performance che agisce nel linguaggio […] Il genere è, dunque, una costruzione che regolarmente occulta la propria genesi è un atto ripetuto, che in quanto performativo, produce effetti [18]».

6. Analisi empirica: percezione sociale della differenza di genere oggi

Dopo avere decostruito la natura mendace del genere, inteso in senso deterministico, e dopo avere altresì esplicitato la fallacia della negazione di genere come ennesima formazione discorsiva e regime di potere/sapere in passato, il seguente contribuito vuole comprendere se, ancora oggi, nell'ambito della comunicazione scientifica, si assiste all'ennesimo processo di negazione di differenza che in realtà si traduce in politiche di esclusione della donna, sia in termini di produzione scientifica che, in generale, nei termini percettivi del fenomeno.

La natura performativa del genere è ben presto dimostrata dai dati raccolti durante l'elaborazione del materiale prodotto durante la fase finale della ricerca.

Dati
Campione: 30 ricercatori indipendenti
Tecniche di rilevazione: questionario/analisi delle corrispondenze
Quesiti: 10 domande
Tempi indagine: 1 mese
Per investigare la dimensione percettiva del fenomeno, la seguente ricerca si è caratterizzata per l'impiego di tecniche di rilevazione qualitative e si tratta, nello specifico, di un questionario semi-strutturato, composto da 10 domande pertinenti ai fini dell'indagine. I quesiti, raggruppati per area tematica, vertevano sia sulle caratteristiche socio-demografiche del campione, che sugli atteggiamenti e le percezioni che i ricercatori descrivevano durante l'intervista.
Il campione, che non vuole affatto essere rappresentativo, ma piuttosto sollevare dei dubbi e delle disquisizioni relativi al fenomeno oggetto dell'indagine, è composto da 30 ricercatori, 15 donne e 15 uomini, per lo più indipendenti, che hanno una regolare attività/produzione scientifica, con età compresa tra i 25/50 anni.

A una prima analisi occorre riportare i seguenti dati emergenti. Alle prime domande relative alla produzione scientifica di opere (per rilevare i dati relativi alle discriminazioni presenti in fase produttiva) ben il 15% degli intervistati dichiara di avere pubblicato ricerche in cui si investigassero fenomeni legati, per alcuni aspetti, al mondo maschile (premi, scoperte, attività politiche, etc.). Il dato, relativo alla percezione delle disuguaglianze sui temi trattati è, dunque, correlato positivamente con i soggetti di sesso femminile, rappresentato qui dal 15% su un totale di 30, con un'età compresa tra i 28/30 anni.

Correlazione negativa, invece, vi è tra la presentazione/accettazione di dati ai convegni. Alla domanda: "Hai presentato un *paper* in sede di convegno? Se sì, sei stata accolta/o, oppure, in seguito sono stati pubblicatigli atti?". Le donne, rappresentate dal 15% degli intervistati, hanno risposto sì, ma hanno dichiarato che i propri progetti non sono stati pubblicati. Correlazione positiva, dunque, per il restante 15% degli uomini che partecipa attivamente ai convegni e pubblica di più.

Altro dato significativo è rilevato dal quesito relativo alla percezione della negazione della differenza di genere. Alla domanda: "Le tue opere sono citate regolarmente oppure vi sono delle differenze tra i tuoi prodotti e quelli dei colleghi?" Le donne, con una percentuale pari al totale del campione (15%) dichiarano di avere difficoltà in tal senso. Nella produzione scientifica dominano le opere "al maschile". Per contro gi uomini dichiarano di non avere mai avuto simili percezioni. Il soffitto di vetro si fa sempre più presente.

Correlato positivamente con la variabile socio-demografica: uomo, ricercatore, di anni 30 è, invece, velatamente, ma poi non così tanto, l'idea che i contributi maschili abbiano maggior vigore e attenzione all'interno della comunità. Inoltre, il dato emergente relativo all'assenza di differenza di genere, all'interno di istituti prevalentemente maschili, le donne, per contro, affermano di percepire delle iniquità, in merito alle cariche, oltre che alla produzione scientifica.

Alla domanda: " Nel tuo ambito di ricerca lavorano più donne o uomini?" e al quesito relativo al presenziare in attività seminariali e corsi formativi, le donne non hanno dubbi: Uomini per il 15% al primo quesito e solo il 5% per gli uomini il loro gruppo di ricerca è composto da soli uomini. Le donne dichiarano di intervenire meno in attività scientifiche.

Il quesito finale, verteva sui paradigmi di riferimento dei ricercatori e sulle figure tutoriali coinvolte nell'attività di ricerca. Le donne, dichiarano di essere meno coinvolte nella pratica formativa in ambito accademico, per una percentuale di 7, mentre gli uomini dichiarano all'unisono di essere interpellati.

Il dato più rilevante, si coglie però, nel quesito relativo alla percezione del sé in abito scientifico: "Credi che la valorizzazione del tuo lavoro sia subordinata al tuo genere"? E poi: "Nell'ente con cui collabori, sono presenti più uomini o donne"?

Il primo interrogativo trova risposta affermativa, solo le donne però lo ammettono e non tutte le componenti del campione, 7 su 15. Solo il 7%, forse per paura, benché i questionari fossero anonimi, dichiara di non sentirsi valorizzata nei progetti scientifici perché donna. Tutto il campione, però, risponde affermativamente alla domanda sulla struttura generale dei centri. Sia uomini, che donne lavorano, in egual misura, nei centri.

Nelle risposte aperte, invece, importanti e reiterati usi del termine "femminile" e "differenze di genere" si presentavano per ben 10 volte, nei questionari femminili, e, sporadicamente, nelle risposte maschili, 5%. Il termine che ricorre maggiormente nelle risposte maschile è "scientifico".

Da dove derivano, allora, queste asimmetrie percettive? Pare proprio che, le differenze percettive esistano e siano, ancora una volta, celate dalla negazione della differenza di genere nella comunità/comunicazione scientifica. Il seguente contributo, lungi dall'essere esaustivo, vuole però porre l'accento sulla questione della negazione, come affermazione del dominio maschile nel mondo scientifico.

Bibliografia

AA.VV. S.Forni, C. Pennacini, C. Pussetti, *Antropologia, genere, riproduzione. La costruzione culturale della femminilità.* Carocci, Roma, 2006

P. Bourdieu, *Il Dominio Maschile,* Feltrinelli, 1999

J. Butler, *Questione di genere*, Laterza, Roma-Bari, 2013.

R. W. Connel, *Questioni di genere*, Il Mulino, Bologna, 2006.

S. de Beauvoir*, Le deuxième sexe*, Gallimard,1949.

M. Foucault, *La storia della sessualità*, Gallimard, 1976, Paris.

M. Foucault, *La volontà di sapere,* trad. P. Pasquino e G. Procacci, Feltrinelli, Milano, 1978.

M. Foucault*, L'ordine del Discorso,* Piccola Biblioteca Einaudi, 2004.

L. Lombardi*, Società, culture e differenze di genere,* Franco Angeli, 2005.

M. Mead, 2009, *Sesso e Temperamento*, Il Saggiatore.

M. Mead, 1949, *Maschio e Femmina,* Mondadori.

D.F. Noble, 1994, *Un mondo senza donne. La cultura maschile della chiesa e della scienza occidentale*, Bollati Boringhieri, Torino.

E. Ruspini, *Le identità di genere*, Carocci, Roma, 2005.

L. Schiebinger, *Has feminism changed science?* Harvard University Press, 1999.

J. Scott., *Il genere un'utile categoria di analisi storica, in Paola Di Cori (a cura di) Altre storie. La critica femminista alla storia*. Clueb, Bologna, 2000.

Sitografia

http//:ec.europa.eu.pub_gender_equality

Opinion Way per la fondazione L'Oréal. Rapporto internazionale sul Gender gap, 2015. www.fondationloreal.com/download.

www.studiculturali.it tags: Teoria Gender, Judith Butler, Identità, Discorso, etc.

www.treccani.it

Rapporto Etan, altri documenti e informazioni relativi a progetti su donne e scienza sono rintracciabili sul sito del Community Research & Development Information Service Cordis. Http://cordis.europa.eu/improving/women/documents.htm.

Note

[1] Cfr. http//:ec.europa.eu.pub_gender_equality.

[2] Cfr. *Opinion Way* per la fondazione L'Oréal. Rapporto internazionale sul *Gender gap, 2015. www.fondationloreal.com/download.*

[3] M. Foucault, *L'ordine del Discorso*, Piccola Biblioteca Einaudi, 2004, p. 18.

[4] Cfr. S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard, 1949.

[5] Cfr. P. Bourdieu, *Il Dominio Maschile*, Feltrinelli, 1999.

[6] *Ibidem*

[7] Cfr. Fox Keller, E., 1987, *Sul genere e la scienza. E' Possibile liberare la scienza dal dilemma maschile e femminile?*,Garzanti editore, Traduzione a cura di R. Petrillo., pp. 7-16.

[8] *Ibidem*

[9] Ivi, p. 18.

[10] Cfr. Noble, D., 1994, *Un mondo senza donne e la scienza occidentale. La cultura maschile della Chiesa,* Torino, Bollati-Boringhieri, pp. 200-201, 342-345.

[11] Http://www.treccani.it/enciclopedia/gender.

[12] *Op. Cit.*

[13] Ivi, p. 17.

[14] Mead, M., 1930, *Sex and Temperament* (trad. it. 2009), il Saggiatore.

[15] Mead, M., 1949, (I Ed), 1991, *Maschio e Femmina*, Milano, Mondadori, pp. 122-123.

[16] P. Bourdieu, 1998, pp. 16-32.

[17] Butler, J., 1999, *Questione di genere. Il femminismo e la sovversione dell'identità,* trad. Sergia Adamo, Editore Laterza, Roma Bari.

[18] Ivi, p.198.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France







Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

FEMMES ET SCIENCES : HISTOIRE ET CRITIQUE D'UN DÉTERMINISME ET D'UNE EXCLUSION « SCIENTIFIQUES »

Guillaume Sallah Thomas

guillaumesallah.thomas@gmail.com
Master 2 Histoire des Sciences et des Techniques, Humanités Numériques et Médiation Culturelle, Université de Bretagne Occidentale de Brest.



Christine de Pizan (Venise 1365 – Monastère de Poissy 1430 environ)
Compendium des œuvres de Christine de Pizan, 1413. Produit dans son scriptorium à Paris.
British Library . Harley 4431, f.259v.

Introduction

La question de la place des femmes dans la construction des sciences émerge dans les années 1970 en France, d'abord au sein des sciences sociales, à travers la problématique d'une écriture de l'histoire des femmes. Cette problématique s'inscrit dans un contexte de remise en cause des grands paradigmes explicatifs au sein des sciences humaines, tels le structuralisme et le marxisme, et est favorisée par l'augmentation de la présence des femmes dans les universités et à la naissance du Mouvement pour la Libération des Femmes. L'objectif de cette rupture paradigmatique est de questionner les catégories du sens commun comme étant établies « naturellement », en déconstruisant les concepts admis et en plaçant au centre des recherches le caractère historique. La prise en compte de l'historicité permet de critiquer les savoirs constitués en mettant en évidence les liens socio-culturels de l'activité scientifique et les contributions des autres acteurs autour de la figure savante principale (Perrot dans Gardey et Löwy, 2000).

La critique féministe des sciences contribue ainsi à repenser l'image et les processus de l'activité scientifique, laquelle apparaît bien souvent comme une activité masculine, la présence des femmes ne se présentant que comme une exception. La critique féministe pense ainsi les rapports entre acteurs de la production des savoirs comme des rapports de domination : elle utilise les concepts de « classe de genre », de sexisme et de patriarcat pour déceler et analyser les biais sexistes à l'intérieur des sciences humaines. Cette problématique est illustrée notamment par la Commission Femmes dans la Recherche de 1981 :

« Dans quelle mesure les femmes chercheurs voient ou non leur travail et leur carrière ralentis ou limités, voire certaines activités pratiquement interdites, du fait soit de leurs charges familiales, soit de discriminations dans l'accès aux moyens de travail, aux responsabilités ou aux promotions, soit d'une censure qu'elles exerceraient elles-même sur leur propre désir ou capacité de réussite et en fonction de quelle représentation de la réussite professionnelle. » (Peiffer in Gardey et Löwy, 2000).

Il y a donc bien là la conception d'un rapport de domination entre un groupe ou une classe dominante qui écrirait l'histoire en s'autorisant à le faire et en se légitimant elle-même comme étant la seule à pouvoir le faire, et des « dominés » qui, de par leur statut, ne recevraient qu'une vision orientée et donc partielle de l'histoire, laquelle légitimerait et naturaliserait leur domination. Pour analyser et déconstruire cette idée de domination *naturelle*, plusieurs axes de recherches sont envisagés à travers la question de la représentation via les images, le langage et l'imaginaire, ainsi que la définition des notions de science et de nature. Il s'agit bien de critiquer les formalismes en tentant de comprendre comment l'imaginaire peut s'exprimer dans le « discours réglé des sciences » (Peiffer, dans Gardey et Löwy, 2000).

À l'intérieur de ce contexte de domination est développé le concept de genre. Celui-ci est définit par les féministes anglo-américaines au début des années 1970, comme la « signification de la masculinité et de la féminité que toute culture attache aux catégories de mâle et femelles » (Haraway, dans Löwy, 1995. pp 523-529). Cette définition met l'accent sur la construction sociale de la différence des sexes, et inscrit la domination entre hommes et femmes dans une dimension politique (Fox Keller, dans Gardey et Löwy. 2000). Catégorie sociale et non biologique, le genre est pensé comme un « élément constitutif des rapports sociaux fondé sur al différence entre les sexes » et « une façon première de signifier le pouvoir » (définition de Joan Scott, 1985).

Les études sur le genre, ou *gender studies* s'intéressent donc à l'expression des effets du genre dans la société, à travers une approche pluridisciplinaire. Un des concepts qui prédomine au sein des gender studies est celui des « sphères séparées », développé par des anthropologues féministes dans les années 1975-1980. Ce concept part du principe que les sociétés humaines sont fondées sur une base sexuée opérant une division spatiale avec d'un côté une sphère publique qui serait réservée aux hommes, et de l'autre une sphère privée, réservée aux femmes. Cette analyse sociale par le prisme du genre se développe au sein du courent post-structuraliste qui se base sur l'analyse des discours, des représentations et de la construction des catégories sociales (Downs, in Maruani, 2005). Le concept de genre, qui se diffuse alors au sein des études sur l'histoire des femmes entre la seconde moitié des années 1980 et 2000, pose ainsi la problématique de la « dénaturalisation » de la différence des sexes et invite à analyser, notamment à travers le point de vue historique, la construction et l'évolution à la fois des rôles et des identités sexuées, ainsi que les systèmes de représentations définissant le masculin et le féminin.

En posant les problématiques liées aux pratiques scientifiques comme l'historicisation du rôle du langage et des représentation culturelles (stéréotypes) dans le fonctionnement et la fabrication des sciences, la hiérarchie des pratiques et des disciplines scientifiques (avec les questions liées à la distinction entre « science » et « non science ») (Löwy. (1995)), les *gender studies* ont contribué à mettre en évidence les liens entre histoire des sciences et histoire sociale, autrement dit, le rôle de la société dans la fabrication des sciences. Travailler sur ces moyens d'expression dans le champ scientifique revient ainsi à s'interpeller sur le fait que les énoncés scientifiques se développent dans un contexte théorique et culturel particulier, et ainsi ne sont donc pas de fait porteurs d'une objectivité immuable et incontestable :

« *Scientists, in general, believe that their work is beyond cultural or social influence - that they are discovering, rather that inventing, Nature. This perception has permeated the general population such that it is difficult to convince people that science is not objective truth. Moreover, it is the self-proclaimed "objectivity" of science, along with its elitist, gendered and racist stance […] that create friction with social studies of science. Scientists should become aware of analyses of their disciplines based on class and race. Feminist analyses unveil the achievements and struggles of women scientists and offers suggestions for a science that is more inclusive*. » (Crasnow, 2004, p281).

Cette inclusivité a permis entre autre, de réinterroger la notion d'objectivité ainsi que celle de Nature. Le discours scientifique serait alors imprégné de la division en genres et véhiculerait des valeurs liées à la masculinité. C'est dans cette entreprise que se placent notamment les travaux de l'historienne des sciences américaine Evelyn Fox Keller. Celle-ci construit sur l'historicité des

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.com





sciences exactes et naturelles une critique féministe des contenus de science par l'examen de la pensée et de la culture scientifiques, ainsi que l'ordre social et intellectuel, notamment dans son ouvrage *Reflections on Gender and Science*, (1978). Sa recherche porte ainsi sur l'origine, la fonction et les conséquences de l'adéquation entre pensée scientifique et masculinité. Selon elle, l'identité masculine de la science s'exprime à travers un langage sexiste, en véhiculant des valeurs de domination de la nature.

Comment s'est construite cette identité masculine de l'activité scientifique ? Comment les représentations des catégories et valeurs du genre ont-elles opéré dans la production du discours scientifique ? Comment à été pensé le lien entre la différence des sexes et des genres et l'activité scientifique ? Comment le discours scientifique lui-même a-t-il construit des modèles de La femme et de L'homme basés sur l'idée de Nature ?

Répondre à ces questions passe par l'historicisation des concepts de Nature et des natures de l'homme et de la femme, mais également des discours qui ont fait autorité dans les sciences et de leurs représentation. L'article présentera ici ces aspects dans le champ des sciences naturelles, bien qu'il faudrait évidement prendre en compte les sciences sociales. Il s'agira de confronter aux discours les points de vue féministes contemporains. Il sera également présenté les contextes socio-culturels et quelques figures de femmes savantes qui se sont confronté à ces questions, ce qui permettra de comprendre comment celles-ci se pensaient elles-même dans leurs activités et quelles ont pu être leur réaction face au discours dominant. Le point de vue historique permettra ainsi d'avoir un aperçu des constantes et des évolutions des modèles genrés et sexués.

Nature et féminité : constances et ruptures

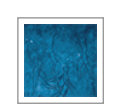
Comment se définit et s'utilise le concept puis l'argument de nature ? Quels sont ses liens avec l'organisation de la société et les pratiques savantes ? Le passage d'un modèle de la Nature à un autre entraîne-t-il des changements dans la perception du monde et l'organisation sociale ? C'est ce qui sera traité ici, entre le XVIe et le XVIIIe siècle. Les conceptions de la science moderne se basant historiquement sur la science grecque antique, il sera rappelé les définitions et conséquences du concept de Nature pour cette époque, et son utilisation aux XVIe et XVIIe siècles, où s'opère à la fois une redécouverte des auteurs antiques et leur contestation.

La Nature féminisée

La pensée grecque antique conçoit la Nature comme étant grammaticalement associée au sexe féminin et considérée comme un être vivant : comparée à un animal par Platon, dans Timée, elle se présente pour Cicéron comme un être vivant doué de sagesse puisqu'il produit lui-même des êtres de sagesse. Cette vision « organiciste », conçoit une « Nature-Femme » pourvue d'une âme, d'une intelligence, d'intentions et de finalité. Du latin *natura*, le mot « nature » se rattacherait à la racine *nasci* signifiant « faire naître », « croître ». Le terme se référant aussi aux organes féminins de la génération, aurait donné « nation », au sens de patrie, et donc d'origine, de lieu d'appartenance et de naissance de l'être humain : « Sa naissance [celle de l'homme] est en même temps ce qui lui donne la vie, et ce qui lui apporte […] une structure qu'il reçoit sans l'avoir voulue, une nature. […] Et comme la nation est l'ensemble des humains qui donnent la vie, ainsi la Nature est encore ce grand vivant par qui chaque être existe.[...] L'homme se repose sur la nature comme sur ses parents, d'où l'expression persistante de *Natura mater*» (Lenoble, 1969. pp 229-232). Cependant, si elle peut signifier la naissance, donc une certaine activité créatrice d'un monde ordonné, la Nature est aussi associée à la spontanéité voire même parfois à une anarchie des forces vitales. De plus, cette activité créatrice n'est pas admise par tous les philosophes. Ainsi Aristote considère la matière comme passive, parce que féminine. Celle-ci ne peut prendre forme, acquérir sa nature, que si elle est mise en présence d'une force masculine. Cette dualité activité/passivité est vue comme une complémentarité nécessaire et naturelle dans l'ordre du monde. Hiérarchisée dans ses éléments et dans ses corps matériels, la Nature « produit » une humanité hiérarchisée sur la même modèle.

Ainsi l'ordre de a Cité repose sur le respect de la structure sociale, donc des statuts attribués à chaque individu selon leur nature, laquelle est la base de la Norme. Celle-ci conçoit les relations hommes-femmes comme étant fondées sur un partage inégal naturel des tâches et des savoirs. L'argument de ce partage inégal se trouve dans le corps lui même, parfaite illustration de l'ordre naturel. Prenant pour exemple le corps animal sur lequel est calqué le corps humain, Aristote apporte une conception binaire mâle/femelle sur laquelle se reflète la binarité homme/femme. Cette différence s'expose en terme de différence anatomique, de puissance et de capacité et se fonde sur la présence ou l'absence de l'organe viril mâle. Prenant l'exemple des eunuques, le philosophe indique que la perte de l'organe implique de fait le basculement d'un genre à l'autre, lequel s'accompagne d'un changement de capacité et de puissance : « l'être est mâle parce qu'il peut faire tel ou tel acte, et il est femelle parce qu'il ne peut pas le faire. » (Aristote, dans Pozzi, 2017. p 14). La figure masculine est prise en référence jusque dans les rapports sociaux. Le sexe anatomique construit le genre, en liant l'individu à des attributs, et donc par extension à des pratiques spécifiques.

Cependant, si la femme est subordonnée à l'homme, l'activité humaine sur la Nature-Femme est parfois perçue comme une agression ou une atteinte à ce corps féminin. Ainsi Pline l'Ancien voit dans le travail des miniers un acte de viol car ceux-ci , « par cupidité, pénètrent les entrailles de la Terre» (Thuillier, 1988 pp 84) se livrant ainsi à une sorte d' «agression biologique ». Il faut selon lui profiter des dons spontanément offerts par la Nature, non les lui arracher de force. Si, pour les Grecs, la science connaît les choses éternelles (substances, essences, mouvements nécessaires) et contemple la Nature telle qu'elle est, cherchant dans son ordre un modèle pour l'homme et une satisfaction esthétique de l'intelligence, les techniques (*les arts*), la manipulent directement. Elles n'engendrent pas une science certaine mais relèvent du domaine des probabilités et de l'opinion au moyen desquelles l'homme accomplit son « travail d'ouvrier ». Pour Cicéron, aucune technique humaine ne peut imiter la Nature. Ses principes ne gisent pas dans les alambics, on les découvre en raisonnant sur l'essence des choses (Lenoble, 1969. p 311).


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

Cette conception antique d'une nature organique et féminine comprise à travers une science théorique philosophique persiste jusqu'à la Renaissance et se traduit par un certain mépris de la technique, celle-ci ramenant l'homme à une matérialité pouvant porter atteinte à la *Natura mater.*

De l'organisme à la machine : la Nature et la Science

La période de la Renaissance voit la redécouverte des auteurs grecs anciens en même temps que leur contestation. Pour la religion chrétienne, l'ordre est celui de la Nature qui est œuvre de Dieu, au centre de laquelle se trouve l'homme. Chaque être exprime sa nature selon un ordre, une intention et une finalité, suivant la doctrine de l'Âme du monde, héritée de la pensée grecque antique, avec laquelle une communion mystique est possible. Cette âme unique végète dans les plantes, sent chez les animaux et raisonne chez l'homme. Toute cette vie s'interprète et se comprend à travers une sorte de religion astrale et un panthéisme naturaliste. Cette « philosophie naturelle », adéquation entre les Écritures et la pensée grecque, se place comme seule référence du savoir, en prêtant à la Nature des forces occultes et où les réalités physiques sont perçues comme des symboles à décrypter à travers un prisme ésotérique. Les choses s 'expliquent par leur fin, qui est, en contexte chrétien, le salut de l'homme.

En même temps que grouille cette vie, une remise en question de la validité du savoir antique et biblique s'opère suite à la (re)découverte de nouveaux mondes et de leurs habitants, notamment l'Amérique. Avec la découverte de ces peuples, « plus près de la Nature», la chrétienté n'apparaît plus comme le seul monde civilisé. Il y a donc d'autres lois, d'autres raisons, une autre Nature. Face à ces vagues de questionnements et de recherche de certitude se développe une nouvelle pensée qui tente de retrouver ou de donner un sens à ce « prodigieux désordre » par la réduction de ce dernier au moyen de méthodes pratiques rationnelles. Par l'utilisation de la technique pour comprendre la Nature, la connaissance ne se définit plus comme une contemplation mais une utilisation pratique de la Nature.

Cette philosophie dite « mécaniste » conçoit désormais la Nature comme une immense machine dont il faut connaître les mécanismes à l'aide de la science pratique. Perdant son organicité, sa finalité, sa vie, la Nature peut donc être maîtrisée par une science voulue comme universelle et basée sur l'ordre et la mesure, capable de reproduire la machinerie naturelle. L'homme est un ingénieur qui n'a plus à ménager en elle aucune valeur. Le monde est une machine, plantes et animaux sont des automates (Thuillier, 1997. pp 25-31).

Le désenchantement du monde : la Nature exploitée

Le philosophe des mathématiques Bertrand Russell critiquait en 1931 cette approche technique de la nature, provoquant, au XXe siècle une exploitation irréfléchie de ses ressources, et la destruction mutuelle des hommes. Dans son ouvrage *The Scientific Outlook,* il exprime sa peur d'un chaos mondial provoqué par une science liée à des intérêts de pouvoir et de domination. D'après lui, la cause de ce danger est le passage de la science de la contemplation (associée à un « *love-knowledge* ») à la manipulation (associée à un « *power-knowledge* »), opéré par la philosophie mécaniste au XVIIe siècle. L'historienne féministe Evelyn Fox Keller, se plaçant dans la réflexion de Russell, considère que le savoir grec (en se référant à Platon) était ce « *love-knowledge* » par lequel l'homme contemplait les essences des formes (Fox Keller, in Soble, 2003). Avec la montée de la philosophie mécaniste, l'objet de connaissance est passé des Formes au « monde physique féminin », la signification du monde a changée : le but de la connaissance n'est plus la communion, mais le pouvoir de domination en excluant ce qui avait trait à la féminité, à savoir l'aspect organique de la Nature, devenue machine. Cette philosophie de domination est, selon Russell, le produit d'un désenchantement, qui ne pouvait plus être objet d'amour de connaissance :

« *The poor physicists, appalled at the desert that their formulae had revealed, call upon God to give them comfort." But no God dwells in that universe" and the answer the physicists think they hear to their cry is only the frightened beating of their own hearts. [...] Disappointed as the lover of nature, the man of science is becoming its tyrant. [...]»* (Russell in Soble, 2003).

La Nature devient passive face à la Technique par laquelle l'homme cherche à la connaître et à la posséder. Ce combat de la technique peut s'illustrer dans la chasse aux sorcières, entre le XVe et le XVIIe siècle : « La science (en principe) allait être en mesure de tout prévoir ; et la Nature (en principe également) devait perdre tout mystère. Quel contraste avec l'univers propre aux sorcières ! [...] Comment faire des prévisions méthodiques si des femmes usant de pouvoirs irrationnels, se mettaient à susciter, hors de tout contrôle des phénomènes perturbateurs ?» (Thuillier, 1988. p 85)

La féminité subversive : discours et représentations

Ange ou démon : le genre chez les sorcières ?

Pratiquant une « magie populaire », les sorcières possèdent le pouvoir d'agir sur le corps, (sur la nature des hommes) par des moyens symboliques ou par l'usage des plantes. D'extraction sociale humble, souvent analphabètes, guérisseuses ou prostituées, les sorcières se transmettent leur savoir oralement, savoir traditionnellement attribué aux femmes ; en opposition avec une « magie savante », effectuée par des intellectuels, moines et lettrés masculins, basée sur la philosophie naturelle de la Renaissance. Le lien établi entre femme et hérésie de sorcellerie transparaît à travers le *Malleus maleficarum*, ou Marteau des sorcières (1486). Cet ouvrage inspire les inquisiteurs du XVIe siècle pour construire une image diabolique de la femme. Les auteurs du *Marteau des Sorcières*, lui voit deux utilités : la procréation et le foyer. Cette dernière est, par sa nature rebelle et sa faiblesse, plus réceptive à la tentation démoniaque et au maléfice, bien que les bulles pontificales, qui donnent le pouvoir aux inquisiteurs, ne signalent pas que les femmes doivent être davantage soupçonnées que les hommes (Sallmann, in Duby et Perrot, 1991. p464). Une des raisons d'une telle association réside dans la volonté d'endiguer le prophétisme féminin,

développé au début du XIVe siècle grâce aux ordres mendiants et à leurs tiers-ordres féminins, à l'intérieur desquels les femmes avaient revendiqué leur autonomie et leur liberté d'expression au sein de l'Église. La méfiance vis à vis de la spiritualité féminine s'appuie là encore sur la figure de la femme dépeinte comme plus sensible à l'illusion diabolique que l'homme, établissant ainsi son infériorité théologique (donc naturelle). L'abandon du crime de sorcellerie à la fin du XVIIe siècle ne revalorise pas l'image de la femme. Le médecin remplace l'inquisiteur, l'hérésie devient maladie et le mythe démonologique laisse place à l'hystérie. Victime de son imagination ou folle de son corps, la femme devient un être juridiquement incapable, à la responsabilité personnelle limitée (Sallmann, dans Duby et Perrot, 1991. p 467).

Pareille image se trouve également dans l'Alphabet de l'imperfection et du malice des femmes d' Olivier Jacques (1617). L'ouvrage se veut comme un guide salutaire destiné à révéler la part sombre et diabolique du monstre féminin...aux femmes précisément. En réalité, l'auteur dépeint à travers la figure de la femme au pouvoir (en l'occurrence Catherine de Médicis, à qui le livre est dédié au vu du frontispice) l'ensemble des femmes, comme des êtres (dont on peut se demander s'ils sont humains) rusés et fourbes, dont le corps fait peur, au comportement et à la pensée instables, manipulées par le démon. Cette image négative légitime l'exclusion des femmes des lieux où le pouvoir s'exerce, tels que la politique, l'Église et les lieux institutionnels du savoir tels les académies et les universités.

Le paradoxe des allégories : ce que disent les frontispices...

Paradoxalement, la femme est aussi l'allégorie du savoir. Ainsi les sept Arts Libéraux figurant sur le frontispice de la *Margarita Philosophica* de Gregor Reich (1504) sont représentés par des femmes, illustrant chacune une discipline dont elle brandie ou manipule les instruments. Il est intéressant de remarquer que l'allégorie centrale, femme à trois têtes brandissant d'un côté le livre de la *Naturalis* et de l'autre le sceptre de la *Moralis*, est elle-même couronnée de la *Rationalis*, qui sera pendant longtemps refusée aux femmes. La même représentation se retrouve deux siècles plus tard, sur le frontispice de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Le texte qui l'accompagne décrit l'iconographie d'une multitude de femmes représentées à la grecque, dans un temple lumineux, suivant une hiérarchie des disciplines. Dans ce « Sanctuaire de la Vérité », celle-ci apparaît auréolée de lumière, vêtue d'un voile que « la Raison et la Philosophie s'occupent l'une à lever, l'autre à arracher », pour que la Théologie, agenouillée, puisse recevoir « sa lumière d'en haut » (Diderot et D'Alembert, 1751).

« Les femmes ont inventé tous les Arts qu'on appelle libéraux; [...]. C'est pour cela que toutes les sciences et les vertus ont des noms féminins » (Agrippa, 1509. p 67) disait le philosophe ésotériste Cornelius Agrippa qui en 1509 faisait paraître son ouvrage De l'excellence et de la supériorité de la femme, dans lequel il rappelait qu'il y avait *«* des preuves certaines de l'excellence de la Femme au dessus de l'Homme » (Agrippa, 1509. p 3). Parmi ces preuves, l'auteur argumente sur la non-différence « sexuée » des âmes. Dans la hiérarchie de la création des êtres, la femme, arrivant en dernier, vient littéralement couronner la Création, devenant le « chef d'œuvre de l'ouvrage de Dieu ». Agrippa va même jusqu'à rejeter le péché originel imputé à Ève pour ne l'attribuer qu'à Adam. L'argumentaire est appuyé de personnages historiques et légendaires qui, selon Agrippa, ont eu leur place en politique, en philosophie, en théologie et en sciences. Il conclut que la situation de la femme est due à la tyrannie masculine, tyrannie contre nature causée par la manipulation des textes religieux, ainsi qu'une éducation qui les éloigne des fonctions sociales et de leur liberté en les confinant dans les tâches du foyer.

La femme, si elle est allégorie du savoir, n'est pas autorisé à le produire. Elle n'apparaît que comme le symbole de la muse antique et non comme savante à part entière. Une telle image est remarquablement mise en évidence dans l'iconographie de l'École d'Athènes (réalisée entre 1508 et 1512) du peintre Raphaël. Les seules figures féminines sont les statues des muses, figées dans leur posture, en contraste avec l'activité foisonnante qui semble se dégager de la multitude des grandes figures savantes antiques, toutes masculines.

Le médecin, le prêtre et le philosophe : la femme théorisée ou l'infériorité naturelle

L'homme inversé : la référence masculine

La question du sexe en tant que critère de la différenciation des genres masculin et féminin, soulevée par Aristote, est analysée par Thomas Laqueur dans son ouvrage *La fabrique du sexe* où il expose ses réflexions à propos de la fixité des représentations et des définitions du « sexe biologique ». Ses recherches s'inscrivent dans les travaux pluridisciplinaires de féministes britanniques et américaines militantes, dont investigations visent à construire une analyse critique de la production contemporaine des sciences et le rôle qu'elles jouent dans les sociétés occidentales actuelles, notamment les processus par lesquels les observations et les comportements sont transformés en phénomènes naturels par les scientifiques (Gardey, 2006. pp 649-673).

Pour Laqueur, les deux « schémas » de l'anatomie sexuelle humaine au sein des sciences biologiques seraient fondées sur des facteurs non scientifiques, mais culturels. Sa réflexion part du principe qu'il y aurait au départ, depuis la pensée grecque ancienne, un modèle « mono sexuel » (« *one-sex model* ») se référant au corps masculin, le modèle « bi sexuel » (*« two-sex model »*) n'apparaissant qu'à partir du XVIIIe siècle. Selon ce modèle, la femme est vue comme un « homme inversé » du fait de la similitude de ses organes génitaux par rapport à ceux des hommes. D'ailleurs, le même vocabulaire est utilisé pour décrire l'anatomie des deux sexes : «*In the one-sex model, the vagina was just a penis projecting inward, a penis turned inside out, end the uterus was (seen as) an internal scrotum*. » (Soble, 2003). Cette similitude, développée par le médecin grec Galien est érigée en paradigme jusqu'au XVIIIe siècle. Ainsi peut-on lire le médecin du XVIe siècle Philippe de Flesselles, qui sous l'autorité galénique écrit, dans son Introductoire de chirurgie rationnelle (1547), « la différence de sexe n'est que difference accidentale », négligeant ainsi la description anatomique féminine (Duby et Perrot, 1991. p 361).

Version inverse et nécessaire de l'homme, la femme lui est subordonnée de par sa condition anatomique naturelle, rattachée à la notion de « sexe biologique » par Laqueur, définissant ainsi de façon strictement dichotomique, à la fois le genre et la fonction occupée dans la société. Le « sexe biologique » apparaît donc comme une construction d'abord sociale et culturelle, utilisée pour valoriser et maintenir le masculin comme référence civilisationnelle et existentielle d'un ordre social androcentré. (Laqueur, dans Soble, 2003). Le genre préexiste donc au corps et s'illustre par le sexe. La notion d'inversion mise en évidence par l'autorité galénique se traduit par un dysfonctionnement du corps féminin (le corps masculin fonctionnant parfaitement), qui s'exprime principalement à travers le flux menstruel. Des médecins comme Ambroise Paré, y voient un écoulement provoqué par l'humidité et la froideur du corps féminin qui ne peut transformer toute la nourriture en sang utile. Immergée dans sa froide humidité, la femme n'a que peu d'esprit comparée à l'homme (qui lui, est courageux, efficace, mesuré et juste), et ne peut/doit donc pas s'adonner aux lettres et aux sciences.

Une erreur de la nature ?

L'imperfection des femmes, à la fois sur le plan intellectuel, physique et moral mène tout de même les médecins à se demander si elle n'est pas une erreur de la Nature. Soutenir une telle affirmation relèverait pour certains de l'hérésie car Dieu aurait créé comme compagne de l'homme un être imparfait et débile. Cela remettrait en cause la philosophie naturelle et finaliste selon laquelle « Nature ne fait rien en vain ». Cela implique donc de ne plus considérer la femme comme une version « défectueuse » de l'homme mais comme un être achevé. Paradoxe notoire car tout au long des siècles suivants, de telles conceptions persistent et contribuent à renforcer l'image de la femme incomplète physiquement et intellectuellement. Cette contestation de l'autorité galénique ne se fait pas sans réserves, comme en témoignent les titres d'ouvrages sur le sujet, formulés en « questions » et « controverses ». La description de l'anatomie féminine, externe et interne, négligée jusqu'ici, conteste l'idée qu'elle est une mauvaise conception de la Nature. La matrice devient La caractéristique ontologique de La Femme. Placée à l'intérieur du corps, reliée au flux sanguin, elle devient l'organe de la féminité par excellence, aussi bien sur le plan moral, physique et intellectuel.

La femme-sexe, ou le diktat de l'utérus

La femme est désormais considérée comme un être à part entière. Ces imperfections ne sont plus dues à son statut d'homme inversé, mais résultent de l'organe dépositaire de l'identité féminine qu'est la matrice. La sensibilité de l'utérus en fait un viscère autonome et incontrôlable, à la source de l'hystérie. Cette maladie, exclusivement féminine, est vue comme le résultat d'une rétention et d'une corruption de la matière, provoquant des « vapeurs vénéneuses » qui remontent jusqu'au cerveau et troublent ainsi l'entièreté du corps. Les médecins voient comme solution à cette « fureur utérine » le mariage, ce qui légitime une fois de plus la sujétion et la dépendance de la femme à l'homme en établissant un système de valeurs proprement féminines : destinée à la procréation, de par sa matrice, la femme trouve son accomplissement dans l'accouplement avec l'homme.

D'ailleurs, l'*Encyclopédie* qualifie la femme de « Sexe » délimitant ainsi son identité, sa fonction et ses attributs (Article « SEXE », dans Diderot et D'Alembert, 1751. tome 15, p 138). Inférieure à l'homme en force, la femme lui est cependant supérieure en « agrémens ». Plus sensible car plus faible, la femme a un esprit faux, difficilement compatible avec la justesse et la vérité, ainsi que le démontre logiquement l'Encyclopédie.(Article « FEMME », dans Diderot et D'Alembert, 1751. tome 6, pp 468-481)

Le médecin Pierre Roussel « Lafemme n'est pas femme seulement par un endroit mais par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée ». Son ouvrage, au titre éloquent, le Système physique et moral de la femme (1775) présente la femme comme un être naturellement délicat et passif, du fait de la constitution molle de ses organes. De cette maigre consistance organique, se conçoit aisément (naturellement pouvons nous dire) un intellect simpliste, inapte à la réflexion abstraite et aux « efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer ». Dominée par ses sentiments, qui font qu'elle se dévoue naturellement à ses devoirs domestiques, la femme ne saurait « beaucoup raisonner ni longtemps réfléchir » dit l'Encyclopédie médicale Panckoucke (dans Kniebielher, 1976. pp. 41-55). Ainsi, hors du cadre domestique et marital, comment pourrait-elle s'adonner aux sciences et à la réflexion philosophique ? C'est ce qui surprend les hommes lorsque des femmes bravent les interdits et prouvent leur capacité intellectuelle. Admirées ou vivement critiquées, elles apparaissent comme de véritables exceptions, des êtres chimériques du fait de la « virilisation » de leur activité savante.

Comment sont perçues ces femmes ? Dans quels lieux peuvent-elles s'exprimer ? Comment se pose la question de la légitimité et comment elles-mêmes se perçoivent dans leur activité savante ?

Le savoir dans les salons, ou la science à l'usage des Dames

Avec le développement des cabinets de curiosité au XVIe siècle, le savoir s'installe chez les nobles. La science devient une «mode» et il est de bon ton d'avoir, dans son cabinet, un savant chargé de l'ordonner et surtout de l'animer (Reichvarg, 2005). Une véritable «culture scientifique» se développe et s'adresse aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Le salon remplace l'Académie et l'Université en devenant un lieu d'échanges, de rencontres, ou les thèmes littéraires, politiques et scientifiques sont débattus. Souvent sous la direction d'une femme ayant reçu une solide éducation, en général la maîtresse de maison, ces lieux mixtes sont des espaces où ces dernières participent aux débats et sont reconnues comme «femmes d'esprit», «femmes savantes», «précieuses» et même «libertines» (Haase-Dubosc, 2001. pp 43-67). Une littérature savante, qui prend son essor aux XVIIe et XVIIIe siècle, leur est entièrement consacrée, et bien souvent celles-ci y prennent part comme auteurs.

Cela a de quoi surprendre les hommes comme on le voit chez Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences qui, au début de ses Entretiens sur la pluralité des mondes(1686), s'étonne que son interlocutrice éprouve un intérêt pour les sciences et soit capable d'en discuter. (Reichvarg et Jacques,1991) Même réaction pour l'ingénieur Mointel d'Elément qui justifie la dédicace de son ouvrage sur la *Manière de rendre l'air visible aux Dames* (1719), comme l'expérience d'une rencontre étonnante entre un maître et des élèves qui en savent déjà beaucoup. Pour l'ingénieur, les femmes sont aussi bien capables que les hommes de comprendre et de raisonner dans les disciplines scientifiques.

D'autres cependant y voient une dérive morale, toujours au nom des valeurs et qualités féminines, avec en tête, toujours la très-chère pudeur. Cela n'empêchera cependant pas certaines femmes d'avoir leur propre cabinet d'histoire naturelle, de dispenser leurs propres cours, et d'être reconnues, mais aussi critiquées (parfois violemment) pour leur activité savante.

La question de la reconnaissance : de la critique à l'auto-censure

Cet engouement pour la sciences, ainsi que la participation des femmes n'est pas sans susciter quelques réticences. L'essor de la littérature savante, si elle permet aux femmes de s'exprimer, les exposent à la critiques de leur(e)s paires. Sortant du cadre admis de la femme naturellement impropre à la réflexion et au savoir, elles sont suspectes de virilité outrancière, de petite vertu ou d'impostures. Un exemple rassemblant ces accusations est celui d'Émilie du Châtelet.

Née dans une famille noble, Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, (1706-1749) reçoit une éducation en lettres, en philosophie et en langues. Fréquentant les grandes personnalités savantes de son époque, elle acquiert une solide culture scientifique. Elle publie ainsi une Dissertation sur la nature et la propagation du feu (1739) et ses Institutions de Physique en 1740, lesquels ouvrages la couvrent d'éloges. Se liant avec Voltaire en 1733, elle participe avec lui à la traduction et à la diffusion des travaux de Newton en France, en publiant la traduction des Principia en français (1766). Si ces travaux lui valent la reconnaissance des savants à travers l'Europe, si bien qu'elle est admise à l'Académie des Sciences de Bologne en 1746, Émilie du Châtelet s'expose également à la critique parfois caustique d'hommes et de femmes. Sa liaison avec Voltaire est visée, ainsi que son activité savante et ses ouvrages, dont certains doutent qu'ils soient d'elle. D'autres voient dans sa pratique savante une perte de ses qualités féminines pour une virilité non dissimulée. En novembre 1749, ce n'est pas un détracteur mais une détractrice, l'épistolière Madame du Deffand, qui fait circuler un portrait diffamant d'Émilie du Châtelet, morte en couche deux mois plus tôt. Décrivant un corps déformé, dénué de toute qualité féminine, exacerbant une virilité défigurante, ce portrait contre nature laisse des soupçons quant aux capacités intellectuelles de la marquise. Son goût pour les sciences apparaît comme un désir prétentieux de paraître originale et singulière, ce qui fait d'elle une femme arrogante et pédante de surcroît.

L'activité savante des femmes fascine car elle rend compte de la capacité du « Beau Sexe » à faire des sciences au même titre que les hommes, à l'opposé de préjugés d'inaptitude *naturelle* confortés par les devoirs du ménage et de la famille ; et choque car la science, activité masculine, « virilise » ses pratiquantes et les détournent de leurs occupations naturelles liées à leur féminité. La femme savante apparaît comme une inquiétante étrangeté, une chimère dont l'exemple n'est pas à suivre car contre nature. Conscientes de cette limite de leur liberté d'expression, certaines femmes s'autocensurent. Ainsi, si Madeleine de Scudéry encourage les femmes dans leurs activités intellectuelles, dans le même temps, elle leur conseille de le faire discrètement sans contrevenir au modèle des qualités attribuées spécifiquement au sexe féminin. D'ailleurs la plupart des femmes savantes publient anonymement ou sous un nom masculin. Celles qui publient en leur nom revendiquent leur activité savante. Ainsi Marie Meurdrac fait part, dans sa Chymie charitable et facile en faveur des dames (1674), d'abord de son hésitation à écrire son ouvrage, craignant que cela ne contrevienne à son éducation et sachant comment une telle entreprise serait vue par les hommes :

« je m'objectois à moy-mesme que ce n'estoit pas la profession d'une femme d'enseigner, qu'elle doit demeurer dans le silence, écouter et apprendre, sans témoigner qu'elle sçait : qu'il est au dessus d'elle de donner un Ouvrage au public et que, la réputation n'est pas d'ordinaire avantageuse, puisque les hommes méprisent & blasment toujours les productions qui partent de l'esprit d'une femme.» (Meurdrac, 1674. Avant-propos).

Se plaçant à la suite de femmes savantes, et, reprenant la thèse d'Agrippa selon laquelle « *les Esprits n'ont point de sexe* », elle revendique une éducation commune aux hommes et aux femmes. La question de l'éducation scientifique (et générale) des femmes fera l'objet de débats aux XVIIe et XVIIIe siècles. Pour certains, elle modifie la nature féminine et déstabilise ainsi l'ordre établit. Pour d'autres elle doit exprimer la nature de l'individu (dichotomique pour certains, unique pour d'autres). C'est dans ce cadre qu'est pensée la différence des sexes.

Penser la différence des sexes : quelle éducation pour les femmes ?

La question des *a priori* et des préjugés est essentielle ici et c'est par elle que sont abordés ces réflexions. Un tel exemple s'illustre dans De l'Égalité des Deux Sexes, paru en 1673, au sous titre non moins éloquent « Discours Physique & Moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugez ». L'auteur, François Poullain de La Barre, philosophe cartésien, annonce dès sa préface la délicatesse du sujet. Les préjugés sont pour lui sont un frein à la « connaissance claire et distincte ». Le plus grand d'entre eux est celui qui porte sur l'inégalité de sexes, touchant aussi bien les hommes que les femmes elles-mêmes. En bon cartésien, Poullain de La Barre entend démontrer le contraire en mettant à bas les arguments savants et populaires. Contre le « Vulgaire », l'auteur explique que la connaissance de celui-ci repose sur la « *Coûtume* ». La contestation consiste à montrer comment l'exclusion des femmes des domaines savants s'est opérée. Quand au « Sçavant », l'auteur entend démontrer que les défauts dont on affuble les femmes proviennent de l'éducation qu'on leur donne. Il montre ainsi les liens entre les « coûtumes » populaires et le discours des savants : les premières s'appuient sur le second et le tiennent pour vrai, l'idée de vérité étant attachée à la figure du savant. Selon Poulain de la Barre, les savants raisonnent en hommes, selon le point de vue masculin, et ainsi légitiment

l'asservissement des femmes, en utilisant l'argument naturel pour expliquer ce que la coutume institue. Coutume et Nature sont donc confondues. L'auteur combat cette confusion érigée en vérité en insistant sur le fait que même la Tradition, aussi ancienne soit-elle, doit être remise en cause. La Nature n'impose aucune servitude, et son ordre instaure l'égalité entre les hommes. La différence des sexe n'est alors existante qu'au regard du Corps et non de l'Esprit. Ce dernier n'a pas de sexe et est le même chez l'homme comme chez la femme. L'argument métaphysique et renforcé par l'argument anatomique selon lequel « la teste, qui est l'unique organe des sciences, & où l'Esprit fait toutes les fonctions » est identique chez les deux sexes. De ce fait, les femmes sont pourvues des mêmes sens, et donc sont capables des mêmes activités, bien que leurs organes soient plus délicats.

Devant cet argumentaire prônant l'égalité des sexes au motif d'un Esprit commun à l'homme et à la femme, il est à noter que, même si les Esprits n'ont point de sexes, le système des valeurs et qualités féminines et masculines persiste et est à la base même du discours sur l'égalité des sexes. Les femmes auraient un tempérament plus délicat, que l'étude rapprocherait de celui des hommes. Les auteurs s'appuient sue ce postulat, non sans priver les femmes d'une éducation scientifique avant que « les devoirs et engagemens de leur destination puisse avoir lieu ». Il s'agit donc bien de produire des épouses savantes. L'éducation des femmes s'élabore ainsi dans le cadre défini de l'avenir social féminin.

La « naturalisation » des qualités féminines sert également d'arguments aux opposants de l'éducation savante des femmes. Celle-ci doit strictement se limiter aux tâches domestiques. C'est l'avis de l'archevêque Fénelon, qui dans De l'éducation des filles (1687) indique que si l'instruction des femmes a été négligée, elles ne peuvent accéder à autre chose qu'à ce qui est relatif à leurs devoirs, car elles ne sont pas aptes aux sciences. Cette inaptitude est brandie comme étant naturelle, du fait que leur corps et surtout leur esprit sont plus faibles que celui de l'homme. Dotées d'une « imagination errante », elles ne peuvent avoir une activité égale à celle de l'homme. Fénelon avertit « qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules » (Fénelon, 1687, dans Giulia, 2014. p 29) avant de dresser un portrait qui selon lui correspond à celui de la femme bien éduquée, c'est à dire strictement circonscrite dans le foyer, faisant usage d'un pudique silence et de propos réduits au stricte nécessaire. Toute autre activité est bannie. Cette conformité des sexes et des activités est mise clairement en évidence par Rousseau qui en fait un projet éducatif. Celui-ci, substitue à Dieu une Nature qui devient la référence morale et juridique structurant les rapport sociaux. Là encore, l'argument physique anatomique fonde le raisonnement selon lequel la Nature dicte nécessairement une éducation différente aux filles et aux garçons car « l'Être Suprême » ne les a pas constitués de la même façon. Rejetant explicitement l'égalité des sexes, Rousseau valide la totale dépendance de la femme à l'homme, par la loi même de la Nature, qui, selon lui fait que les filles naissent avec l'amour de l'aiguille et de la parure et le dédain de la lecture (Rousseau, 1762, dans Giulia, 2014. p 40).

Des sciences genrées ?

L'exclusion des femmes des lieux de savoir conduit à la conclusion que la science s'est maintenue pendant longtemps comme une pratique masculine. Celle-ci se serait alors définie comme une pratique de domination de la nature, capable de refléter objectivement la réalité et ainsi de proposer une vision du monde imprégnée de valeurs masculines comme la hiérarchie, le pouvoir ou l'agressivité. C'est ce qui ressort des études féministes qui se sont intéressées au langage des sciences décrivant les processus et les corps biologiques. Selon elles, ces valeurs sont recherchées inconsciemment ou non dans le fonctionnement du vivant et s'opposent à des valeurs féminines comme la spontanéité ou l'anarchie. Ainsi par exemple, l'affrontement des théories séministes et ovistes, aux XVIIe et XVIIIe siècles a longtemps posé la question de l'activité des gamètes mâles et femelles. L'anthropologue Emily Martin soulève ce questionnement dans sa publication *The egg and the sperm*(1991) en rappelant que jusqu'aux années 1990, c'est le spermatozoïde qui a reçu la palme de l'activité. Les textes scientifiques le décrivent comme « actif », « puissant » et « autonome », en opposition opposition de l'ovocyte « transportée » (donc passive) pour « être assaillie » et « pénétrée » par la spermatozoïde (Fox Keller, in Gardey et Löwy, 2000). Le langage passif colle aux qualités attribuées aux femmes, et inversement. Fox Keller précise que les détails techniques qui argumentaient cette vision ont été si cohérents qu'aucune recherche ne s'est faite sur la possibilité de mouvement de l'ovocyte. Cela montre ainsi comment la représentation du genre affecte l'imagination scientifique elle-même, au point d'empêcher les biologistes d'envisager une activité de l'ovocyte. Aujourd'hui, la fécondation est présentée comme une rencontre de « partenaires mutuellement actifs ».

S'il s'agit ici des effets du langage sur les sciences, les chercheuses féministes soulignent que les métaphores ne s'arrêtent pas à la description des faits, mais se placent dans la dynamique d'établissement de la Norme. Un tel exemple est soulignée par la sociologue néerlandaise Nelly Oudshoorn qui a montré comment les hormones se sont vu attribuer un rôle dans la détermination sexuée. Si, entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle se développe l'hypothèse selon laquelle les hormones sexuelles ne sont produites que par leur sexe respectifs, les biochimistes du début des années 1930 constatent en effet la présence d'hormones femelles dans l'urine d'hommes en bonne santé et « normaux ». La même chose se constate chez les chevaux. Ces observations, qui bousculent le modèle établit des hormones réparties selon leur sexe, conduit les biochimistes à envisager que ces hommes chez qui l'on découvre des hormones femelles sont des « hermaphrodites ou homosexuels latents ». c'est dans les années 1940 que progressivement s'installe la conviction que la production des hormones mâles et femelles n'est pas strictement limitée à un sexe dans Gardey, 2006 ; pp 662-663).

Pour Fox Keller, c'est là la preuve d'un langage scientifique véhiculant des valeurs sexistes. Le courant *feminist epistemology* auquel elle se rattache prône d'ailleurs une autre science, qui serai plus en adéquation avec des valeurs féminines. Cette optique d'une science féministe/féminine se base pourtant sur le même essentialisme qui a contribuer à exclure les femmes des sciences. De plus, il apparaît difficile de concevoir l'activité scientifique sans les démarches analytiques, la logique, le quantitatif, etc, présentés comme étant masculines, dans les méthodes scientifiques. L'idée même d'une science féminine serait alors un retour en force de la naturalisation des différences culturelles entre masculin et féminin, dénoncées par beaucoup de chercheurs et

chercheuses, (JACK, 2013) dont l'historienne des sciences Londa Schiebinger. Dans son ouvrage *Has Feminism Changed Science ?* (1999) elle montre que l'essentialisme véhiculé par le courant « *Different Feminism* » maintient une inégalité entre hommes et femmes scientifiques :

« *Sociological and anthropological studies of contemporary science suggest that even today many scientists expect a successful scientist to be agressively competitive ; modesty, a stereotypically feminine virtue, does not add to the credibility of the scientists. To admit that gendered notions of intellectual virtue or styles of interaction put men and women into unequal position is not to imply that gender diffrences in behaviour are inevitable or desirable, Schniebinger argues* » (Rollin, 2004. p 293).

Genre, objectivité et connaissances situées

Plutôt que de raisonner en terme de dichotomie spécifique des pratiques scientifiques, d'autres chercheuses féministes développent l'idée de l'interprétation des phénomènes qui peut se faire le point de vue de valeurs scientifiques. Ce dernier est dit « situé » et s'oppose à la conception d'un point de vue « de nulle part », naturellement objectif et désincarné. Pour Donna Haraway, le fait d'être conscient du caractère situé du travail intellectuel est en quelque sorte une garantie d'objectivité. (Löwy, dans Gardey et Löwy, 2000. pp 137-150) Le point de vue situé permettrait alors d'avoir une meilleur vue d'ensemble car il se sait limité. Il est alors possible de mieux apprendre à partir du point de vue marginal et multiple que du point de vue qui se veut désincarné et surplombant. Ainsi l'accès élargi des femmes à la recherche et l'influence du féminisme ont modifié la perception scientifique du naturel mâle et femelle.

En effet les études de genre prennent naissance à partir d'un mouvement social focalisé sur les problèmes de domination et d'exclusion, qu'est le féminisme. Or, de tels mouvements sont issus de groupes considérés comme dominés et/ou marginaux. D'ailleurs dans certains pays (mais également à l'intérieur de certains discours scientifiques), la situation des femmes a été comparée à celle des peuples colonisés. (Löwy, dans Gardey et Löwy, 2000, p 142) Les mouvements et les points de vue de ces groupes marginaux posent ainsi la question de la définition de l'universel et l'inclusion dans sa définition du point de vue des dominés. Deux perceptions sont possibles entre ceux-ci et l'accès à l'universel. L'une conduit à l'assimilation du dominé par le dominant : le dominé doit rejeter son identité d'origine. Ainsi une femme qui veut devenir « homme de science » doit à la fois penser comme un homme et assimiler ses codes, et en même temps rejeter sa féminité, qui ne la légitime pas à faire des sciences. Même chose pour les « racisés », notamment dans le milieu académique.

L'autre perspective consiste à historiciser la situation de domination, ce qui permet de ne plus la concevoir comme fixe et immuable mais inscrite dans une dynamique de domination. Dans ce contexte, la question des sciences coloniales est pertinente car elle témoigne de ce processus de domination et de définition de la science et de ses « praticiens ». En effet, notre vision commune de la science moderne occidentale européenne comme un savoir universe a été largement façonnée par une historiographie, privilégiant le savoir écrit aux pratiques matérielles :

« *la distinction entre le savoir scientifique et d'autres types de savoir a été historiquement reflétée dans la distribution sociale entre ceux qui pratiquent un travail intellectuel et ceux qui pratiquent un travail physique, et, au moins depuis le XVIIIe siècle, dans une distinction culturelle entre des terres ayant une science moderne (pour la plupart en Europe occidentale) et celles n'en ayant pas (c'est à dire le reste du monde)* » (Daston, dans Pestre (dir.) 2015).

Cette distinction culturelle a comme soubassement la race qui institue, légitime et autorise des rapports de domination entre des « échelons » supérieurs et inférieurs, notamment par l'argument naturel, fondé sur les corps. (Voir Boëtsch, dans Blanchard, Lemaire et Blancel (dir.), 2008)

L'utilisation d'un tel argument présuppose qu'il n'existe qu'une seule science dont l'universalité découlerait de fait des propriétés de son objet d'étude, à savoir la nature : si la nature est universelle, alors la science est universelle. Or des études questionnent cette universalité en se penchant sur la manière dont l'universel est « fabriqué » par les scientifiques, à travers la diffusion des idées, des instruments et des pratiques. Les groupes de pensée marginalisés ont ainsi contesté l'existence d'un point de vue unique sur l'histoire, la société et les sciences. Les pratiques scientifiques ne peuvent être conçues comme homogènes et menées par des agents neutres et interchangeables qui auraient sur leur objet d'étude un « point de vue de nulle part ». L'étude des pratiques scientifiques permet donc de mettre en évidence la matérialité et l'historicité de la production du savoir, chaque fait portant l'empreinte à la fois de la communauté qui l'a produit, et des savoirs tenus pour acquis par cette communauté.

Bibliographie

AGRIPPA Henri Corneille, *De l'excellence et de la supériorité des femmes. Traduit du latin d'Agrippa avec les commentaires de Roétitg*, Paris, 1081.
CHAZAL Gérard., *Les femmes et la science*, Ellipse., 2006.
CRASNOW Sharon, « Objectivity : Feminism, Values and Science », 2004, vol. 9, n° 1, coll.« Hypathia ». pp 280-291
DASTON Lorraine, « The Naturalized Female Intellect », 1992, vol. 5, no 2, coll.« Science in Context », p. 209-235.
DIDEROT et D'ALEMBERT, « FEMME », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751, vol.6, p. 468-481.
DIDEROT et D'ALEMBERT, « SEXE », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751, vol.15, p. 138.
DUBY Georges et Michelle PERROT, *Histoire des femmes. Tome 3, XVIe-XVIIIe siècles*, Plon., 1991, vol. 5/3.
GARDEY Delphine, « Les sciences et la construction des identités sexuées. Une revue critique », 2006, vol. 3, coll.« Éditions de l'EHESS. Annales Histoire, Sciences sociales », p. 649-673.
GARDEY Delphine et Ilana LÖWY, *L'invention du naturel, les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Edition des archives contemporaines., 2000.

GARGAN Adeline, *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIXe siècle. Réalités et représentations*, Editions universitaires de Dijon., Dijon, coll.« Histoire et philosophie des sciences », 2014.
HAASE-DUBOSC D., « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVIIe siècle », *Clio. Histoire, femmes et société*, 2001, no 13, p. 46-67.
HUSSON Anne-Charlotte. et Thomas MATHIEU, *Le féminisme, en 7 slogans et citations*, Le Lombard., Bruxelles, coll.« La bédéthèque des savoirs », n° 11, 2016.
JACQUES Olivier, *Alphabet de l'imperfection et du malice des femmes*, 1617.
KNIEBIEHLER Yvonne, « Discours médical sur la femme : constantes et ruptures », 1976, no 13-14, coll.« Mythes et représentations de la femme », p. 41-55.
LENOBLE Robert, *Histoire de l'idée de Nature*, Albin Michel., 1969.
LÖWY Ilana, « Le genre dans l'histoire sociale et culturelle des sciences », 1995, no 3, coll.« Annales. Histoire, Sciences Sociales », p. 523-529.
MARUANI Margaret. (dir. ., *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*, La Découverte., Paris, 2005.
MEURDRAC Marie, *Chymie charitable et facile en faveur des dames*, 1674.
PERROT Michelle, *La place des femmes dans l'histoire*, Belin., 2010.
POULLAIN DE LA BARRE François, *De l'Egalité des Deux Sexes. Discours Physique & Moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugez*, 1673.
POZZI Giulia, *« Qu'elles se marient ou se fassent religieuses » Quand les philosophes parlent des femmes. Librio. Idées, 2017*, Librio., coll.« Idées », n° 1193, 2017.
REICHVARG Daniel, *Sciences pour tous?*, Gallimard., coll.« La Découverte », 2005.
REICHVARG Daniel et Jean JACQUES, *Savant et ignorants, une histoire de la vulgarisation des sciences*, 1991.
ROLLIN Christina, « Three Decades of Feminism in Science : From ''Liberal Feminism'' and ''Difference Feminism'' to Gender Analysis of Science », 2004, vol. 19, no 1, coll.« Hypathia », p. 292-296.
ROUSSEL Pierre, *Système physique et moral de la femme*, 1755.
SOBLE Alan. G., « Keller on Gender, Science and Mc Clintock : A Feeling for the Orgasm », *In Scrutinizing Feminist Epistemology : An Examination of Gender in Science*, Rutgers University Press, 2003, p. 65-101.
SOBLE Alan. G, « The History of Sexual Anatomy and Self-Referential Philosophy of Science », 2003, vol. 34, no 3, coll.« Metaphilosophy », p. 292-296.
THUILLIER Pierre, *Science et société. Essais sur les dimensions culturelles de la science*, coll.« Biblio essais », 1988.
THUILLIER Pierre, *La revanche des sorcières. L'irrationnel et la pensée scientifique*, Belin.
BLANCHARD Pascal, Sandrine LEMAIRE, et N. BANCEL, *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, CNRS Editions., 2008.
SIBUM H Otto, « Les sciences et les savoirs traditionnels », *Histoire de sciences et des savoirs. Tome 2 Modernité et globalisation*, Seuil., 2015, vol.2, p. 285-303.

Webographie

Table ronde « ***L'expérience des racisées en milieu universitaire : entre résistance, agency et lutte pour la légitimité*** ». Congrès International des Recherches Féministes Francophones. Carmen DIOP, Samira DRISSI, Amandine GAY, Fatima KHEMILAT. Université du Québec à Montréal. 27 août 2015
URL : https://www.youtube.com/watch?v=ID0V-12Dp6E

Atelier : ***La science est-elle sexuée*** ? Journée George Bram-2013. Femmes et sciences. Catherine VIDAL (Institut Pasteur), Annick JACK (Université Paris-Sud), Hélène GISPERT (Université Paris-Sud), Michèle LE DOEUFF. École Normale Supérieure 11 janvier 2013
URL : https://www.youtube.com/watch?v=M6J1zcoi1g8

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

LA FEMME DANS LE MILIEU ACADÉMIQUE: ÉTUDE DE CAS

Ala Eddine Bakhouch

abakhouch@yahoo.fr
LDC (Laboratoire de Recherche Langues, Discours et Cultures), Université de Jendouba/Carthage (Tunisie).



Maria Mitchell au télescope avec ses étudiantes
Maria Mitchell (Nantucket 1818 – Lynn 1889)

Introduction

Le monde académique n'échappe pas au plafond de verre ou au ciel de plomb (Marry, 2004 : 67) qui pèse sur les carrières des femmes : dans toutes les disciplines, leur part s'étiole au fil de la hiérarchie des grades, des honneurs, des responsabilités et des rémunérations. Introduite par des chercheuses américaines, la métaphore du plafond de verre qui voulait signifier le caractère invisible, transparent, des barrières auxquelles les femmes se heurtaient dans les grandes entreprises privées, pour accéder aux positions de direction, a été reprise en France et en Europe et étendue au secteur public (Laufer, 2004 : 98). Hélène Meynaud (1988) évoque la « cueillette des edelweiss » à propos de la raréfaction des femmes dans les hautes sphères de la direction d'une grande entreprise publique française ; un rapport européen (European Commission, 2000) parle, de façon moins poétique, de « tuyau percé » pour dire « l'évaporation » des femmes, de la sortie des études au grade de professeur des universités. Ce dernier rapport, comme d'autres sur l'université (Delavault *et al.*, 2002), le CNRS (*Centre national de la recherche scientifique*) (Crance, 2002 ; Sgen-CFDT, 2004) et la fonction publique en France (Le Pors et Milewski, 2002 et 2003) ont popularisé ce constat. Ce dernier questionne l'*a priori* selon lequel le monde académique garantirait une plus grande égalité de carrière entre hommes et femmes du fait d'un recrutement par concours plus méritocratique et universel.

Cette étape par la « preuve chiffrée » a été cruciale, ici comme ailleurs, dans la reconnaissance des inégalités sexuées et dans l'impulsion de recherches visant à les expliquer. Cet article, appuyé sur deux recherches en cours [1], se propose de poursuivre ces pistes d'explication des inégalités sexuées dans le monde académique en explorant un coin du ciel de plomb : celui qui pèse sur les chercheuses en sciences de la vie. Il met l'accent sur la dimension subjective, c'est-à-dire sur les plaisirs et souffrances du métier de chercheur et sur les contradictions, particulièrement vives chez les femmes, générées par les injonctions contradictoires à l'exercice idéal de ce métier et de celui de mère. L'exemple de la biologie nous a semblé particulièrement intéressant à explorer.

Cette discipline a en effet été investie de longue date par des femmes et certaines ont connu des succès éclatants. Or, au fil des ans, l'avantage masculin n'a pas fléchi. L'argument du vivier est donc difficile à invoquer. Cet avantage des hommes s'est même renforcé au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) depuis 15 ans, en particulier en sciences de la vie (Crance, 2002). L'enquête en cours auprès de biologistes de l' *Institut National de Recherche Agronomique* (INRA) montre que le ciel de plomb ne s'est pas éclairci pour les générations plus jeunes : les chances d'être promues au grade de directrice de recherche pour les chercheuses recrutées dans les années 1980-1990 ne sont pas supérieures à celles qu'ont connu les générations antérieures et tout au long de leur parcours professionnel, ces chances sont inférieures à celles de leurs collègues masculins (Sabatier *et al.*, 2004). On peut faire l'hypothèse que cela tient au caractère de plus en plus sélectif et attractif des grands organismes de recherche par rapport à l'université. Cette situation était complètement inversée dans les débuts du CNRS (en 1938-1939) et jusqu'à la fin des années 1950. Le CNRS attirait alors plus de femmes que d'hommes, ces derniers étant beaucoup plus séduits par les « sirènes et les salaires de l'Université », comme le souligne Martine Sonnet (2004). Depuis les années de massification de l'enseignement supérieur, les conditions de travail des universitaires se sont dégradées et l'on peut penser que les candidatures masculines se portent de préférence vers les grands organismes de recherche. On observe en effet une diminution forte de la présence des femmes parmi les chercheurs en sciences de la vie au CNRS au cours du dernier quart de siècle (50 % en 1974, 39,7 % en 2004) alors que les recrutements sur des postes de maîtres de conférences laissent une place croissante aux femmes, reflétant la féminisation des docteurs en sciences de la vie (autour de 52 % en 2004).

Le point commun toutefois à l'ensemble des instances académiques est la disparition des femmes au fil des promotions internes. Le dégradé des chiffres en sciences de la vie est sans appel. En décembre 2004, elles représentaient au CNRS 47 % des chargés de recherche (CR), 30,4 % des directeurs de recherche de 2e classe (DR2), 17,5 % des directeurs de 1ère classe (DR1) et 10,7 % seule- ment des directeurs de recherche de classe exceptionnelle. Ainsi, la moitié de la population totale des chercheurs masculins est-elle constituée de directeurs de recherche ; ce n'est le cas que de 29 % des chercheuses en sciences de la vie. L'écart entre la base et le sommet est encore plus manifeste à l'université où les femmes ne représentent en 2002 que 16 % des professeurs de biologie et biochimie, 40 % des maîtres de conférences. Comment et pourquoi cette éviction ? Est-elle liée au fait qu'elles ont moins pu ou voulu répondre aux critères de sélection, notamment à ceux, supposés essentiels, de productivité scientifique ? Ont-elles rencontré des obstacles particuliers dans des étapes antérieures de leur vie professionnelle ? Ces obstacles sont-ils d'abord liés à leur vie privée ou aux règles du « jeu » de la carrière dans le monde de la recherche et à des pratiques plus ou moins subtilement discriminantes à leur encontre ?

Après une rapide discussion autour des principales hypothèses retenues, nous développerons deux points qui nous ont frappées lors de notre plongée dans le monde des biologistes de laboratoire : l'emprise temporelle et psychique du métier de chercheur en biologie et le conflit qu'elle génère, tout particulièrement chez les femmes avec le métier (et leur idéal) de mère.

1. Interprétation sociologique de la question du genre dans le milieu académique

Afin de donner des explications aux carrières minorées des femmes dans les recherches si riches quoique disparates sur le genre [2], plus particulièrement académique, nous avançons des hypothèses explicatives. Les résultats aboutis font office d'étayage et nécessitent parfois des reformulations pour analyser la productivité scientifique des femmes considérée majoritairement inférieure.

1.1 La productivité des femmes dans le milieu académique est incomparable à celle des hommes ?

Les femmes décrochent difficilement une reconnaissance académique parce qu'elles sont, dans les établissements de recherche, de moins en moins candidates aux postes de professeurs d'université ou de directeur de recherche. Parmi les signes de la reconnaissance académique, la productivité scientifique joue un role capital en termes de nombre et de qualité des publications obtenues dans un temps donné. Il est à rappeler que la question de la productivité scientifique des femmes, supposée inférieure, fait débat depuis les années 1970, parmi les sociologues américains des sciences. Yu Xie et Shauman (2004 : 123) montrent que l'écart s'est considérablement réduit pour les cohortes de doctorant-e-s en sciences des années 1990. Schiebinger (2005 : 56) fait une synthèse critique de ce débat, d'un point de vue féministe, dans un article récemment paru en français (2004). Dans les travaux des années 1970, la moindre productivité des femmes est renvoyée à la dissymétrie des charges familiales, contradictoire avec la dévotion supposée à la science. Cole et Zuckerman (1991) contestent cette explication.

Leur enquête auprès d'éminents scientifiques américains montre que femmes et hommes surestiment l'incompatibilité des charges familiales avec un travail scientifique intense. Dans leurs récits de vie, ils reconnaissent qu'il y a peu de relation entre les moments de « pics » ou de creux des publications et les événements familiaux. Bochow et Joas (1987) trouvent cette relation seulement pour les hommes parmi les universitaires du *Mittelbau* en Allemagne : à expérience professionnelle contrôlée, les pères de famille publient plus que ceux qui sont sans enfant ; il n'y a pas de différence de productivité entre les femmes selon qu'elles ont ou non un enfant. Yu Xie et Shauman (2004) montrent aussi que le statut familial (mariage, présence d'enfants) n'a pas

d'influence significative, lorsque sont contrôlées les principales variables expliquant les différences de productivité, à savoir l'ancienneté, le temps mis entre l'obtention du *bachelor degree* (premier diplôme de l'enseignement supérieur) et le *PhD* (équivalent du doctorat français) et le type d'institution d'appartenance (degré de prestige, part respective des heures d'enseignement et de recherche, etc.).

En France, Laure Turner (2003), dans sa thèse d'économie sur la production scientifique de chercheurs d'une section de physique du CNRS, conclut à une productivité un peu inférieure des femmes (en termes de nombre d'articles par an) en nuançant ses résultats par l'observation d'une absence de différence de qualité, mesurée par la note annuelle moyenne d'impact. Les articles des femmes, en revanche, sont moins cités. Nos résultats confirment la faiblesse des différences de productivité scientifique des biologistes, candidat-e-s et lauréat-e-s au concours de directeur de recherche au CNRS dans les années 2000 à 2004. Ils montrent surtout une grande dispersion de situations, laissant penser que l'originalité et la qualité des publications jouent plus que leur quantité. Ce critère s'avère aussi moins central pour les promotions que ne l'affirment les évaluateurs et évaluatrices de la section concernée. Ceux obtenus sur l'INRA, plus sophistiqués sur le plan statistique, vont dans le même sens : « toutes choses égales d'ailleurs », le score de publications est moins élevé chez les femmes mais il n'accroît pas les chances d'être promu directeur ou directrice de recherche. En revanche, encadrer des doctorants et des équipes, avoir soutenu une HDR (*habilitation à diriger des recherches*), être issu d'une grande école – indices d'une participation à des réseaux scientifiques visibles et reconnus –, favorisent la promotion mais sont moins fréquents dans la population des chercheuses (Sabatier *et al*., 2005).On ne peut en effet isoler la « productivité » scientifique individuelle de l'ensemble du processus de « fabrication » d'un futur directeur de recherche.

Un moment décisif de ce processus est celui du concours. Les critères d'évaluation et de sélection mis en œuvre par les « pairs » (des hommes à 75 %) dessinent une figure masculine, celle d'un futur dirigeant d'unité (un directeur de recherche 1re classe). Cette figure est proche de celle des cadres à haut potentiel des grandes entreprises privées (Laufer et Fouquet, 2001) : parcours de météore (souvent entamé dans une grande école), mobilités à l'étranger, responsabilités variées (équipes, plateformes techniques, commissions diverses, etc.) conduisant à des publications en dernier auteur [3], qualités personnelles de dynamisme et enthousiasme, etc. Il n'est pas surprenant alors de constater que les femmes ont moins de chances que les hommes de réussir. La barrière de l'âge est particulièrement néfaste : à partir de 50 ans, on est un chercheur – et beaucoup plus souvent une chercheuse – « qui n'a pas démérité » mais qui ne « mérite » pas d'être promue. Tout laisse à penser en effet que le ciel de plomb se forme par le cumul de discriminations : de petites différences au départ se traduisent par de grands écarts au terme de plusieurs années de carrière. Ce processus mêle les contraintes intériorisées ou subies contre leur gré par les femmes dans la vie privée et les barrières structurelles dans le monde académique, que Beate Krais (2000) dénomme les « mécanismes cachés de la domination masculine ».

1.2 Les mécanismes cachés de la domination masculine au sein des organisations académiques (l'effet Matilda)

Au long de leur parcours professionnel, les femmes seraient moins incitées, soutenues, reconnues comme des partenaires d'égale valeur dans la compétition scientifique (Krais, 2000 : 89). D'emblée, elles seraient moins souvent recrutées dans les institutions les plus prestigieuses et auraient donc un accès plus limité aux ressources financières, techniques, humaines qui permettent d'obtenir des résultats scientifiques et de les valoriser sur la scène internationale, dans des congrès et revues renommées. Or, tous les travaux récents sur les carrières académiques montrent l'importance de ces ressources collectives sur la productivité scientifique des chercheurs : aucun prix Nobel ne peut être obtenu par un chercheur travaillant dans un laboratoire obscur.

Une recherche sur l'élite de la cancérologie française (Lazega *et al.*, 2004) démontre que les ressources collectives des unités dans lesquelles travaillent les chercheurs (réseaux d'échanges scientifiques, de personnel ou de matériel) jouent un rôle plus important sur leur productivité scientifique que leurs ressources individuelles ou réseaux d'échanges personnels. Après les premières années dans le métier, joue ensuite ce que le sociologue Merton (1968 : 22) dénomme « l'effet Matthieu » : dans le monde académique comme ailleurs, on ne prête qu'aux riches ; plus on publie, plus on est cité, sollicité pour présenter ses travaux ou évaluer ceux des autres et plus on obtient des moyens financiers et humains qui permettent de publier. Pour les femmes, c'est souvent l'effet inverse qui joue. L'historienne féministe des sciences, Margaret Rossiter le qualifie de façon ironique « d'effet Matilda ». Elle met l'accent sur la deuxième partie du verset de l'Evangile imputé à Matthieu : « à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré », c'est-à-dire sur l'occultation voire le vol de savoir des femmes scientifiques par des hommes plus visibles et influents, qui peuvent être parfois leur mari et collègue (Rossiter, 2003 : 21). Ces constats sont bien établis dans la littérature étrangère et se retrouvent dans notre enquête : on rencontre très peu de femmes parmi les chefs d'équipe des grands Instituts de biologie où nous avons réalisé nos entretiens ; or encadrer une équipe est un critère essentiel de promotion au grade de directeur/directrice de recherche. Ces moindres sollicitations s'appuient sur la mise à distance des femmes elles-mêmes.

1.3 Les raisons de la mise à distance des femmes par rapport aux jeux et enjeux de la carrière

Les femmes seraient moins promues parce qu'elles sont moins candidates à une promotion. Moins sûres d'elles ou plus modestes, anticipant les difficultés symboliques et pratiques de positions pensées par et pour des hommes, elles tendraient à se présenter plus tard, parfois jamais ou trop tard, aux concours ouvrant sur ces postes. Nos enquêtes montrent en effet que ces difficultés sont particulièrement difficiles à surmonter dans le monde académique. « Faire une œuvre » se heurte en effet toujours pour une femme à un double interdit symbolique et pratique (Molinier, 2003 : 112). Interdit symbolique tant les représentations qui continuent à postuler l'infériorité intellectuelle des femmes se renouvellent sous des formes toujours plus sophistiquées [4].

Si les chercheurs en sciences de la vie que nous avons rencontrés, les hommes comme les femmes, ne disent pas partager cette croyance, ils et elles sont peut-être plus enclins que d'autres à expliquer des différences de comportements sociaux par des différences « naturelles » : un taux plus faible de testostérone, par exemple, pour rendre compte d'une moindre agressivité dans la compétition scientifique, comme nous l'a suggéré une chercheuse. Interdit pratique, car l'investissement exigé est en effet souvent d'une grande intensité et requiert une disponibilité sur de longues périodes. Pour faire une œuvre, il faut non seulement disposer d'une « chambre à soi » mais aussi être complètement dégagé, sur le plan matériel et psychique, des soucis d'intendance. Cette disponibilité est particulièrement contraignante dans les sciences expérimentales, qui exigent de longues heures de présence au laboratoire pour surveiller les expériences, nourrir les animaux, etc. La compétition internationale, de plus en plus vive dans les sciences de la vie, accroît encore ces exigences. Nos entretiens laissent supposer aussi que les femmes ont plus de scrupules à déléguer à d'autres, moins « gradés » et le plus souvent des femmes (doctorant-e-s, secrétaires, technicien-ne-s, etc.), ce que le sociologue américain Hughes (1996 : 178) appelle le « sale boulot ».

Une autre variante de cette hypothèse de la mise à distance des femmes est celle d'un rapport moins planifié et obsessionnel à la carrière que les hommes. Elles seraient moins hantées par la quête continuelle de reconnaissance. Ce rapport moins obsessionnel aurait pour corollaire une diversité plus grande des intérêts de vie – familiales et autres – et serait facilité (ou imposé) par des attentes sociales moins fortes : elles seraient moins incitées mais aussi moins contraintes à obéir aux diktats de la carrière canonique qui suppose une progression continue dans les grades et les corps, la course sans fin aux honneurs, à la reconnaissance, aux responsabilités, etc. Les premiers résultats établis par Sabatier *et al.* (2004) sur la population des biologistes de l'INRA confirment une certaine autocensure des femmes : « toutes choses égales par ailleurs » (ancienneté, publications, mobilité, etc.), elles sont plus nombreuses à ne pas s'être présentées au concours de directeur de recherche 2e classe. Au CNRS, le constat est similaire : les femmes chargées de recherche en biologie, dans notre enquête, se présentent au concours de directrice de recherche avec 1,6 année de retard en moyenne sur les hommes.

Les entretiens biographiques réalisés parmi les biologistes font apparaître la force du conflit travail/famille chez une majorité des chercheuses. Le lien entre situation familiale et réussite professionnelle n'est pas d'ordre comptable ou directement causal. Les femmes que nous avons classées dans le groupe des « parcours de réussite relativement sereins » sont plus souvent en couple (avec un chercheur en biologie) avec des enfants (un ou deux, jamais trois) que celles qui ont connu des parcours moins linéaires et souvent vécus dans l'amertume. La présence d'un conjoint qui vous estime et vous soutient professionnellement, d'autant plus efficacement qu'il est bien « placé » dans le milieu académique, est un atout incontestable pour la carrière des chercheuses que nous avons rencontrées. Mais quels que soient leurs parcours et la façon plus ou moins euphémisée dont elles en parlent, le conflit est présent. Il est exacerbé dans le groupe des « réussites coûteuses », qui ne rassemble que des femmes. Ces réussites sont en effet narrées comme le cumul d'obstacles dans la vie professionnelle et privée qui ne semblent pas avoir concerné (à ce point-là) les hommes. Si ces derniers ont pu, comme elles, se heurter à des directions de laboratoire défaillantes ou conflictuelles, ou à des rivalités envieuses entre équipes ou personnes conduisant à des mobilités forcées et à un déficit de publications, elles seules disent avoir connu des parcours ralentis pour des raisons familiales.

Chez les hommes, la passion pour le métier est souvent présente aussi mais la paternité ne semble pas entraver leur carrière, même si elle est moins fréquente et ne paraît pas la galvaniser autant que chez les polytechniciens et autres diplômés d'écoles d'ingénieur (Gadéa et Marry, 2000). Ceux qui n'ont pas pu, ou pas voulu, accéder au grade de directeur de recherche sont le plus souvent d'origine populaire (ouvrière ou employée). Cette origine, très éloignée du monde académique, se traduit par une moindre familiarité avec les règles du jeu de la « carrière » et par des comportements d'autocensure souvent renvoyés, comme dans nombre de discours des femmes, à un attachement plus important au métier (la « paillasse ») qu'à la carrière et aux responsabilités administratives et hiérarchiques qu'elle implique.

Certains sont fiers de leur ascension sociale par rapport à leur père, mais la plupart portent un regard amer sur leur parcours : ils sont en effet perçus par leurs collègues comme des « chercheurs ratés ». Ce discrédit sur les hommes restés chargés de recherche pèse un peu moins sur les femmes, beaucoup plus nombreuses à partager ce sort. Et ces dernières restent plus impliquées dans leur métier, qu'elles obtiennent ou non la reconnaissance par une promotion ; certaines retrouvent même un sursaut d'énergie à la cinquantaine, lorsque les enfants ont grandi ou qu'elles se sont séparées d'un conjoint hostile. Alors que d'autres, comme *Luis* (*cf. infra*), se « réveillent » pour se présenter au concours DR (*directeur de recherche*), lorsque l'enfant paraît.

1.4 Facteurs explicatifs d'ordre professionnel

Le travail de recherche en biologie s'exerce pour l'essentiel dans un lieu particulier – le laboratoire – et de façon collective, au sein de petites équipes (deux à dix personnes) comprenant des stagiaires, des étudiants (en DEA – *diplôme d'études approfondies* – et thèse), des techniciens (qui sont presque toujours des techniciennes) ou ingénieurs. Les « bureaux » des chercheurs sont rarement isolés des machines, plus ou moins bruyantes et sophistiquées ; à l'exception de ceux des directeurs de laboratoires, ils sont partagés à deux, trois voire quatre. Les expériences (les « manips »), leur conception, leur réalisation, leur analyse, nécessitent de longues heures de présence dans ces lieux, situés dans des hôpitaux, des instituts propres de recherche ou sur des campus universitaires. Le matériel manipulé par les chercheurs, qu'il soit vivant (souris, lapins, virus, protéines, enzymes, sang, etc.) ou inanimé (frigos, centrifugeuses, etc.), est difficilement transportable. Seule la bibliographie et la rédaction d'articles, de rapports, etc. peuvent se faire à domicile, mais ces étapes du travail tiennent une place moins importante – bien que croissante avec les responsabilités – que dans les sciences humaines, comme l'histoire par exemple (Becquet et Musselin, 2004). Et quand il n'est pas au laboratoire, le chercheur est en congrès, loin, très loin de chez lui, les États-Unis représentant une destination centrale dans ce domaine.

Ainsi, comme les cadres supérieurs du privé, un chercheur ne compte pas son temps, accepte de venir la nuit, de passer une partie de ses samedis et dimanches au laboratoire, d'interrompre ses vacances estivales pour surveiller une manip., intervenir en cas d'incidents, etc. Mais, le ressort invoqué pour cette mobilisation professionnelle est moins celui des impératifs de production de l'entreprise que la « passion » pour le métier, l'aspiration à trouver de « belles » choses et aussi à devancer la concurrence, de plus en plus vive : les évolutions dans les sciences de la vie sont infiniment plus rapides qu'en sciences sociales, demandant des efforts constants de formation et d'information et rendant les résultats vite obsolètes. Plusieurs entretiens évoquent cette emprise très forte, voire envahissante, de la « vie de laboratoire ». Certaines, comme *Laure*, DR2 de 55 ans, mère de deux enfants, soulignent le plaisir procuré par cette activité intense, partagée avec d'autres, dans un lieu clos ; mais cette dernière précise que c'est à l'époque où elle n'avait pas encore d'enfants :

Laure : Avant d'avoir mes enfants, il ne se passait pas de week-end sans que j'aille au labo, un après-midi ou quelques heures.

Enquêtrice : Pour suivre les expériences ?

Laure : Pour ne pas les interrompre, pour ne pas interrompre tout un week-end. On met des trucs qui sont à incuber pendant trois heures puis on vient travailler deux heures pour gagner du temps. Et donc c'est vrai que les jeunes chercheurs, c'est ce qu'ils doivent faire. Et ça avait un côté aventure qu'on aimait bien.

En revanche, lorsque les enfants sont là, le conflit surgit :

Laure : On commence l'expérience à deux heures de l'après-midi avec déjà l'estomac noué, en ayant peur que ce ne soit pas fini.

Enquêtrice : Et si ce n'est pas fini, qu'est-ce qui se passe alors, quelqu'un peut le faire à votre place ?

Laure : Pas toujours, les techniciens de toute façon partent à 5 heures et donc il faut trouver un collègue. J'en discute aujourd'hui avec des petites jeunes de mon labo et c'est toujours la même chose. Quand elles ont à courir, aller chercher un enfant à la crèche, c'est la même chose.
Enquêtrice : Est-ce que ça peut vraiment nuire à l'expérience si vous l'interrompez ou est-ce que simplement vous prenez du retard ?

Laure : Quelquefois, on peut perdre trois jours. Il faut aller jusqu'au bout. En général, on y arrive mais s'il y a quelque chose qui ne marche pas, un appareil ou je ne sais pas quoi, on peut avoir une heure de retard. En tout cas, on vit avec cette crainte.

L'anecdote que nous rapporte *Adèle,* DR2 de 45 ans, mariée à un médecin, chercheur dans le même laboratoire qu'elle, montre l'intensité au long cours de son investissement professionnel :

« L'année dernière (en 2003) j'ai eu une semaine de vacances en plein mois d'août, la canicule, mes souris mouraient, je suis revenue, j'ai trouvé à droite et à gauche des pièces réfrigérées, un tiers des souris mortes, moi mes souris c'est dix ans de mon travail, c'est quelque chose que j'ai monté moi-même, qui n'existe pas ailleurs. Et c'est vrai, justement, que mon mari a été gentil, parce que c'est un mari qui connaît la recherche, on est revenu, mais il faisait la gueule, je peux vous le dire ! »

À l'inverse, *Hervé*, resté CR1 (marié, sans enfant), refuse cet envahissement total : il dit travailler dix heures par jour mais sans « stress » et pas le week-end. Mais cette distance est aussi renvoyée à un intérêt modéré pour un métier qu'il n'a pas vraiment choisi : il a une vocation d'artiste contrarié, un métier de « crève-la-faim » que ses parents, d'origine modeste, lui ont fortement déconseillé d'apprendre. Les propos et le parcours de *Luis* sont exemplaires en revanche de cet *ethos* wéberien du chercheur dévoué, passionné par la science, dont le travail acharné se poursuit bien au-delà de la table de travail. Jusqu'à son mariage et la naissance de son fils, qu'il a eu tardivement (à 46 ans), il restait « tous les soirs au labo jusqu'à 22h et y venait tous les week-ends à l'exception d'un ou deux par an peut-être… ». Il reconnaît que « des liaisons ont pu exploser à cause de cela ». Il a un peu ralenti son rythme de travail depuis la naissance de son fils mais les propos qu'il tient sur cette vision du chercheur et des conditions dans lesquelles « la lumière se fait » ressemblent de façon étonnante à ceux de Max Weber dans sa conférence de 1919 sur « le métier et la vocation de savant » (Weber, 1963).

« Mais de nombreuses fois la recherche vient quand on l'attend le moins et si les gens sont dans une dynamique de discussion tout le temps, souvent il arrive des idées de belles expériences, comme ça une lumière se fait parce qu'on se met à discuter par hasard. Si on est limité dans le temps… Moi-même quand je suis dans un dîner, à l'intérieur de la tête ça tourne toujours, quand on a un problème on y pense tout le temps. Ce n'est pas pour me vanter mais il y a eu beaucoup de fois où au milieu de la nuit je me réveille soudain et je comprends quelque chose, je comprends pourquoi une expérience n'a pas marché. C'est une activité constante. »

Il dit « prendre au sérieux » ses responsabilités de père et se sent de ce fait « moins compétitif », mais il exclut l'hypothèse d'un vrai ralentissement de son rythme de travail comme l'a fait sa femme (assistante sociale) et évoque avec effroi la situation de maladie grave de son fils où il serait obligé de le faire :

« Je ne pourrais pas le faire (*ralentir*), parce que je me déstructurerais et je pense que je m'effondrerais parce que je ne peux pas me séparer… C'est la même passion, j'ai besoin de lire, j'ai besoin… et donc sauf si demain, par malheur, quelque chose se passe avec mon fils, ou un handicap, alors là il faut mesurer ce qui est important, ce qui passe avant tout dans la vie, et je n'aurai pas de doute, je laisserai tout tomber. Par contre, ce qui est important (*dans le couple*), c'est avant de commencer, qu'on se mette bien d'accord sur jusqu'où on peut aller. Mais

ce serait la même chose que de demander à Mozart d'arrêter d'écrire de la musique, ces personnes- là en mourraient, leur créativité, leur enthousiasme seraient coupés… »

2. Charge familiale : facteur incitateur/inhibiteur de la productivité des femmes scientifiques

2.1 Chercheuses entre deux passions

« Je suis tombée dans les joies de la recherche, je me suis prise de passion pour l'immunologie, j'ai le privilège d'être chercheur, je trouve ce métier formidable, je travaille sur un monde fascinant… *»,* sont des phrases que nous n'avons cessé d'entendre dans la bouche des chercheuses quel que soit leur grade. Si leurs années de recherche sans enfant se déroulent souvent au même rythme que celui des chercheurs, tard dans la nuit et week-end compris, elles ont néanmoins, dans l'ensemble, le sentiment d'avoir été ralenties par la maternité, d'avoir perdu pour un temps leur enthousiasme et leur agressivité, ou encore d'avoir fonctionné en-deçà de leurs possibilités. Avoir des enfants c'est aussi s'occuper d'eux ; pour *Elisabeth* (DR2, 50 ans), la délégation a des limites et lors de la naissance longuement attendue de ses enfants, à 34 et 37 ans, elle avoue avoir ralenti le rythme. Pour *Jean,* DR1 de 54 ans, issu d'une famille qu'il qualifie de « très modeste » et marié à une employée de la sécurité sociale, le choix de ralentir son rythme de travail ne coïncide en aucune façon avec la venue de son fils, mais avec le risque de voir son couple éclater. Alors que pour *Adèle* (DR2), le conflit se situe bien entre son amour pour le travail et celui de son enfant.

« Le problème de la recherche, c'est que c'est un cercle vicieux, on y prend goût, on aime bien que les gens vous respectent, le beau travail, et pour faire du beau travail il faut travailler énormément, et moi j'aimerais vraiment, presque ne faire que ça, mais j'adore m'occuper de mon enfant, donc je suis vraiment entre les deux… Il n'y a pas de mystère, il faut que je m'en occupe de ce petit bonhomme ».

Sigrid (CR1) est l'une des rares pour qui être mère et chercheuse n'a pas posé de problèmes. Si la présence d'un mari (informaticien dans le privé), très investi dans l'éducation de sa fille, joue à l'évidence un rôle, il semble bien que l'absence de culpabilité, qu'elle qualifiera spontanément « d'absence d'esprit maternel » y soit pour beaucoup. Ce n'est peut-être pas un hasard si, au cours des entretiens, on remarque que les femmes plus que les hommes apprécient les coupures temporelles et géographiques avec le quotidien familial que procurent les congrès. Même si elles ne manquent pas de rappeler que leurs absences nécessitent un travail de préparation de leur départ, même si elles courent parfois téléphoner à leurs enfants entre séances de travail et dîners et que pour beaucoup elles renoncent pour un temps à des déplacements trop « coûteux » familialement, il semble néanmoins que cette parenthèse leur offre l'opportunité de n'être plus que « chercheuses ».

2.2 Entre famille, nounous et *baby-sitter* : cherchez la biologiste

Le récit que nous fait *Adèle* (DR2) de sa grossesse et des années qui ont suivi, s'il est anecdotique, n'en relève pas moins quasiment de l'épopée, malgré le soutien de son mari qui travaillait avec elle et d'une ambiance presque familiale au sein du laboratoire.

« Je me souviens très bien les premiers mois de la grossesse ; j'étais malade tout le temps, il *(son mari)* fermait la porte du bureau et marquait "ne pas déranger", je m'endormais un moment et du coup j'ai été au labo jusqu'à la veille de l'accouchement. Ce côté-là a été très sympa, ce qui a été dur par contre c'est quand j'ai accouché ; là, vraiment, j'étais fatiguée et j'aurais aimé que ça se passe mieux au laboratoire et c'est vrai que même si on travaillait ensemble et qu'on s'aidait énormément, on avait des projets séparés, il avait ses étudiants et moi les miens, et ça ne s'est pas du tout bien passé, particulièrement avec l'un de mes étudiants. Très vite après l'accouchement, le téléphone s'est mis à sonner tout le temps entre les tétées, j'étais totalement épuisée et mon mari ne supportait plus mes étudiants. C'était invivable et donc 15 jours après je suis retournée au labo. Donc le petit, jusqu'à ce qu'il ait 3 ou 4 ans, il a passé sa vie au labo les week-ends. »

Cette vie de l'enfant au laboratoire n'est pas sans danger, mais l'incident suivant est raconté sans trop d'émotion apparente :

« Le labo avait deux pièces et puis on avait un grand bureau qui donnait dedans. Donc le petit au début il dormait dans son landau et puis après il dessinait, jusqu'au jour où il a fait une bêtise qui m'a fait un peu peur, il a bu de l'eau d'un tube qui traînait depuis des mois, vers 3-4 ans. »

Ce sont avant tout les femmes, dans le couple, qui assument le rôle de « chef de PME (*petites et moyennes entreprises*) », comme le dit l'une d'entre elles. C'est sur elles que repose l'organisation du puzzle complexe et fragile de la garde des enfants qui met à contribution les membres de la famille, l'embauche d'une nounou ou de plusieurs baby-sitters, le réseau de voisinage. L'appui sur une famille ou belle famille représente sans conteste une aide précieuse, particulièrement pour les vacances scolaires. Toutefois, elle ne permet pas d'échapper complètement au sentiment de culpabilité de pénaliser les enfants par trop d'absences. La sensation de « payer le prix fort », trouve d'ailleurs son illustration très concrète dans « l'argent de la garde ». Plusieurs chercheuses expriment la sensation que « tout leur salaire y passe » et que, si l'on déduit de leur revenu les divers frais de garde, elles rapportent « trois sous par mois ». Le salaire n'est pas adapté au mode de vie imposé par les horaires atypiques de la recherche et certaines vont jusqu'à dire que sans les revenus importants de leur mari, elles n'auraient pas été en mesure d'exercer leur métier dans de bonnes conditions.

Enfin, il est à signaler que peu d'entre elles arrivent à mener de front les trois domaines (recherches, publications, congrès) qu'il convient de développer simultanément pour mener à bien le travail de recherche et pour le faire connaître. Même si l'organisation de la garde des enfants est parfaitement mise au point, les chercheuses sont amenées à faire des choix et à élaborer une gestion individualisée des priorités qui les conduiront, pour les unes, à limiter les déplacements en congrès et pour les autres, à ralentir les publications. De même, pour s'occuper de leurs enfants en pénalisant le moins possible leurs carrières, elles se construisent en quelque sorte un

aménagement « à la carte » du temps et des horaires consacrés au travail. Là où certaines choisissent de rentrer plus tôt le soir, d'autres comme *Samira* (DR2, 48 ans, mariée à un musicien de jazz, deux enfants) privilégient les matins et les week-ends avec les enfants pour passer les soirées au laboratoire.

2.3 L'enfant dans la tête

L'argument du frein lié aux maternités (quand on procrée, on ne crée pas) est le plus récurrent dans notre enquête avec celui, plus large, des charges familiales. De la caricature, hélas bien réelle, du patron misogyne qui dit au collègue homme : « le prochain papier c'est pour quand ? » puis qui s'adresse à sa collègue en demandant « le prochain bébé c'est pour quand ? », au patron catholique pratiquant qui soutient et accompagne jusqu'à la recherche d'une nounou et d'un travail pour le conjoint, tous les cas de figure sont représentés. Néanmoins, pour l'ensemble des femmes, quel que soit leur parcours, la venue de l'enfant est souvent envisagée avec appréhension. Lorsque *Martha*, DR1 de 62 ans, d'origine étrangère est obligée de quitter son pays pour des raisons politiques, avec son mari enseignant en physique-chimie, alors qu'elle venait de terminer ses études et avait obtenu un poste d'enseignant, elle part avec un bébé de quatre mois. Les nombreuses difficultés qu'elle rencontre ne l'empêchent pas de réaliser une brillante carrière en France, mais elle se souvient encore de l'inquiétude qui la taraudait en arrivant en France. À la naissance du deuxième enfant, son mari alors au chômage doit accepter précipitamment un poste et *Martha* n'est pas prête d'oublier la saga de sa sortie de la maternité.

Il y a eu des moments extrêmement difficiles. Au moment où ma deuxième fille est née, mon mari était sans travail, parce qu'on pensait encore rentrer et il a quitté un laboratoire pour un autre où il n'était pas payé ; mais il faut dire qu'il est tombé dans un laboratoire où le directeur et tous ces gens-là étaient très d'avant- garde… Le jour où je devais quitter la clinique, il *(ce directeur)* a appelé mon mari pour lui dire de se présenter à la fac de sciences pour des vacations en physique et il a été pris, mais j'ai quitté la clinique en conduisant la voiture avec le bébé attaché derrière. Je n'oublierai jamais ça parce qu'on n'avait personne en France et donc ça, c'était très dur.

Que la « maternité tardive » relève d'une stratégie professionnelle – verrouiller la situation professionnelle avant d'avoir les enfants – ou d'une difficulté à procréer, nous ne pouvons qu'être questionnées par ce que nous pourrions appeler la force de « l'enfant dans la tête ». L'enquête met en effet au jour une souffrance inattendue, celle liée à la difficulté d'avoir des enfants.

Ces problèmes d'infécondité durent parfois plusieurs années et empêchent les chercheuses de se concentrer pleinement sur leur activité scientifique, accaparant leur énergie psychique. Pour un nombre conséquent d'entre elles, la difficulté à procréer, le recours à des FIV (fécondation *in vitro*), l'adoption, la non-venue d'enfant, ponctuent de façon notoire leurs récits de vie, et l'enfant, même absent, les mobilise. *Elisabeth* (DR2, 50 ans), lorsqu'elle parle du nombre de ses publications qu'elle juge insuffisant ou qu'elle évoque son sursaut tardif pour passer DR, explique cette situation par le fait qu'elle n'aime pas écrire ou que ses sujets étaient difficiles, très lourds et « casse-gueule » ou encore qu'elle était dans un laboratoire où elle n'était pas poussée à publier, pour finalement parler de cet enfant qui ne venait pas et lui « prenait la tête ». Pour *Adèle* (DR2, 45 ans), mariée à un chercheur, le désir d'enfant est présent depuis longtemps mais difficile à réaliser. Après avoir échoué à en avoir un avec son premier mari, elle espère tomber enceinte au retour de ses années « post-doc » (post-doctorat) avec son second époux :

« J'avais fait des examens aux États-Unis et on m'avait dit que je ne pourrai pas *(en avoir)*. Donc on est rentré en France, aussi parce que je m'étais dit qu'ici je pourrais faire une fécondation *in vitro*. Je ne l'ai pas faite tout de suite parce que mon objectif c'était le poste, le poste, le poste. Puis à 33 ans j'ai fait trois FIV et au moment où on pensait adopter, par chance je suis tombée enceinte. Et donc, j'ai un petit garçon ».

L'issue de ces problèmes d'infécondité est plus ou moins heureuse, mais toujours coûteuse. *Olga* (CR1, 46 ans), mariée à un normalien, professeur en médecine, aura deux enfants, à 40 et 44 ans, après de très grandes difficultés. *Agnès* (DR1, 61 ans), également mariée à un chercheur, remédiera à l'impossibilité d'avoir des enfants par deux adoptions. Pour d'autres encore, comme *Béatrice* (DR2, âgée de 45 ans), le célibat et l'absence d'enfants assombrissent la réussite professionnelle. Bidlowsky (1997), psychanalyste, analyse la stérilité comme une affaire de couple et l'une des causes évoquées lui semble être une forme de gémellité : « Il y a aussi des couples installés dans une parfaite relation gémellaire : ils font tout ensemble, études, travail, vie quotidienne. Chacun s'est choisi son jumeau et s'étonne qu'il ne vienne pas d'enfants » (Bidlowsky, 1997 : 130). L'histoire d'*Agnès* est emblématique de cette gémellité. En effet, son monde, qui est aussi celui de son mari, biologiste également, s'est tout entier constitué autour de la recherche, tant dans le travail que pour les relations amicales. Ils partagent en particulier le travail d'accueil et de réception des chercheurs étrangers. « On avait une vie totalement imbriquée, ça fait partie des facilités, on a été post-doc ensemble, après on a fait des étés entiers de recherche, on part ensemble et chacun y gagne… » Après des années à espérer un enfant, ils adopteront.

Conclusion

Si, en psychanalyse, l'infertilité traduit le plus souvent un compromis psychique entre un souhait conscient, celui d'un enfant, et des désirs inconscients contradictoires, peut-on supposer sociologiquement que cette contradiction, entre désir d'enfant et désir de disponibilité totale au travail, puisse agir comme un frein dans la procréation ? Désirs contradictoires qui, dans la situation présente, ne se résumeraient pas à la confrontation de deux désirs inconscients contradictoires, mais bel et bien à une pression sociale intériorisée qui, exacerbée par la double représentation « idéale » du chercheur et de la mère, pose aux femmes la question de l'enfant dans les termes d'une exclusion et non d'un cumul avec la carrière de chercheuse.

Bibliographie

BECQUET V., MUSSELIN Ch., *Variations autour du travail universitaire*, Rapport de recherche pour le Ministère de l'éducation nationale et de la recherche, janvier 2004, (Centre de sociologie des organisations, CNRS).

CRANCE M., « La place des femmes au CNRS : ce qui a changé depuis 15 ans », Rapport pour la Mission pour la place des femmes au CNRS, décembre 2002.

DEVREUX A.-M., *La double production. Les conditions de vie professionnelle des femmes enceintes,* Rapport de recherche, CSU-CNRS, 1988.

HUGHES E.-C., « Division du travail et rôle social », *Le regard sociologique. Essais choisis,* Textes rassemblés et présentés par Jean-Michel Chapoulie, Editions de l'EHESS, Paris, pp. 61-68 (traduction de "Social Role and the Division of Labor", *Midwest Sociologist*, 1956, 17(1), pp. 3-7).

JONAS I., « Les cas des femmes trentenaires, actives et célibataires », communication aux journées d'Effigies, Paris, 12-13 mai 2005.

LAUFER J., « Femmes et carrières : la question du plafond de verre » (introduction au Dossier « Femmes et Carrières »), *Revue Française de Gestion*, volume 30, n° 151, 2004, pp. 117-127.

LE PORS A., MILEWSKI F., *Piloter l'accès des femmes aux emplois supérieurs*, Premier et deuxième rapports du Comité de Pilotage pour l'égal accès des femmes et des hommes aux emplois supérieurs des fonctions publiques, La documentation Française, Paris, 2002, 2003.

LÖWY I., « Pourquoi si lentement ? Les obstacles à l'égalité des sexes dans la recherche scientifique », *in Les femmes dans l'histoire du CNRS,* Mission pour la place des femmes au CNRS, Comité pour l'histoire au CNRS, 2004, pp. 27-38.

MARRY C., « Professions supérieures et genre : histoire d'une question », *in* Mirella Gianini (dir.), *Knowledge, Work & Society,* vol. 3, n° 1, 2005, pp. 127-146.

MERTON R. K., "The Matthew Effect in Science", *Science,* vol. 159, janvier 1968, pp. 56-63.

MOLINIER P., *L'énigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion*, Payot, Paris, 2003.

Notes

[1] La première enquête, sous la direction scientifique de Catherine Marry, a été commanditée par la Mission pour la place des femmes au CNRS. Elle est centrée sur l'accès au grade de directeur de recherche 2e classe. La deuxième, sous la responsabilité scientifique de Christine Musselin (sociologue) et de Vincent Mangematin (économiste), porte sur les carrières de biologistes à l'INRA et d'enseignant-e-s chercheur-e-s dans différentes universités françaises et dans trois disciplines : la biologie, l'histoire et la gestion. Seules les données portant sur la biologie sont utilisées ici. Le dispositif d'enquête comprend une description et analyse statistique des carrières, des entretiens auprès des membres des jurys de concours (commis- sions de spécialistes à l'université, sections du comité national au CNRS) et des entretiens biographiques auprès des chercheurs, chercheuses et enseignant-e-s.

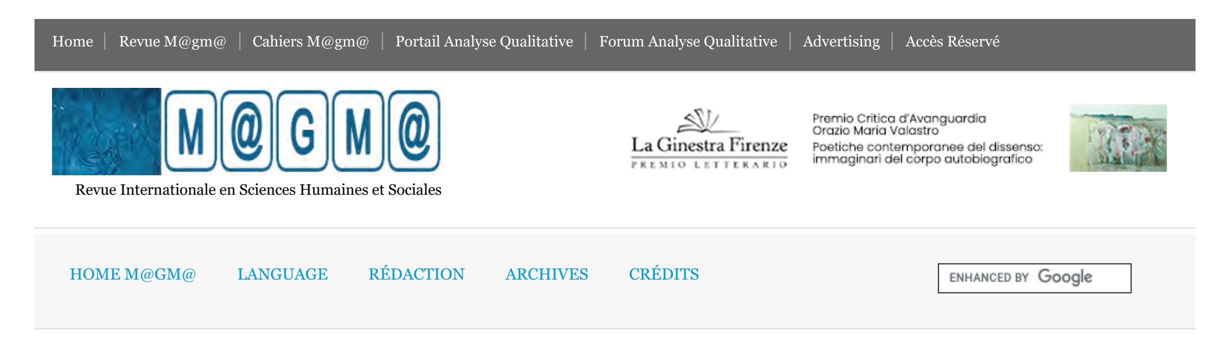
[2] Pour une revue d'ensemble de cette question, voir Catherine Marry (2005), Jacqueline Laufer et Annie Fouquet (2001).

[3] En sciences de la vie, l'ordre des auteurs de publications est inverse de celui des sciences humaines et sociales : le premier auteur est celui qui a réalisé les manipulations ; le dernier a aidé le premier à les concevoir et à les analyser ; c'est aussi celui qui rédige l'article. Il y a souvent plus de deux auteurs : les rangs intermédiaires dépendent des apports respectifs dans l'expérimentation (techniques particulières, temps consacré, etc.).

[4] Le succès récent de livres sur le *sexe du cerveau* en témoigne. Pour une approche critique de ces thèses *cf.* le livre de Catherine Vidal et Dorothée Benoît-Browaes (2005).

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France





Home M@GM@ » Vol.15 n.3 2017 » Carolina Ferrer "Les femmes, sont-elles solubles dans le prix Nobel? : les institutions, les lauréates et les oubliées 1901-2016"



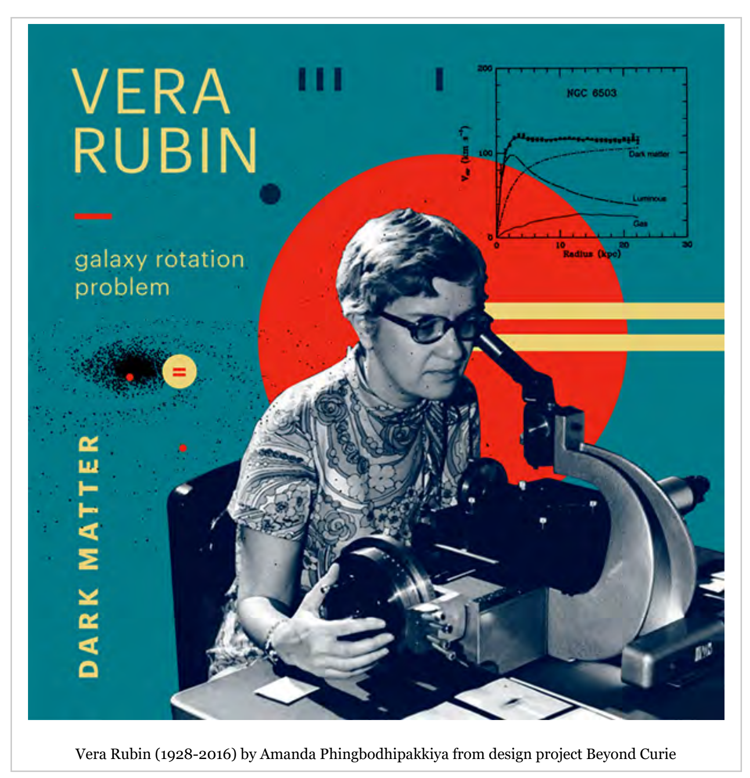
Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017



LES FEMMES, SONT-ELLES SOLUBLES DANS LE PRIX NOBEL? : LES INSTITUTIONS, LES LAURÉATES ET LES OUBLIÉES 1901-2016

Carolina Ferrer

ferrer.carolina@uqam.ca
Professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), Canada. Ses recherches portent sur les humanités numériques, les dynamiques culturelles, les aspects sémiotiques des systèmes d'information documentaire. Elle a coédité, avec Lucille Beaudry et Jean-Christian Pleau, Art et politique. La représentation en jeu (Québec: Presses de l'Université du Québec, 2011). Avec Isaac Bazié, elle a coédité Écritures de la réclusion (Québec: Presses de l'Université du Québec, 2015), ainsi que l'anthologie Imaginer la violence. Perspectives Nord-Sud (Québec: Presses de l'Université du Québec, 2015). Elle a aussi publié des articles sur le canon et les prix littéraires, la circulation des concepts, les nouveaux observables de l'ère numérique, les relations entre littérature et cinéma, ainsi que sur l'œuvre de plusieurs auteurs, tels que : Auster, Bolaño, Borges, Brossard, Cortázar, Dorfman, Franz, Manns, Piglia, Thays, Saramago, Volodine.



Vera Rubin (1928-2016) by Amanda Phingbodhipakkiya from design project Beyond Curie

Errors are notoriously hard to kill,
but an error that ascribes to a man
what was actually the work of a
woman, has more lives than a cat.
Hertha Ayrton, 1909 [1]

En 1992, dans la préface du livre *Des femmes prix Nobel*, Gidske Anderson affirme : «Ce qui est exaltant ici, c'est qu'on s'intéresse enfin à ce que j'appellerai 'l'autre moitié' de l'humanité» [2]. Cependant, les femmes dont les exploits ont été couronnés par le plus important des prix de l'histoire de l'humanité constituent une minorité exigüe. Comme l'établit Isabelle Lévy dans *Nobel. 100 ans de prix. 100 ans d'histoires* [3], «720 lauréats de 1901 à 2000 dont seulement 30 femmes» [4].

En effet, alors que les femmes constituent approximativement 49,6% de la population mondiale [5], les lauréates du prix Nobel dépassent à peine 5% du nombre total des primés de 1901 à 2016 [6]. Nous nous sommes donc demandés dans quelle mesure, la Fondation Nobel reconnaît-elle la participation des femmes à l'avancement du savoir, à l'enrichissement de la culture et en tant que bâtisseuses de la paix? Plus précisément, quelle place revient aux femmes dans cette «élite transnationale» [7], pour reprendre les termes utilisés par Josepha Laroche pour se référer aux lauréats du prix Nobel?

Sur le site officiel du prix Nobel [8], il y a une section, intitulée *Women Who Changed the World* [9], dédiée aux femmes qui ont été couronnées depuis la création du prix. Une vidéo de deux minutes présente la photo de chaque lauréate accompagnée d'une phrase qui résume l'importance de son œuvre. Par la suite, il y a une liste exclusivement dédiée aux lauréates [10], où leur nombre y est représenté par des silhouettes féminines que nous reproduisons dans le Tableau n°1 :

Tableau n°1 : Nombre de femmes lauréates du prix Nobel

Années	Lauréates du prix Nobel
1901-1920	4
1921-1940	5
1941-1960	3
1961-1980	7
1981-2000	11
2001-2016	19

A priori, il semblerait que leur présence augmente au fil du temps, en particulier, à partir des années 1960. Il nous semble, cependant, qu'il est nécessaire d'approfondir l'analyse de la représentativité des femmes dans cette élite.

Dans ce but, nous prendrons en considération la structure des prix mise en lumière par Stanley Corngold :

We have discovered that the prize structure is triangular: it involves a prize-giver, a prize-getter, and a prize-coveter –the loser. The more losers, the better. [...] There is also a temporal factor –and hence a fourth dimension. [...] The prize goes to the prizewinner whose mind meets the minds of the judges on *that* mountaintop of time [11].

Notre hypothèse de départ, c'est qu'il existe un perdant particulier dans le cas des prix Nobel : le genre féminin. Nous étudierons donc cette situation selon les dimensions établies par Corngold : l'institution qui décerne le prix, les primés et les perdants.

1. Alfred Nobel et les institutions responsables de son héritage

Dans son testament, Alfred Nobel établit les paramètres à utiliser pour distribuer son héritage :

En ce qui concerne tout le reste de ma fortune, il convient de procéder de la manière suivante : le capital, réalisé par les liquidateurs en valeurs sûres, devra constituer un fonds dont les intérêts produits chaque année seront attribués à titre de récompense à ceux qui, au cours de l'année écoulée, ont rendu les plus grands services à l'humanité [12].

Une fois déterminées les disciplines qui seront couronnées, il ajoute : «Il est de ma plus ferme volonté que lors des attributions des prix, aucune considération ne soit attachée à la nationalité, afin que le meilleur obtienne le prix, qu'il soit scandinave ou non» [13]. Alfred Nobel établit très clairement que la valeur essentielle pour attribuer chacun des prix est la qualité de l'œuvre du candidat et il n'y est nullement question du genre de la personne.

La responsabilité de la désignation des lauréats repose sur plusieurs institutions, selon la discipline : l'Académie royale suédoise des sciences pour les prix de physique, de chimie et en sciences économiques, l'Assemblée Nobel du Karolinska Institutet pour le prix de physiologie ou médecine, le Comité norvégien du prix Nobel pour le prix de la paix et l'Académie suédoise pour le prix de littérature [14]. Dans le cas du prix en sciences économiques, celui-ci est venu s'ajouter en 1968, alors que le Sveriges Riksbank, la Banque centrale suédoise, a créé le prix en hommage à Alfred Nobel, à l'occasion du 300e anniversaire de la Banque [15]. Cependant, c'est clairement énoncé : «The Prize in Economic Sciences is not a Nobel Prize» [16].

Au sein de chacune des institutions mentionnées ci-dessus est nommé un comité pour chaque prix Nobel [17]. Dans le Tableau n°2, nous pouvons observer la composition par genre des comités pour l'année 2017.

Tableau n°2 : Composition des comités du prix Nobel pour l'année 2017

Institution	Hommes	Femmes
Académie royale suédoise des sciences		
• Comité du prix Nobel de physique 2017	5	1
• Comité du prix Nobel de chimie 2017	5	1
• Comité du prix Nobel en sciences économiques 2017	6	0
Assemblée Nobel du Karolinska Institutet		
• Comité du prix Nobel de physiologie ou médecine 2017	5	1
Comité norvégien du prix Nobel		
• Comité du prix Nobel de la paix 2017	3	3
Académie suédoise		
• Comité du prix Nobel de littérature 2017		
○ Membres	3	1
○ Membres associés	0	2

Le seul à montrer une parité par genre, pour l'attribution du prix pour l'année 2017, est le Comité norvégien du prix Nobel de la paix. Dans le cas du Comité du prix Nobel de littérature, cette parité est atteinte si nous ajoutons les membres associés aux membres d'office. Dans les Comités des prix Nobel de physique, de chimie et de physiologie, les femmes représentent seulement 17% des membres. Le Comité du prix Nobel en sciences économiques ne comporte aucune femme pour l'année 2017. Dans leur ensemble, parmi les 36 membres qui constituent ces comités, seulement 25% sont des femmes.

Évidemment, beaucoup d'autres experts participent au complexe processus d'attribution des prix Nobel, selon les règlements des différentes institutions. Néanmoins, il nous semble que le ratio hommes/femmes de ces comités est déjà un indice de la position minoritaire qu'occupent les femmes dans ce milieu. Par ailleurs, nous sommes arrivés à cette conclusion en utilisant seulement les dernières données disponibles. Probablement, si nous pouvions accéder à l'information sur la constitution des institutions dans le passé, nous constaterions que celles-ci étaient encore plus biaisées vers le genre masculin dans le passé.

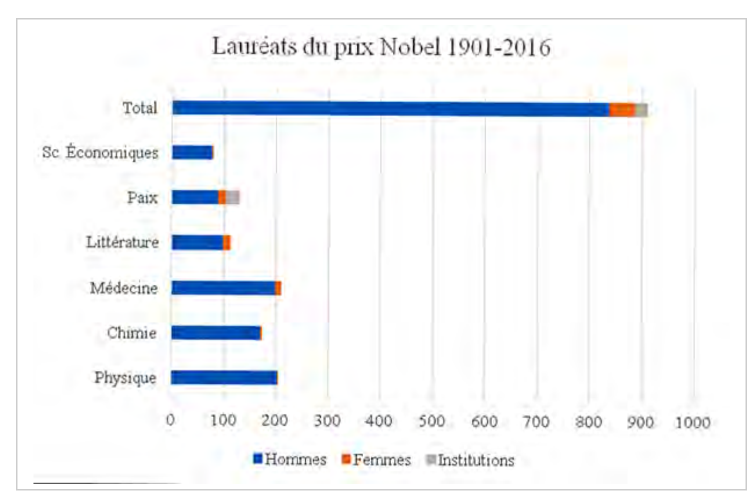
2. Les lauréates, les lauréats

Par rapport aux lauréats du prix Nobel, nous considérons d'abord les résultats d'une façon globale pour la période 1901-2016 [18]. Toutes disciplines confondues, les femmes représentent seulement 5,4% des 911 lauréats. Le Graphique n°1 nous permet d'observer que les femmes sont une minorité dans toutes les catégories.

En particulier, la présence féminine est absolument marginale dans les sciences : physique 1%, chimie 2,3% et médecine 5,7%. Le prix en sciences économiques, créé en 1968, a été attribué à seulement une femme, ce qui correspond à 1,3% des gagnants.

Le prix de la paix est le seul à être attribué aussi à des institutions. Dans ce cas, les femmes représentent 12,3% des 130 lauréats, dont 26 sont des institutions. La plus grande présence de femmes correspond au prix de littérature où elles constituent 12,4% des lauréats.

Graphique n°1 : Lauréats du prix Nobel 1901-2016 par discipline



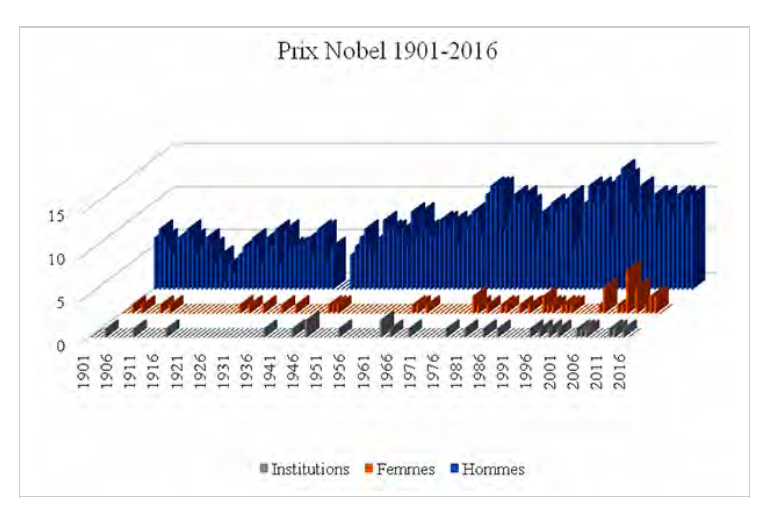
Graphique n°2 : Prix Nobel 1901-2016





M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »



Par ailleurs, à l'exception du prix de littérature, il est devenu de plus en plus fréquent que le prix soit partagé par deux ou trois personnes ou institutions. Ainsi, même si le nombre de femmes est passé de 4 lauréates dans les années 1901-1920 à 19 pour la période 2001-2016, comme l'indique le Tableau n°1, le nombre total des lauréats a aussi augmenté, comme nous pouvons le constater dans le Graphique n°2.

En effet, les chiffres concernant les lauréates, mis en lumière sur le site officiel du prix Nobel, ne peuvent pas être considérés indépendamment de l'évolution du nombre total de lauréats. Entre 1901 et 2016, pendant 113 ans, au moins un prix Nobel a été décerné. Cependant, dans 76 de ces cérémonies, soit 67% des années, il n'y a pas eu de femme primée. L'année avec la plus haute représentation féminine est 2009 : 38,5% des lauréates. L'absence des femmes est tellement criante, que nous partageons la conclusion à laquelle arrive Marika Hedin dans son étude de 2014 sur les femmes lauréates du prix Nobel :

For some of the women mentioned in this article, one way of presenting them is that they received the Nobel Prize *in spite* of making the wrong choices and being treated disadvantageously. Perhaps, then, the reflection alluded to in the title of this article should not be why more women have not been awarded with a Nobel prize, but rather, why forty-four female laureates actually have been [19].

Dans ce même ordre d'idées, comme nous le verrons ci-dessous dans l'analyse des oubliées, il existe des cas célèbres de femmes qui ont été nominées à plusieurs reprises sans avoir été reconnues par la Fondation Nobel.

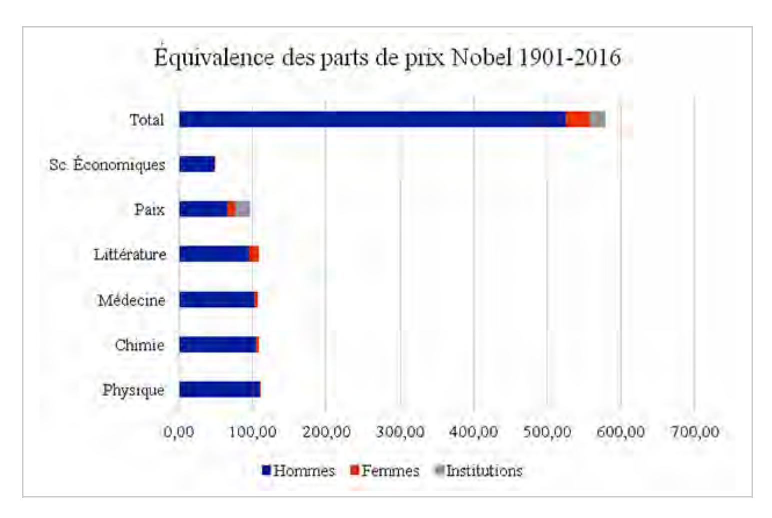
Aussi, il faudrait tenir compte des pourcentages de prix qui sont attribués aux femmes. Selon les dispositions d'Alfred Nobel, chaque prix peut être divisé entre un maximum de trois lauréats. Le Tableau n°3 et le Graphique n°3 correspondent à la somme des parts des prix Nobel reçues par les hommes, les femmes et les institutions. Nous observons que les 49 lauréates ont reçu seulement l'équivalent de 32,92 prix. Cette pratique d'accorder seulement un pourcentage du prix est particulièrement utilisée en sciences.

De cette façon, nous constatons que cumulativement les femmes ont reçu l'équivalent de 0,5 prix en physique et en sciences économiques, respectivement; de 2,83 prix en chimie; de 5,08 prix en médecine. En effet, seulement 3 scientifiques ont reçu la totalité du prix décerné : Marie Curie et Dorothy Crowfoot Hodgkin en chimie et Barbara McClintock en médecine.

Tableau n°3 : Équivalence des parts de prix attribuées

Discipline	Prix	Hommes	Femmes	Institutions
Physique	110,00	109,50	0,50	
Chimie	108,00	105,17	2,83	
Médecine	107,00	101,92	5,08	
Littérature	109,00	95,50	13,50	
Paix	97,00	65,50	10,50	21,00
Sc. Économiques	48,00	47,50	0,50	
Total	579,00	525,08	32,92	21,00

Graphique n°3 : Équivalence des parts de prix attribuées



Dans le cas du prix Nobel de la paix, seulement 6 des 16 femmes reçurent 100% du prix : Bertha von Suttner, Mère Teresa, Aung San Suu Kyi, Rigoberta Menchú Tum, Shirin Ebadi et Wanga Muta Maathai. Concernant la littérature, la pratique de diviser le prix est assez inhabituelle et la seule femme à avoir partagé le prix est Nelly Sachs.

Les statistiques montrent clairement qu'il existe un biais très évident vers le genre masculin, et ce, concernant le nombre de lauréats ainsi que le partage des prix entre plusieurs lauréats.

Dans la section suivante, nous approfondissons notre recherche sur la présence féminine par discipline.

3. Les lauréates par discipline

3.1 Le prix Nobel de physique

Comme nous pouvons l'observer, Graphique n°4 et Tableau n°4, à ce jour, seulement 2 femmes ont reçu le prix Nobel de physique : en 1903, Marie Curie, née Sklodowska [20], et, soixante ans plus tard, Maria Goeppert Mayer. La physique constitue ainsi la discipline avec, proportionnellement, la plus basse reconnaissance des femmes : 1%. Marie Curie fut la première femme couronnée par la Fondation Nobel. Dans les deux cas, le prix fut divisé en trois : en 1903, Antoine Henri Becquerel (50%), Pierre Curie (25%) et Marie Curie (25%) ; en 1963, Eugene Paul Wigner (50%), J. Hans D. Jensen (25%) et Maria Goeppert Mayer (25%) [21]. Compte tenu des répartitions des prix, ces deux femmes ensemble ont reçu seulement la moitié d'un prix.

De plus, de nombreux documents indiquent que, initialement, seulement les noms de Becquerel et de Pierre Curie avaient été retenus pour le prix Nobel. En effet, ce serait grâce à l'intervention de Pierre que le travail de son épouse fut aussi récompensé : «On 6 August 1903, Pierre wrote Mittag-Leffler that, if he was being considered for the prize, he wished to be considered with Marie Curie. The physics committee, then, took special steps to include Marie» [22].

Graphique n°4 : Prix Nobel de physique 1901-2016

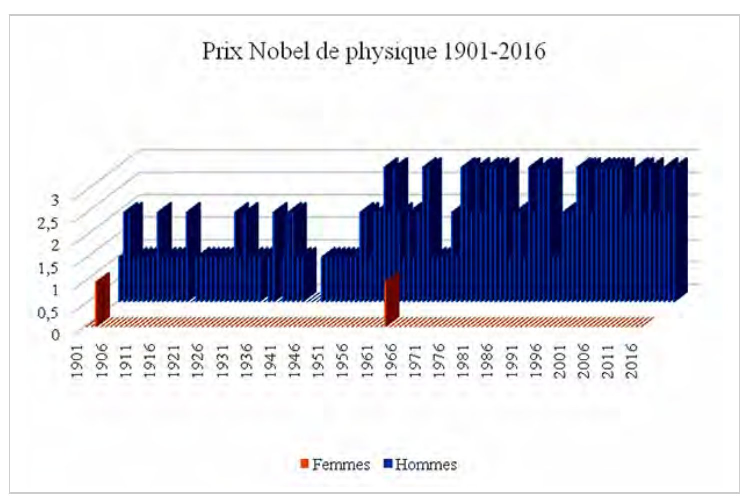


Tableau n° 4 : Lauréates du prix Nobel de physique

Année	Lauréate	Pays	Continent	Née	Décédée	N° de lauréats	Part du prix
1903	Marie Curie	Pologne	Europe	1867	1934	3	25%
1963	Maria Goeppert Mayer	Pologne	Europe	1906	1972	3	25%

3.2 Le prix Nobel de chimie

Depuis la création du prix Nobel, l'Académie royale suédoise des sciences a décerné le prix Nobel de chimie à 4 femmes, ce qui correspond à 2,3% des scientifiques primés dans cette discipline, voir Graphique n°5 et Tableau n°5. En 1911, Marie Curie, et en 1964, Dorothy Crowfoot Hodgkin [23], respectivement, reçurent l'intégralité du prix, sans avoir à le partager avec d'autres savants. Marie Curie se transforma ainsi en la première personne à recevoir deux prix Nobel, et ce, en des disciplines différentes. L'année 1935, Irène Joliot-

Curie, fille de Pierre et Marie Curie, partagea le prix Nobel avec son collègue et mari, Frédéric Joliot. En 2009, Ada E. Yonath recevait un tiers du prix.

En ce qui concerne l'équivalence, ces prix correspondent à seulement 2,83 parts de prix. Sans l'ombre d'un doute, la chimie constitue aussi une discipline extrêmement biaisée vers les savants masculins.

Graphique n°5 : Prix Nobel de chimie 1901-2016

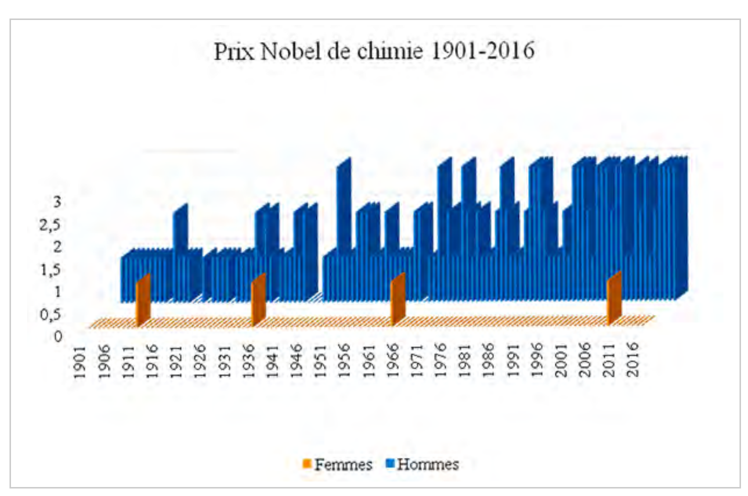


Tableau n° 5 : Lauréates du prix Nobel de chimie

Année	Lauréate	Pays	Continent	Née	Décédée	N° de lauréats	Part du prix
1911	Marie Curie	Pologne	Europe	1867	1934	1	100%
1935	Irène Joliot-Curie	France	Europe	1897	1956	2	50%
1964	Dorothy Crowfoot Hodgkin	Égypte	Afrique	1910	1994	1	100%
2009	Ada E. Yonath	Israël	Asie	1939		3	33%

Dans le livre de Chiu, Gilner et Treagust qui célebre le 100e anniversaire du prix Nobel de chimie de Marie Curie, Anita Hussenius et Kathryn Scantlebury étudient la participation des femmes dans le champ disciplinaire de la chimie. Elles soulignent la contribution que les études féministes pourraient apporter «to engage in the theoretical work to understand why the image of scientist remains stereotypically a chemist,,, a chemist who is male, white, with unruly hair and very heroic» [24].

3.3 Le prix Nobel de médecine ou physiologie

Le prix Nobel de médecine ou physiologie a été décerné à 12 femmes. En observant le Graphique n°6 et le Tableau n°6, nous constatons, dans le cas du prix Nobel de médecine ou physiologie, une augmentation dans le nombre des lauréates à partir des années 1980. Grâce à cette tendance, le pourcentage de femmes primées se situe à 5,7%.

À l'exception de Barbara McClintock qui reçut toute seule le prix en 1983, toutes les autres scientifiques partagèrent le prix, recevant 25%, 33% ou 50% de la récompense. Dans ce sens, les parts de prix attribuées à des femmes en médecine ou physiologie sont de 5,08. Curieusement, tout comme Marie Curie, Gerty Cori partagea le prix avec son mari Carl Ferdinand Cori (25% chacun), tandis que Bernard Houssey reçut 50% du prix. La situation est analogue pour May Britt Moser : elle et son mari, Edvard I. Moser, reçurent 25% chacun, alors que John O'Keefe reçut 50% du prix.

Graphique n°6 : Prix Nobel de médecine ou physiologie 1901-2016

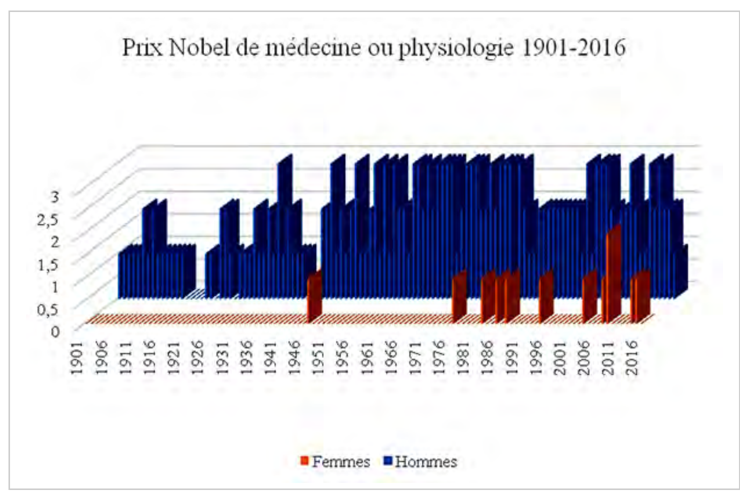


Tableau n° 6 : Lauréates du prix Nobel de médecine ou physiologie

Année	Lauréate	Pays	Continent	Née	Décédée	N° de lauréats	Part du prix
1947	Gerty Theresa Cori	République Tchèque	Europe	1896	1957	3	25%
1977	Rosalyn Yalow	États-Unis	Amérique	1921	2011	3	50%
1983	Barbara McClintock	États-Unis	Amérique	1902	1992	1	100%
1986	Rita Levi-Montalcini	Italie	Europe	1909	2012	2	50%
1988	Gertrude B. Elion	États-Unis	Amérique	1918	1999	3	33%
1995	Christiane Nüsslein-Volhard	Allemagne	Europe	1942		3	33%
2004	Linda B. Buck	États-Unis	Amérique	1947		2	50%
2008	Françoise Barré-Sinoussi	France	Europe	1947		3	25%
2009	Carol W. Greider	États-Unis	Amérique	1961		3	33%
2009	Elizabeth H. Blackburn	Australie	Océanie	1948		3	33%
2014	May-Britt Moser	Norvège	Europe	1963		3	25%
2015	Youyou Tu	Chine	Asie	1930		3	50%

Par ailleurs, malgré la reconnaissance par l'Académie royale des sciences suédoise, la trajectoire de Barbara McClintock continue d'être considérée comme celle d'une savante marginalisée par ses collègues [25].

3.4 Le prix Nobel en sciences économiques

Le Graphique n°7 et le Tableau n°7 correspondent aux données du prix Nobel en sciences économiques de son inauguration, en 1968, à 2016.

Graphique n°7 : Prix Nobel en sciences économiques 1901-2016

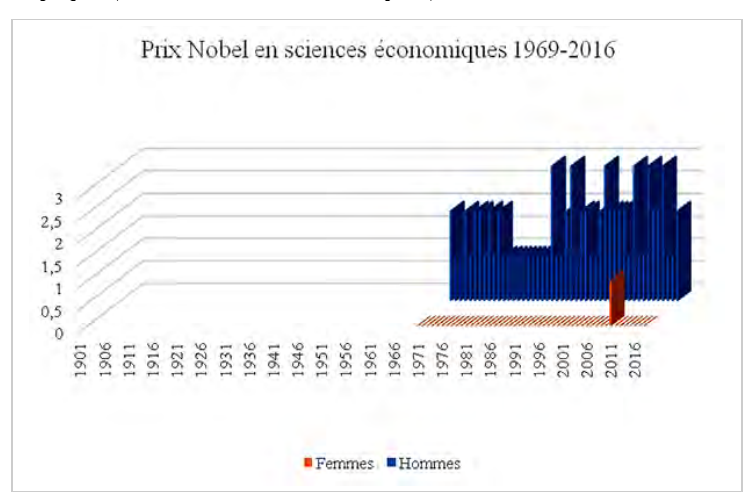


Tableau n° 7 : Lauréates du prix Nobel de sciences économiques

Année	Lauréate	Pays	Continent	Née	Décédée	N° de lauréats	Part du prix
2009	Elinor Ostrom	États-Unis	Amérique	1933	2012	2	50%

Nous constatons que, parmi les 78 lauréats de ce prix, seulement une femme travaillant dans cette discipline a été couronnée à ce jour, ce qui correspond à 1,3% des gagnants. Il s'agit de l'Américaine Elinor Ostrom, qui, en 2009, partagea sa récompense avec Oliver E. Williamson. Avec une formation en sciences politiques et sciences économiques, les recherches d'Ostrom se démarquent par son approche interdisciplinaire [26].

3.5 Le prix Nobel de la paix

Avec 16 lauréates, le prix Nobel de la paix constitue la discipline à avoir reconnu le plus grand nombre de femmes en termes absolus, comme nous pouvons l'observer dans le Graphique n°8 et le Tableau n°8. Le nombre de femmes ayant reçu l'intégralité du prix s'élève à 6. En 1976 et en 2011, le prix fut partagé exclusivement entre des femmes. Ainsi, le nombre de parts de prix de la paix au féminin est de 10,5. En définitive, les femmes sont les récipiendaires de l'équivalent de seulement 10,8% des prix et ne représentent que 12,3% des lauréats.

Par ailleurs, comme le souligne Ronald R. Krebs, «the Peace Prize is the most politicized of the awards, and it, more directly than the others, seeks to change the world through its very conferral» [27]. En effet, ce biais politique s'est accentué avec le temps. Tel que signalé par Hedin, «the shift towards honouring statesmen and politicians rather than persons involved in NGO work has put women at a greater disadvantage, but, it should be noted that they were already under-represented in the first decades of the prize» [28]. En ce sens, rien ne laisse prévoir que, dans le futur, plus de femmes soient susceptibles de recevoir le prix Nobel de la paix.

Graphique n°8 : Prix Nobel de la paix 1901-2016

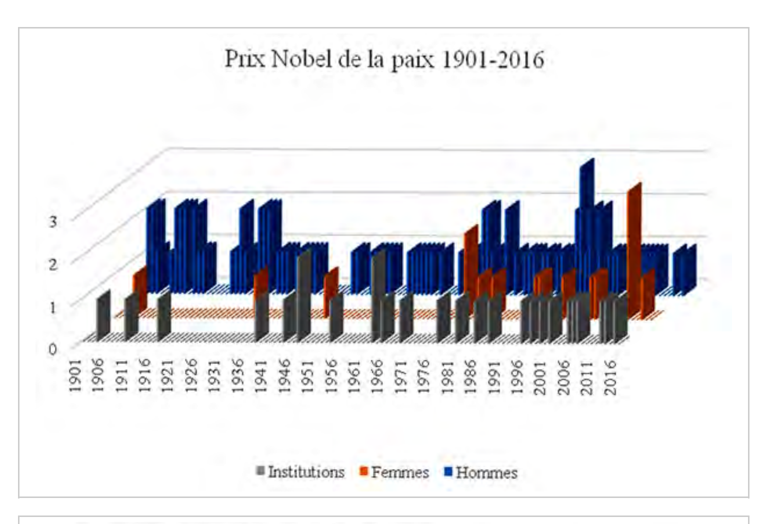


Tableau n° 8 : Lauréates du prix Nobel de la paix

Année	Lauréate	Pays	Continent	Née	Décédée	N° de lauréats	Part du prix
1905	Bertha von Suttner	République tchèque	Europe	1843	1914	1	100%
1931	Jane Addams	États-Unis	Amérique	1860	1935	2	50%
1946	Emily Greene Balch	États-Unis	Amérique	1867	1961	2	50%
1976	Mairead Corrigan	Royaume-Uni	Europe	1944		2	50%
1976	Betty Williams	Royaume-Uni	Europe	1943		2	50%
1979	Mère Teresa	Macédoine	Europe	1910	1997	1	100%
1982	Alva Myrdal	Suède	Europe	1902	1986	2	50%
1991	Aung San Suu Kyi	Myanmar	Asie	1945		1	100%
1992	Rigoberta Menchú Tum	Guatemala	Amérique	1959		1	100%
1997	Jody Williams	États-Unis	Amérique	1950		2	50%
2003	Shirin Ebadi	Iran	Asie	1947		1	100%
2004	Wangari Muta Maathai	Kenya	Afrique	1940	2011	1	100%
2011	Tawakkol Karman	Yémen	Asie	1979		3	33%
2011	Leymah Gbowee	Liberia	Afrique	1972		3	33%
2011	Ellen Johnson Sirleaf	Liberia	Afrique	1938		3	33%
2014	Malala Yousafzai	Pakistan	Asie	1997		2	50%

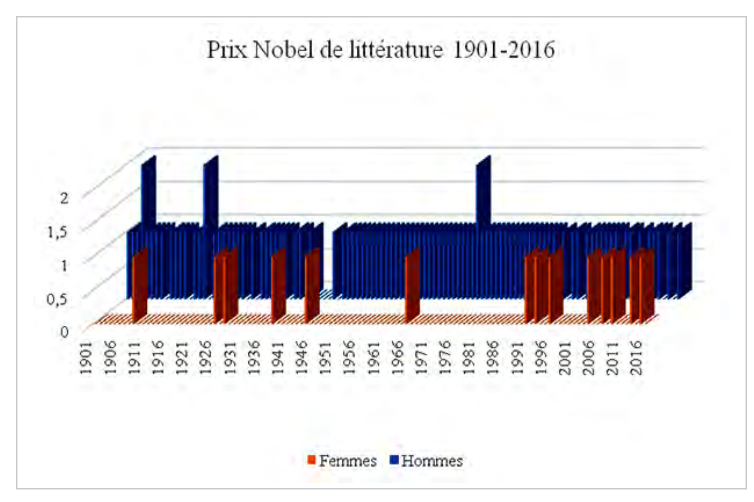
L'éditeur du prix Nobel de la paix, Øyvind Tønnesson, a répondu à certaines des critiques concernant l'attribution du prix Nobel de la paix à des politiciens et au fait que celle-ci semble interférer dans les affaires de pays étrangers. Cependant, dans cette réponse, il n'est pas question du biais vers les lauréats masculins [29].

Alors que nous observons que la grande majorité des lauréates en sciences est d'origine européenne ou étatsunienne, nous constatons une plus grande diversité parmi les lauréates du prix de la paix : Myanmar, Guatemala, Iran, Kenya, Yémen, Liberia, Pakistan.

3.6 Le prix Nobel de littérature

Entre 1901 et 2016, voir Graphique n°9 et Tableau n°9, le prix Nobel de littérature a été décerné à 14 lauréates, ce qui représente 12,4% des primés.

Graphique n°9 : Prix Nobel de littérature 1901-2016



Puisque ce prix est rarement partagé par plusieurs lauréats, le nombre de parts de prix attribué à des femmes s'élève à 13,5. En effet, la seule écrivaine qui a partagé son prix avec un autre lauréat est Nelly Sachs en 1966. Concernant la distribution géographique de l'origine des écrivaines, elles sont majoritairement européennes (64%).

Tableau n° 9 : Lauréates du prix Nobel de littérature

Année	Lauréate	Pays	Continent	Née	Décédée	N° de lauréats	Part du prix
1909	Selma Lagerlöf	Suède	Europe	1858	1940	1	100%
1926	Grazia Deledda	Italie	Europe	1871	1936	1	100%
1928	Sigrid Undset	Norvège	Europe	1882	1949	1	100%
1938	Pearl Buck	États-Unis	Amériqu	1892	1973	1	100%
1945	Gabriela Mistral	Chili	Amériqu	1889	1957	1	100%
1966	Nelly Sachs	Allemagne	Europe	1891	1970	2	50%
1991	Nadine	Afrique du Sud	Afrique	1923	2014	1	100%
1993	Toni Morrison	États-Unis	Amériqu	1931		1	100%
1996	Wislawa	Pologne	Europe	1923	2012	1	100%
2004	Elfriede Jelinek	Autriche	Europe	1946		1	100%
2007	Doris Lessing	Royaume-Uni	Europe	1919	2013	1	100%
2009	Herta Müller	Roumanie	Europe	1953		1	100%
2013	Alice Munro	Canada	Amériqu	1931		1	100%
2015	Svletana	Ukraine	Europe	1948		1	100%

Comme nous pouvons le constater, il y a d'importantes différences entre les prix Nobel des disciplines scientifiques et ceux de la paix ou de littérature. En particulier, selon plusieurs études, dans le domaine des sciences, il semble avoir une relation significative entre les publications savantes des candidats et la possibilité d'être primé [30]. Dans les cas du prix de littérature et de la paix, cette relation ne présente pas le même type de comportement, car le travail dans ces disciplines ne se traduit pas en publications scientifiques [31]. Par rapport au prix de la paix, comme nous l'avons mentionné, ce dernier est assez étroitement relié aux enjeux politiques.

En 2013, alors que nous avons étudié la réception critique des œuvres des lauréats du prix Nobel de littérature de 1901 à 2012 [32], nous avons constaté, d'une part, que l'impact du prix est très différent dans le monde des lettres que dans celui des sciences et, d'autre part, nous avons observé que l'attribution du prix montre un important biais eurocentrique, malgré l'ouverture vers les autres continents observée dans les dernières années.

En continuité avec ces résultats, nous analysons la bibliographie critique des œuvres des lauréates du prix Nobel de littérature. Ceci nous permet d'observer quelle est la réception de leurs œuvres du point de vue chronologique, géographique et linguistique, ainsi que de percevoir quelle est la place de chaque lauréate au sein de sa littérature nationale. De cette façon, nous pourrons déterminer si l'obtention du prix Nobel s'est traduite ou non par une reconnaissance mondiale ou, tout du moins, locale.

Du point de vue théorique, notre étude se trouve au croisement du concept de champ littéraire [33] et de la scientométrie [34]. Concernant la méthodologie, nous utiliserons la criticométrie [35]. Celle-ci se construit par analogie avec la scientométrie. Alors que cette dernière a pour but la mesure de l'activité scientifique et technologique, la criticométrie a pour but de mesurer l'activité critique en arts, et plus particulièrement en littérature.

Concernant la méthodologie, nous utilisons les métadonnées des documents publiés par la communauté des spécialistes en études littéraires, qui sont répertoriés dans la *Modern Language International Bibliography* [36] (MLAIB). Cette base de données bibliographiques est la plus importante dans cette discipline. Elle est constituée de plus de 2,5 millions de références et répertorie plus de 4 400 périodiques. Elle contient des articles, des livres, des chapitres de livres et des thèses.

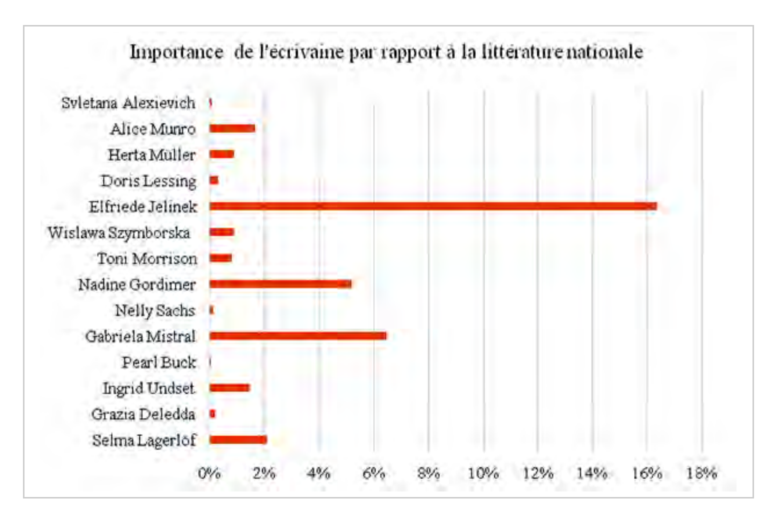
En utilisant le thesaurus de la MLAIB, nous avons obtenu le nombre de références associées à chacune des lauréates du prix Nobel de littérature, voir le Tableau n°10. Aussi, en interrogeant la base MLAIB par rapport aux littératures nationales respectives, nous avons déterminé la place que chaque lauréate y occupe.

Ainsi, nous avons constaté que, malgré le grand nombre de publications sur l'œuvre de Toni Morrison et de Doris Lessing en termes absolus, ces écrivaines n'occupent pas une place centrale dans leur littérature nationale respective. Donc, pour l'analyse chronologique, nous avons choisi d'étudier l'évolution des publications qui portent sur l'œuvre de Gabriela Mistral, de Nadine Gordimer et d'Elfriede Jelinek. Ces écrivaines se situent parmi les 3 premières places de leur littérature nationale, respectivement, et cumulent plus de 500 publications répertoriées dans MLAIB qui correspondent à plus de 5% des références qui portent sur leurs littératures nationales.

Tableau n° 10 : Publications sur les lauréates du prix Nobel de littérature MLAIB

Année	Lauréate	Pays	Publications sur l'œuvre de l'auteure	Publications littérature nationale	Pourcentage de la littérature nationale	Place de l'écrivaine
1909	Selma	Suède	195	9 378	2,08%	3
1926	Grazia	Italie	177	95 636	0,19%	18
1928	Ingrid Undset	Norvège	101	6 909	1,46%	6
1938	Pearl Buck	États-Unis	111	313 497	0,04%	253
1945	Gabriela	Chili	500	7 722	6,48%	2
1966	Nelly Sachs	Allemagne	207	183 118	0,11%	119
1991	Nadine	Afrique du	518	9 955	5,20%	2
1993	Toni Morrison	États-Unis	2 488	313 497	0,79%	14
1996	Wislawa	Pologne	140	15 635	0,90%	18
2004	Elfriede	Autriche	530	3 241	16,35%	3
2007	Doris Lessing	Royaume-	1 067	361 032	0,30%	70
2009	Herta Müller	Roumanie	149	17 005	0,88%	18
2013	Alice Munro	Canada	511	31 258	1,63%	2
2015	Svletana	Ukraine	15	20 500	0,07%	351

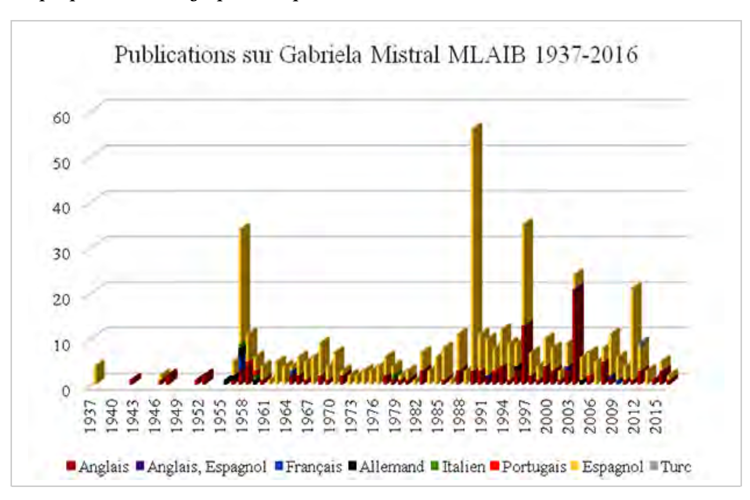
Graphique n°10 : Importance de l'écrivaine au sein de la littérature nationale



3.7 Gabriela Mistral

Née en 1889 à Vicuña, Chili, Gabriela Mistral est la première et la seule femme hispano-américaine à avoir reçu le prix Nobel de littérature. Selon les références de la MLAIB, elle est le deuxième auteur le plus étudié de la littérature chilienne, juste après Pablo Neruda, lauréat du prix Nobel de littérature de 1971.

Graphique n°11 : Bibliographie critique sur l'œuvre de Gabriela Mistral



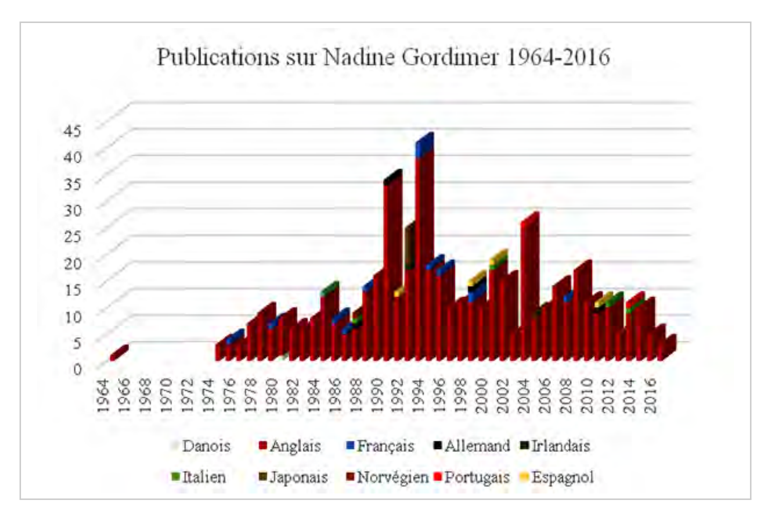
Comme nous pouvons l'observer, Graphique n°11, la série de publications sur l'œuvre de Mistral commence en 1937 et demeure peu nombreuse jusqu'à sa mort en 1957. Cette année-là, le nombre de publications augmente. Cependant, le maximum est atteint en 1989, centenaire de sa naissance. En effet, cet anniversaire sera marqué par de nombreuses publications en son honneur. En particulier, nous retiendrons les numéros de périodiques dédiés à l'œuvre de Gabriela Mistral : *Acta Literaria* 14 (1989), *Atenea* 459-460 (1989), *Isis International* 12 (1989) [37], *Taller de Letras* 17 (1989).

3.8 Nadine Gordimer

Nadine Gordimer est née à Springs, Afrique du Sud en 1923. Elle est décédée à Johannesburg en 2014. Elle est la seule femme africaine à avoir reçu le prix Nobel de littérature. Son œuvre est la deuxième la plus étudiée en Afrique du Sud, d'après le nombre de publications de la MLAIB, dépassée seulement par les publications sur J. M. Coetzee, lauréat du prix Nobel de littérature de 2003.

Le Graphique n°12 contient la série de publications sur l'œuvre de Gordimer couvrant la période 1964-2016. Jusqu'au milieu des années 1970, il y a très peu de documents.

Graphique n°12 : Bibliographie critique sur l'œuvre de Nadine Gordimer



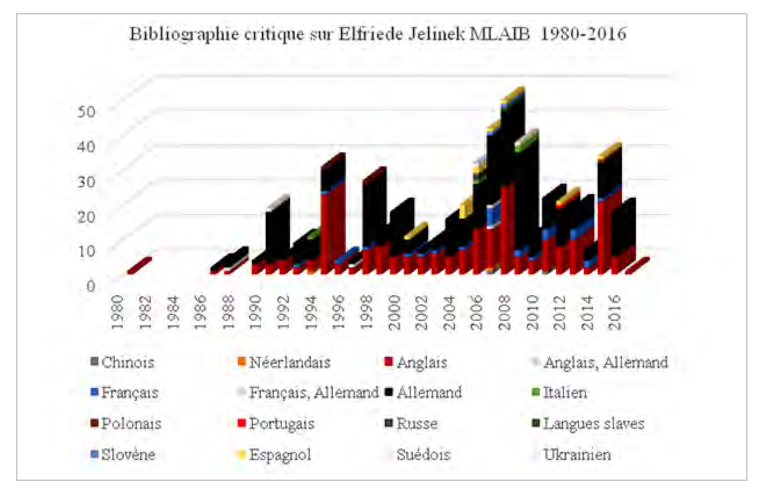
Nous observons, cependant, une grande augmentation à partir de 1990, année qui marquera le pays par la libération de Nelson Mandela et le début de la fin de l'apartheid. Coïncidence ou non avec le contexte politique sud-africain, cette même année, Rowland Smith publie un livre dédié à l'écrivaine [38]. Cependant, le maximum des publications est atteint en 1993, 70e anniversaire de la naissance de Gordimer. Deux publications sont les principales responsables de ce record, il s'agit, d'une part, du livre *The Later Fiction of Nadine Gordimer* [39], sous la direction de Bruce King, et, d'autre part, du périodique *Bucknell Review* 37.1 (1993) [40] qui contient plusieurs articles sur l'œuvre de Gordimer.

Dans les cas de Mistral et de Gordimer, nous confirmons ce que nous avions observé par rapport aux publications critiques sur l'œuvre d'autres lauréats du prix Nobel de littérature : «Dans la plupart des cas, une augmentation dans le nombre de publications critiques est le résultat d'un anniversaire, de naissance, de décès ou de la publication d'une première édition d'un texte» [41].

3.9 Elfriede Jelinek

Née à Mürzzuschlag, Autriche, en 1946, Elfriede Jelinek est couronnée par l'Académie suédoise en 2004. Elle est le seul écrivain autrichien à avoir reçu le prix Nobel de littérature. Selon les publications de la MLAIB, elle est le troisième auteur le plus étudié de son pays, après Thomas Bernhard et Arthur Schnitzler. En observant le Graphique n°13, nous constatons que le maximum annuel de publications est atteint en 2007 et est dû à la publication de deux livres dédiés à l'étude de son œuvre [42].

Graphique n°13 : Bibliographie critique sur l'œuvre d'Elfriede Jelinek



Cependant, il est intéressant de noter qu'il y a, immédiatement après l'annonce du prix Nobel, une augmentation du nombre de publications concernant Jelinek. En effet, la réaction de l'auteure a été polémique, car elle a initialement critiqué le choix de l'Académie suédoise, tel que rapporté par Leland de la Durantaye :

No sooner had Jelinek received notification that she was to be awarded the Nobel prize than she criticized the choice. She was quick to point out, for example, fellow Austrian Peter Handke «would have received the prize as Peter Handke,» but that she was receiving it «as a woman» (prognosticators had indeed predicted a female laureate, though Jelinek lagged far behind Algeria's Assia Djebar, Denmark's Inger Christensen, the U. S.' Joyce Carol Oates and Canada's Margaret Atwood in the running) [43].

Même si, par la suite, Jelinek a modifié quelque peu ses propos concernant le fait que le prix Nobel lui fut attribué, les controverses sur son attitude ainsi que sur son choix de ne pas voyager à Stockholm pour la cérémonie, mais de livrer son discours d'acceptation par vidéoconférence, ont été le sujet de plusieurs publications depuis 2004.

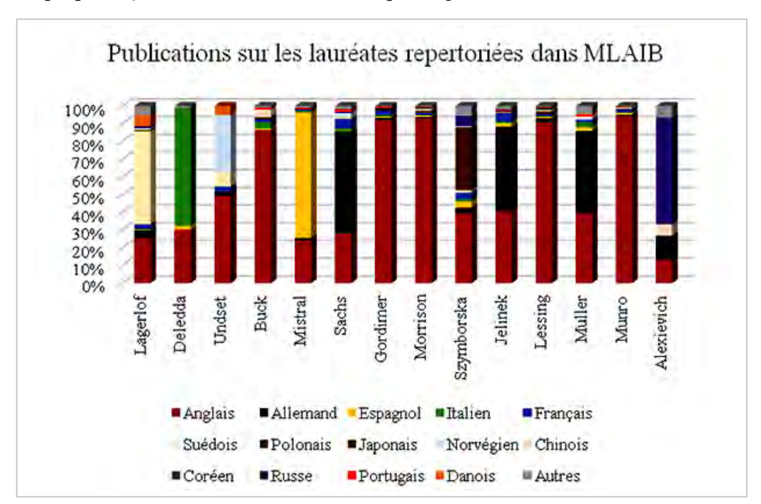
Étant donné que la vie et l'œuvre de Jelinek sont beaucoup plus récentes que celles de Mistral et de Gordimer, il est probable que, dans le futur, nous observions d'autres maximums dans le nombre de documents publiés, selon les différentes dates où la critique décidera de lui rendre hommage. Ainsi, elle pourrait aussi s'inscrire dans le *pattern* des trajectoires de publications critiques observé pour d'autres écrivains et qui correspond essentiellement aux anniversaires.

Concernant la langue de publication de la bibliographie critique sur l'œuvre de ces trois auteures, nous constatons que celle-ci demeure majoritairement la langue maternelle de chaque écrivaine, et ce, même après la réception du prix Nobel : Mistral, espagnol 72%, Gordimer, anglais 93%, Jelinek, allemand 50%.

Dans ce même ordre d'idées, dans le Graphique n°14, nous avons représenté la distribution par langue des publications critiques sur l'œuvre des 14 lauréates du prix Nobel de littérature.

Nous constatons que, dans tous les cas, la plupart des textes critiques sont publiés dans la langue maternelle de l'écrivaine. Ceci serait un indicateur de que l'obtention du prix Nobel ne se traduit pas nécessairement par une reconnaissance internationale de la lauréate, tout du moins du point de vue de la critique universitaire.

Graphique n°14 : Publications sur les lauréates par langue



4. Les oubliées

En suivant le raisonnement de Stanley Corngold [44], dans cette dernière section, nous étudions les perdantes ou les oubliées, comme nous avons préféré de les appeler. Une première difficulté est d'identifier qui sont ces personnes. En principe, nous pourrions affirmer que, chaque année, les perdants sont ceux qui ont été nominés pour les différents prix Nobel, mais ne l'ont pas reçu. Cependant, les membres des différents comités et institutions qui ont la responsabilité de décerner les prix Nobel sont tenus de garder un silence absolu sur les noms des personnes et des institutions en lice. Selon les règlements de la Fondation Nobel, il est néanmoins possible de rendre publics les renseignements concernant les nominations qui datent de plus de 50 ans [45]. Actuellement, cette information est disponible pour la période 1901-1966 pour tous les prix, à l'exception du prix Nobel de médecine ou physiologie dont les données sont publiées seulement pour les années 1901 à 1953. Étant donné que le prix Nobel en sciences économiques a été créé en 1968, il n'y a pas de données disponibles sur les nominations pour cette discipline.

Le Graphique n°15 et le Tableau n°11 représentent les nominations par discipline et par genre. Globalement, pour chaque nomination pour une femme il y a 21,7 nominations pour un homme. La discipline la plus biaisée est la médecine ou physiologie avec un ratio de presque 70. Les nominations pour le prix Nobel de la paix sont les moins biaisées, cependant elles demeurent très éloignées de la parité, avec un ratio de 9.

Graphique n°15 : Nombre de nominations aux prix Nobel 1901-1966

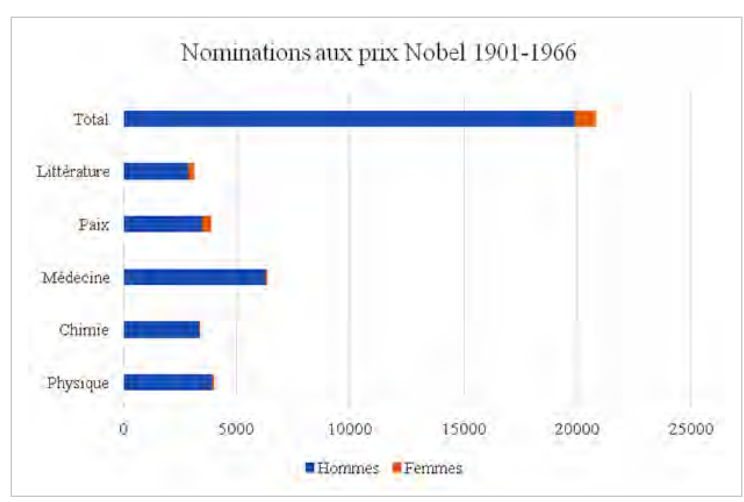


Tableau n°11 : Nominations par discipline et par genre

Discipline	Période	Hommes	Femmes	hommes/femmes
Physique	1901-1966	3930	94	41,8
Chimie	1901-1965	3343	67	49,9
Médecine	1901-1953	6252	90	69,5
Paix	1901-1966	3492	380	9,2
Littérature	1901-1966	2861	285	10,0
Total		19878	916	21,7

La disparité dans le nombre de nominations par genre est tellement importante qu'on pourrait se demander s'il existe une restriction concernant la nomination de femmes aux différents prix. Nous n'avons trouvé aucun règlement à ce sujet. Cependant, nous avions déjà constaté la disparité par genre dans la constitution des

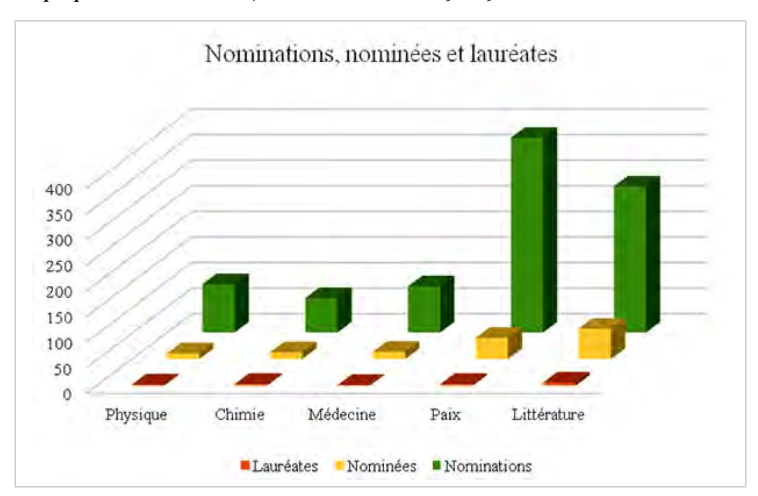
comités des prix Nobel pour l'année 2017, tel que compilé dans le Tableau n°2. Par ailleurs, selon les règlements de la Fondation Nobel :

Each year, thousands of members of academies, university professors, scientists, previous Nobel Laureates and members of parliamentary assemblies and others, are asked to submit candidates for the Nobel Prizes for the coming year. These nominators are chosen in such a way that as many countries and universities as possible are represented over time. The nominations for the Nobel Prizes are handled by the Nobel Prize awarding institutions [46].

Ainsi, différentes personnes et institutions peuvent contribuer aux nominations pour les différents prix. Donc, ce que les ratios des nominations hommes/femmes nous indiquent, c'est que la disparité ne se trouve pas seulement au niveau de l'attribution des prix Nobel, mais aussi au niveau des nominations. Dans ce sens, la discrimination que dévoilent ces chiffres est en fait le reflet, non seulement des valeurs de la Fondation Nobel et des académies et des comités qui y sont associés, mais de celles de la société [47].

Un autre aspect que nous avons observé et celui de la réussite des nominations. Le Graphique n°16 représente le nombre de nominations, de nominées et de lauréates par discipline.

Graphique n°16 : Nominations, nominées et lauréates 1901-1966



Nous constatons, encore une fois, que le nombre de nominations et de femmes nominées est beaucoup plus élevé pour les prix Nobel de la paix et de littérature que pour les prix scientifiques. Cependant, le pourcentage de nominées qui deviennent effectivement des lauréates est beaucoup plus élevé dans les sciences, 15,8%, alors que pour le prix de la paix ce pourcentage n'est que de 7,3%, et pour le prix de littérature de 10,2%. Pareillement, le nombre de nominations qui se traduisent en prix est beaucoup plus élevé pour les prix scientifiques, 2,4%, que pour le prix de la paix, 0,8%, ou le prix de littérature, 2,1%. Évidemment, cette situation découle des différents processus de nomination déterminés par les institutions et comités responsables de l'attribution des prix.

4.1 Les oubliées par discipline

Finalement, nous avons consulté la base de données des nominations afin d'étudier la distribution par discipline [48]. Les outils disponibles sur le site permettent de faire des requêtes par type de prix et selon le genre des nominés. Pour chaque prix, nous avons compilé tous les renseignements disponibles pour toutes les femmes nominées depuis 1901 jusqu'à la dernière date disponible [49]. Dans chaque tableau, nous présentons l'année de la première et de la dernière nomination, le nombre de nominations reçues, l'année de naissance et de décès de chaque nominée et, le cas échéant, l'année d'obtention du prix Nobel.

4.1.2 Les nominations pour le prix Nobel de physique

Entre 1901 et 1966, 9 femmes ont été nominées pour le prix Nobel de physique, voir le Tableau n°12, mais seulement 2 d'entre elles l'ont obtenu.

Tableau n° 12 : Nominations de femmes pour le prix Nobel de physique 1901-1966

Première	Dernière	Nombre	Nom	Née	Décédée	Prix
1902	1903	3	Marie Curie	1867	1934	1903
1934	1935	15	Irène Joliot-Curie	1897	1956	
1937	1965	29	Lise Meitner	1878	1968	
1950	1957	4	Marietta Blau	1894	1970	
1950	1950	1	Hertha Wambacher	1903	1950	
1955	1963	26	Maria Goeppert Mayer	1906	1972	1963
1956	1961	8	Dorothy Crowfoot Hodgkin	1910	1994	
1958	1965	7	Chieng-Shiung Wu	1912	1997	
1964	1964	1	Margaret Burbidge	1919		

Par ailleurs, comme nous l'avons déjà indiqué, Marie Curie obtint le prix Nobel de physique grâce à l'insistance de son mari, Pierre Curie, avec qui elle partagea la moitié du prix.

4.1.3 Les nominations pour le prix Nobel de chimie

La liste des femmes nominées, entre 1901 et 1966, pour le prix Nobel en chimie contient 13 noms, versus une liste de 3 lauréates, comme indiqué dans le Tableau n°13. Ces renseignements nous permettent de constater que, pendant cette période, 6 femmes ont été nominées pour le prix de physique et le prix de chimie : Marie Curie, Irène Joliot-Curie, Dorothy Crowfoot Hodgkin, Lise Meitner, Marietta Blau et Maria Goeppert Mayer. Tel que signalé ci-dessus, la seule à avoir reçu les deux prix est Marie Curie.

Tableau n° 13 : Nominations de femmes pour le prix Nobel de chimie 1901-1966

Première	Dernière	Nombre	Nom	Née	Décédée	Prix
1911	1911	2	Marie Curie	1867	1934	1911
1924	1948	19	Lise Meitner	1878	1968	
1933	1937	4	Ida Noddack	1896	1978	
1935	1935	3	Irène Joliot-Curie	1897	1956	1935
1939	1939	2	Dorothy M. Wrinch	1894	1976	
1950	1964	24	Dorothy Crowfoot Hodgkin	1910	1994	1964
1950	1950	1	Thérèse Tréfouël	1894	1978	
1952	1965	4	Marguerite Perey	1909	1975	
1956	1956	1	Joan P. Folkes	1891	n/d	
1957	1957	1	Marietta Blau	1894	1970	
1958	1958	1	Maria Goeppert-Mayer	1906	1972	
1960	1960	1	Martha C. Chase	1927	2003	
1963	1965	3	Alberte Pullman	1920	2011	

Par ailleurs, Maria Goeppert Mayer et Dorothy Crowfoot Hodgkin ont dû attendre 8 ans, respectivement, entre leur première nomination et l'obtention du prix.

Sans l'ombre d'un doute, le plus important des oublis est celui de Lise Meitner, qui fut nominée 48 fois entre 1924 et 1965, sans jamais être reconnue par la Fondation Nobel. Otto Hahn, avec qui elle travailla de longues années, reçut le prix Nobel de physique en 1944. Ce fait a été étudié et commenté à maintes reprises en histoire et sociologie des sciences:

Injustement, elle [Lise Meitner] n'obtint pas le prix Nobel, décerné à son élève Otto Hahn qui, à l'indignation de Niels Bohr, tenta de minimiser le rôle de Lise Meitner dans la découverte de la fission. Peut-être plus que Marie Curie, elle se heurta à un milieu scientifique encore trop misogyne [50].

4.1.4 Les nominations pour le prix Nobel de médecine ou physiologie

Les données sur les nominations pour le prix Nobel de médecine ou physiologie, Tableau n°14, sont disponibles de 1901 à 1953.

Tableau n° 14 : Nominations de femmes pour le prix Nobel de médecine ou physiologie 1901-1953

Première	Dernière	Nombre	Nom	Née	Décédée	Prix
1922	1953	13	Cécile Vogt	1875	1962	
1923	1923	1	Maud Slye	1879	1954	
1925	1935	24	Gladys H. Dick	1881	1963	
1930	1930	1	Alice R. Bernheim	n/d	n/d	
1939	1939	3	Lady May Mellanby	1882	1978	
1939	1939	2	Marion A. Blankenhorn	n/d	n/d	
1939	1939	1	Susan G. Smith	n/d	n/d	
1940	1940	1	Olive W. Smith	1901	1983	
1946	1947	2	Gerty T. Cori	1896	1957	1947
1946	1946	1	M. N. Ljubimova	n/d	n/d	
1947	1953	24	Helen B. Taussig	1898	1986	
1951	1951	1	Miriam F Menkin	1901	1992	
1951	1951	1	Madge T. Macklin	n/d	n/d	
1952	1952	1	Elisabeth Bugie	n/d	n/d	

Pendant cette période, 14 femmes furent nominées, mais seulement Gerty T. Cori se retrouva parmi les lauréates. Nous retiendrons spécialement trois cas de nominées non primées : la neurologue Cécile Vogt, l'immunologue Gladys H. Dick et la cardiologue Helen B. Taussig.

Cependant, le nom de la scientifique probablement la plus oubliée en médecine ou physiologie n'apparaît pas sur la liste. Il s'agit de Rosalind Franklin, qui participa à la découverte de la structure de la double hélice de l'ADN [51].

4.1.5 Les nominations pour le prix Nobel de la paix

La liste des femmes nominées pour le prix Nobel de la paix, entre 1901 et 1966, est constituée de 41 noms, Tableaux n°15 et n°16. Immédiatement, nous constatons une différence très importante dans le nombre de femmes nominées pour ce prix par rapport aux prix scientifiques. Il en sera de même pour les nominations pour le prix Nobel de littérature.

Cependant, malgré cet important volume de nominations, seulement 3 femmes ont reçu le prix Nobel de la paix pendant cette période : Bertha von Suttner, Jane Addams et Emily Green Balch.

Il nous semble important de signaler le très grand nombre de nominations reçues par Bertha von Suttner, 101 nominations, ainsi que par Jane Addams, 91 nominations. De plus, dans le cas de cette dernière, 15 années se sont écoulées entre sa première nomination et son couronnement par le Comité norvégien du prix Nobel. Dans le cas de von Suttner, il y a eu, curieusement, 6 nouvelles nominations après son couronnement par la Fondation Nobel. Il doit s'agir, probablement, de nominations afin qu'elle reçoive une deuxième fois le prix Nobel.

Parmi les nominées non primées, nous retiendrons le nom de Margaret Stanger, militante étatsunienne, fondatrice de l'American Birth Control League, qui reçut 31 nominations sur 10 ans.

Tableau n° 15 : Nominations de femmes pour le prix Nobel de la paix 1901-1938

Première	Dernière	Nombre	Nom	Née	Décédée	Prix
1901	1914	101	Bertha von Suttner	1843	1914	1905
1901	1914	2	Belva Ann Lockwood	1830	1917	
1903	1913	7	Priscilla Hannah Peckover	1833	1931	
1905	1910	4	Henriette Verdier Winteler de Weindeck	n/d	n/d	
1910	1911	2	Angela de Oliveira Cezar de Costa	n/d	n/d	
1913	1913	3	Anna B. Eckstein	1868	1947	
1913	1913	1	Lucia True Ames Mead	1856	1936	
1916	1931	91	Jane Addams	1860	1935	1931
1917	1948	11	Rosika Schwimmer	1877	1948	
1919	1919	1	Mary Shapard	n/d	n/d	
1920	1929	8	Madame Séverine	1855	1929	
1922	1929	5	Elsa Brändström	1888	1948	
1922	1922	2	Eglantine Jebb	1876	1928	
1931	1937	11	Ishbel M. Hamilton-Gordon	1857	1939	
1933	1933	1	Marguerite-Antoinette Hèraclius Princess Djabarry	n/d	n/d	
1935	1937	3	Julie Bikle	1871	1962	
1935	1935	3	Janet Miller	n/d	n/d	
1936	1936	2	Moina Michael	1869	1944	
1936	1937	2	Irma Schweitzer	n/d	n/d	
1937	1937	1	Henrietta Szold	1860	1945	
1938	1938	2	Princess Henriette	n/d	n/d	

Tableau n° 16 : Nominations de femmes pour le prix Nobel de la paix 1939-1966

Première	Dernière	Nombre	Nom	Née	Décédée	Prix
1939	1939	2	Carrie Chapman Catt	1859	1947	
1946	1946	13	Emily Greene Balch	1867	1961	1946
1946	1947	9	Alexandra Mikhaylovna Kollontay	1872	1952	
1947	1962	6	Anna Eleanor Roosevelt	1884	1962	
1948	1948	1	Katharine Bruce Glasier	1868	n/d	
1949	1951	6	Maria Montessori	1870	1952	
1949	1949	1	María Eva Duarte (Evita) Perón	1919	1952	
1951	1951	1	Princess Wilhelmina of The Netherlands	1880	1962	
1952	1961	9	Elisabeth Rotten	1882	1964	
1952	1952	1	Barbara Waylen	1906	n/d	
1953	1963	31	Margaret Sanger	1879	1966	
1954	1958	4	Helen A. Keller	1880	1968	
1955	1959	10	Gertrude Baer	1890	n/d	
1959	1959	1	Olave Lady Baden-Powell	1889	1977	
1961	1962	5	Gertrud Kurz-Hohl	1890	1972	
1961	1962	2	Lotta Hitchmanova	1909	1990	
1961	1961	1	Marie Elisabeth Lüders	1878	1966	
1962	1962	1	Mrs. Alexander Hadden	n/d	n/d	
1963	1963	2	Cathrerine Devilliers	1894	1972	
1963	1963	1	Stella Monk	n/d	n/d	

Lors de notre requête sur les femmes nominées pour le prix Nobel de la paix, le système a signalé 3 organismes : L'Union des femmes de France, avec 5 nominations entre 1902 et 1906; International Council of Women, nominé 2 fois en 1922 et en 1923; Women's International League for Peace and Freedom, avec 14 nominations de 1955 à 1966. Malgré le fait que ces organismes sont constitués par des femmes, il s'agit d'institutions et, à notre avis, ne devraient pas être considérés comme si des femmes avaient été nominées.

4.1.6 Les nominations pour le prix Nobel de littérature

Entre 1901 et 1966, 59 femmes furent nominées pour le prix Nobel de littérature, voir Tableaux n°17 et n°18. En plus des renseignements obtenus du site officiel du prix Nobel, nous avons interrogé à nouveau la base MLAIB, afin d'extraire le nombre de publications critiques sur l'œuvre de chacune des nominées, information que nous avons ajoutée sur la dernière colonne des tableaux.

Tableau n° 17 : Nominations de femmes pour le prix Nobel de littérature 1901-1937

Première	Dernière	Nombre	Nom	Née	Décédée	Prix	MLAIB
1901	1901	1	Malwida von Meysenbug	1816	1903		10
1904	1909	28	Selma Lagerlöf	1858	1940	1909	195
1904	1904	1	Émilie Lerou	1855	1935		0
1905	1905	8	Eliza Orzeszkowa	1842	1910		44
1908	1923	7	Elisabeth Förster-Nietzsche	1846	1935		17
1910	1911	2	Molly E Seawell	1860	1916		0
1910	1911	2	Marie von Ebner-Eschenbach	1830	1916		132
1913	1926	18	Grazia Deledda	1875	1936	1926	177
1914	1923	2	Dora Melegari	1849	1924		0
1922	1925	6	Matilde Serao	1856	1927		100
1922	1928	4	Sigrid Undset	1882	1949	1928	101
1926	1954	25	Concha Espina de la Serna	1869	1955		43
1926	1927	5	Ada Negri	1870	1945		47
1926	1926	1	Sofia Casanova	1862	1958		17
1927	1930	3	Edith Wharton	1862	1937		1669
1928	1946	7	Ricarda Huch	1864	1947		86
1928	1928	2	Blanca de los Ríos de Lampérez	1862	1956		8
1928	1928	1	Edith Howes	1874	1954		1
1928	1928	1	Anna Elisabeth Mathieu de Noailles	1876	1933		45
1930	1930	1	Clotilde de Arvelo	1887	1959		0
1931	1938	6	Ivana Brlic-Mazuranic	1874	1938		13
1931	1931	1	Laura Mestre	1867	1944		0
1934	1947	14	Maria Madalena del Martel Patrício	1884	1947		0
1935	1935	2	Elise Richter	1865	1943		3
1935	1935	1	Violet Clifton	1883	1961		0
1936	1937	9	Cecile Tormay	1876	1937		1
1936	1936	2	Enrica von Handel-Mazzetti	1871	1955		13
1937	1947	3	Maila Talvio	1871	1951		4
1937	1939	3	Sally Salminene	1906	1976		0
1937	1937	1	Maria Jotuni	1880	1943		5

Tableau n° 18 : Nominations de femmes pour le prix Nobel de littérature 1938-1966

Première	Dernière	Nombre	Nom	Née	Décédée	Prix	MLAIB
1938	1957	19	Henriette Charasson	1884	1972		1
1938	1938	4	Pearl Buck	1892	1973	1938	111
1938	1938	1	Margaret Mitchell	1900	1949		175
1939	1965	11	Maria Dabrowska	1889	1965		52
1939	1950	2	Henriette Roland Holst van der Schalk	1869	1952		17
1940	1945	8	Gabriela Mistral	1889	1957	1945	500
1941	1941	2	Ruth C. Young	n/d	n/d		0
1943	1945	3	Elisabet Bagriana	1893	n/d		0
1945	1958	8	Marie Under	1883	1980		35
1948	1949	2	Dorothy C. Fisher	1879	1958		59
1950	1962	12	Karen Blixen	1885	1962		409
1950	1950	1	Gertrud von Le Fort	1876	1971		0
1951	1951	2	Katharine Susannah Prichard	1883	1969		52
1951	1951	1	Maria Enriqueta Camarillo y Roa	1872	1968		5
1955	1959	3	Edith L. Sitwell	1887	1964		113
1959	1965	2	Maria Raquel Adler	1900	1974		2
1959	1959	1	Anna Seghers	1900	1983		312
1960	1960	1	Marie Noël	1883	1967		3
1961	1962	2	Giulia Scappino Murena	n/d	n/d		0
1961	1961	1	Simone de Beauvoir	1908	1986		1230
1961	1961	1	Cora Sandel	1880	1974		42
1963	1966	8	Nelly Sachs	1891	1970	1966	207
1963	1963	1	Kate Roberts	1891	1985		20
1963	1963	1	Ingeborg Bachmann	1926	1973		776
1964	1965	3	Judith Wright	1915	2000		115
1964	1980	3	Katherine Anne Porter	1890	1980		507
1964	1964	1	Ina Seidel	1885	1974		16
1965	1966	5	Anna Achmatova	1889	1966		0
1965	1965	1	Marguerite Yourcenar	1903	1987		1043

Pendant cette période, 6 femmes reçurent le prix Nobel de littérature : Selma Lagerlöf, Grazia Deledda, Sigrid Undset, Pearl Buck, Gabriela Mistral et Nelly Sachs. Parmi les nominées non primées, nous retiendrons 4 écrivaines qui reçurent de nombreuses nominations : Concha Espina de la Serna, Maria Madalena del Martel Patrício, Henriette Charasson et Karen Blixen. Par rapport aux publications sur l'œuvre de ces auteures, nous constatons que, sauf pour Karen Blixen, elles n'ont pas fait l'objet d'un grand volume d'études critiques. Au contraire, certaines écrivaines ne reçurent pas beaucoup de nominations pour le prix, mais de nombreuses publications portent sur leur œuvre : Edith Wharton, Simone de Beauvoir, Ingeborg Bachmann, Katherine Ann Porter, Marguerite Yourcenar.

5. Remarques finales

Dans notre analyse de la place que détiennent les femmes dans l'élite des lauréats des prix Nobel, nous avons confirmé qu'elles sont extrêmement sous-représentées, et ce, à tous les niveaux. Premièrement, au sein des institutions responsables de l'attribution des prix, elles constituent une minorité, spécialement dans les comités scientifiques.

Deuxièmement, les femmes ont reçu une partie infime des prix dans toutes les disciplines, du point de vue du nombre de lauréats, ainsi que par rapport aux parts de prix reçues. Il nous semble inconcevable que «Les femmes qui ont changé le monde» **[52]**, pour reprendre l'expression utilisée dans le site officiel du prix Nobel, ne correspondent qu'à 49 personnes, alors que, pour la même période, 836 hommes et 26 institutions ont été récompensés pour avoir «rendu les plus grands services à l'humanité» **[53]**.

Troisièmement, l'étude des nominations pour les prix nous permet d'affirmer que beaucoup plus d'hommes que de femmes reçoivent des nominations. Cette situation reflète le sexisme qui caractérise non seulement la Fondation Nobel et les institutions qui l'entourent, mais toute la société et, en particulier, le milieu scientifique. Aussi, nous avons observé que le chemin entre la nomination et l'obtention du prix est très ardu, car le taux de transformation est très bas et que l'attente peut s'étirer sur de nombreuses années.

Nous arrivons ainsi à la conclusion, très semblable à celle de Marika Hedin **[54]**, que les 49 lauréates des prix Nobel constituent une exception et que tout reste à faire afin de se rapprocher de la parité hommes/femmes. Il nous semble qu'il est grand temps que la Fondation Nobel abandonne cette posture superficiellement pro-femmes et qu'elle s'attaque véritablement au problème du sexisme qui y règne. Ainsi, il serait urgent d'équilibrer la participation des femmes au sein des comités et des institutions qui attribuent les prix, d'augmenter le nombre de nominations de femmes, d'accroître substantiellement le taux d'attribution de prix aux femmes et de leur octroyer la part des prix qui leur revient. Après tout, la Fondation, en se basant sur les valeurs énoncées par Alfred Nobel dans son testament, devrait jouer un rôle fondamental dans la reconnaissance de la contribution des femmes sur les plans scientifique, culturel et social. Elle devrait, aussi, prendre conscience de son incidence dans l'élaboration de modèles à suivre pour les générations futures et agir en conséquence. Sinon, le prix Nobel restera condamné à n'être que le *boys club* le plus célèbre de l'humanité.

Bibliographie

Ayrton, Hertha, «Lettre à l'éditeur», *Westminster Gazette*, 14 mars 1909.

Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris, Seuil, 1992.

Chiu, M.-H., P. J. Gilmer and D. F. Treagust (eds.), *Celebrating the 100th Anniversary of Madame Marie Sklodowska Curie's Nobel Prize in Chemistry*, Rotterdam, Sense Publishers, 2011.

Cole, Jonathan R., *Fair Science. Women in the Scientific Community*, New York, Columbia University Press, 1987.

Comfort, Nathaniel, *The Tangled Field: Barbara McClintock's search for the Patterns of Genetic Control*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.

Corngold, Stanley. «A Mediation on Prizes», *MLN* 131.5 (2016): 1258-1275.

Curie, Ève, *Madame Curie*, Paris, Hachette, 1946.

Durantaye, Leland de la, «On Cynicism. Dogs, Hair, Elfriede Jelinek and the Nobel Prize», *Harvard Review* 29 (2005): 146-153, p. 147.

Ferrer, Carolina. «El boom hispanoamericano: del texto a la pantalla», In *Nuevas aproximaciones al cine hispánico: Migraciones temporales, textuales y étnicas en el bicentenario de las independencias iberoamericanas (1810-2010)*, Florida International University, Barcelona : Promociones y Publicaciones Universitarias, 2011, 79-101.

Ferrer, Carolina. «Le prix Nobel de littérature à l'ère du numérique : internationalité du prix et réception critique des œuvres des lauréats», *Inter-Lignes : Que sont les prix Nobel devenus?* 10 (2013) : 13-35.

Fletcher, Pauline (ed.) *Black/White Writing: Essays on South African Literature, Bucknell Review 37.1 (1993).*

Frize, Monique, *The Bold and the Brave. A History of Women in Science and Engineering*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2009.

Garfield, Eugene. «The 100 Most-Cited Authors of 20th Century Literature. Can Citation Data Forecast the Nobel Prize in Literature?», *Essays of an Information Scientist* 4 (1979): 363-369.

Gutjahr, Ortrud (ed.), *Ulrike Maria Stuart von Elfriede Jelinek*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007.

Hedin, Marika. «A Prize for Grumpy Old Men? Reflections on the Lack of Female Nobel Laureates», *Gender & History* 26.1 (2014): 52-63.

Henry, Natacha, *Les sœurs savantes*, Paris, Vuibert, 2015.

Hubbard, Ruth, «Science, Power, Gender: How DNA Became the Book of Life», *Journal of Women in Culture and Society* 28.3 (2203): 791-799.

Hussenius, Anita and Kathryn Scantlebury, «Witches, Alchemists, Poisoners and Scientists», In Chiu, M.-H., P. J. Gilmer and D. F. Treagust (eds.), *Celebrating the 100th Anniversary of Madame Marie Sklodowska Curie's Nobel Prize in Chemistry*, Rotterdam, Sense Publishers, 2011, 191-2014.

Johnson, Karen E., «From Natural History to the Nuclear Shell Model : Chemical Thinking in the Work of Mayer, Haxel, Jenses, and Suess», *Physics in Perspective* 2 (2004): 22-34.

Johnson, Karen E., «Science at the Breakfast Table», *Physics in Perspective* 1 (1999) : 22-34.

Kademani, B.S., V.L. Kalyane, and Sureshi Jange, «Scientometric Portrait of Nobel Laureate Dorothy Crowfoot Hodgkin», *Scientometrics* 45.2 (1999) : 233-250.

Keller, Evelyn Fox, *A Feeling for the Organism: The Life and Work of Barbara McClintock*, New York, W. H. Freeman.

Keller, Evelyn Fox, *Reflections on Gender and Science*, New Haven, Yale University Press, 1985.

Kerner, Charlotte et Nicole Casanova (dirs.). *Des femmes prix Nobel : de Marie Curie à Aung San Suu Kyi, 1903-1991*. Paris : Des femmes, 1992.

King, Bruce (ed.), *The Later Fiction of Nadine Gordimer*, London, Palgrave Macmillan, 1993.

Kirkup, Gill and Laurie Smith Keller (eds.), *Inventing Women. Science, Technology and Gender*, Cambridge, Polity Press, 1992.

Konzett, Matthias Piccolruaz and Margarete Lamb-Faffelberger (eds.), *Elfriede Jelinek: Writing Women, Nation, and Identity*, Madison, NJ: Fairleigh Dickinson UP, 2007.

Laroche, Josepha. *Les prix Nobel. Sociologie d'une élite transnationale*. Montréal : Liber, 2012.

Lévy, Isabelle. *Nobel. 100 ans de prix. 100 ans d'histoires*. Sevran : Josette Lyon, 2001.

Macklis, Roger M., «Scientist, Technologist, Proto-Feminist, Superstar», *Science* 295 (2002): 1647-1648.

Maddox, Brenda, *Rosalind Franklin: The Dark Lady of DNA*, New York, Harper Collins, 2002.

May, Ann Mari and Gale Summerfeld. «Creating a Space where Gender Matters: Elinor Ostrom (1933-2012) talks with Anna Mari May and Gale Summerfield», *Feminist Economics* 18.4 (2012): 25-37.

Modern Language International Bibliography, www.mla.org

Nobelprize.org, www.nobelprize.org

Pasachoff, Naomi, «The Many *Lives* of Marie Curie», *Metascience* 14 (2005): 377-389.

Price, Derek John de Solla. *Little Science, Big Science*. New York: Columbia University Press, 1963.

Pycior, Helena M. «Reaping the Benefits of Collaboration While Avoiding Its Pitfalls: Marie Curie's Rise to Scientific Prominence», *Social Studies of Science* 23.2 (1993): 301-323.

Quinn, Susan, *Marie Curie, A Life*, New York, Simon and Schuster, 1995.

Rapoport, Sarah, «Rosalind Franklin: Unsung Hero of the DNA Revolution», *The History Teacher* 36.1

(2002): 116-127.
Reid, Robert William, *Marie Curie derrière la légende*, Paris, Seuil, 1983.
Reskin, Barbara F., «Sex Differentiation and the Social Organization of Science», *Sociological Inquiry* 48.3-4 (1978): 6-37.
Roberts, Gillian. *Prizing Literature. The Celebration and Circulation of National Literature*. Toronto: University of Toronto Press, 2011.
Rodríguez, Regina y Soledad Fariña (eds.), *Una palabra cómplice: Encuentro con Gabriela Mistral, Isis International* 12 (1989).
Sartori, Éric, *Histoire des femmes scientifiques de l'Antiquité au XXe siècle. Les filles d'Hypatie*, Paris, Plon, 2006.
Shah, Esha, «A Tale of Two Biographies: The Myth and Truth of Barbara McClintock», *History and Philosophy of the Life Sciences* 38.18 (2016), 3 mai 2017.
Sime, Ruth Lewin, *Lise Meitner: A Life in Physics*, Berkeley, University of California Press, 1996.
Smith, Rowland (ed.), *Critical Essays on Nadine Gordimer*, Boston, G. K. Hall, 1990.
Trombetta, Mark, «Madame Maria Sklodowska-Curie –brilliant scientist, humanitarian, humble hero: Poland's gift to the World», *Journal of Contemporary Brachytherapy* 6.3 (2014): 297-299.
Uberoi, C. «Rosalind Franklin: The Woman Scientist of DNA», *Resonance –Journal of Science Education* 9.3 (2004), 3-5.
United Nations, Department of Economic Affairs, Population Division. esa.un.org. 29 avril 2017.
Zinsser, Judith P., «Imagining Patterns of Learned Culture: A Cross-Cultural View», *Gender & History* 26.1 (2014): 5-22.
Zwart, Hub, «The Third Man: Comparative Analysis of a Science Autobiography and a Cinema Classic as Windows into Post-war Life Sciences Research», *History and Philosophy of the Life Sciences* 37.4 (2015): 382-412.

Notes

[1] Ayrton, Hertha, «Lettre à l'éditeur», *Westminster Gazette*, 14 mars 1909. Cette lettre fut la réaction de la mathématicienne britannique Hertha Ayrton à l'éditeur du journal lorsque celui-ci attribua la découverte du radium à Pierre Curie en omettant les travaux de Marie Curie.

[2] Anderson, Gidske. «Préface», *Des femmes prix Nobel. De Marie Curie à Aung San Suu Kyi.* Charlotte Kerner et Nicole Casanova (dir.) Paris, Antoinette Fouque, 1992, p. 7.

[3] Lévy, Isabelle. *Nobel. 100 ans de prix. 100 ans d'histoires*. Ville de Sevran, Josette Lyon, 2001.

[4] *Op. cit.* p. 168.

[5]United Nations, Department of Economic Affairs, Population Division. esa.un.org. 29 avril 2017. Ce ratio est obtenu à partir des estimations de la population pour l'année 2015 effectuées par les Nations Unies : 3 642 266 mille femmes / 7 349 472 mille habitants.

[6] www.nobelprize.org.

[74] Laroche, Josepha. *Les prix Nobel. Sociologie d'une élite transnationale*. Montréal, Liber, 2012, p. 159.

[8] http://www.nobelprize.org

[9] «Video Player». *Nobelprize.org*. Nobel Media AB 2014. Web. 25 Apr 2017. www.nobelprize.org

[10]«Nobel Prize Awarded Women». *Nobelprize.org*. Nobel Media AB 2014. Web. 25 Apr 2017. http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/lists/women.html

[11] Corngold, Stanley. «A Mediation on Prizes», *MLN* 131.5 (2016): 1258-1275. L'auteur souligne.

[12] Sohlman, Ragnar. *L'Héritage d'Alfred Nobel. Le testament à l'origine des prix*. Paris : Michel de Maule, 2008, p. 110.

[13] *Ibidem.*

[14] www.nobelprize.org, *Op. cit.*

[15] http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/economic-sciences/

[16] *Ibidem.*

[17] Pour plus de précisions sur la composition des différentes institutions, comités du prix Nobel et sur les processus de nomination et de sélection, voir :
The Royal Swedish Academy of Sciences http://www.kva.se/en/startsida
The Nobel Assembly at Karolinska Institutet http://ki.se/en/startpage
The Norwegian Nobel Committee https://www.nobelpeaceprize.org
The Swedish Academy http://www.svenskaakademien.se/en

[18] www.nobelprize.org, *Op. cit.*

[19] Hedin, Marika. «A Prize for Grumpy Old Men? Reflections on the Lack of Female Nobel Laureates», *Gender & History* 26.1 (2014): 52-63, p. 62.

[20] Plusieurs publications portent sur la trajectoire scientifique de Marie Curie, notamment par rapport à l'obtention de ses deux prix Nobel, de physique en 1903 et de Chimie en 1911. Voir, par exemple: Pycior, Helena M., «Reaping the Benefits of Collaboration While Avoiding Its Pitfalls: Marie Curie's Rise to Scientific Prominence», *Social Studies of Science* 23.2 (1993): 301-323; Macklis, Roger M., «Scientist, Technologist, Proto-Feminist, Superstar», *Science* 295 (2002): 1647-1648; Pasachoff, Naomi, «The Many *Lives* of Marie Curie», *Metascience* 14 (2005): 377-389; Trombetta, Mark, «Madame Maria Sklodowska-Curie –brilliant scientist, humanitarian, humble hero: Poland's gift to the World», *Journal of Contemporary Brachytherapy* 6.3 (2014): 297-299. Il existe aussi de nombreuses biographies sur la savante, telles que : Chiu, M.-H., P. J. Gilmer and D. F. Treagust (eds.), *Celebrating the 100th Anniversary of Madame Marie Sklodowska Curie's Nobel Prize in Chemistry*, Rotterdam, Sense Publishers, 2011; Curie, Ève, *Madame Curie*, Paris, Hachette, 1946 ; Henry, Natacha, *Les sœurs savantes*, Paris, Vuibert, 2015 ; Quinn, Susan, *Marie Curie, A Life*, New York, Simon and Schuster, 1995 ; Reid, Robert William, *Marie Curie derrière la légende*, Paris, Seuil, 1983.

[21] Maria Goeppert Mayer était aussi mariée à un physicien, Joseph Mayer. Su la vie de cette scientifique, voir : Johnson, Karen E., «Science at the Breakfast Table», *Physics in Perspective* 1 (1999) : 22-34; Johnson, Kare E., «From Natural History to the Nuclear Shell Model : Chemical Thinking in the Work of Mayer, Haxel, Jenses, and Suess», *Physics in Perspective* 2 (2004): 22-34.

[22] Pycior, *op. cit.*, 317.

[23] Par rapport à la contribution de cette savante à la science, voir : Kademani, B.S., V.L. Kalyane, and Sureshi Jange, «Scientometric Portrait of Nobel Laureate Dorothy Crowfoot Hodgkin», *Scientometrics* 45.2 (1999) : 233-250.

[24] Hussenius, Anita and Kathryn Scantlebury, «Witches, Alchemists, Poisoners and Scientists», In Chiu, M.-H., P. J. Gilmer and D. F. Treagust (eds.), *Celebrating the 100th Anniversary of Madame Marie Sklodowska Curie's Nobel Prize in Chemistry*, Rotterdam, Sense Publishers, 2011, 191-2014.

[25] Sur le parcours de Barbara McClintock, voir : Shah, Esha, «A Tale of Two Biographies: The Myth and Truth of Barbara McClintock», *History and Philosophy of the Life Sciences* 38.18 (2016), 3 mai 2017; Comfort, Nathaniel, *The Tangled Field: Barbara McClintock's search for the Patterns of Genetic Control*, Cambridge, Harvard University Press, 2001; Fox Keller, Evelyn, *A Feeling for the Organism: The Life and Work of Barbara McClintock*, New York, W. H. Freeman.

[26] May, Ann Mari and Gale Summerfeld. «Creating a Space where Gender Matters: Elinor Ostrom (1933-2012) talks with Anna Mari May and Gale Summerfield», *Feminist Economics* 18.4 (2012): 25-37.

[27] Krebs, Ronald R. «The False Promise of the Nobel Peace Prize», *Political Science Quarterly* 124.4 (2009): 593-625.

[28] Hedin, *Op. cit.*, p. 62.

[29] Øyvind Tønnesson, «Controversies and Criticisms», www.nobelprize.org

[30] À ce sujet, voir : Benjamin, L.T., «Bahavioral Science and the Nobel Prize. A History», *American Psychologist*, vol. 58, n° 9, 2003, p. 731-741; Björk, R., «Inside the Nobel Committee on Medecine: Prize Competition Procedures 1901-1950 and the Fate of Carl Neuberg», *Minerva*, n° 39, 2001, p. 393-408; Charlton, B. G., «Which are the best nations and institutions for revolutionary science 1987-2006? Analysis using a combined metric of Nobel prizes, Fields medals, Lasker awards and Turing awards (NFLT metric)», *Medical Hypotheses*, vol. 68, n° 6, 2007, p. 1191-1194; Lindahl, B. I. B., «Discovery, theory change, and the Nobel-Prize: On the mechanisms of scientific evolution. An introduction», *Theoretical Medicine*, vol. 13, n° 2, 1992, p. 97-116; Rodríguez-Navarro, A., «Measuring research excellence. Number of Nobel Prize achievements versus conventional bibliometric indicators», *Journal of Documentation*, vol. 67, n° 4, 2011, p. 582-600.

[31 Garfield, E., «The 100 Most-Cited Authors of 20th Century Literature. Can Citation Data Forecast the Nobel Prize in Literature?», *Essays of an Information Scientist* 4 (1979-80). 363-369.

[32] Ferrer, Carolina. «Le prix Nobel de littérature à l'ère du numérique : internationalité du prix et réception critique des œuvres des lauréats», *Inter-Lignes : Que sont les prix Nobel devenus?* 10 (2013) : 13-35.

[33] Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1992.

[34] Price, Derek John de Solla. *Little Science, Big Science*. New York: Columbia University Press, 1963.

[35] Ferrer, Carolina. «El boom hispanoamericano: del texto a la pantalla», In *Nuevas aproximaciones al cine hispánico: Migraciones temporales, textuales y étnicas en el bicentenario de las independencias iberoamericanas (1810-2010)*, Florida International University, Barcelona : Promociones y Publicaciones Universitarias, 2011, 79-101.

[36] *Modern Language International Bibliography*, www.mla.org

[37] Rodríguez, Regina y Soledad Fariña (eds.), *Una palabra cómplice: Encuentro con Gabriela Mistral, Isis International* 12 (1989).

[38] Smith, Rowland (ed.), *Critical Essays on Nadine Gordimer*, Boston, G. K. Hall, 1990.

[39] King, Bruce (ed.), *The Later Fiction of Nadine Gordimer*, London, Palgrave Macmillan, 1993.

[40] Fletcher, Pauline (ed.) *Black/White Writing: Essays on South African Literature, Bucknell Review 37.1 (1993).*

[41] Ferrer, *Op. cit.*, p. 32.

[42] Konzett, Matthias Piccolruaz and Margarete Lamb-Faffelberger (eds.), *Elfriede Jelinek: Writing Women, Nation, and Identity*, Madison, NJ: Fairleigh Dickinson UP, 2007.
Gutjahr, Ortrud (ed.), *Ulrike Maria Stuart von Elfriede Jelinek*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007.

[43] Durantaye, Leland de la, «On Cynicism. Dogs, Hair, Elfriede Jelinek and the Nobel Prize», *Harvard Review* 29 (2005): 146-153, p. 147.

[44] Corngold, Stanley, *op. cit.*

[45] http://www.nobelprize.org/nomination/

[46] http://www.nobelprize.org/nomination/map1/nominees.html

[47] Nous ne nous attarderons pas sur les sources et les conséquences de cette discrimination, sujet sur lequel il existe plusieurs recherches. En particulier, voir : Cole, Jonathan R., *Fair Science. Women in the Scientific Community*, New York, Columbia University Press, 1987; Keller, Evelyn Fox, *Reflections on Gender and Science*, New Haven, Yale University Press, 1985; Kirkup, Gill and Laurie Smith Keller (eds.), *Inventing Women. Science, Technology and Gender*, Cambridge, Polity Press, 1992; Reskin, Barbara F., «Sex Differentiation and the Social Organization of Science», *Sociological Inquiry* 48.3-4 (1978): 6-37
Zinsser, Judith P., «Imagining Patterns of Learned Culture: A Cross-Cultural View», *Gender & History* 26.1 (2014): 5-22.

[48]Les données furent obtenues des archives du site du prix Nobel : "Nomination Archive. Explore the nomination databases in Physics, Chemistry, Physiology or Medicine, Literature and Peace". *Nobelprize.org*. Nobel Media AB 2014. Web. 30 Apr 2017. www.nobelprize.org

[49] Après vérification des données, nous avons constaté des divergences entre les chiffres compilés comme résultat de nos requêtes par discipline et par personne, et les chiffres totaux publiés dans www.nobelprize.org, tel que nous les avons reproduits dans le Tableau n°11 et le Graphique n°15. Il s'agirait de différences provoquées par la façon de compter les nominations multiples. À ce sujet, voir : www.nobelprize.org.

[50] Sartori, Éric, *Histoire des femmes scientifiques de l'Antiquité au XXe siècle. Les filles d'Hypatie*, Paris, Plon, 2006, p. 327. Voir aussi : Sime, Ruth Lewin, *Lise Meitner : A Life in Physics*, Berkeley, University of California Press, 1996.

[51]À ce sujet, voir : Frize, Monique, *The Bold and the Brave. A History of Women in Science and Engineering*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2009; Hubbard, Ruth, «Science, Power, Gender: How DNA Became the Book of Life», *Journal of Women in Culture and Society* 28.3 (2203): 791-799;Maddox, Brenda, *Rosalind Franklin: The Dark Lady of DNA*, New York, Harper Collins, 2002; Rapoport, Sarah, «Rosalind Franklin: Unsung Hero of the DNA Revolution», *The History Teacher* 36.1 (2002): 116-127; Uberoi, C. «Rosalind Franklin: The Woman Scientist of DNA», *Resonance –Journal of Science Education* 9.3 (2004), 3-5; Zwart, Hub, «The Third Man: Comparative Analysis of a Science Autobiography and a Cinema Classic as Windows into Post-war Life Sciences Research», *History and Philosophy of the Life Sciences* 37.4 (2015): 382-412.

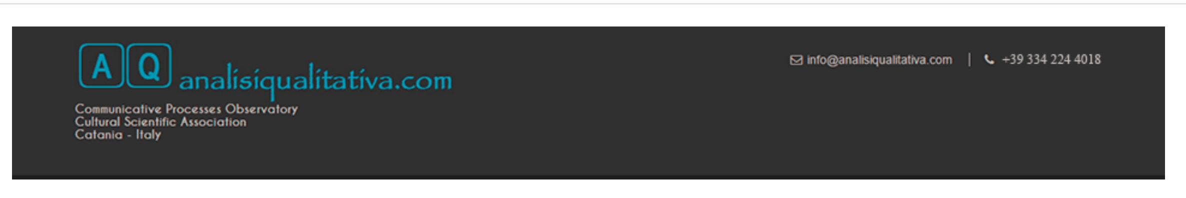
[52] «Nobel Prize Awarded Women», *Op. cit.*

[53] Sohlman, Ragnar, *Op. cit.*, p.110.

[54] Marika Hedin, *Op. cit.*

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France








Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales







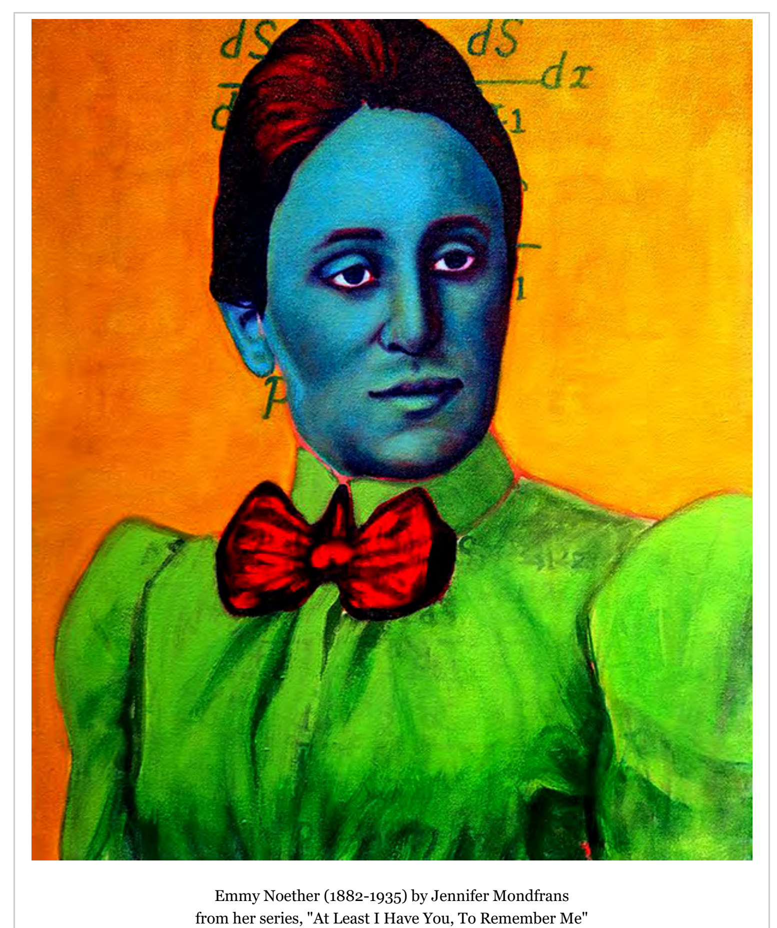


Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

EUGENIA SACERDOTE DE LUSTIG: ENTRE LOS PROBLEMAS DE GÉNERO Y EL RECONOCIMIENTO TARDÍO

Rosario Sosa

rosar@unsa.edu.ar
Profesora de Gnoseologia y de Filosofia de la Ciencia en Universidad Nacional de Salta.



Emmy Noether (1882-1935) by Jennifer Mondfrans
from her series, "At Least I Have You, To Remember Me"

1. Introducción

A partir de la década de los ochenta se puede observar que, desde la reflexión epistemológica, se abre otra rama: un giro que impone la práctica científica y que coloca a ésta en el foco de la atención. Este nuevo tópico, distingue entre "saber qué" (énfasis en los contenidos) y el "saber cómo" (investigar cómo se conoce y se construye la ciencia).

Desde hace algún tiempo, defendemos la idea de que a fin de reflexionar sobre la ciencia, no sólo hay que mirar la historia sino analizar lo que realmente hicieron los científicos (sean hombres o mujeres) y no proyectar desde las teorías actuales, lo que se acomoda o es pertinente a nuestros preconceptos. Así, no sólo pensamos que hay que enfocar nuestra mirada en las prácticas científicas, sino estudiarlas desde la historia de la ciencia para entender la ciencia misma. Si bien desde Koyré (1994), pasando por Kuhn (1996, 2007) y toda una pléyade de historiadores de la ciencia han insistido en que hay que leer la historia en sus fuentes y que esta lectura posibilita una reflexión filosófica de la ciencia a partir de los problemas reales que tuvieron los científicos y científicas, creemos que en ciertos ámbitos se siguen buscando los casos que abonen nuestras creencias. Este tipo de lectura de la historia se traduce en prejuicios de lo que creemos que ocurrió en el pasado o de cómo los científicos veían los problemas y trataban de brindar soluciones.

Por otra parte, compartimos la idea acerca de la importancia de los relatos "biobliográficos" [1] puesto que todos los trabajos teóricos, fruto de la investigación más específica y técnica, refieren a circunstancias de vida, a posibilidades académicas, intereses, formación, contexto político, entre otras cuestiones. Y, pensamos que si no tenemos en cuenta todas estas cuestiones, se podría empobrecer el análisis y la reflexión de la producción de un científico/a.

En el caso de Eugenia Sacerdote de Lustig, esto se vuelve manifiesto a partir de ciertos acontecimientos históricos, políticos, científicos e institucionales que condicionaron su investigación. No sólo era una mujer joven cuando llegó a la Argentina sino que era judía y extranjera y, además, manejaba una técnica de laboratorio que sólo algunos conocían de nombre.

2. La biografía académica de una mujer apasionada por la ciencia

En el capítulo "Feministas y universitarias", Muñoz Páez (2017) sostiene que las primeras feministas tuvieron como objetivo secundario el acceso a las universidades y, las pocas que lo hicieron, pertenecían a clases más adineradas. Así, este reclamo sólo pudo plantearse en las sociedades más evolucionadas en donde ya existían otros derechos, como el acceso a la educación primaria y secundaria. El ingreso de las mujeres a la ciencia es la culminación y "[…] última etapa de la revolución pacífica que está llevando a las mujeres a ocupar puestos de responsabilidad en todos los ámbitos de la sociedad" (Muñoz Páez, 2017:222). Las batallas para entrar a la universidad fueron más duras que para conquistar el voto femenino y se prolongaron, por más de un siglo. La universidad, "ciudadela fortificada del poder masculino", se resistió durante muchos años a admitir a las mujeres, por distintos motivos que no son objeto de este trabajo. Y se han utilizado muchos argumentos para impedir dicho ingreso pero hay uno, en especial, que nos interesa destacar con Muñoz Páez (2017) que es del "ridículo", los calificativos para aquellas mujeres estudiosas, eran todos peyorativos. Quisimos destacar este obstáculo porque Eugenia Sacerdote de Lustig, junto con su prima Rita Levi- Montalcini tuvieron que enfrentarlo en la Universidad de Medicina de Turín en 1930. Ella lo relata en primera persona: "El primer día de clase tuvimos que pasar delante de una doble fila de ancianos que nos pegaban, nos arrancaban el sombrero que entonces todas las mujeres usaban, y nos metían en los bolsillos restos de cadáver" (Sacerdote de Lustig; 2008: 23-24).

¿Quién era esta mujer que ha marcado la vida de numerosos científicos y, sobre todo, científicas argentinas? Eugenia Sacerdote nació en Turín en 1910, en el seno de una familia judía del Piamonte, que disfrutaba de una posición acomodada. Eugenia y su prima Rita Levi-Montalcini, fueron al Liceo Femenino donde sólo recibieron la educación necesaria para convertirse en buenas esposas y madres. Pero una vez que ambas decidieron estudiar medicina en la Universidad, el padre de Rita, les pagó profesores particulares que les enseñaran latín, griego, matemáticas, literatura, filosofía e historia.

Las dos primas ingresaron con los mejores puntajes y comenzaron sus estudios en la Facultad de Medicina de Turín en 1930. Eugenia recuerda que ellas y, dos chicas más, eran las primeras mujeres en esa Facultad y en medio de quinientos varones que les hacían la vida académica bastante difícil.

En el segundo año, Eugenia y Rita, se incorporaron a la cátedra del profesor de Anatomía Giuseppe Levi. Hombre exigente, rígido e irascible pero que se había especializado en Histología, rama de la medicina dedicada al estudio de los tejidos. El preparaba secciones de los mismos que observaba al microscopio. Levi había aprendido la técnica de tinción de tejidos con plata con el histólogo español y futuro premio Nobel, Santiago Ramón y Cajal, introduciendo dichos métodos en Italia.

Así, Eugenia y Rita, siendo alumnas, ingresaron como "alumnos internos", ayudantes de trabajos prácticos. Ahí Eugenia hizo sus primeras incursiones en la investigación, publicó sus primeros trabajos y aprendió la técnica de cultivos *in vitro*. Sacerdote hizo su tesis, recibió el doctorado con honores en 1936 junto a su prima, Rita Levi- Montalcini.

Apuntemos que a fines de los años 30, la cátedra de Histología de la Universidad de Turín era uno de los centros de investigación más avanzados de Europa. Por ese entonces, su titular, el profesor Giuseppe Levi, distinguió a sus cuatro mejores discípulos como ayudantes internos, Ellos eran: Rita Levi Montalcini, Renatto Dulbecco, Salvador Luria y Eugenia Sacerdote. Las leyes antisemitas promulgadas por el fascismo italiano los obligaron a emigrar: Montalcini, Dulbecco y Luria huyeron a Estados Unidos, donde ganaron posteriormente sus respectivos premios Nobel de Medicina. Con idéntica calidad intelectual y profesional, Eugenia Sacerdote vino a la Argentina, donde sin los mismos medios para desarrollar al máximo su capacidad creadora no ganó el Premio Nobel, pero se convirtió en una verdadera pionera de la ciencia en el país.

Tomemos una cita de *Las pioneras de* Rita Levi- Montalcini (2011): "En las primeras décadas del siglo XX, la embriología experimental constituía un arte, más que una ciencia, ya que las técnicas con las que contaban los biólogos eran muy rudimentarias" (Levi- Montalcini, 2011: 91).

En 1939, Mussolini, dicta las leyes raciales y Eugenia se ve obligada a trasladarse con su pequeña hija y su marido Maurizio de Lustig, ingeniero de la empresa Pirelli, a la Argentina.

En 1942, Eugenia se acerca a la Facultad de Medicina y habla con la bibliotecaria que le informó acerca de las cátedras de Anatomía, Fisiología e Histología, que era la que realmente le interesaba a ella. Y, sin recomendaciones de ningún tipo se presentó a la cátedra de Histología donde se encontraba de ayudante Eduardo De Robertis y dijo: "Yo sé hacer cultivos de células vivas" y le respondieron: "Ah, bueno, si usted quiere una silla, se la damos". Comenzó en dicha cátedra, en 1943, sólo con unos pocos elementos que le ofreció el Dr. De Robertis, sin cargo alguno y recibiendo sólo algo de dinero que provenía de un fondo para reponer material de vidrio del laboratorio. Ahí, conocerá también a Pedro Rojas y a Roberto Mancini. Luego al Dr Houssay, quien acababa de inaugurar el Instituto de Biología y Medicina Experimental (IBYME).

En la cátedra de Histología y Embriología del Profesor Rojas, la Dra. Sacerdote de Lustig [2], instaló un laboratorio de cultivo de tejidos, técnica que en Argentina nadie conocía. Asociada con un exiliado polaco, Sepzenvol, consiguieron cultivar células miocárdicas, estudiar el efecto sobre ellas de algunas drogas y presentar los resultados en la Sociedad Argentina de Biología. Pero a los tres años, en 1946, se sentía sola en la cátedra porque los profesores titulares habían renunciado y los colegas con los que trabajaba habían emigrado a Estados Unidos. En ese momento, el Dr. Braccheto Brian, director del Instituto Roffo, le propone crear una sección de cultivo de tejidos. Y en 1956 ingresa al Instituto Malbrán como jefa del departamento de virología en plena epidemia de poliomelitis.

Al producirse la epidemia de poliomielitis fue enviada por la Organización Mundial de la Salud a los Estados Unidos para interiorizarse sobre el trabajo del profesor Jonas Salk. Cuando retornó a la Argentina, se inoculó en público e hizo lo mismo con sus hijos para convencer a la población de los beneficios de la vacuna contra la poliomielitis.

Ingresó también a la Universidad en la Facultad de Ciencias Exactas y Naturales como profesora de Biología Celular en donde dedicó tiempo y trabajo en producir y formar gente. Por cuestiones políticas e ideológicas, tuvo que renunciar al Malbrán cuando quedó cesante el director y, años después, en la Facultad de Ciencias Exactas y Naturales terminó su desempeño docente con “la noche de los bastones largos” en 1966, con el golpe militar de Onganía.

No obstante, continuó con su tarea en el Instituto Roffo como investigadora del CONICET, luego de ser convocada por el Dr. Houssay. Allí recorrió toda la carrera durante 40 años hasta ser nombrada investigadora emérita. También trabajó en la Fundación CIMAE, época en la que tuvo que responder, injustamente, a un proceso en el que se la acusaba de ser antimilitar.

Las contribuciones, más relevantes, de la Dra. Sacerdote de Lustig son: la introducción de la técnica del cultivo de tejidos, la virología aplicada, la biología de las células neoplásticas y sus productos, la diferenciación celular, el interferón, intentos de terapia génica, la biología de la metástasis, la neurobiología y una incursión obligada en las supuestas posibilidades terapéuticas de la crotoxina, entre otros aportes. Destaca especialmente su descubrimiento de la posibilidad de diagnosticar la enfermedad neurodegenerativa conocida como Alzheimer a partir del cambio de nivel de una enzima en las células de la sangre (glóbulos rojos) ya en las primeras fases de la patología.

Ha publicado más de ciento ochenta trabajos en revistas científicas nacionales y extranjeras, ha recibido numerosos premios [3] a su trayectoria científica y todas las biografías señalan su generosa labor en la formación de centenares de discípulos que alcanzaron, en muchos casos, el gran nivel profesional de su maestra.

Murió en Buenos Aires a los 101 años de edad, el 27 de noviembre de 2011.

3. Reflexiones epistemológicas acerca de las publicaciones de la científica y la incorporación de sus aportes a la Historia de la Ciencia argentina

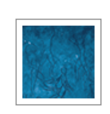
Nos interesa citar a Guillaumin (2011) quien afirma que el científico es un sujeto social y, como tal, sus razonamientos y sus prácticas no tienen diferencias sustanciales con otros razonamientos y prácticas sociales.

La nueva epistemología nos introduce así, en una imagen distinta de la ciencia, nos plantea formas de descubrimiento y justificación que nos acercan, por un lado, a las prácticas referidas especialmente a las ciencias experimentales y, por otro, a la relación ciencia y sociedad.

Finalmente, rescatar la idea de que si bien no existe un concepto definido de práctica científica, si hay un reconocimiento en la filosofía de la ciencia de que hay que ampliar los horizontes de la filosofía de las teorías científicas. Y esta idea se dispara en diversas direcciones que alcanzan a los problemas filosóficos que se plantean en la ciencia y los vemos claramente al ahondar en casos concretos de historia de la ciencia.

A fin de poder reflexionar sobre el caso de Sacerdote de Lustig, tomemos a Bourdieu (2012), quien desde la perspectiva de la sociología de la ciencia, sostiene que: “[…] los conflictos epistemológicos son siempre, inseparablemente, conflictos políticos: es por eso que una investigación sobre el poder en el campo científico podría comprender sólo cuestiones de tipo epistemológico” (Bourdieu, 2012: 15).

La lucha por la autoridad científica, dice Bourdieu (2012), es una especie particular de “capital” social que asegura un poder sobre los mecanismos constitutivos del campo. Esto significa que


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

dentro de un campo científico autónomo, un productor particular no puede esperar el reconocimiento en términos de reputación, prestigio, autoridad, entre otros, sino de sus colegas, quienes siendo sus competidores, son los menos proclives a darle la razón sin discusión o examen. "La autoridad científica es, entonces, una especie particular de capital que puede ser acumulado, transmitido e incluso reconvertido en otras especies bajo ciertas condiciones" (Bourdieu, 2012: 23).

Por otra parte, el hecho de que el capital de autoridad obtenido por el descubrimiento sea monopolizado por el primero en haberlo hecho o, en haberlo hecho conocer y reconocer, explica la importancia de las cuestiones de prioridad (Cfr. Bourdieu, 2012: 24).

El concepto de *visibilidad* expresa el valor diferencial, distintivo de esta especie particular de capital social: acumular capital es "hacerse un nombre", un nombre conocido y reconocido. Nos interesa citar directamente a Bourdieu (2012): "Cualquier campo, […], es un campo de fuerzas y un campo de luchas por transformar ese campo de fuerzas […] que comprende relaciones de fuerza y dominación.[…] *La estructura de las relaciones objetivas* entre los agentes determina lo que éstos pueden hacer y no hacer. […] (Bourdieu, 2012: 76-77).

Distingamos, con este autor, dos formas de poder dentro del campo científico: un poder llamado temporal o político, poder institucional e institucionalizado (por ejemplo, dirigir un laboratorio o un departamento, pertenecer a comisiones o comités de evaluación) y el poder sobre los medios de producción (contratos, créditos, puestos, entre otros) y reproducción (facultad de nombrar y promover carreras) que asegura esa posición prominente; por otro lado, un poder específico que tiene que ver con el prestigio personal que es más o menos independiente del anterior, y que se basa, casi exclusivamente, en el reconocimiento relativamente objetivado e institucionalizado por el conjunto de pares. Ambas formas de poder pueden coexistir en un laboratorio.

Finalmente, para completar esta breve introducción teórica, con Kreimer (2009), puntualizamos: "[…] el grado de madurez y consolidación de un campo científico particular puede ser evaluado, entre otros indicadores, por la existencia de medios de publicación y su abundancia y diversificación, calidad, frecuencia, cobertura, amplitud temática, etc." (Kreimer, 2009: 110).

En consecuencia, proponemos hacer aproximaciones a las publicaciones científicas de Eugenia Sacerdote de Lustig, separándolas en dos aspectos: el primero, comentarios en relación con el tipo, valor y destino de los escritos de la científica ítalo-argentina y e segundo, análisis de algunos de los textos de Historia de la Ciencia que nombran y (no "hablan") de esta investigadora y que efectúan una reconstrucción de las instituciones de investigación científicas en el período en el que ella trabajó activamente.

La Dra. Eugenia Sacerdote de Lustig, sostiene Buschini (2002) comenzó a desarrollar actividades científicas en la Argentina en 1942 utilizando la técnica de cultivo de tejidos "in vitro", la cual se usaba internacionalmente en diferentes disciplinas (embriología, virología, cancerología), pero que en Argentina era escasamente conocida. Su trayectoria se puede analizar a partir de su desempeño en diversas instituciones científicas, que incluyen las Facultades de Ciencias Médicas, de Exactas y Naturales, de la Universidad de Buenos Aires; el Instituto de Oncología "Ángel Roffo"; y el Instituto Nacional de Bacteriología "Carlos Malbrán". Ayudó a que se consolidara en estas Instituciones, la investigación en las áreas de cultivo de tejidos "in vitro" en las mismas. La importancia del establecimiento de laboratorios asépticos fue crucial en los primeros años de Sacerdote de Lustig en la Argentina. Estos elementos dan cuenta de la existencia, a comienzos de la década de 1940, de un complejo de investigaciones biomédicas relativamente consolidado que contaba, entre otras cuestiones, con un conjunto de instituciones reconocidas, una serie de personajes consagrados, canales de comunicación científica, ámbitos de reclutamiento característicos y acceso a bibliografía internacional. Pero, pese a la existencia de los mecanismos de financiación mencionados, las condiciones de trabajo en la universidad y los institutos de investigación se caracterizaban por un bajo nivel de profesionalización.

En dicho marco, sostiene Buschini (2002), Sacerdote de Lustig pudo trabajar porque tenía garantizadas sus condiciones materiales de subsistencia por otros medios, lo que le permitió abocarse con exclusividad a tareas de investigación sin percibir renta alguna. Estos aspectos contextuales, que pueden ser considerados favorables para su inserción, deben ser matizados con otra de las características de la forma en que se consolidó este complejo de investigación, a saber: la asimetría de género. Si se toman como indicador las publicaciones del período, se constata que la participación de las mujeres era escasa en relación con la de los hombres. Un análisis de los artículos presentados a la Revista de la Sociedad Argentina de Biología entre los años 1939/1943, tal vez el canal de comunicación más importante entre los existentes en el medio local, arroja que el porcentaje de hombres que publican es netamente superior al de las mujeres. Asimismo, el porcentaje de mujeres que encabezan artículos publicados es todavía menor, y los nombres no superan las cinco o seis unidades. Tal como fue descripto, fue este el marco en donde se iniciaron las actividades de esta investigadora en el país.

Por ejemplo, junto a Pandra y Mariano di Fiore, Sacerdote de Lustig firmó diversos artículos que analizaban, "in vitro", el papel del escorbuto en la degeneración de los tejidos del cuerpo, particularmente en la falta de formación de fibras colágenas; el rol del ácido ascórbico en la recuperación de los mismos; las variaciones del nivel de ácido ascórbico en tejidos animales congelados y disecados; y el cultivo de cobayos escorbúticos en medio escorbútico. Los resultados de estas investigaciones fueron presentados en las reuniones científicas celebradas por la Sociedad Argentina de Biología, y publicadas en la Revista de dicho organismo. Estas reuniones y publicaciones fueron, a un tiempo, la presentación de Eugenia Sacerdote de Lustig al medio científico local y una contribución a la generalización del cultivo de tejidos "in vitro" que, en esos años, un número reducido de investigadores estaba comenzando a utilizar en el país.

El Instituto de Medicina Experimental para el Estudio y el Tratamiento del Cáncer fue intervenido en los primeros meses de 1946, creándose una comisión para investigar la actuación de Roffo. En una resolución de mayo del mismo año, se señala que Roffo queda libre de las acusaciones realizadas, pero se le acepta la renuncia a su cargo de director. Un año después, Roffo moriría.

Sacerdote de Lustig comenzó a realizar investigaciones que se inscribían en lo que estaba ocurriendo a nivel internacional. Los trabajos realizados en esta institución dieron forma a aquello que aquí ha sido denominado su programa de investigaciones más personal, que fue consolidando a la par de sus colaboraciones. Este programa de investigaciones consistía en el estudio comparado de las propiedades y la actividad de la célula normal y cancerosa, sometida a la acción de diferentes sustancias. El 5 de septiembre de 1946, cuando aún no se desempeñaba en el Instituto de Medicina Experimental para el Estudio y el Tratamiento del Cáncer, presentó junto a J. Lyonnet "Acción del suero humano normal y canceroso sobre el crecimiento celular de los tejidos cultivados in "vitro" a la Sociedad Argentina de Biología, comenzando con ello la línea de investigación aludida. Las investigaciones desarrolladas en esta institución en esos años fueron por lo tanto las que adquirieron mayor grado de articulación y coherencia entre las desarrolladas por esta investigadora. Fueron estas sin dudas las que le otorgaron un reconocimiento como investigadora por fuera de su habilidad para el manejo de la técnica de cultivo de tejidos “in vitro”.

En 1950, Sacerdote de Lustig fue convocada por el doctor Armando Parodi para trabajar en el Instituto Bacteriológico Nacional “Carlos Malbrán”, en problemáticas vinculadas con la virología, especialidad de la microbiología en que éste se desempeñaba. Al igual que lo ocurrido con el Instituto de Oncología, su incorporación le permitía a Parodi establecer un área de cultivo de tejidos “in vitro”, técnica que, según se postuló, estaba siendo utilizada internacionalmente en su especialidad. En un artículo presentado por Parodi y Simón Lajmanovich en 1947 se pone particularmente de manifiesto el calibre de la destreza específica que poseía esta investigadora.

En este marco de transformaciones profundas y aceleradas, luego de la caída de Perón, las autoridades de la Facultad de la Universidad de Buenos Aires privilegiaron la contratación de docentes cuyas trayectorias estuvieran asociadas a un fuerte compromiso con la investigación científica y convocaron a Sacerdote de Lustig para ocupar el cargo de Profesor Titular de Biología Celular en el año 1958 y en 1959, le revalidaron el título de médica que le habían negado a su arribo al país.

Finalmente, fuera de las publicaciones locales, casi en su totalidad en la Revista de la Sociedad Argentina de Biología, el mayor número de comunicaciones científicas internacionales las realizó en los *Meetings of the Tissue Culture Association,* Asociación de la cual era miembro. Esta Asociación, creada en los Estados Unidos de América en el año 1947, nucleaba a todos los investigadores vinculados con el uso de esta técnica.

El segundo aspecto que propusimos desarrollar, con respecto a las publicaciones, es el de los textos de Historia de la Ciencia que refieren a Sacerdote de Lustig.

Hurtado de Mendoza y de Asúa (2002) dicen que Thomas Kuhn (1977), expresa en relación a los Estados Unidos que, en un principio la mayoría de quienes escribían Historia de la Ciencia eran científicos profesionales, que lo hacían como resultado de un interés pedagógico: a fin de aclarar conceptos de la especialidad, de establecer su tradición y de ganar estudiantes. Estas observaciones de Kuhn se replican en los primeros escritos de Historia de la Ciencia en la Argentina, si bien con las peculiaridades propias de la periferia: no aparece integrada en sus orígenes a la Historia, sino en la forma de historias disciplinares subordinadas a los intereses de la comunidad científica.

Así, estos autores manifiestan que puede detectarse la intención de construir (o demostrar la existencia de) una tradición científica local a partir de un conjunto de narraciones disciplinares.

Por otra parte, Hurtado de Mendoza y de Asúa (2002) enuncian que los años de entreguerras pueden caracterizarse como un período de maduración y consolidación de la comunidad científica argentina. Así, una de sus dimensiones, dentro del multifacético proceso de legitimación de la investigación científica en el país, consistió en difundir el valor cultural de la ciencia y las virtudes éticas del investigador. En este sentido, la divulgación científica y, como parte de ella, la historia de la ciencia, fue una de las estrategias que los científicos locales encontraron para canalizar estos objetivos. De este modo se comprende que buena parte de los científicos interesados en la historia de la ciencia hayan estado fuertemente comprometidos con la promoción de proyectos de universidades, institutos de investigación y asociaciones. Como casos paradigmáticos, podemos mencionar a Horacio Damianovich, Venancio Deulofeu, Bernardo Houssay o Enrique Zappi, miembros fundadores de la Asociación Argentina para el Progreso de las Ciencias. Dentro de este marco pueden ubicarse los primeros intentos de trazar historias disciplinares y de demostrar la existencia de un pasado científico valioso, a partir del cual proyectar un porvenir promisorio para la ciencia en la Argentina.

No obstante este marco y conociendo la importancia de la participación en la investigación de Sacerdote de Lustig, observamos que en los libros de Historia de la Ciencia Argentina de ese período, su nombre y contribuciones, no figuran. En su lugar, aparecen las siguientes expresiones: “científicos” (y se enumeran nombres de varones), “colaboradores”, “investigadores”, “grupo de investigación”, entre otros términos que ocultan el nombre de algunas mujeres, como es el caso de Eugenia Sacerdote de Lustig. Al buscar información sobre ella encontramos una gran cantidad de biografías que destacan su labor profesional como investigadora pero los libros y los artículos de Historia de la Ciencia no registran la importancia de su rol como investigadora, miembro de institutos científicos, autora de trabajos relevantes en distintas disciplinas médicas y formadora de numerosos investigadores de nivel internacional.

A título de ejemplo, de Asúa (2010) en su libro *Una gloria silenciosa. Dos siglos de ciencia en Argentina,* en el “Índice de nombres históricos” que figura al final, no la nombra. Luego, en el capítulo “La gran tradición” expresa lo siguiente:
[…] creo que la de la investigación biomédica argentina también puede ser sintetizada en cinco nombres: Houssay, a Leloir, Braun Menéndez, De Robertis y Milstein. Esta lista excluye a muchos importantes investigadores e investigadoras. Hay casos en los que es muy difícil tomar decisiones, pero, tal como lo señala Leavis, llega un momento en que parece necesario discriminar cuáles fueron los constructores de la tradición. […] También nosotros dejamos de

lado a muchos nombres significativos […] el criterio que me guió […] fue la contribución del investigador (Asúa, 2010: 191).

Creemos que es lamentable que en ninguna parte del libro encontrara este autor un lugar para destacar las importantes contribuciones que realizó, a la ciencia argentina, Eugenia Sacerdote de Lustig.

3. Conclusiones

La biografía científica de Eugenia Sacerdote de Lustig brinda datos objetivos que nos permiten vislumbrar un trabajo constante y difícil (por las condiciones externas e internas que entorpecieron su labor), pero sumamente valioso en el campo de la investigación. Tenemos registros y testimonios a través de sus publicaciones, investigaciones, discípulos, alumnos y becarios, así como por sus propias palabras a partir de su autobiografía y de numerosas entrevistas de las que fue objeto. Entrevistas que comenzaron a partir de que le fueron otorgados reconocimientos y premios. Con respecto a estos últimos, detectamos en sus palabras siempre una gran modestia y agradecimiento, aunque a veces expresa con dolor que algunos de sus descubrimientos (como el "interferón") no se los reconocieron o se los adjudicaron a otros. Dolor y frustración que es casi una constante en todas las mujeres de ciencia que hemos investigado.

Pero también dolor por haber tenido que abandonar su tierra natal, Turín, donde ya había comenzado a trabajar en ciencia con un equipo de investigadores reconocidos y con el instrumental especializado y en condiciones adecuadas. No obstante, agradece haber podido llegar a la Argentina con su familia y haber logrado continuar con la investigación científica. Reconoce que fue Houssay, quien dirigía la Sociedad de Biología, el que la invitó junto a todos los investigadores de las cátedras de Histología y Fisiología a presentar sus trabajos, para que él decidiera cuáles eran los suficientemente buenos para publicarse en la revista de la Sociedad de Biología. Y aclara que era muy importante publicar en esta Revista porque dependía de su par francesa, que era muy importante. Y, de este modo, comenzó a publicar en la Argentina.

Con respecto al hecho de que existen diversas biografías sobre Sacerdote de Lustig y muy pocas referencias en los libros de Historia de la ciencia, podemos decir que si bien es muy importante la visibilización, a través de las biografías, del derrotero laboral y de investigación de las mujeres científicas, esto sólo significa una tarea empírica. Labor de identificación, registro y ubicación en el tiempo y en el espacio de mujeres que han hecho y hacen ciencia. Pero existe un segundo paso indispensable para su reconocimiento, que es el de ser incorporadas a una tradición científica dentro de los diferentes países, escuelas, corrientes o institutos. Sin esta incorporación a la Historia de la Ciencia, en cualquiera de sus modalidades, las científicas seguirán transitando su viejo rol de seres excepcionales y no, en pie de igualdad, representantes de la otra mitad de la Humanidad que colabora con la aventura del conocimiento científico. Colaboración fundada en un número cada vez mayor de nombres descubiertos (y que nos quedan por descubrir) en la historia del pensamiento occidental donde vemos que, desde la Antigüedad, las mujeres se interesaron por el conocimiento del mundo.

Bibliografía

De Asúa, M. (2010) *Una gloria silenciosa. Dos siglos de ciencia en Argentina.* Buenos Aires: Libros del Zorzal.

Bach, A.M. (2010) *Las voces de la experiencia. El viraje de la filosofía feminista.* Buenos Aires: Editorial Biblos.

Bourdieu, P. (2012) *Los usos sociales de la ciencia*. Buenos Aires: Ediciones Nueva Visión

Buschini, J. D. (UNQ / CONICET). (2007). "La construcción de una trayectoria científica en la Argentina de mediados de siglo: Eugenia Sacerdote de Lustig y el cultivo de tejidos "in Vitro" (1942-1961). XI Jornadas Interescuelas/Departamentos de Historia. Departamento de Historia. Facultad de Filosofía y Letras. Universidad de Tucumán, San Miguel de Tucumán. https://www.aacademica.org/000-108/486

Etcheverri, C. (2008) *Eugenia Sacerdote de Lustig. "Si pudiera ver seguiría yendo al laboratorio".* Buenos Aires: Capital Intelectual.

Hurtado de Mendoza, D. y de Asúa, M. (2002) "La historia de la ciencia en la Argentina de entreguerras", *Saber y Tiempo*, Vol. 4, N°14: 137-160.

Kreimer, P (2009) *El científico también es un ser humano*. Buenos Aires: Siglo XXI editores.

Kuhn, T. (1996). *La tensión esencial.* México: Fondo de Cultura Económica.

Levi- Montalcini, R. y Trípodi, G. (2011) *Las pioneras. Las mujeres que cambiaron la sociedad y la ciencia desde la Antigüedad hasta nuestros días.* Barcelona: Crítica.

Martínez, S. y Huang, X. (2011). "Introducción. Hacia una filosofía de la ciencia centrada en prácticas" en Martínez, S., Huang, X y Guillaumin, G. (compiladores). *Historia, prácticas y estilos en la filosofía de la ciencia.* Universidad Autónoma Metropolitana. México, p.p. 5-64.

Muñoz Páez, A. (2017) *Sabias. La cara oculta de la ciencia*. Buenos Aires: DEBATE.
Revista de Medicina (2007) "Comentarios bibliográficos". Buenos Aires, 2007; 67; 105-108.

Sacerdote de Lustig, E. (2005) *De los Alpes al Río de la Plata. Recuerdos para mis nietos.* Buenos Aires: Leviatán.

Sánchez, N.I. y Agüero, L. (2008). "La mujer en la medicina argentina: las médicas de la

cuarta década del siglo XX" en Lorenzano, C. (editor) (2008) *Historias de la Ciencia Argentina III.* Argentina: EDUNTREF.

Note

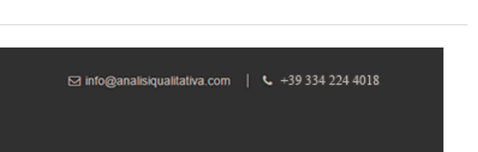
[1] Término que A. M. Bach toma de las filósofas italianas, quiénes lo utilizan para referirse a la estrecha relación entre la obra escrita de las autoras y su vida.

[2] En Argentina, la Dra. Lustig, no pudo lograr que le revalidaran su título de médica. Tuvo que esperar más de una década y, recién en la presidencia de Frondizi, en 1958, le reconocieron su título de Doctora en Medicina. Ella ya era una de las más reconocidas investigadoras en el cultivo de células vivas. Colaboraron en dicho trámite la gestión de los doctores Houssay, De Robertis, Braun Menéndez, que eran algunos de los más destacados especialistas en el estudio de los tejidos humanos del país.

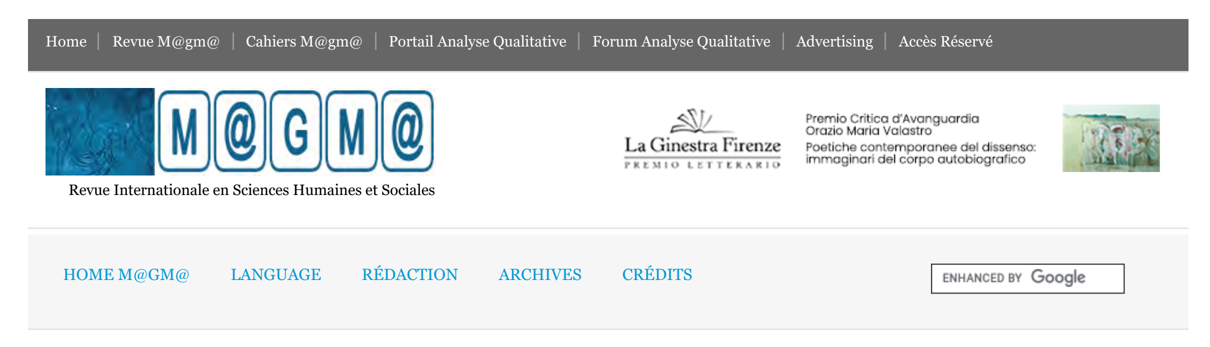
[3] Entre los más importantes: en 1977 el Premio A. Noceti y A. Tiscornia de la Academia Nacional de Medicina, en 1983 el Diploma al mérito en genética y citología de la Fundación Konex, en 1988 el Premio Alicia Moreau de Justo, en 1992 el Premio Hipócrates a la Medicina otorgado por la Academia Nacional de Medicina de Buenos Aires, en 2011 la "Medalla Conmemorativa del Bicentenario de la Revolución de Mayo 1810-2010", del Senado de la Nación Argentina, por su trayectoria científica, entre otros premios y reconocimientos.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France







Home M@GM@ » Vol.15 n.3 2017 » Andrée Bella "Ipazia e le scintille astronomiche dell'anima"



Questions de genre dans les communications scientifiques
Mabel Franzone et Orazio Maria Valastro (sous la direction de)
M@gm@ vol.15 n.3 Septembre-Décembre 2017

IPAZIA E LE SCINTILLE ASTRONOMICHE DELL'ANIMA

Andrée Bella

andreebella@libero.it
Psicologa clinica, dottore di ricerca in scienze umane presso l'Università di Milano-Bicocca di Milano, docente del master in Culture simboliche per le professioni dell'arte, della cura e dell'educazione, assegnista di ricerca in Psicologia dinamica presso l'Università di Bergamo (2014-2105), socia e membro di Philo Scuola superiore di pratiche filosofiche di Milano.



Women in Science: Hypatia by Rachel Ignotofsky

«Ci sono anche nel firmamento della memoria umana i buchi neri, le stelle invisibili dalla prodigiosa forza di attrazione? Mi interrogo anche sulla potenza dei nomi. Nomi numinosi, che lasciano passare una quantità di vita che oltrepassa le persone che li incarnano e li fecero ricordare. Nomi-mantra che emettono messaggi ed avvisi, nomi nei quali è compressa una forza di significazione che attende il suo momento per manifestarsi? Dietro di essi s'aprono gorghi di incandescenza o di vuoto e la mente viaggia in un universo dai confini incerti bordeggiando un arcipelago brulicante di grumi che non si sa più se sono relitti di esperienze perdute o embrioni di esperienze da fare. Uno slancio finale mi proietta la accecante onnipresenza del tutto: ed è l'unica conclusione che sia capace di mettere a tacere il perché: perché Ipazia, perché Sinesio.» (Luzi M. 1980, pp. 42-43).

Queste parole riescono ad esprimere ciò che mi piacerebbe fare in questo articolo: ricostruire una mappa dell'insegnamento di Ipazia e illuminare una parte spesso messa in ombra della sua figura per recuperare *«relitti di esperienze perdute» nel modo di portare avanti una ricerca, che oggi chiameremmo scientifica, di una donna vissuta fra il IV e il V secolo d. C. ad Alessandria d'Egitto. Vorrei sottolineare l'incommensurabile distanza dal presente e le differenze che rendono per noi quasi inimmaginabile la sua pratica di conoscenza, in modo da farne un frammento di storia dalla carica eversiva nei confronti dei criteri egemoni della scientificità odierna. Una scheggia immaginaria che possa servire per una riflessione sui linguaggi scientifici e le appartenenze di genere nella produzione e trasmissione dei saperi, capace magari di aiutare a mettere in discussione inveterate strutture e abitudini disciplinari negli insegnanti o in coloro che si occupano di far circolare la conoscenza. Una vicenda la cui "forza di significazione" potrebbe suggerire, forse, «embrioni di esperienze da fare».*

Ipazia è senz'altro una fondamentale figura storica e mitica nel rapporto tra donne e scienza, celebre e studiata da secoli: il suo nome è stato dato nel tempo ad asteroidi e centri di ricerca, la sua vicenda ha dato vita ad opere letterarie ed artistiche [1]. Uccisa ad opera di una folla di fanatici cristiani, monaci-infermieri chiamati *parabalani* al servizio del vescovo di Alessandria Cirillo, la violenza tragica della sua morte ha contribuito a farne un'eroina che diversi partiti nel tempo hanno adattato alla difesa della loro causa; in particolare, nell'immaginario oggi maggiormente diffuso, Ipazia diviene icona del progresso scientifico contro l'oscurantismo religioso [2].

Il dibattito mediatico che ha fatto seguito all'uscita in Italia del film di Alejandro Amenabar *Agorà* (2010) incentrato sulle vicende della filosofa alessandrina, attesta con chiarezza l'incapacità di uscire da questa dicotomia [3]; tale opposizione sembra avallata anche da filosofi e scienziati noti che hanno contribuito negli ultimi decenni alla divulgazione della sua storia. Qualche esempio. Leggiamo in una delle recensioni del film uscite su «Il Manifesto»:

«Ipazia era una scienziata di grandissima levatura, ma non un'eccezione in Alessandria e in quell'epoca: lei fu l'ultima direttrice della Scuola Alessandrina, della prima università del mondo, un'università che era durata per quasi 800 anni, dove avevano studiato i più grandi geni dell'umanità, dove sarebbe bastato lasciarli in pace a studiare per non arrestare il progresso (…) Ipazia, inoltre, creava anche strumenti utili, come l'aerometro, l'idroscopio, l'astrolabio per trasferire la "teoria nella pratica": possiamo affermare che fu la madre della scienza sperimentale» (De Feo, 2010).

Mi limito per ora a registrare tre peculiari punti di vista sottintesi in queste righe: l'ideale di un progresso scientifico orientato soltanto al futuro, in vista dell'accumulo di conoscenze, in un avvicinamento asintotico e graduale all'esattezza; l'idea di scienza sperimentale come possibilità di applicare e verificare le teorie scientifiche, invalidandole e superandole all'occorrenza; infine l'uso della parole "università" per definire il Museo di Alessandria. O ancora si legge in un articolo de «L'Unità» del 23 aprile 2010: *«Ipazia non era una donna semplice. Vedere il film significa aiutarla, ancora oggi, nella sua lotta per la ragione»* (Crespi, 2010). Ipazia dunque avrebbe lottato per la ragione.

Ecco il ritratto che il matematico Piergiorgio Odifreddi ne traccia sul quotidiano «La Stampa» del 21 agosto 1999:

«Ipazia e suo padre sono passati alla storia scientifica per i loro commenti ai classici greci: si devono a loro le edizioni delle opere di Euclide, Archimede e Diofanto che presero la via dell'Oriente durante i secoli, e tornarono in Occidente in traduzione araba, dopo un millennio di rimozione. In un mondo che ancora oggi è quasi esclusivamente maschile, Ipazia viene ricordata come la prima matematica della storia: l'analogo di Saffo per la poesia, o Aspasia per la filosofia. Anzi, fu la sola matematica per più di un millennio: per trovarne altre, da Maria Agnesi a Sophie Germain, bisognerà attendere il Settecento (…) Il razionalismo di Ipazia, che non si sposò mai ad un uomo perché diceva di essere già "sposata alla verità", costituiva un contraltare troppo evidente al fanatismo di Cirillo».

Gli fa eco l'astrofisica Margherita Hack nella prefazione ad un romanzo storico sulla filosofa uscito in Italia nel 2009: *«Ipazia rappresenta il simbolo dell'amore per la verità, per la ragione, per la scienza, che aveva fatta grande la civiltà ellenica. Con il suo sacrificio comincia quel lungo periodo oscuro in cui il fondamentalismo religioso tenta di soffocare la ragione».* Ma cosa significano oggi le parole ragione, scienza, filosofia? Cosa implica pensare ad Ipazia attraverso questi termini? Dobbiamo tentare qui a mio avviso un piccolo esercizio di storia delle idee.

Innanzitutto dobbiamo iscrivere Ipazia nella grande tradizione della filosofia ellenica antica, che era pratica di vita, esercizio di trasformazione e miglioramento di sé alla ricerca di una saggezza da incarnare nel proprio comportamento, prima che un insieme di discorsi o di nozioni [4]. Non che le teorie o gli scritti fossero privi di importanza, tuttavia ciò che distingueva un vero filosofo era la saggezza del suo vivere. Pierre Hadot fornisce di questo una metafora chiarissima: i discorsi erano a suo avviso per gli antichi filosofi come la dinamo della bicicletta, luce per l'orientamento del percorso ma dipendente dall'atto di pedalare, senza il quale non si dava luce né movimento; Hadot paragona tale atto alla pratica e all'esercizio, vero motore e carattere peculiare di una filosofia che è un *ethos,* un modo di agire. Di questo abbiamo molte prove per quanto riguarda Ipazia: era infatti riconosciuta unanimemente dalle fonti [5] come una grande filosofa, pur non avendo scritto opere filosofiche vere e proprie [1].

Cominciamo la nostra analisi con un racconto di Socrate Scolastico:

«C'era una donna ad Alessandria, il cui nome era Ipazia. Era figlia di Teone, filosofo della scuola di Alessandria, ed era arrivata a un tale vertice di sapienza da superare di gran lunga tutti i filosofi della sua cerchia, aveva ricevuto in eredità (diadoché) l'insegnamento della scuola platonica derivante da Plotino ed esponeva a un libero uditorio tutte le discipline filosofiche (...). Da ogni parte accorrevano a sentirla quelli che volevano darsi alla filosofia. Dall'educazione ellenica (paideia) le derivavano un autocontrollo e una franchezza nel parlare (parresia) che le permettevano di affrontare, faccia a faccia, con la stessa imperturbabilità anche i potenti, non aveva paura di apparire alle riunioni degli uomini: per la sua straordinaria saggezza, tutti i maschi le erano deferenti e la guardavano, se mai, con stupore e timore reverenziale» (citato in Ronchey S., 2010, pp. 15, 18 e 20).

In questo passaggio Silvia Ronchey traduce con *«autocontrollo e franchezza nel parlare»* il vocabolo greco *parresia.* Ipazia è detta capace di *parresia*, un tradizionale esercizio filosofico. Foucault dedicherà alla storia di questo esercizio il suo ultimo corso al *Collège de France* (Foucault M., 1984). Provo a riassumere alcuni capisaldi della sua indagine.

Il termine *parresia*, letteralmente in greco *dire tutto*, in una sua prima e più semplice forma, significa dire la verità su ciò che si pensa a dispetto dei pericoli che assumere una determinata posizione può comportare. Inizialmente atto politico che il cittadino ateniese poteva compiere in assemblea nella forma del voto, rischiando di andare contro al parere della maggioranza, diviene poi, a partire da Socrate, una pratica etico-filosofica di veridizione che può rivolgersi liberamente ad altri. Essa può assumere diverse forme al di fuori del mondo della politica istituzionale, solo se costantemente esercitata rispetto a se stessi, al proprio comportamento e al proprio sentire. L'obbiettivo di questa nuova forma di *parresia* diviene quello di formare un certo modo di essere, di fare e di comportarsi tramite un'interrogazione critica coraggiosa e inesausta di sé e degli altri. Interrogazione critica che comporta la scelta di mettere la propria esperienza di vita, il proprio *bios* continuamente sotto esame, in vista di una possibile consapevolezza che possa permettere un miglioramento del singolo e della società.

Un episodio emblematico di *parresia* è quello del cinico Diogene di fronte ad Alessandro Magno: quando il sovrano dice a Diogene di essere disposto a realizzare qualunque suo desiderio proprio per ringraziarlo della sua capacità di sapere dire verità, anche scomode, persino ad Alessandro il Grande, il filosofo gli chiede solo di spostarsi dal sole per non metterlo in ombra, dimostrando di non avere bisogno di nulla e di trovare nel diretto contatto con i raggi solari una reale sovranità degna di una relazione senza mediazioni con il simbolo regale del sole; autarchia molto più preziosa che qualsivoglia regno. Cosa significa qui *parresia*? Innanzitutto dire la verità mettendosi a rischio nel senso che Diogene è in grado di dire ad Alessandro, senza paura, che secondo lui il vero sovrano è colui che non ha bisogno di scorte né di regni materiali ma che è re di se stesso, ovvero capace di una vita libera, indipendente da ricchezze ed onori, in rapporto con la verità grazie ad un costante esercizio e ad un coraggioso modo di vivere che è appunto quello del filosofo, cinico nel suo caso. Questa parola di verità e questo coraggio sono possibili in relazione ad un esercizio parresiastico che caratterizza la propria intera vita. Esercizio che apre anche alla possibilità di mantenere un atteggiamento critico nei confronti delle idee ed usanze sociali e culturali cui si appartiene.

«La magnifica libertà di parola e di azione» (così Beretta traduce il termine *parresia* impiegato da Socrate Scolastico; Beretta G., 2014, p.134) di Ipazia di fronte ai potenti, la sua capacità di *parresia*, implica dunque un esercizio etico costante che attesta il suo essere una vera filosofa più della paternità (o maternità?) di qualsivoglia trattato. La sua morte è anche testimonianza concreta del rischio assunto su di sé in relazione al suo modo di vivere.

In effetti, l'importanza della filosofia come esercizio su di sé, capacità di non cedere al richiamo del potere, del denaro, della fama, o alle pressioni delle opinioni altrui, magari avallate dalla maggioranza, è attestata chiaramente anche da Sinesio, allievo di Ipazia che, dichiarandosi devoto discepolo ed estimatore della filosofa alessandrina, rappresenta per noi una delle più preziose fonti per risalire al suo insegnamento (vedi Teruel P. J., 2010) [7]. Nei suoi scritti Sinesio fa emergere con chiarezza la profondità della stima e della fiducia che nutriva per la sua *«veneratissima maestra»* (*Sul dono,* p. 547), a cui in punto di morte scrisse:

«(...) o madre, sorella e maestra, mia benefattrice in tutto e per tutto, essere e nome quant'altri mai onorato (...) se c'è qualcuno venuto dopo che ti sia caro, io debbo essergli grato poiché ti è caro, e ti prego di salutare anche lui da parte mia come amico carissimo. Se tu provi qualche interesse per le mie cose bene; in caso contrario non importano neanche a me» (*Lettera 16,* p.103).

Percorre l'intero corpus dei suoi scritti l'opposizione fra filosofi e sofisti secondo l'eredità platonico-socratica: i sofisti possono essere eruditi, saper parlare e scrivere bene, conoscere a menadito il pensiero di tutti i filosofi esistiti, ma non possono essere a loro volta definiti filosofi se non indirizzati alla trasformazione della propria vita, alla ricerca incarnata di giustizia e sapienza. Nel saggio di Sinesio *Dione. O del vivere secondo il suo ideale*, il tema della vita filosofica è centrale, ed evidente persino dal titolo. Già dalle prime pagine, dedicate a stabilire se Dione sia da considerare o meno un vero filosofo, Sinesio sostiene che, nonostante questi sappia scrivere di ogni argomento, compresi quelli più futili, in modo erudito e raffinato come un sofista, ciò nondimeno vi sono anche veri filosofi che si esprimono con facilità di stile, brillanti nel parlare, i quali rischiano di aver fama di sofisti senza esserlo davvero. Fra questi, Dione (*Dione*, pp. 659-665) e, aggiungiamo, Sinesio stesso, che, scrivendo di Dione, parla in primo luogo di sé. Fra le molte prove addotte per dimostrare che Dione può essere considerato un filosofo, Sinesio ricorda come questo autore abbia lodato e detto gradito agli dei, tra quattro tipi di vita, il dedito alle ricchezze, il dedito ai piaceri, il dedito all'ambizione e il dedito alla sollecitudine, alla benevolenza e alla saggezza, il quarto (*Dione*, pp. 665-667).

Non possiamo avere dubbi, anche solo partendo da questi cenni, che sia necessario iscrivere Ipazia in questa antica tradizione dove ciò che è davvero filosofico non è il pensiero da solo, ma la coerenza tra riflessione, ideali, vita [8].

Questo idea di vita e saggezza è, per quanto riguarda Ipazia, ascrivibile al neoplatonismo, così come possiamo ricostruirlo ad Alessandria, nella sua cerchia di amici e discepoli. Una delle caratteristiche dell'ideale del saggio in tale ambito, secondo le diverse fonti, riguarda l'esercizio di una cura politica. Sempre Sinesio, in un altro dei suoi scritti *A Peonio. Sul dono,* dedicherà un intero paragrafo all'importanza di cercare di rendere nuovamente vivo l'antico rapporto fra filosofia e politica; dopo aver citato vari esempi di un passato considerato illustre, lamenta la difficoltà nel presente di portare avanti questa preziosa tradizione: *«Come un tempo s'alleavano filosofia e politica e la loro unione produceva tali imprese. Ma, come accadde con tutte le altre belle e nobili cose, sulle quali il tempo agì sconsideratamente, anche questa coppia col trascorrere degli anni venne meno e in seguito si dissociò»* (*Sul dono*, p. 543). Parole che fanno eco in modo sorprendente a quelle del filosofo neoplatonico Damascio in cui si può trovare un racconto della vita di Ipazia che in alcune delle sue parti sottolinea a pieno questo aspetto:

«Epifanio ed Euprepio furono entrambi di stirpe alessandrina e molto esperti nei misteri in vigore presso gli alessandrini (...) Questi uomini, invero, non vivevano più secondo la politeia antica e veneranda, ma avevano incontrato e si erano intrattenuti con coloro che vi erano appartenuti e, tratto vantaggio dalla loro compagnia, in seguito divennero portatori di molti beni presso i loro contemporanei, araldi dalle molte voci e antichi racconti» tra questi essi «narravano un racconto sacro e politico della buona disposizione degli alessandrini» e questo è il racconto di Ipazia che segue: «nacque, crebbe e fu educata ad Alessandria. Di natura più nobile del padre, non si accontentò del sapere che viene attraverso le scienze matematiche a cui era stata introdotta da lui, ma, non senza altezza d'animo, si dedicò anche alle altre scienze filosofiche. La donna, gettatosi addosso il mantello e facendo le sue uscite nel mezzo della città, spiegava pubblicamente, a chiunque volesse ascoltarla, Platone, Aristotele o le opere di qualsiasi altro filosofo. Oltre che nell'arte di insegnare, [ella] giunse al più alto grado della virtù pratica; (...) Poiché tale era la natura di Ipazia, era cioè pronta e dialettica nei discorsi, accorta e politica nelle azioni, il resto della città a buon diritto la amava e la ossequiava grandemente,e i capi, ogni volta che si prendevano carico delle questioni pubbliche, erano soliti recarsi prima da lei, come continuava ad avvenire anche ad Atene. Infatti, se lo stato reale della filosofia era in completa rovina, invece il suo nome sembrava ancora essere magnifico e degno di ammirazione per coloro che amministravano gli affari più importanti del governo» (citato in Beretta G., 2014, pp. 135-136).

Questo racconto attesta nella sua forma più concreta un antico legame tra filosofia e politica che Damascio sembra considerare addirittura sacro e di cui Ipazia viene considerata esponente, quasi ne fosse uno degli ultimi, ormai rarissimi, retaggi.

Sinesio rende manifesta la cura etico-politica della comunità esercitata da Ipazia, laddove per esempio, in una lettera a lei indirizzata, datata al 413, scrive: *«Tu hai sempre il tuo prestigio e mi auguro possa servirtene nel modo migliore. Ti raccomando Niceo e Filolao, ottimi giovani parenti fra loro, perché rientrino in possesso dei loro beni: vorrei che ottenessero l'appoggio di quanti, privati o magistrati, onorano la tua persona»* (*Lettera 81*, p.231).

L'ideale della virtù politica era componente importante della vita filosofica sia per Sinesio che per Damascio, ed Ipazia, secondo la testimonianza di entrambi, lo incarnava molto bene. Aspetto che Damascio afferma avere una connessione con il sacro. Cosa significa questo? Il riferimento al legame tra sacro e valenza politica della vita filosofica, può essere forse compreso appieno solamente tenendo conto della relazione ineludibile fra la filosofia neoplatonica, di cui Ipazia fu erede e maestra, e la ricerca del divino **[9]**. Ricerca che doveva prendere avvio, nell'insegnamento neoplatonico, con lo studio della matematica, la geometria, l'astronomia e la stereometria, poi la musica per culminare infine nella dialettica e nella teurgia.

E qui veniamo all'ultimo aspetto che mi interessa sottolineare dell'insegnamento di Ipazia, quello misterico, legato alla purificazione dell'anima fino al ricongiungimento con il divino. Sinesio ne dà una testimonianza inconfutabile. Non solo per via degli appellativi di evidente sapore religioso rivolti a più riprese alla sua venerata maestra, *«signora beata»* (*Lettera 10*, p. 95) dallo *«spirito divinissimo»* (*Ibidem*, p. 97), ma anche per dichiarazioni esplicite che compaiono numerose negli scritti del filosofo di Cirene. Così comincia una lettera scritta al suo amico Erculiano:

«Se Omero disse che i viaggi di Odisseo presentavano il vantaggio di fargli vedere molte città e conoscere l'indole di molti uomini, e ciò nonostante egli approdasse non presso genti evolute, ma presso i Lestrigoni e i Ciclopi, tanto più, certamente la poesia avrebbe celebrato il nostro viaggio che ha permesso a me e a te di fare esperienza di cose che, al sentirle raccontare, sembravano incredibili. Abbiamo potuto vedere con i nostri occhi e ascoltare con le nostre orecchie la donna che a buon diritto presiede ai misteri della filosofia [ma il sintagma greco filosofias orghiōn è tradotto da Silvia Ronchey con «misteri e orge della filosofia», [Ronchey, 2010, p.167] (*Lettera 137*, p. 331).

Tale donna è appunto Ipazia. *«Misteri-orge della filosofia»* è un'espressione che il filosofo di Cirene usa in altre sue lettere, per esempio nella 143, sempre indirizzata ad Erculiano. In tale lettera risulta chiaro sia il sacrilegio che avrebbe rappresentato parlare con chi non fosse a sua volta filosofo di tali misteri **[10]**, sia il riferimento ad una numerologia sacra condivisa fra selezionati compagni:

«In nome del dio dell'amicizia che ti protegge, non mostrare a nessuno questa lettera (...) Quello però che Sinesio dice a sé stesso lo dice anche alla tua preziosa persona, a te che sei il suo solo amico o al massimo uno in compagnia di altri due. Al di fuori della triade che voi costituite non c'è nessuno che, fra gli uomini, mi sia altrettanto prezioso. Aggiungendo me stesso, componiamo forse la tetrade della sacra amicizia. E la si menzioni con riverenza, perché ripete nel nome la tetrade dei primi principi. (...) "Possa tu viver sano" nella ricerca religiosa e accorta della filosofia» (*Lettera 143*, pp. 347-349).

La lettera si apriva con queste parole: *«Tu non stai mantenendo, carissimo, la promessa fattami di non svelare cose che sono da tenere nascoste»* (p.345). Ed è a partire da questa preoccupazione che Sinesio scrive: *«Quanto a me, io sono, e così ti prego sia tu, un più accorto custode dei misteri-orge della filosofia»*. Che Ipazia di tali misteri sia stata per il filosofo di Cirene una maestra è ulteriormente ribadito da una lettera a lei indirizzata, in cui l'allievo le sottopone tre scritti affinché ne giudichi il valore e lo autorizzi eventualmente a diffonderli. Fra le opere che le

manda in lettura figura anche *I sogni*, testo che Sinesio definisce *«voluto e vagliato dalla divinità»* e composto *«tutto in una notte, anzi nell'ultima parte della notte che mi portò il sogno che m'ingiunse di scriverlo, e in qualche passo, due o tre, di essa mi sembrò ch'io fossi, quasi una terza persona, l'ascoltatore di me stesso, insieme con altri presenti. Ma anche ora lo scritto produce in me, ogni volta ch'io mi vi accosti, una sensazione meravigliosa, e m'avvolge, per dirla con il poeta, come una voce divina. Se questa impressione è mia soltanto o possa verificarsi in altri, anche di ciò tu mi dirai, la prima fra i Greci, dopo di me, ad aver letto il libro. I libri che ti mando son di quelli ancor inediti. Perché il numero sia perfetto [allusione alla perfezione del numero 3], aggiungo l'opuscolo Sul dono (...)»* (*Lettera 154*, pp.375-377).

Ecco come presenta il suo libro sui sogni alla filosofa:

«A colui che non è inesercitato nel sorprendere come dei tratti divini anche sotto un vile aspetto (…), a costui non sfuggirà che il mio libro rivela non poco anche in fatto di dottrina sacra, ma il cui significato si sottrae all'attenzione degli altri per una sua certa ridondanza e per essere frammisto al discorso un po' troppo casualmente e in modo a prima vista brusco. I bruschi cali di temperatura provocati dalla luna sono solo gli epilettici a percepirli e le irradiazioni delle operazioni dell'intelletto le ricevono solo coloro nei quali, nella sanità del loro occhio di intelligenza, il dio accende una luce a lui affine, la luce che fa sì che gli esseri intellettuali pensino e gli oggetti intellegibili siano pensati. Allo stesso modo la luce terrena mette la nostra vista in contatto con il colore; ma se togli la luce, inefficiente è la relativa facoltà della vista anche in presenza del colore» **[11]** (*Ibidem*, p.375).

La presentazione dell'opera sui sogni, e la lettura dell'opera stessa, elogio della dimensione onirica e della divinazione come la più alta forma di conoscenza, ricca di riferimenti alla purificazione dell'anima e al contatto con gli dei, non lascia dubbi sul fatto che Ipazia non solo potrà capire e condividere quanto scritto, ma potrà anche giudicarlo degno o meno di valore, come vuole il suo ruolo di insegnante e iniziatrice. Leggiamo in un passo del *Dione* un riferimento a rapporti iniziatici tra Socrate e Aspasia che sembrano ricalcare quelli tra Ipazia e Sinesio **[12]**:

«(…) In verità in entrambi i campi io voglio divenire esperto, "esser dicitore di parole e conoscitore delle cose" e non disprezzare Socrate poiché non negò di essere in grado di onorare con la parola anche i caduti, al momento del loro pubblico funerale, pur ritenendo il loro compito superiore alle sue forze. Attribuì infatti codesta capacità ad Aspasia, presso la quale si recava come scolaro per farsi istruire in questioni erotiche. Se uno abbia compreso il senso di codesti rapporti tra Aspasia e Socrate a proposito dell'eros, non dubiterà che la filosofia, dopo aver ficcato il viso nei più alti misteri, saprà riconoscere ovunque e apprezzare il bello (...)» (*Dione*, p.707).

E se volessimo dubitare metodologicamente dell'uso di Sinesio come unica fonte in proposito, possiamo aggiungere che simili tracce sono identificabili nella quasi totalità delle testimonianze sulla filosofa alessandrina. Eccone un'ulteriore prova tratta dai materiali già citati: quando Damascio scrive che Ipazia era *«grandemente ossequiata»* si avvale del verbo greco *proskyneō* che *«tradizionalmente veniva usato per indicare il modo in cui erano adorate le statue della divinità: in tempi antichi, per esempio, proskynemata erano chiamati gli atti di adorazione nei confronti di Iside, mentre ancora nel IV secolo questo verbo indicava l'uso di "prostrarsi davanti ai simulacri degli dei". Tuttavia, a questo significato che ricorre proprio nella stessa Vita di Isidoro, nella tarda antichità se ne era affiancato un altro che indicava l'ammirazione reverente di cui erano oggetto uomini e donne in carne ed ossa ma legati ad un rapporto privilegiato alla sfera del divino e del sacro. Nella biografia della filosofa Sosipatra, ad esempio, Eunapio riferisce che la popolazione di Pergamo "recava ossequio (proskynei) e aveva un religioso timore davanti allo stato di possessione di cui era capace la donna"»* (Beretta G.,2014,p. 175).

É da rilevare, che questo legame con il divino, la conoscenza estatica, il sacro, lungi dall'essere indipendente, o addirittura opposto, allo studio delle scienze matematiche ed astronomiche ne rappresenta piuttosto il più nobile coronamento. Fra i molti esempi possibili scegliamo un passo di Sinesio sull'astronomia destinato all'amico Peonio:

«Dopo essermi informato su di te presso coloro che mi hanno preceduto nella tua familiarità, e dopo averti conosciuto un po' io stesso, desidero ravvivare le astronomiche scintille insite nel tuo animo facendole salire verso l'alto grazie alla stessa forza ch'è in te. L'astronomia è di per se stessa una scienza di alta dignità, ma può forse servire da ascesa a qualcosa di più alto, da tramite opportuno, a mio avviso, verso l'ineffabile teologia, giacché il beato corpo del cielo ha sotto di sé la materia e il suo moto sembra ai sommi filosofi essere un'imitazione dell'intelletto. Essa procede alle sue dimostrazioni in modo indiscutibile e si serve dell'aiuto della geometria e dell'aritmetica, che non sarebbe disdicevole chiamare retto canone di verità» (*Sul dono*, p. 545).

Sappiamo dal seguito del testo che per questo motivo Sinesio regalerà a Peonio un planisfero celeste costruito *«sulla base di quanto m'insegnò la mia veneratissima maestra (sebasmiotate didaskalos)»*, ovvero Ipazia. Lo scritto si conclude con un epigramma che descrive alcune regole per comprendere lo strumento e intona una lode della sapienza che meravigliosamente ha trovato l'accesso al cielo. Proprio con la perfezione dei numeri e l'osservazione del cosmo, Ipazia, da buona neoplatonica, apre la strada al carattere religioso e accorto della ricerca filosofica.

Così scrive nel VII secolo, con intento di calunnia, il vescovo Giovanni di Nikiu:

«Apparve ad Alessandria una donna filosofo, una pagana di nome Ipazia, che dedicava tutto il suo tempo all'astrologia, agli astrolabi e agli strumenti musicali, e abbindolava molte persone con i suoi inganni satanici. E il governatore della città la onorava esageratamente; perché lei aveva sedotto anche lui con la sua magia. E così lui aveva smesso di andare in Chiesa, com'era in precedenza sua abitudine. E non solo, ma aveva portato dalla parte di lei molti credenti. E lui stesso riceveva miscredenti nella propria dimora. Una moltitudine di credenti in Dio si levò sotto la guida di Pietro il Lettore - uomo che su Gesù Cristo professava dogmi ineccepibili sotto ogni aspetto - e presero a ricercare la donna pagana che aveva stregato il popolo della città ed il prefetto con i suoi incantesimi. E quando vennero a sapere in che luogo si trovava, si misero in marcia per andare a punirla e la trovarono seduta su un alto scranno. E dopo averla strappata dalla sua cattedra la trascinarono con loro fino a portarla nella grande chiesa chiamata Cesareo. Si noti che questo avveniva nei giorni del digiuno. E tutti presero a strapparle le vesti, e poi la

fecero trascinare [dietro un carro] attraverso le strade della città, finché morì. Allora portarono il suo corpo in un luogo chiamato Cinaron e lo diedero alle fiamme. E tutto il popolo [cristiano] circondò il patriarca Cirillo e lo acclamò "nuovo Teofilo", perché aveva liberato la città dagli ultimi residui di idolatria» (Ronchey S., 2010, pp. 46 e 178).

Ecco una nota del noto storico della tarda antichità, Michel Tardieu, inviato al collega Pierre Chuvin in vista di una riconsiderazione della figura di Ipazia a fronte di questo testo:

«Il termine etiopico per astrologia è esaturlabat (...) G. di N. [Giovanni di Nikiu] impiega lo stesso termine a proposito di Kenan, inventore della divinazione tramite gli astri e dell'astronomia secondo il libro dei Giubilei (8,3). (...) Egli per primo produsse degli astrolabi (asturlabat) (...) Il termine "astrolabi" rimanda dunque alla scienza e alla pratica dell'astronomia nella scuola di Ipazia - la quale è figlia di Teone di Alessandria, astronomo ed esegeta di Tolomeo, professore di matematica e di astronomia. Ciò che G. di N. chiama "magia" designa la teurgia, tecnica di purificazione dell'anima per renderla capace di accedere alla visione d'insieme e all'unione estatica che è all'acme della dialettica secondo la formula platonica (Repubblica, 7, 537c). (...) La musica designa l'arte indissociabile dagli astri dopo la musica platonica delle sfere. Ipazia è filosofa in senso pieno, dato che è insieme astronoma, teurga e musicista. Questi tre aspetti sono inseparabili. L'immagine tripartita della filosofia ipaziana è presentata negativamente in G.d.N. ma è esatta» (Chuvin, 2012, p.302).

Ciò che qui più mi interessa sottolineare è che questi aspetti sono indissociabili.

In particolare il legame tra astronomia, matematica, divino è nel neoplatonismo alessandrino del IV secolo d. C. consolidato, indiscutibile [13]. Lo stesso padre di Ipazia, Teone, *«erede di una delle scuole matematiche più grandi e di lunga durata di ogni tempo»* (Beretta G., 2014, pp.41-42), quella alessandrina appunto, fondata da Euclide all'inizio del III secolo a. C., e autore di un commentario agli *Elementi* di Euclide e al *Sistema matematico* di Tolomeo, scrisse altresì dei trattati *Sui presagi e sull'osservazione degli uccelli e la voce dei corvi,* interpretò opere astronomiche e gli scritti di Ermete Trismegisto e Orfeo, oltre che un'opera *Sull'inondazione del Nilo* e *Sul sorgere del cane*, la stella dai greci associata a Sirio, e dagli antichi egizi a Iside (Beretta G., *Ibidem*, p.47). Anche il Museo del resto, fu luogo di studio e di ricerca dedicato alle Muse, fondato nel III secolo a.C. da Tolomeo Soter e fin dalle sue origini presieduto da un sacerdote. Secondo la vivace descrizione che ne dà Ammiano Marcellino nelle sue *Storie*, intorno alla metà del VI secolo era ancora un importante centro di ricerca soprattutto per la sua rinomata scuola di medicina e appunto per quella matematica cui appartenne anche Teone (e a cui, lo ricordiamo, appartennero i più grandi matematici dell'antichità fra cui Euclide, Diofanto e Pappo). Del resto le due scuole *«non dovevano essere completamente separate tra loro dal momento che proprio il mondo alessandrino aveva favorito lo sviluppo dell'applicazione della matematica alla medicina. L'inizio di questa applicazione, come osserva Kline, fu mediato dall'astrologia: "i dottori, che venivano chiamati iatromatematici, si servivano di segni astrologici per seguire il corso della terapia"»* (Beretta G., 2014, p.40). Lungi dal farci subito pensare che questo sia segno di ignoranza o superstizione, mischiate ad un rigore razionale cui dobbiamo piuttosto le scoperte tutt'ora ritenute importanti per la storia della matematica, dovremmo considerare il significato per noi inimmaginabile di questo fecondo intreccio. Le persecuzioni imperiali contro i matematici (in particolare in Egitto) attestate dal *Codice teodosiano* (Boyd W. K., 1905; Barb A. A., 1968), danno una chiara testimonianza della persecuzione della condanna di un sapere che comprende e trascende la vicenda di Ipazia [14]: per esempio Valentiniano I che pure ristabilì parzialmente la libertà religiosa per pagani e cristiani, mantenne il divieto di consultare matematici (astrologi) o maghi, di notte o di giorno, in pubblico o in privato, aggiungendo che non era lecito imparare o insegnare simili cose (*Cod. Teodosiano* IX, XVII, 8 in Barb A. A., 1968, p. 123). Ancora dopo Teodosio, i matematici potevano purificarsi bruciando i loro libri di fronte ai vescovi e promettendo di non ricadere nei propri errori accettando la fede cristiana. Se rifiutavano per altro venivano deportati (*Cod. teod.* IX, XVI, 12) [15]. Vero è che la parola *mathematica* in latino significaanche *astrologia* [16]. Ma questo potrebbe appunto non essere un caso, piuttosto la spia di una vicenda storica.

Torniamo dunque, per concludere, alla nostra Ipazia e alle scintille astronomiche della sua anima. Espressione che forse ora possiamo considerare non solo come semplice metafora poetica. Nell'anima filosofica infatti sappiamo esserci per Sinesio le scintille del fuoco della conoscenza, accese di quello stesso fuoco che è la luce degli astri. Quella luce che così forte emanava dalla vita di Ipazia al punto da suscitare grande rispetto e considerazione:

«Quando ti vedo mi prostro, davanti a te e alle tue parole,
vedendo la casa astrale della Vergine,
infatti verso il cielo è rivolto ogni tuo atto
Ipazia sacra, bellezza delle parole, astro incontaminato della sapiente cultura» [17]. (Pallada, *Antologia Palatina,* IX 400, citata in Beretta G., 2014, p. 118).

In questi versi dedicati ad Ipazia da un poeta alessandrino, ci è detto che verso il cielo erano rivolti tutti gli atti della sua anima accesa di sapienza, ed anche qui la licenza poetica può mostrare con un'immagine efficace aspetti cruciali della ricerca della filosofa egizia:

«La scienza fisica, la matematica, la teologia e l'indicazione etica si intrecciano indissolubilmente in questa ricerca filosofica. E fino nelle scienze uranie, apparentemente remote dalle umane cure, si coglie la valenza politica, si trasmette la filosofia come "uno stile di vita, una costante, religiosa e disciplinata ricerca della verità" (così Bregman, Synesius of Cyrene: Philosopher Bishop, 1982). Quindi Ipazia, astronoma e matematica, fu maestra ("veneratissima") di vita; secondo questa esperienza la scienza fu modo di vita; l'astronomia/astrologia fu ad un tempo contemplazione estetica ed etica, indagine condotta con strumenti matematici , e occasione di un contatto con il divino che segna i limiti del dicibile, diventando gesto» (Baracchi C., 2010, p. 14).

A partire da qui dobbiamo tornare all'inizio. La costruzione dell'astrolabio usato come prova di una scienza sperimentale ante-litteram non ha nulla a che vedere con la descrizione di questo strumento nel pensiero-vita di Ipazia e Sinesio, né possiamo pensare che potesse esserle appartenuta l'idea di un progresso lineare felice di correggere e sovvertire gli errori dei predecessori più della necessità di conservare una tradizione antica che si incarnava in una pratica

di vita, perlopiù minacciata di distruzione. Tanto meno assimilarla ad un'odierna professoressa universitaria di matematica all'interno di un'attuale università. Ancor meno pensare che per lei la ragione fosse quella che ha preso forma e potere in Occidente a partire dall'Illuminismo: un pensiero che contrappone materia e spirito, scienza e religione. Se facessimo simili errori interpretativi, come spesso accade nella storia egemone delle nostre discipline, saremmo costretti contro ogni nostro più nobile intento, a ridimensionare in fretta l'importanza e il valore di figure come quella di Ipazia. Lo stesso Odifreddi in effetti farà notare in una sua comunicazione pubblica *«per dovere di "matematico e razionalista", che questa "proto-martire della ragione" non fu "una grande matematica, una grande scienziata", e che si è "costruito" su di lei "un mito"»* (Baracchi C., p. 11). Se prendiamo come riferimento i criteri della matematica odierna Ipazia non sarà mai una grande scienziata. E neppure una grande filosofa, a dispetto dell'indicazione di Socrate Scolastico che la mette al livello di Platone e Plotino, indicandola come colei che aveva riportato in vita questa tradizione ad Alessandria. Anche per la filosofia infatti, laddove il paradigma è l'originalità di un pensiero e l'estensione e la significatività della sua architettura al di là di ogni connessione con la pratica di vita, Ipazia non ha nulla da dire; non abbiamo neppure un suo scritto, né la minima idea dell'articolazione teorica delle sue riflessioni.

Ma è interessante per la scienza e la filosofia ignorare la storia e guardare a sé stesse come discorsi univoci e atemporali, adottando tacitamente un'idea di progresso banale ed unilaterale che finisce per considerare l'alchimia la rozza sorella della più evoluta chimica, l'astrologia quella dell'astronomia e i primi filosofi come ingenui antenati dei loro più raffinati successori? E soprattutto adottare questa prospettiva nei programmi scolastici, spegnendo in fretta quella curiosità verso scintille di esperienze mai completamente dicibili che proprio lo studio, fessurando il presente e la realtà data, potrebbe invece accendere nelle anime di ragazzi e ragazze? Non si può sostenere sia una necessità di semplificazione o brevità a condizionare il compito del divulgatore (o addirittura dell'insegnante), non possiamo infatti dimenticare di distinguere la semplicità dal riduzionismo, la sintesi dal falso storico.

Che poi questo problema riguardi in modo emblematico figure femminili è vero nella misura in cui lo scarto include tutto ciò che è divenuto marginale, tutto ciò che viene escluso da un ordine simbolico egemone. Il lato sacerdotale, iniziatico, profetico di Ipazia ha fatto la stessa fine di tante filosofe tardo-antiche ricordate o meno in questo stesso articolo, per esempio Sosipatra **[18]**. Non c'è posto per Sosipatra nella storia della filosofia, non solo in quanto donna, ma anche perché non c'è posto per la divinazione come pratica di conoscenza. Ovviamente, se pensiamo ad oracoli e profetesse sotto il segno del superstizioso consulto del futuro, alla luce di un irrazionalismo oscurantista, non potremo mai inscriverli nell'ambito filosofico. Ugualmente, separando scienza e mito non potremo mai includere figure quali Maria l'Alchimista nella storia della scienza **[19]**, e neppure raccontare qualcosa della scienza di Ipazia.

Che poi la differenza dei generi e la specificità dell'essere femminile portino con sé o meno il segno e la possibilità di una pratica di ricerca filosofica e scientifica peculiare, nel presente o nel passato, all'interno del complesso intreccio tra biologia e storia, è domanda troppo astratta e complessa per rispondervi al di fuori di uno studio specifico dei singoli contesti. Anche per quanto riguarda Ipazia la questione rimane per me decisamente aperta, salvo il suo indiscutibile rappresentare, in quanto donna, la possibilità di un modello di identificazione femminile capace di mettere in discussione la vittoria schiacciante, per numeri e riconoscimenti, di modelli maschili nella nostra cultura, erede di un millenario patriarcato. Il che ha un valore irriducibile, vasto e difficilmente misurabile, visibile anche, a mio avviso, nel fascino, nei miti, nei racconti che la sua figura ha acceso nel corso della storia nel cuore e nella mente di coloro che l'hanno studiata. Studio che di fatto potrebbe portare, se non sottomesso a categorie precostituite, ad un'idea di scienza e filosofia tanto distante dall'oggi, quanto, soprattutto per il mondo contemporaneo, preziosa.

Bibliografia

Alic M., 1989, *L'eredità di Ipazia. Donne nella storia delle scienze dall'antichità all'Ottocento*, Editori Riuniti, Roma, (1986).

Baracchi C., 2010, *Ipazia di Alessandria: la donna e il cielo*, «In Schibboleth Appunti sul presente», 28: pp. 9-16.

Barb A.A., *La sopravvivenza delle arti magiche*, in Momigliano A. (a cura di), 1968, *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV*, Einaudi, Torino: pp.113-137.

Beretta G., 2010, *Il dono della vergine giusta*, «Per amore del mondo», n. 9, ISSN 2384-8944, http://www.diotimafilosofe.it/.

Beretta G., 2014, *Ipazia d'Alessandria,* Editori Riuniti, Roma.

Bezold C., Boll F., 1999, *Interpretazione e fede negli astri. Storia e carattere dell'astrologia*, Sillabe, Livorno, (1966).

Bloch H., *La rinascita pagana in Occidente alla fine del secolo IV*, in Momigliano A. (a cura di), 1968, *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV*, Einaudi, Torino: pp. 201-224.

Boyd W. K., 1905, *The ecclesiastical edicts of the Theodosian code*, in *Studies in History, Economics and Public Law,* vol. XXIV, n. 2, The Columbia University Press, New York.

Bregman J., 1982, *Synesius of Cyrene, Philosopher-Bishop,* in *The Transformation of the Classical Heritage*, vol. 2, University of California Press, Berkeley.

Canfora L., 1986, *La biblioteca scomparsa*, Sellerio, Palermo.

Canfora L., 2010, *Cirillo e Ipazia nella storiografia cattolica*, «Anabases», n. 12: pp. 93-102.

Chuvin P., 2012, *Cronaca degli ultimi pagani. La scomparsa del paganesimo nell'impero romano tra Costantino e Giustiniano*, Paideia, Brescia.

Cirillo di Alessandria, *Epistole Cristologiche*, (a cura di) Lo Castro G., 1999, Città Nuova, Roma.

Courcelle P., *Polemiche anticristiane e platonismo cristiano: da Arnobio a Sant'Ambrogio*, in Momigliano A. (a cura di), 1968, *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV*, Einaudi, Torino: pp. 167-197.

Crespi A., 2010. *La scienza di Ipazia e la violenza cristiana,* «L'Unità», 23 aprile.

Damascio Damasceno, *Vita d'Isidoro filosofo*, in Fozio, *Biblioteca*, (a cura di) Compagnoni G., 1836, Silvestri, Milano, vol. 2: pp. 204-213.

De Feo M., 2010, *Gli assassini di Ipazia*, «Il Manifesto», 8 aprile.

De Santillana G., von Dechend H., 2003 *Il mulino di Amleto. Saggio sul mito e sulla struttura del tempo*, Adelphi, Milano, (1969).

Dzeilska M., 1995, *Hypatia of Alexandria*, Harvard University Press, Cambridge-London.

Eunapio, *vedi* Philostratus and Eunapius.

Évrard É., 1977, *À quel titre Hypatie enseigna-t-elle la philosophie?*, «Revue des Études Grecques», n. 90 (428-429), http://www.persee.fr/: pp. 69-74.

Foucault M., 1998, *Le parole e le cose. Un'archeologia delle scienze umane*, Rizzoli, Milano, (1966).

Foucault M., 2003, *L'ermeneutica del soggetto. Corso al Collège de France (1981-1982)*, (a cura di) Gros F., Feltrinelli, Milano, (1982).

Foucault M., 2009, *Il governo di sé e degli altri. Corso al Collège de France (1982-1983)*, (a cura di) Gros F., Feltrinelli, Milano, (1983).

Foucault M., 1996, *Discorso e verità nella Grecia antica*, Donzelli, Roma, (1983).

Foucault M., 2011, *Il coraggio della verità. Il governo di sé e degli altri II. Corso al Collège de France (1984)*, (a cura di) Gros F., Feltrinelli, Milano, (1984).

Foucalt M., *Tecnologie del Sé*, in Martin L., Gutman H., Hutton P., (a cura di), 1992, *Un seminario con Michel Foucault.Tecnologie del sé*, Bollati Boringhieri, Torino: pp. 11-47, (1988).

Fowden G., 1982, *The Pagan Holy Man in Late Antique Society*, «The Journal of Hellenic Studies», vol. 102, The Society for the Promotion of Hellenic Studies, http://www.jstor.org/stable/631125: pp. 33-59.

Fozio, *Biblioteca*, (a cura di) Compagnoni G., 1836, Silvestri, Milano, 2 voll.: pp. 204-213.

Giorgiades P, 1982, *L'Étrange destin de la Bibliothèque d'Alexandrie*, Les Publications de l'Atelier, Alexandrie.

Giovanni Crisostomo, *La verginità*, (a cura di) Lilla S., 1990, Città Nuova, Roma.

Giovanni di Nikiu, *vedi* John of Nikiu.

Hack M., *Prefazione* in Petta A., Colavito A., 2009, *Ipazia. Vita e sogni di una scienziata del IV secolo,* La Lepre, Roma.

Hadot I., 2005, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique. Contribution à l'histoire de l'éducation et de la culture dans l'Antiquité*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, (1984).

Hadot P., 2005, *Esercizi spirituali e filosofia antica*, Einaudi, Torino, (1981).

Hadot P., 2010, *Che cos'è la filosofia antica*, Einaudi, Torino, (1995).

Lacombrade C., 1951, *Sinésios de Cyrène. Hellène et chrètien*, Société D'Édition "Les Belles Lettres", Paris.

Lacombrade C., 1954, *Autour du meurtre d'Hypatie*, «Pallas», n.2: pp. 17-28.

Lacombrade C., ed. postuma a cura di N. Aujoulat, 2001, *Hypatie, Synésios de Cyrene et le patriarcat alexandrin*, «Byzantion», n. 71: pp. 404-421.

Libanio, *In difesa dei templi*, (a cura di) Romano R., 1982, M. d'Auria Editore, Napoli.

Lindsay J., 2001, *Le origini dell'alchimia nell'Egitto Greco-Romano*, Edizioni Mediterranee, Roma, (1970).

Luzi M., 1980, *Libro di Ipazia*, Rizzoli, Milano.

John of Nikiu, *The Chronicle*, (a cura di) Charles R. H., 1916, Williams and Norgate, London.

Marino di Neapoli, *Vita di Proclo*, (a cura di) Masullo R., 1985, M. d'Auria Editore, Napoli.

Marrou H. I., *Sinesio di Cirene e il neoplatonismo alessandrino*, in Momigliano A. (a cura di), 1968, Il *conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV*, Einaudi, Torino: pp. 141-164.

Momigliano A. (a cura di), 1968, *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV*, Einaudi, Torino.

Odifreddi P., 1999, *Uccidete Ipazia. E il vescovo ordinò:"Uccidete Ipazia", la prima matematica della storia. Inventò l'astrolabio, il planisfero e l'idroscopio. Fu la vittima del conflitto tra fede e ragione*, «La Stampa», 21 agosto.

Philostratus and Eunapius, *The Lives of the Sophists*, (a cura di) Cave Wright W., 1922, Heinemann, London.

Pietri C., *Le temps de la semaine à Rome et dans l'Italie chrétienne (IVe-VIe siècle)*, in *Le temp chrétien de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge IIIe-XIIIe siècles (Actes du colloque Paris, 9-12 mars 1981)*, 1984, Convegno Internazionale del CNRS, n.604, Parigi: pp. 63-97.

Ronchey S., *Ipazia, l'intellettuale*, in Fraschetti A. (a cura di), 1994, *Roma al femminile*, Laterza, Roma-Bari: pp. 213-258.

Ronchey S., 2010, *Ipazia. La vera storia*, Rizzoli, Milano.

Ronchey S., *Perchè Cirillo assassinò Ipazia?*, in Marcone A., Umberto R., Tantillo I. (a cura di), 2014, *Tolleranza religiosa in età tardo antica - IV-V secolo* - Atti delle Giornate di studio sull'età tardoantica-Roma, 26-27 maggio 2013, Edizioni Università di Cassino, Cassino.

Rougé J., 1990, *La politique de Cyrille d'Alexandrie et le meurtre d'Hypatie*, «Cristianesimo nella storia», n. 11/III: PP. 485-504.

Scanu R., 2012, *Ipazia, eroina tragica o vittima melò? Un viaggio estetico nel mito letterario dell'alessandrina*, «Itinera», n.4: pp. 114-132.

Sfameni Gasparro G., *Letterate e filosofe, profetesse e maghe: spazi della comunicazione al femminile nel mondo greco-romano*, in Ales Bello A., Pezzella A. M. (a cura di), 2005, *Il femminile tra Oriente e Occidente: religioni letteratura storia cultura*, Città Nuova, Roma: pp. 13-75.

Sfameni Gasparro G., 2006, *Magia e demonologia nella polemica fra cristiani e pagani fra V e VI sec.: la "Vita di Severo" di Zaccaria Scolastico*, in «MHNH», n. 6: pp. 32-92.

Sfameni Gasparro G., *Donne e sacerdozio in Grecia e a Roma. Per la definizione dell'identità religiosa femminile nel mondo antico*, in Boesch Gajano S., Pace E. (a cura di), 2007, *Donne tra saperi e poteri nella storia delle religioni*, Morcelliana, Brescia: pp. 25-62.

Sfameni Gasparro G., 2007, *Sogni, visioni e culti terapeutici nel Cristianesimo dei primi secoli: Ciro e Giovanni a Meleuthis e Tecla a Seleucia,* «Hormos», n. 9: pp. 321-343.

Sfameni Gasparro G., *The hellenistic face of Isis: cosmic and savior Goddess*, in Bricault L., Versluys M. J., Meyboom P. G. P. (a cura di), 2007, *Nyle into Tiber. Egypt in the Roman World. Proceedings of the IIIrd International Conference of Isis studies, Faculty of Archaeology, Leiden University, May 11-14 2005*, Brill, Leiden-Boston: pp. 40-72.

Simeoni M., 2015, *Distruzione e conversione dei templi pagani. Da Costantino al Medioevo*, Youcanprint, Lecce.

Sinesio di Cirene, *Il libro dei sogni*, (a cura di) Montenz N., 2010, Archinto, Milano.

Sinesio di Cirene*, Opere: Epistole Operette Inni*, (a cura di) Garzya A., 1989, Unione Tipografico-Editrice Torinese, Torino.

Socrates Scholasticus, *The ecclesiastical history of Socrates, surnamed Scholasticus, or the Advocate: comprising a history of the church, in seven books, from the accession of Constantine, A.D. 305, to the 38th year of Theodosius II, including a period of 140 years*, (a cura di) de Valois H., Walford E., 1853, Bohn, London.

Suidas, *Suidae Lexicon, Graece & Latine*, (a cura di) Kuster L., 1705, Typis Academicis, Cantabrigiae; 1894, John Adams Library, Boston.

Teruel P. J., 2010, *Sinesio di Cirene come specchio esistenziale e fonte per la ricerca su Ipazia d'Alessandria*, «Per amore del mondo», n. 9, ISSN 2384-8944, http://www.diotimafilosofie.it/.

Teruel P. J., 2012, *Ipazia d'Alessandria come anello della grande tradizione filosofica greca. Mêter kai adelfẽ kai didaskale*, «Itinera», n. 4: pp. 20-45.

Vassallo N., 2010, *Sindrome Ipazia per la Chiesa del XXI secolo*, «L'Unità», 25 aprile.

Zintzen C., 1967, *Damascii vitae Isidori reliquiae*, Hildesheim, Olms.

Note

[1] Tra gli studi principali sulla sua figura si vedano i volumi di Gemma Beretta, *Ipazia d'Alessandria* (2014), Maria Dielsza, *Hypatia of Alexandria* (1995), Silvia Ronchey, *Ipazia. La vera storia* (2010). Per una ricostruzione breve ma accurata si veda tra gli altri: *Ipazia d'Alessandria come anello della grande tradizione filosofica greca Méter kai adelphé kai didàskale* di Pedro Jesús Teruel (2012). Sulla ricostruzione della sua storia in ambito letterario e artistico si veda invece *Ipazia, eroina tragica o vittima melò? Un viaggio estetico nel mito letterario dell'alessandrina* di Roberto Scanu (2012). La bibliografia in merito è in ogni caso enorme, per ogni questione sollevata, di volta in volta, si daranno alcuni riferimenti specifici.

[2] Benché le circostanze della sua morte meritino un approfondimento, non c'è spazio in questo articolo per tematizzarne l'assassinio approfondendo la vicenda di Cirillo, padre della Chiesa e santo elogiato da Papa Benedetto XVI il 3 ottobre 2007 per la *«grande energia»* del suo governo ecclesiastico senza nessuna menzione del massacro di Ipazia (Ronchey S., *Ipazia. La vera storia*, p.92). Sulla ricezione della figura della filosofa da parte della storiografia

cattolica si veda *Cirillo e Ipazia nella storiografia cattolica* di Luciano Canfora (2010) e Ronchey S., *Ipazia. La vera storia* alle pp.89-96 e relativo apparato di note bibliografiche (pp. 231-237). Invece alcuni importanti contributi sulle testimonianze e le cause della sua morte: Ronchey S., *Perchè Cirillo assassinò Ipazia?* (2014), di Christian Lacombrade *Autour du meurtre d'Hypatie* (1954) e *Hypatie, Synésios de Cyrene et le patriarcat alexandrin* (2001), Rougé J., *La politique de Cyrille d'Alexandrie et le meurtre d'Hypatie* (1990).

[3] Si veda in proposito Baracchi C., *Ipazia di Alessandria: la donna e il cielo* (2010) che ringrazio perché mi ha fornito con il suo contributo l'ispirazione per questo articolo.

[4] L'idea che la filosofia antica greco-romana fosse innanzitutto una pratica di vita è stata introdotta da Pierre Hadot; si vedano in particolare *Esercizi spirituali e filosofia antica* (1981) e *Che cos'è la filosofia antica* (1995). Anche Michel Foucault negli ultimi anni della sua vita ha adottato la medesima prospettiva di ricerca, nonostante alcune differenti sottolineature su alcuni aspetti specifici, per cui si vedano *L'ermeneutica del soggetto. Corso al Collège de France* (1981-1982), *Il governo di sé e degli altri* (1982-1983), *Discorso e verità nella Grecia antica* (1983), *Il coraggio della verità* (1984) e *Tecnologie del Sé* (1988).

[5] Oltre alle opere dell'allievo Sinesio di Cirene (per cui si veda nota n.7), le principali fonti antiche su Ipazia sono: Socrate Scolastico (giurista cristiano alla corte di Costantinopoli, morto non oltre il 440 d.C.) che ne parla nel VII libro, capitolo 15 della sua *Storia Ecclesiastica*; Filostorgio (storico cristiano del V secolo schierato con l'arianesimo) di cui abbiamo alcuni frammenti di una *Storia Ecclesiastica* pervenutici grazie alla *Biblioteca* di Fozio; il filosofo neoplatonico Damascio (ultimo scolarca dell'Accademia di Atene prima della chiusura da parte di Giustiniano) di cui ci sono giunti, attraverso Fozio e Suida (intellettuale bizantino del X secolo) alcuni passi della *Vita di Isidoro*; un racconto di vite di letterati pagani di Esichio di Mileto (VI secolo d. C.), ancora attraverso Suida. Abbiamo poi alcuni frammenti della *Cronaca* dello storico di Antiochia Giovanni Malala (contemporaneo di Giustiniano). Infine un'ultima testimonianza ci è pervenuta grazie al ritrovamento di un manoscritto durante la spedizione britannica in Abissinia (1867-1868) contenente la versione etiopica della *Cronaca* del vescovo copto Giovanni di Nikiu del VII secolo d. C.

[6] Di Ipazia ci restano solo commenti alle *Coniche* di Apollonio di Perga e all'*Algebra* di Diofanto, oltre ad un commento al terzo libro dell'*Almagesto* di Tolomeo all'interno del commento di suo padre Teone. Si veda per un approfondimento sulle opere di Ipazia, Teone ed il contesto del Museo, Beretta G., *Ipazia d'Alessandria,* pp. 35-75. Per le opere di Ipazia si veda anche Ronchey S., *Ipazia. La vera storia*, pp.149-153. Si confronti infine Alic M., *L'eredità di Ipazia. Donne nella storia delle scienze dall'antichità all'Ottocento*, pp. 63 e ss. É da notare come persino in questo testo, che appunto si occupa di storia della scienza in una prospettiva di genere, Ipazia figuri come seguace del razionalismo greco, in contrapposizione alla scuola neoplatonica di Atene in cui sarebbero prevalsi aspetti del neoplatonismo legati ad un misticismo occulto. Se sono ravvisabili delle differenze fra queste due scuole, anche in riferimento al peculiare insegnamento di Ipazia, non si può tuttavia negare, come vedremo, che la dimensione mistica era nel neoplatonismo componente imprescindibile nello studio delle scienze esatte. Il fatto che tale aspetto venga trascurato nel libro di Alic dimostra la mancata volontà di riflettere criticamente sui presupposti epistemologici della nostra idea di scienza, nonostante una scelta precisa legata al recupero di contributi femminili nella storia.

[7] Per un inquadramento della figura di Sinesio si vedano gli studi di Lacombrade (1951) e Bregman, nonché la prefazione di Garzya A. alle opere complete. Nato probabilmente intorno al 370 d. C. e morto nel 413, Sinesio, dopo un soggiorno di studio ad Alessandria alla scuola di Ipazia, tornò a vivere in Cirenaica dove si occupò della difesa politica e militare della sua città, svolgendo nel corso degli anni diverse mansioni diplomatiche. Nel 411, tra perplessità e reticenze, nonché prese di posizione eretiche rispetto ad alcuni dogmi, accetta di diventare vescovo di Tolemaide. Per tutta la vita, come dimostrato dall'epistolario, rimase in contatto con Ipazia di cui si considerò sempre allievo.

[8] Vedi Beretta G., 2014, pp.86 e ss.; Vedi anche studi di Bregman J, 1982.

[9] Il tema del rapporto tra politica e divino filosofico, a partire dalla Lettera VII di Platone, richiederebbe una trattazione estesa e complessa che è qui impossibile anche solo delineare. Peraltro bisognerebbe considerare con attenzione, per comprendere questo aspetto, e più in generale tutta la vita e l'insegnamento di Ipazia, la situazione politico-culturale in cui visse, con la relativa contrapposizione tra elleni e cristiani fra IV e V secolo ad Alessandria, accompagnata dal tentativo sistematico dei secondi di distruggere (o assimilare, adattandola però alle proprie nuove esigenze) la cultura dei primi. Si veda su questo Momigliano A., *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV* (1968).

[10] Sul tema di un segreto iniziatico troviamo diversi riferimenti in tutta l'opera di Sinesio. Per un'interpretazione di questo aspetto si veda Bregman, 1982.

[11] Il tema dell'esercitare l'occhio alla vista della verità purificando la propria anima è ripreso estesamente nel libro; si veda in particolare la fine del sesto paragrafo. Non possiamo addentrarci qui nell'esegesi del passo, che richiederebbe un dettagliato approfondimento del neoplatonismo anche solo per chiarire i diversi vocaboli utilizzati, così come non possiamo dilungarci sulla traduzione ed il senso del *noûs,* termine perlopiù tradotto, anche in queste righe per altro, e a rischio di gravi equivoci, con *pensiero*. Così come non è possibile chiarire il senso dei riferimenti ad eros nei testi citati od approfondire i nessi e le stratificazioni del lessico che abbiamo definito misterico. Basti qui fare alcuni cenni per dare l'idea della necessità di avvicinarsi ad una dimensione peculiare, la quale nell'essere tradotta e spiegata, necessiterebbe un approfondimento filologico e un'attenzione epistemologica non ingenua.

[12] Si veda l'interpretazione di questo passaggio in Beretta G., 2014, pp.92-93 e Ronchey S., 2010, p.166.

[13] Sul rapporto tra filosofia e matematica nel neoplatonismo (non solo alessandrino) si veda Hadot I., 2005, pp. 439 e ss., da cui risulta che questi filosofi erano programmaticamente anche insegnanti di matematica e conoscitori di questa materia.

[14] Riguardo alla proibizione della divinazione abbiamo riferimenti espliciti nel trattato di Sinesio *I sogni*, alle p.41 e pp. 65-66 dell'edizione 2010, a cura di Nicola Mortenz.

[15] Si veda Barb A. A., 1968. Abbiamo nelle *Storie* di Ammiano Marcellino diversi esempi di queste condanne e di questi roghi (XXIX, II, 26-27 o XXX, V, 11 o ancora XXIX, II, 28).

[16] In latino *mathematica, ae* può significare sia *matematica* sia *astrologia*.

[17] Per un commento a questi versi si veda Beretta G., 2014, pp.110-119.

[18] La storia di Sosipatra è narrata in Eunapio, pp. 399 e ss.. Riguardo altre filosofe neoplatoniche in relazione al dono della profezia e alla storia di Ipazia si veda Ronchey S., 2010, pp.165-167 e Beretta G., 2014, pp.52 e ss.

[19] Su questa figura nella storia dell'alchimia e della scienza si veda Lindsay J., 1970, pp. 249-261.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France

newsletter subscription



www.analisiqualitativa.com





